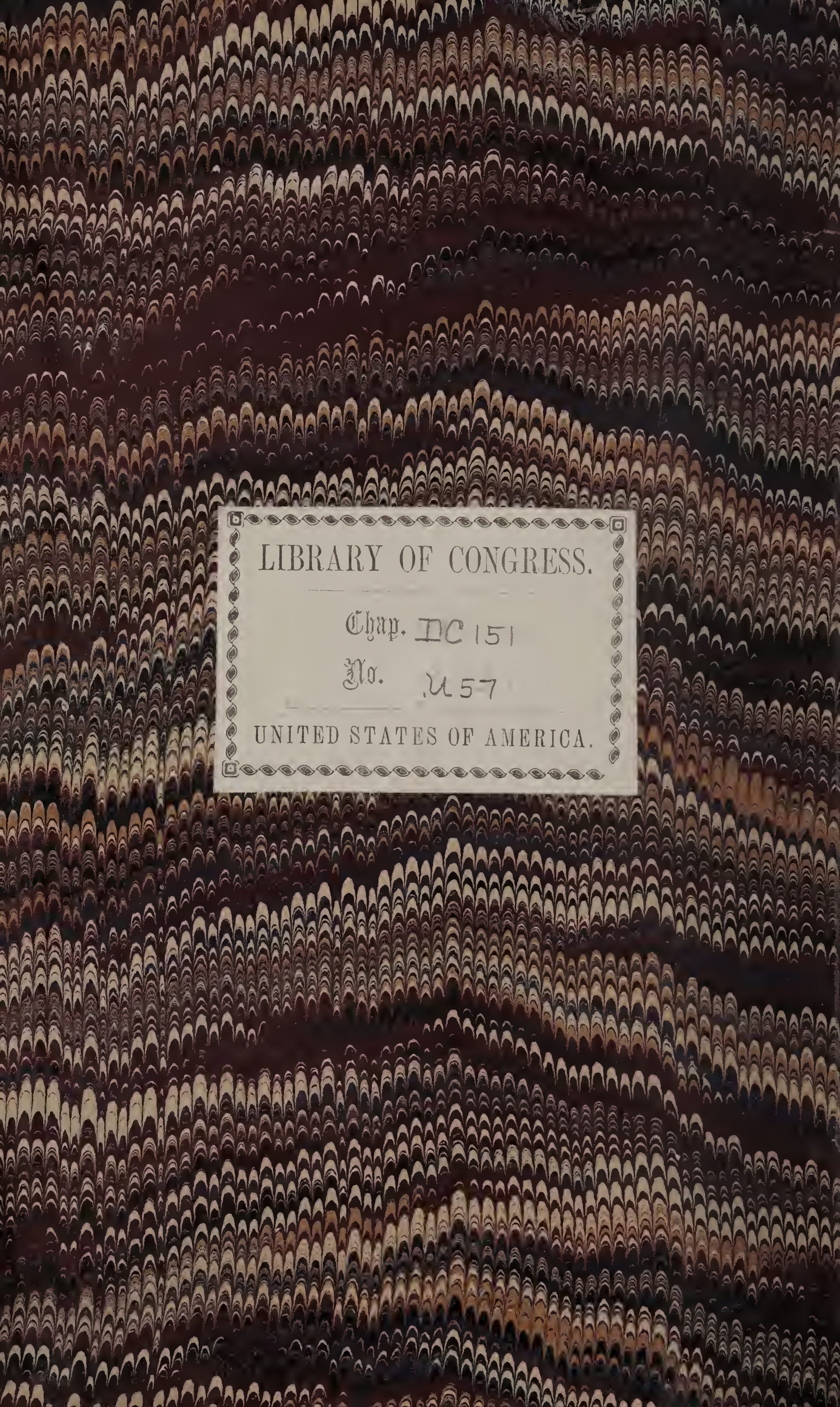



LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. DC151
No. U57
UNITED STATES OF AMERICA.



HISTOIRE CRITIQUE

DES

EXPLOITS ET VICISSITUDES

DE LA

CAVALERIE.

Imprimerie de Lacour, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 33.

HISTOIRE CRITIQUE

DES

EXPLOITS ET VICISSITUDES

DE LA

CAVALERIE

PENDANT LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE,
JUSQU'A L'ARMISTICE DU 4 JUIN 1813,

D'après l'allemand,

PAR

L.-A. UNGER,

Professeur de langue allemande au collége Stanislas.

TOME I.

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE

DE J. CORRÉARD,

LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

Rue Christine, n° 1.

1848.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

LIVRE DEUXIÈME.

CAMPAGNES DE L'EMPIRE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

FIN DE LA TABLE.

AVANT-PROPOS.

L'étude de l'histoire, dit-on, est une des sources les plus fécondes et les plus importantes pour quiconque applique son intelligence à connaître les besoins, les tendances, les efforts de l'espèce humaine. C'est à cette source que se puisent la sagesse qui découle des leçons du passé, la lumière qui doit nous guider dans le présent, la sagacité qui discerne ce que peut réserver l'avenir, autant que cet avenir est accessible aux yeux de l'homme à travers le voile bienfaisant dont la Providence le tient enveloppé.

L'histoire est le trésor des faits dont se meuble la mémoire collective de l'humanité, et dont le souvenir se perpétue de race en race. Elle est aux nations ce que l'expérience personnelle est aux individus.

Parmi toutes les époques qui ont successivement enrichi ce trésor, il n'en est aucune, sans contredit, qui renferme des leçons plus graves, plus vastes et plus élevées que celle de la Révolution et de l'Empire, pendant la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième. La face du monde civilisé prit un autre aspect durant cette période fameuse. La politique, la diplomatie, l'administration, l'organisation judiciaire, toute la vie sociale des peuples cultivés de l'ancien continent se formulèrent suivant des lois nouvelles, et l'humanité, après des luttes gigantesques, des déchirements affreux et des vicissitudes inouïes, reçut une de ces empreintes qui marquent chacune des phases essentielles de son existence.

Déjà cette période de régénération a été étudiée sous bien

des aspects par une foule d'écrivains de toutes nations ; hommes de plume et d'épée, prêtres et laïques, nobles et roturiers ; les uns, partisans des nouvelles doctrines ; les autres, gardiens trop fidèles des idées d'autrefois, défendues avec d'autant plus d'acharnement qu'elles étaient plus victorieusement attaquées. L'attrait du sujet, la multitude des acteurs, dont bon nombre comptent encore parmi nos contemporains, la variété des scènes, la gravité et la complication des faits ont fait éclore une quantité d'œuvres distinguées à divers titres : des histoires générales, des histoires diplomatiques, des histoires militaires ; des monographies de nations, de campagnes, de traités ; des biographies, des mémoires, des correspondances, des fragments, etc.

L'auteur du livre que nous mettons sous les yeux du public français n'a point voulu grossir le nombre de ces dépôts, où nos fils puiseront de précieux matériaux pour la construction de notre histoire impartiale et véritable. Son intention a été, au contraire, de tirer une première conséquence de tant de prémisses, en appelant l'attention sur les enseignements que les événements des guerres de la Révolution et de l'Empire, éclairés sous un certain jour, peuvent offrir aux militaires de toutes les nations. Son ouvrage est destiné, comme l'annonce le titre, à réunir des faits historiques capables de donner une idée de l'emploi de la cavalerie dans les combats des guerres qui ont marqué la période révolutionnaire, et d'indiquer les résultats qu'on en a obtenus.

S'il est incontestable que le meilleur enseignement pour l'art de la guerre est l'étude de l'histoire militaire du passé, on ne saurait nier non plus que la manière dont l'auteur a envisagé son sujet ne soit d'une éminente utilité. L'histoire doit embrasser la généralité des faits, de manière à répondre aux besoins de la science militaire dans toute son étendue : dans toutes les branches de l'art de la guerre, le retour incessant aux leçons de l'histoire est utile et nécessaire, si l'on

veut en posséder une intelligence nette et réelle. Mais, outre cette tâche générale, l'histoire a encore celle de développer les diverses branches susceptibles d'une étude historique spéciale. Traiter toutes les questions avec une égale étendue et une égale attention est une entreprise difficile : voilà pourquoi il est bon d'opérer une certaine division du travail et de s'attacher à l'étude de telle ou telle spécialité, de tel ou tel chapitre de l'histoire militaire, soit au point de vue du sujet, soit à celui de l'époque, et l'on est certain de ne pas produire une œuvre tout-à-fait inutile, surtout si l'on n'a pas la faiblesse d'attacher au sujet qu'on traite une importance que sa nature ne comporterait point.

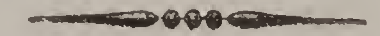
Pour qu'il en fût ainsi de la monographie qu'on va lire, il ne fallait pas se borner à la narration sèche des faits ; il fallait, au récit des événements, joindre les observations nécessaires pour justifier les conclusions qu'on en tirait, tout en s'abstenant de tomber dans la manie des gens à systèmes, dont la présomptueuse critique tranche hardiment sur toutes choses, sans tenir compte des mille difficultés dont se compliquent si souvent les faits de la nature de ceux qui sont racontés et examinés dans le présent livre. Le lecteur impartial décidera si l'auteur a su tenir cette juste mesure entre la présomption et la timidité, entre le ton tranchant des systèmes et le néant des lieux communs.

Les sources auxquelles l'auteur a puisé sont nombreuses : car les relations militaires de tout genre n'ont point manqué à l'époque dont nous allons parler. Du côté des Français : Grimoard, Dedon, Ségur, Lapêne, Sarrazin, Thiébault, Gouvion-Saint-Cyr, Chambray, Vaudoncourt, Labeaume, Jomini, Dumas, Napoléon et tant d'autres ; du côté de leurs adversaires : Massembach, l'archiduc Charles, Stutterheim, Scharnhorst, Valentini, Jones, Rocca, Boutturlin, Plotho, etc. Néanmoins, chose singulière ! il s'en faut de beaucoup qu'il existe assez de relations suffisamment détaillées et sûres pour saisir,

dans toutes les batailles de la période révolutionnaire et impériale, ce qui les rendrait intéressantes au point de vue de notre sujet, et pour permettre d'y puiser des enseignements positifs, par une intelligence précise et complète des positions, des mouvements et des conditions relatives des deux adversaires. Beaucoup de relations ne disent pas un mot de ce qui concerne spécialement l'emploi de la cavalerie ; d'autres ne fournissent que des données éparses, isolées, fragmentaires. L'auteur s'est rigoureusement interdit d'employer le procédé aussi facile qu'usité de combler les lacunes en laissant son imagination galoper dans le domaine de l'histoire. Il a tiré des matériaux existants tout le parti qu'il a pu ; et lorsque ces matériaux se sont trouvés insuffisants, il a cru devoir mettre le mérite de l'exactitude et de la véracité au-dessus de celui d'offrir une narration mieux arrondie.

Le travail qu'on va lire pourrait être assurément plus parfait sous plusieurs rapports ; mais le lecteur intelligent, en se rendant compte des difficultés inhérentes à l'œuvre, tiendra compte à l'auteur de sa bonne intention. Qu'un penseur y démêle une idée utile, qu'un jeune officier y rencontre une solution à quelque doute, qu'un militaire expérimenté y trouve des preuves à l'appui de quelque conviction tirée de sa propre expérience, ce sera une justification suffisante de l'entreprise et une surabondante récompense du travail qu'il a pu en coûter pour la réaliser.

Paris, septembre 1848.



LIVRE PREMIER.

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

CHAPITRE PREMIER.

Guerres de la Révolution, depuis 1792 jusqu'à la paix de Campo-Formio.

Campagne de 1792.

Lorsqu'en 1792 l'armée des Alliés entra en France pour empêcher, les armes à la main, le renversement des trônes d'Europe, les forces du duc de Brunswick comprenaient entr'autres soixante-dix escadrons de cavalerie prussienne. La guerre ayant été décrétée, le 20 avril, à Paris, par l'assemblée nationale, sa déclaration fut immédiatement suivie d'une invasion des Français dans la Flandre autrichienne; mais cette expédition se termina presque sans combat, par la fuite des Français. Ce ne fut qu'en août que les Alliés entrèrent sur le territoire français, et vers le milieu de septembre seulement une armée française forte de 22,000 hommes et commandée par Dumouriez, se trou-

vait opposée à celle des Coalisés dans le camp de Grandpré sur les rives de l'Aisne. Cette armée, quittant sa position, se retira sur Sainte-Menehould sans être inquiétée, et y fit sa jonction avec le corps de Kellermann qui arrivait de Metz. Enfin, le 20 septembre au matin, les affaires parurent devoir se terminer dans les champs de Valmy par une crise décisive; mais au lieu d'une lutte sérieuse il n'y eut que la fameuse canonnade. Cette journée aura certainement toujours une grande importance historique comme un de ces points sur lesquels pivote, entraînée par la résolution d'un moment ou d'un homme, toute une série de conséquences dont l'effet se fait sentir durant de longues années dans l'existence des nations; mais au point de vue militaire, tous les événements de cette journée comme ceux de la campagne en général furent insignifiants et nuls.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner tous les scrupules et toutes les lenteurs d'une politique timide et incertaine, les difficultés qu'une bonne organisation rencontrait dans des opinions et des intentions diverses et parfois contradictoires, les désordres et les misères que fit naître un système vicieux d'approvisionnement et qu'augmenta la nature du pays et l'état défavorable de la saison. Nous n'avons point à détailler comment ces causes, jointes à d'autres, firent totalement manquer la campagne; nous ne pouvons examiner non plus si l'on a raison de reprocher au duc de Brunswick d'avoir laissé passer l'un après l'autre les moments favorables où une victoire eût pu le conduire à un but qu'il était impossible de jamais atteindre par des négociations. Mais nous pouvons très bien, nous qui avons à parler des exploits et des vicissitudes de la cavalerie, faire observer qu'elle a perdu justement dans

cette campagne une occasion où elle eût pu rendre des services essentiels et qui, jamais peut-être, ne s'était offerte plus belle. Une foule de petits engagements des campagnes postérieures (et nous en mentionnerons les plus importants dans ce livre) démontrent d'une manière irrécusable ce qu'on eût pu faire à cette époque contre l'armée française, et ce que c'était que cette invincible bravoure, fondée soi-disant sur l'enthousiasme républicain et si souvent exaltée dans des phrases bien ronflantes. Quelques jours à peine avant cette malheureuse canonnade, une partie considérable de l'armée de Dumouriez s'était dispersée devant un régiment de hussards prussiens. Dix mille hommes, dit-il, se sauvèrent devant 1500 hussards (1). Ce qui décida l'affaire, ce ne furent point certes les cris de vive la nation, mais la malheureuse détermination du duc, qui s'arrêta au moment où, marchant en avant sans crainte, on eût fait taire ces cris comme on les fit taire plus tard à Pirmasens et à Kaiserslautern. Du reste, s'il est vrai, comme le raconte Massembach, que le duc se laissa influencer dans cette occasion par un souvenir de l'affaire de Nauheim, il faut convenir qu'il fut bien mal servi par sa mémoire où devaient être imprimés tant de souvenirs glorieux du temps de sa jeunesse, lorsqu'il combattait sous les ordres du duc Ferdinand.

Le dernier coup de canon lâché contre les moulins à vent de Valmy signala la fin du dernier mouvement offensif de cette singulière campagne; au bout de quinze

---

(1) Vie du général Dumouriez, écrite par lui-même. Tome III, p. 127.

jours de pourparlers on battit en retraite sans être beaucoup inquiété par l'ennemi. L'armée, fondue de près de moitié par les maladies, arriva à Luxembourg le 24 octobre. L'ennemi ne lui avait pas fait perdre 1,000 hommes; la majeure partie de l'infanterie n'avait pas tiré un coup de fusil et la cavalerie avait à peine donné quelques coups de sabre. L'artillerie seule avait brûlé 10,000 charges pour casser les membres à quelques centaines de Français. L'affaire de Custine et sa retraite sur Mayence, qui termina la campagne, ne donna lieu à aucun engagement notable.

A la bataille de Jemmapes, où un faible corps autrichien dut céder au nombre après une vigoureuse résistance, la cavalerie n'eut de part et d'autre qu'un rôle secondaire. Il s'y trouvait vingt-cinq escadrons autrichiens qui rendirent d'excellents services, surtout en protégeant la retraite, bien qu'il y eût peu de succès à espérer devant la supériorité numérique des Français.

Campagne de 1793.

I. Sur le Rhin.

En 1793, les opérations de l'armée prussienne pivotèrent durant la première moitié de la campagne autour du siége de Mayence qui réussit, et durant la seconde moitié autour du siége de Landau qui échoua, faute d'avoir été entrepris avec des moyens suffisants. Le corps de

Wurmser chassa des lignes de Wissembourg l'armée française dite du Rhin, et la refoula jusqu'à Strasbourg. De cette place jusque vers Sarrebruck, les Alliés, divisés en petits corps, livrèrent une multitude de combats plus ou moins insignifiants et peu décisifs. A Pirmasens et à Kaiserslautern, les troupes, dignes des Prussiens de Frédéric, se maintinrent dans leur position contre des attaques supérieures; mais il ne pouvait suffire de conserver une position pour décider à l'avantage des Alliés la lutte contre les forces sans cesse croissantes de la Révolution. Les forces des Alliés ne furent pas une seule fois réunies ou employées avec ensemble à porter un coup décisif; le duc et Wurmser essayèrent en vain de s'entendre pour opérer de concert. Cette seconde campagne qui se termina plus glorieusement, il est vrai, que la première, mais sans atteindre davantage le but qui l'avait fait entreprendre, n'eut d'autre résultat que la reprise de Mayence. La cavalerie eut isolément quelques beaux engagements; le peu qu'on fit contre Custine lors de sa retraite de la Nahe sur la Lauter, on le dut à quelques escadrons qui parvinrent à charger l'ennemi près de Waldalgesheim et de Rhein-Turkheim; plus tard, la cavalerie fut distribuée entre les quatre corps que l'armée forma en se divisant. A Pirmasens il n'y eut d'engagés que dix escadrons; à Kaiserslautern, il y en avait cinquante, dont dix-huit (dix prussiens et huit saxons) firent quelques charges heureuses contre la cavalerie et contre l'infanterie ennemie. Mais l'affaire s'étant terminée encore par la conservation du champ de bataille, il n'y eut pas non plus là de victoire décisive pour la cavalerie. Pendant la guerre de Sept-Ans, personne ne se fût avisé de donner le nom de bataille aux évènements de ces trois journées; mais pro-

bablement ce fût devenu une bataille sous la conduite de Frédéric II. Quoiqu'il en soit, le général Hoche, après sa tentative contre le corps prussien, ayant pu, sans que rien l'en empêchât, se joindre à l'armée du Rhin et attaquer les Autrichiens avec toutes ses forces, les journées de Kaiserslautern furent encore plus stériles que celle de Pirmasens, puisque aulieu d'empêcher le résultat défavorable de la campagne, elles ne firent que le retarder de quelques jours.

Le corps de Wurmser livra un grand nombre de combats, la plupart pendant sa retraite, et dont plusieurs furent vraiment glorieux, comme celui d'Ober-Seebach, le 25 décembre; la cavalerie française s'étant enhardie par la retraite des Alliés et engagée dans une attaque, fut repoussée avec une perte considérable ; dans cette occasion Wurmser lui-même chargea à la tête d'un régiment de hussards. L'entreprise la plus considérable de ce corps fut l'enlèvement des lignes de Wissembourg; mais la retraite du prince de Waldeck, qui avait passé le Rhin à Seltz avec 10,000 hommes et se trouvait sur les derrières de l'ennemi, et la négligence de la colonne de l'aile gauche qui s'était portée sur Lauterbourg firent manquer l'occasion de faire subir une défaite à l'ennemi fugitif.

II. Dans les Pays-Bas.

Dans les Pays-Bas, la campagne eut plus d'importance. L'armée autrichienne qui, sous les ordres du duc de Co-

bourg, passa la Roer et n'eut pas de peine à rejeter les Français au-delà de la Meuse, se composait de trente-huit bataillons et de cinquante-sept escadrons, en tout 36,750 hommes. Cette faiblesse numérique de l'armée prouve clairement que le cabinet de Vienne était encore bien loin de s'imaginer qu'il s'agissait ici d'autre chose que de la possession d'une province lointaine et que l'existence de l'empire entier était en jeu; ce ne fut qu'en 1796 que l'Autriche mit en œuvre toutes ses forces pour résister à un danger qui s'était développé dans une proportion formidable. Dans toute la première guerre, le principe de la défensive passive domina les opérations, et si l'on s'en écarta quelquefois, ce ne fut jamais que pour quelques moments et d'une manière passagère.

Dans l'armée du duc de Cobourg la cavalerie fut réunie à l'infanterie, et cette combinaison permanente pendant les campagnes de 93, de 94 et de 95, fut également conservée dans la plus grande partie de celle de 96.

En mars 1793, l'armée était distribuée comme il suit :

Avant-garde, Arch.-Charles,	11 batail.	11 escadr.
Première ligne, gén. Ferari,	8 batail.	16 escadr.
Deuxième lig., gén. Colloredo,	8 batail.	16 escadr.
Réserve, gén. Clairfait,	11 batail.	14 escadr.

Cet ordre de bataille subit de fréquents changements; en outre, des renforts successifs de troupes autrichiennes, anglaises, hollandaises et hessoises portèrent successivement l'armée à 114 bataillons et 137 escadrons, de sorte qu'au mois d'août, il y avait dans les Pays-Bas, sous le

commandement du duc de Cobourg, 93,000 hommes d'infanterie et 21,180 chevaux.

Cependant on adopta le système de diviser cette masse de troupes en petits détachements composés de toutes armes, de leur faire occuper tous les points que pour un motif quelconque on croyait importants, et d'attendre dans ces positions étendues les attaques de l'ennemi. Grâce à ce fatal système, il arriva constamment qu'on ne put engager, dans toutes les affaires, qu'une faible partie des troupes ; en outre, il conduisait nécessairement à considérer comme le dernier terme de la stratégie de repousser l'ennemi, et cette idée acheva de paralyser les forces du petit nombre de troupes qu'on conduisit contre l'ennemi et anéantit notamment l'utilité de la cavalerie à un tel point, qu'on ne peut parler de ses actions que dans quelques circonstances où le hasard ou la bonne volonté d'un chef subalterne firent charger à propos une couple d'escadrons. Dès l'ouverture de la campagne, quand l'armée autrichienne surprit les Français à Aldenhoven et à Eschwiller, quelques détachements de cavalerie eurent des engagements très brillants dans lesquels se distingua principalement le régiment Latour-dragons. L'ennemi, prenant sa retraite sur Louvain où il se rallia derrière la Dyle, perdit 10,000 hommes et 20 bouches à feu, et probablement il lui en eût coûté davantage, si le duc de Cobourg ne s'était arrêté quinze jours sur la Meuse, ce qui donna le temps à Dumouriez de revenir de son expédition aventureuse en Hollande, et de prendre, le désespoir au cœur, le commandement des 45,000 hommes passablement ébranlés dont se composait encore l'armée.

Le 14 mars, le duc de Cobourg se mit en mouvement.

Pendant qu'il disposait tout pour une attaque concentrique, Dumouriez le prévint, en l'attaquant lui-même à Nerwinde, le 18 mars.

Deux jours auparavant, le 16, il y eut à Goidzenhoven un engagement par lequel on peut voir que les attaques de cavalerie sont souvent décidées, dans des moments d'embarras, pour réparer promptement une erreur ou une fausse mesure. L'avant-garde autrichienne, repoussée de Tirlemont, se retirait de la Grande-Gete derrière la Petite. Entre les deux petites rivières de ce nom se trouve, sur une éminence, le village de Goidzenhoven. Après que l'ennemi eut pris possession de ce point, on s'aperçut qu'on eut mieux fait de le garder : on se décida donc à le reprendre. Un régiment de cuirassiers chargea l'infanterie française, qui s'était mise en bataille sur deux lignes devant le village ; il traversa les deux lignes, enleva une batterie postée près de l'endroit et y pénétra ; mais aucune troupe n'ayant pu suivre comme soutien sa rapide attaque, ce régiment dut se retirer, après avoir essuyé une perte notable, et laisser l'ennemi maître du poste.

A la bataille de Neerwinde la cavalerie était, de part et d'autre, distribuée de manière à soutenir l'infanterie ; hormis une attaque qui fut entreprise par deux régiments de cuirassiers autrichiens et qui échoua, la cavalerie ne fit rien qui mérite mention. L'aile gauche des Français s'enfuit à Tirlemont sans être poursuivie ; la droite et le centre se maintinrent jusqu'au soir près de Racour, d'Oberwinde et de Neerwinde. Ces villages, dont la possession fut tout le nœud de l'affaire, demeurèrent tous aux Autrichiens. Le 19, les Français se retirèrent, et, au lieu de les poursuivre, ce qui eût probablement amené la dispersion

totale de leur armée, on les laissa partir tranquillement, et l'on aima mieux négocier avec Dumouriez, ce qui n'eut d'autre résultat que de faire passer à l'ennemi, le 5 avril, ce général suivi de quelques officiers et de 1,500 hommes.

Le congrès tenu à Anvers dans les premiers jours d'avril changea complètement la face de la guerre, en en changeant l'idée originaire: il n'y fut plus question de rétablir la royauté, et le but que se proposèrent dès-lors les puissances ennemies de la République fut de lui arracher des conquêtes. Cette transformation de l'idée politique première exerça sur la direction de la guerre une influence extrême. La première conséquence fâcheuse qui en résulta fut de scinder les opérations de l'armée des Pays-Bas en deux entreprises divergentes, l'une contre Dunkerque, l'autre contre le Quesnoy et Maubeuge, déjouées toutes deux, la première par la bataille d'Hondscoote, l'autre par celle de Watigniès. Lors des engagements entre la Scarpe et l'Escaut, dans la forêt de Vigogne, pendant le blocus de Condé, il y eut peu de chose à faire pour la cavalerie. A l'attaque du camp de Famars, et à celle du camp de Bouchain, la première avant, la seconde après le siége de Valenciennes, on eut encore une occasion excellente de détruire, par des charges vigoureuses, l'ennemi mis en fuite; mais à la première affaire, le 23 mai, on s'arrêta quand déjà la moitié du camp était enlevée et la victoire décidée; à la seconde, le 6 août, il était prescrit déjà, par les dispositions d'ordre, qu'on eût à se contenter de repousser l'ennemi, et cette instruction fut suivie avec une telle ponctualité, que 46 escadrons demeurèrent les spectateurs oisifs de sa fuite sur Douai et sur Arras, quelque tentant que fût l'aspect d'une retraite aussi peu régulière.

La plus grande partie des troupes françaises, sans être poursuivie, n'en arriva pas moins à Arras dans le plus complet désordre (1).

Quant au combat d'Hondscoote, la cavalerie n'y put prendre aucune part, attendu que le feld-maréchal Freitag, se voyant serré de près par des forces supérieures, l'avait renvoyée en arrière pour se retirer dans ce terrain entrecoupé de haies, de fossés et de digues.

Combat d'Avesnes-le-Sec.

(11 septembre).

La cavalerie des Alliés, que des renforts successifs avaient portée à 157 escadrons (21,000 chevaux), n'avait rien fait, jusqu'au mois de septembre, que de soutenir et d'appuyer l'infanterie, soit dans des attaques paralysées par des considérations stratégiques, soit dans la défense de positions défensives. Enfin un hasard favorable fournit à deux braves commandants une occasion de s'affranchir de toutes ces considérations gênantes et d'essayer la vigueur de leurs chevaux et le tranchant de leurs lames.

Les Français, pour dégager Le Quesnoy, firent plusieurs tentatives avec des détachements isolés : car eux aussi semblaient croire qu'on parvenait à faire beaucoup de choses en multipliant les entreprises. Le 11 septembre, un corps de 8,000 hommes environ (dix bataillons, vingt bouches

(1) Voyez Grimoard, Tableau des guerres de la Révolution.

à feu et un peu de cavalerie) se porta de Cambrai contre Saulsoir, sur les chemins du Quesnoy. Le passage de la Selle était défendu par le colonel prince de Lichtenstein, avec quatre bataillons et huit escadrons, qui résistèrent pendant deux heures à toutes les attaques et donnèrent ainsi au général Bellegarde le temps d'arriver à leur secours avec les troupes les plus voisines; il se trouva donc quatre régiments de cavalerie réunis, formant un total de 2,000 hommes. A l'arrivée de ces forces, l'ennemi renonça à l'attaque, et se retira sur l'Escaut par le chemin le plus court, dans la direction d'Avesnes-le-Sec. Le comte Bellegarde et le prince de Lichtenstein le suivirent avec la cavalerie, laissant l'infanterie et l'artillerie dans leur position; la cavalerie française, beaucoup trop faible, continua précipitamment sa retraite; l'infanterie, à l'approche des Autrichiens, se forma en deux grands carrés, et son artillerie reçut l'ennemi par un feu bien nourri. Mais ni le feu de ces vingt pièces, ni celui de l'infanterie, quoique ouvert à la distance de cinquante pas seulement, ne put arrêter cette brave cavalerie. Le prince de Lichtenstein, avec le régiment Kinsky chevau-légers, attaqua de front; Bellegarde, à la tête des hussards Kaiser, le flanc droit; le régiment de Nassau cuirassiers et les restes de l'ancien régiment français Royal-Allemand, passés à l'ennemi avec Dumouriez, se jetèrent sur les derrières des Français. A la première charge les deux carrés furent enfoncés; la plus grande partie de ces troupes fut sabrée, et quelques centaines d'hommes seulement purent, en se dispersant, regagner Bouchain et Cambrai; 2,000 prisonniers, 20 bouches à feu et cinq drapeaux, restés aux mains des Autrichiens, furent les trophées de cette journée qui ne couta aux vainqueurs,

suivant les rapports officiels, que 2 officiers et 79 hommes. Dans les circonstances où ce combat fut livré, on peut dire que ce beau fait d'armes n'eut aucune influence sur la marche de la campagne; pour couvrir le siége du Quesnoy il eût suffi de défendre Saulsoir, et au point de vue de l'idée stratégique qui présida à cette campagne on pouvait dire que ce fut une action entièrement superflue. Mais qu'on se représente les suites d'un pareil évènement au milieu d'une bataille, où la défaite d'une division, loin de n'être qu'un fait isolé, fragmentaire et sans portée, peut au contraire être la cause directe d'une victoire décisive! Quelle autre figure un pareil fait d'armes ne ferait-il pas alors dans l'histoire! La charge exécutée par Kellermann à la bataille de Marengo, et qui décida du sort de cette journée et de la campagne entière de 1800, ne fut pas, en elle-même, plus difficile ni plus belle que celle d'Avesnes-le-Sec, et pourtant l'Europe entière en a été dans l'admiration, tandis qu'il n'a guère été question de cette dernière affaire. C'est ainsi que la Gloire distribue ses couronnes avec une partiale inégalité, non pas en raison des efforts et des travaux accomplis, ni même des succès immédiats et particuliers, mais en raison de la grandeur des résultats généraux.

Combats de Watignies.

(15 et 16 octobre).

Dans les affaires de postes qui eurent lieu le 15 et le 16 octobre aux environs de Maubeuge, et dont le résultat fut de faire lever le siége de cette place par le duc de Co-

bourg, affaires qu'on appelle d'habitude la bataille de Watignies, plusieurs divisions de cavalerie autrichienne repoussèrent, avec une perte considérable, l'infanterie française. Dans la soirée du 15, Bellegarde, à la tête de 4 escadrons, culbuta complètement près de Malmaison la colonne de gauche des Français et s'empara de 8 bouches à feu. Le lendemain, une autre attaque, faite également par 4 escadrons, sous les ordres du colonel Haddik, près d'Obrechies, eut le même succès, et enleva aux Français 5 bouches à feu. Le marquis de Chasteler, alors lieutenant-colonel, chargea aussi l'infanterie ennemie à la tête du régiment de Cobourg dragons, ce qui lui valut 8 coups de baïonnette, dont les blessures ne l'empêchèrent pas de parvenir à ses fins. Sur tous les points du champ de bataille, la cavalerie, par petites divisions, rendit les meilleurs services. Des deux côtés, on eut environ 3,000 hommes tués et blessés, et les Français perdirent en outre 27 bouches à feu. Les deux généraux ennemis prirent le parti de la retraite ; mais Cobourg l'exécuta le premier, abandonnant le champ de bataille à son adversaire étonné, et levant le siége de Maubeuge, quoique le duc d'York, arrivé à Englefontaine avec 12 à 15,000 hommes, eût pu très bien le seconder dans le cas où l'on aurait renouvelé le combat. Du reste, l'entreprise sur Maubeuge ayant été, *a priori*, considérée comme très difficile, il n'est pas surprenant qu'on se soit si facilement décidé à y renoncer.

La cavalerie française, désorganisée par la révolution et rétablie par une formation toute récente, trop faible en outre pour se mesurer avec succès avec celle des Alliés, ne fit guère parler d'elle pendant ces premières campagnes. A Neerwinde, comme à Jemmapes, elle combattit en petites divisions. Le seul combat remarquable qu'elle livra en 1793, fut celui d'Arlon, le 9 juin, lorsque l'armée de la Moselle voulut contribuer à faire lever le siége de Mayence, en opérant une diversion dans le Luxembourg. Un corps de quatre à cinq mille Autrichiens résistait aux attaques d'un corps trois ou quatre fois plus nombreux, lorsque enfin le colonel Sorbier, faisant avancer quelques pièces d'artillerie à cheval, les porta au galop jusqu'à cinquante pas d'un carré autrichien qu'elles couvrirent de mitraille. Les carabiniers, saisissant cet instant, chargèrent avec vigueur, et le corps autrichien fut repoussé après avoir perdu le quart de son monde et trois pièces de canon. On pourrait croire qu'il y a de l'exagération dans le rapport français; mais une lettre du général autrichien Schrœder au duc de Brunswick, datée du 10 juin, atteste l'exacte vérité du fait.

Campagne de 1794.

I. Dans les Pays-Bas.

La campagne de 1794 acheva l'œuvre commencée par celle de 1793; on y recueillit les fruits amers des idées

politiques et stratégiques qui avaient empêché une attaque à Valmy, qui avaient fait décider, à Anvers, la prise de Condé, de Valenciennes et de Dunkerque, et entreprendre sur le Rhin la conquête de l'Alsace, mais qui, en définitive, n'avaient abouti qu'à faire perdre aux Alliés l'avantage réel de la supériorité tactique des armées, et à leur faire poursuivre un avantage imaginaire et illusoire, à savoir, la conquête et la conservation d'une certaine étendue de territoire. Le vieux principe, répété par Frédéric II au chapitre 10 de son Instruction, comme une règle bien connue de quiconque sait ce que c'est que la guerre : « La « division des forces mène à des défaites en détail, et les « troupes ne peuvent jamais être employées plus utile- « ment qu'à des attaques en force, » ce principe fut complètement perdu de vue pour des intérêts et des considérations tout-à-fait secondaires. « Lorsque les circonstances » dit Frédéric en quelques mots qui expriment sa manière de voir sur les détachements, « obligent à diviser les « forces et à s'en tenir à la défensive, on doit se régler sur « l'armée ennemie, qui est toujours le plus essentiel ; les « gens sensés ne s'occupent que des choses principales, « et savent supporter un petit mal pour en éviter un plus « grand. » Dans la campagne de 1794 on se conforma si peu à ces principes que, dans les Pays-Bas, on ne conduisit jamais contre l'ennemi le tiers seulement du total des forces disponibles, et que l'armée alliée du Rhin se contenta de vaincre à Kaiserslautern une division française, sans rien faire de plus pour rendre la campagne décisive. Il faut véritablement une foi bien aveugle et bien absolue dans la marche constamment progressive de la sagesse humaine, pour ne pas découvrir, par la compa-

raison entre ces campagnes et d'autres guerres antérieures, une décadence plutôt qu'un perfectionnement de l'art de la guerre.

Les armées françaises, pourvues, grâces aux mesures violentes de la Convention, d'un matériel immense que Carnot s'efforçait d'organiser le plus raisonnablement possible, poussées en outre sans relâche en avant par les représentants du peuple qui, à chaque bataille, avaient beaucoup à gagner et rien à perdre, atteignirent enfin leur but, malgré que l'ennemi, tout en reculant, conservât longtemps encore sa supériorité tactique, et que les chefs ignorassent complètement les secrets du plan d'opérations auquel on se plut à attribuer plus tard le résultat. Ce qui prouve l'ignorance des généraux à cet égard, c'est que Pichegru, quoique général en chef, ne se trouva ni à la journée de Tourcoing, ni à celle de Fleurus, et que Jourdan, le vainqueur de Fleurus, ne se douta certainement pas, le 26 juin au soir sur le champ de bataille, que sa victoire soumettrait au pouvoir de la République les Pays-Bas.

Au commencement de la campagne il sembla qu'on voulût revenir à l'idée primitive, qui ne pouvait se réaliser que par la défaite de l'armée française et par une invasion au cœur de la République; il fut question aussi de secourir les royalistes de l'intérieur, tandis que l'année précédente on avait laissé égorger la Vendée après une lutte héroïque. Quoi qu'on ait pu dire contre le plan d'opérations des Coalisés, si souvent discuté, l'idée offensive qui en faisait la base était aussi ce qu'il avait de meilleur, et les *instructions* communiquées par le duc de Cobourg à tous les généraux sous ses ordres (Valenciennes, 12 mars

1794) témoignent assez qu'il se faisait généralement une idée très juste de la situation des choses. Dans ces instructions, il était particulièrement recommandé à la cavalerie de ne se fier partout qu'à la vigueur de ses attaques ; il n'en est que plus triste de penser qu'immédiatement après la première opération couronnée de succès, qui fut la prise de Landrecy, une défensive embarrassée et pesante prit la place de l'opération offensive qu'on avait projetée, et que la bataille Tourcoing, dont la perte par les Alliés ne peut être attribuée qu'à leur propre faute, donna à l'ennemi la haute main en Flandre. Il s'en suivit que la glorieuse défense des rives de la Sambre contre une attaque cinq fois renouvelée avec des forces supérieures, fut un héroïsme entièrement inutile, et qu'enfin, après l'affaire de Fleurus, il fallut laisser à la merci de l'ennemi les forteresses conquises et tous les Pays-Bas.

A l'ouverture de la campagne, la cavalerie autrichienne et anglaise démontra que la supériorité dont il est question dans les instructions n'était point chose illusoire : ses premières actions justifièrent parfaitement l'idée qu'on avait d'elle.

On commença les opérations le 17 avril, en chassant l'ennemi des environs de Landrecy et en investissant cette place. Les Français, après une perte d'un millier d'hommes et de 21 pièces de canon, se retirèrent sur Guise et Bouchain d'où ils firent plusieurs tentatives pour dégager la forteresse.

Combat de Villers en Cauchie.

(24 avril.)

Le 23 avril, 15,000 Français s'avancèrent de Bouchain vers la Selle, sur trois colonnes; le 24, le général Otto avec dix escadrons anglais et quatre autrichiens se porta au devant de l'ennemi. Il chassa la cavalerie française, pendant que quatre escadrons chargèrent six bataillons français qui avaient formé un carré oblong, les rompirent, sabrèrent 900 hommes et en prirent 400 avec cinq bouches à feu. La cavalerie perdit dans cette affaire 98 hommes; le reste des troupes ennemies repassa l'Escaut sans tenter un nouvel engagement, et la cavalerie anglaise envoyée contre elles ne put plus les atteindre.

Bataille de Troisville ou de Cateau-Cambrésis.

(26 avril.)

Une affaire plus brillante encore fut celle du 26 avril, où l'entreprise du général Chappuis, qui marchait avec 27,000 hommes de Cambrai sur Cateau-Cambrésis, fut déjouée par une attaque du régiment de Zeschwitz cuirassiers, commandé alors par le colonel prince de Schwarzenberg, et soutenu par neuf escadrons anglais. L'avant-garde autrichienne eut le bonheur, dès le commencement de l'affaire, de faire prisonnier le général ennemi en chas-

sant la cavalerie française qui marchait à la tête de la colonne. L'infanterie française de l'aile gauche se mit en bataille entre le village d'Audancourt et la Cense de Tronquoy, et ouvrit son feu ; l'artillerie en fit autant, et la cavalerie des Alliés se forma rapidement sur deux lignes avec une réserve. Le régiment de cuirassiers exécuta la première charge, qui réussit complètement ; les Anglais vinrent ensuite, et en peu de minutes il y eut 3,000 hommes de sabrés et de pris ; 22 bouches à feu et 29 caissons restèrent aux mains des Alliés, et le corps ennemi fut totalement battu.

Une autre colonne française, qui s'avançait contre l'aile gauche du corps du duc d'Yorck, et avait à sa tête les carabiniers, réussit à repousser les avant-postes des Alliés ; mais après la défaite de l'autre colonne, elle retourna sur ses pas. Six escadrons (2 autrichiens et 4 anglais), commandés par le major autrichien Stephajiz, tournèrent l'arrière garde, l'attaquèrent pendant sa marche entre Marets et Elincourt, sabrèrent un millier d'hommes et prirent 10 bouches à feu et 22 caissons. La victoire était remportée sans que l'infanterie Alliée eût pris part au combat ; la perte de la cavalerie fut de 1 général, 16 officiers et 380 hommes, tandis que celle de l'ennemi s'élevait à 5,000 hommes et 32 bouches à feu. A l'aile gauche, formée par le corps du général Alvinzi, il y eut également une belle charge exécutée par le régiment Blankenstein hussards, qui s'empara de 8 pièces de canon.

Ces combats, en ce qu'ils prouvent que de petites portions de troupes peuvent obtenir de grands résultats, semblent militer pour l'opinion de ceux qui croient plus convenable de diviser la cavalerie en petites divisions, parce

qu'elle trouve plus facilement l'occasion de faire quelque chose, tandis qu'une grande masse, aisément gênée par le terrain, rencontre bien plus rarement un moment favorable, et le manque encore souvent à cause du temps qu'il faut pour la déployer et la faire mouvoir. Assurément on tomberait dans cet inconvénient, en admettant comme règle générale l'attaque en grande masse, et l'on réduirait la cavalerie à quelques rares occasions, attendu qu'aujourd'hui, l'infanterie étant devenue plus habile et plus apte à combattre sur tous les terrains, on ne tient plus à choisir pour champ de bataille un pays découvert et un sol uni. Mais si l'on réfléchit qu'il est infiniment plus facile de diviser, suivant les circonstances, une masse bien organisée, que de réunir en un tout les brigades isolées et éparses, une fois que le combat a commencé, on conviendra que la réunion en fortes masses est préférable comme forme normale préliminaire. Dans l'espèce, il semble évident que, si l'attaque contre la seconde colonne française à Marets eût été exécutée par un corps de cavalerie nombreux, et appuyé de quelque artillerie, ce corps eût pu avoir un succès bien plus grand qu'un simple détachement de 6 escadrons. La position des forces coalisées, éparpillées sur une étendue de six lieues, explique assez pourquoi une si faible partie de la cavalerie prit part à cette victoire, qui dans d'autres circonstances eût pu avoir un bien autre résultat.

Pendant que le centre de l'armée française essuyait la défaite de Cateau-Cambrésis, et que son aile droite, après avoir passé la Sambre, était rejetée au-delà de cette rivière, l'aile gauche, forte de 50,000 hommes, s'était portée de Lille vers la Lys en Flandre, s'était emparée de Menin et de Courtrai et avait battu, à deux reprises, près de Mous-

cron, un détachement des Alliés. Près de trois semaines se passèrent, avant qu'une force considérable fût réunie par les Alliés sur ce point, qui devait être toujours considéré comme décisif depuis que la plus grande partie des forces ennemies y était rassemblée.

Bataille de Tourcoing.

(18 mai.)

Le 16 mai les Alliés avaient réuni 85 bataillons, 51 compagnies d'infanterie légère et 114 escadrons (62,000 hommes d'infanterie et 11,700 chevaux); ces forces occupaient une position qui s'étendait en un demi-cercle de quinze lieues de diamètre, depuis Coyghem au nord de Menin, jusqu'à Saint-Amand sur la Scarpe; le gros de l'armée se trouvait à Tournay. Le 17, les troupes se mirent en marche, en six divisions, pour couper de Lille l'armée française dont le gros était sur la rive gauche de la Lys, entre Morzèle, Menin et Courtray, pour l'étreindre par une attaque concentrique, et masquer en même temps la place de Lille, d'où la division Bonneau (15,000 hommes environ) s'était portée sur la Marque. Voici quelles étaient les principales dispositions de l'armée alliée.

Le général Clairfait, avec 22 bataillons, 11 compagnies et 20 escadrons devait passer la Lys au-dessus de Menin, masquer cette place, et se mettre en communication avec les autres corps en prenant position entre Lille et Menin.

Le général Busch, avec 11 bataillons et 10 escadrons.

devait partir de Warcoing, détacher 4 bataillons et 3 escadrons pour observer la route de Courtray à Tournay, et se porter avec le reste sur Mouscron.

Le général Otto, avec 12 bataillons et 10 escadrons, devait marcher de Tournay sur Tourcoing, par Leers et Watrelow.

Le duc d'Yorck, avec 12 bataillons et 24 escadrons, devait se porter de Tournay à Mouveaux, par Lannoy et Roubaix.

Le général Kinsky, avec 10 bataillons et 16 escadrons, devait partir de Marquain, près Tournay, et se diriger par Bouvines vers la Marque.

Enfin, l'archiduc Charles, avec 17 bataillons et 32 escadrons, devait se porter de Saint-Amand sur Bouvines et Pont-à-Marque, où il devait rallier Kinsky, et, laissant un détachement pour contenir Lille, continuer, le 18, sa marche sur Tourcoing.

Dès le 17, des obstacles vinrent arrêter l'exécution de ce plan.

Le corps de Clairfait, retardé au passage de la Lys, ne franchit cette rivière que le 18, alors que sa présence devenait inutile, les colonnes du centre des Alliés étant déjà battues. Le général Busch donna sur un corps ennemi près de Mouscron et fut repoussé. Le général Otto parvint jusqu'à Tourcoing, qu'il occupa avec 7 bataillons et quelques escadrons, détachant quelques bataillons et escadrons vers Mouscron, et laissant 2 bataillons à Leers. Le duc d'Yorck distribua ses troupes de la manière suivante : 2 bataillons restèrent à Lannoy, 6 bataillons près de Roubaix, 4 occupèrent Mouveaux, la majeure partie de sa cavalerie, par suite d'une erreur, avait suivi à Bouvines la colonne de

Kinsky. Cette colonne et l'archiduc Charles passèrent la Marque; leur avant-garde suivit les Français, qui se repliaient sur Flers. Le gros des Autrichiens resta à Chérang, où 27 bataillons et 64 escadrons demeurèrent les bras croisés jusqu'au 18 dans l'après-midi, après quoi ils retournèrent à Tournay.

Le 18 au matin, les colonnes morcelées du duc d'Yorck et du général Otto furent attaquées par 50,000 Français et culbutées, comme cela ne pouvait manquer, ces faibles détachements ayant été opposés au gros de l'armée ennemie, et toutes les forces des Alliés ayant été employées à des manœuvres secondaires, et tellement disloquées et éparpillées qu'aucun corps ne fut à portée de soutenir l'autre. Une maladie, dont fut pris l'archiduc Charles, l'empêcha de rectifier par une résolution personnelle, comme il y eût réussi peut-être, ce qui avait fait manquer toute l'opération.

Sur les 114 escadrons de l'armée alliée, 10 se trouvaient avec le corps du général Busch qui ne prit aucune part au combat du 18 et se borna à surveiller la route de Courtray à Tournay et le voisinage de Mouscron; 64 escadrons restaient oisifs sur la Marque, et leurs éclaireurs seuls avaient vu l'ennemi; 2 escadrons se trouvaient à Templeuve, faisant l'escorte de l'empereur; 18 escadrons, répartis en petits détachements, partagèrent la destinée des corps auxquels on les avait attribués, et succombèrent à des forces supérieures; 20 escadrons du corps de Clairfait eurent seuls le bonheur d'agir un peu efficacement. Ces 20 escadrons rejetèrent sur Bousbek la division Moreau, lui enlevèrent 9 bouches à feu et 500 prisonniers, et ramenèrent ces trophées, pauvre compensation de l'in-

succès complet de l'opération, et prouvant tout au plus que les troupes méritaient bien d'être mieux commandées. Au lieu de compter sur l'ignorance de l'ennemi à l'égard des mouvements que les Alliés firent pendant deux jours, et sur l'inaction que cette ignorance devait entraîner, on devait se faire précéder d'une avant-garde qui eût observé les mouvements de l'ennemi et masqué ceux des Alliés ; au lieu de charger le corps de Clairfait d'une manœuvre incertaine, en l'envoyant tourner les Français par un grand circuit, on devait au contraire le rallier au gros et le faire coopérer à l'attaque principale ; au lieu de poster sur la Marque, où il n'y avait rien de décisif à faire, un tiers de l'armée, on devait se borner à détruire les passages de cette rivière et à les faire observer par de petits détachements. Si l'on se fût porté sur Tourcoing et Mouveaux en force et soutenu par une bonne réserve, il est probable que l'entreprise n'eût point eu une aussi misérable issue. Enfin, si l'on eût employé la cavalerie, soit à former l'avant-garde, soit à soutenir le corps d'infanterie qui devait le premier aborder l'ennemi, et qu'on eût fait de la masse principale une réserve disponible, on peut supposer avec raison que cette arme eût fait son devoir pour fixer la victoire du côté des Alliés, ce qui était radicalement impossible après les dispositions qu'on avait adoptées. Cette journée coûta aux Alliés 4 à 5 mille hommes et 30 et quelques bouches à feu. Mais ce qui fût bien pis que cette perte matérielle, ce fut le détestable effet moral que la perte de la bataille produisit : elle augmenta la désunion des chefs ; elle jeta une plus grande incertitude dans leurs résolutions, elle détruisit la confiance des troupes dans leurs propres forces et donna naissance à

cette funeste idée que toute résistance était inutile vis-à-vis des forces de la République; idée qui avait pour base celle qu'on se faisait en général de la Révolution, et que Bonaparte, lorsqu'il se mit à la tête de la puissance révolutionnaire, fit prévaloir avec une terrible énergie; idée qui troubla une foule de gens, grands et petits, hommes de guerre et hommes d'état, jusqu'à leur faire oublier leurs droits, leurs devoirs et même l'honneur. Ainsi, les adversaires de la France furent vaincus d'autant plus facilement qu'ils regardaient l'ennemi comme invincible.

Après cette fatale bataille de Tourcoing, le corps de Clairfait se battit encore deux fois, mais isolément, pour sauver Ypres. L'aile gauche des Alliés en fit autant, luttant sur la Sambre contre l'armée française de Sambre et Meuse, qui avait atteint, dans les premiers jours de juin, un effectif de 90 à 100 mille hommes, et qui, n'étant nullement inquiétée du côté de la Moselle et du Rhin, pouvait, à loisir et sans obstacle, attaquer les Pays-Bas. Le gros des forces alliées resta une seconde fois dans une inaction passive près de Tournay, pendant plus d'un mois, comme il était précédemment resté à Landrecy. Enfin, le 26 juin, 60 bataillons et 106 escadrons, en tout 45,700 hommes et 14,000 chevaux, formant à peine la moitié des forces réellement disponibles, se portèrent sur Fleurus contre l'armée de Jourdan, forte de 80,000 combattants au moins, dans l'intention de faire lever le siége de Charleroy, qui venait de capituler la veille après une défense honorable, soutenue par la garnison malgré sa faiblesse numérique et le déplorable état de ses ressources.

Bataille de Fleurus.

(26 juin).

La description de cette bataille, qu'on a eu tort de donner pour décisive, offre pour nous peu d'intérêt. Les Alliés répartis sur un demi-cercle de dix lieues, s'avancèrent en cinq divisions, repoussèrent les deux ailes des Français de l'autre côté de la Sambre, et refoulèrent le centre jusque derrière Lambusart, Ransart, Gosselies et Courcelles, après quoi ils suspendirent l'attaque, avant qu'un engagement décisif eût eu lieu. Quelques régiments de cavalerie trouvèrent seuls l'occasion de charger sur quelques points, et leurs attaques avaient été couronnées de succès; la division Marceau notamment, à l'aile droite, avait été complétement battue; la cavalerie française avait été ramenée par celle des Impériaux partout où elle s'était montrée. La perte totale des Alliés s'éleva à 1500 hommes; celle des Français fut dit-on de 4,000 hommes et quelques bouches à feu. Les avant-postes autrichiens restèrent devant Fleurus en face de ceux des Français; Jourdan garda sa position jusqu'au 1er juillet; le gros des Alliés était à Nivelles et à Braine-la-Leud.

Dans le rapport officiel, on prétexte de la reddition de Charleroy, dont la nouvelle était parvenue à l'armée, pour expliquer la cessation du combat; mais plusieurs faits, dont l'autorité a plus de poids que les locutions dont on se sert pour justifier une opération manquée, semblent prou-

ver que, si l'évacuation des Pays-Bas n'était pas résolue déjà avant la bataille, pour le cas où elle ne réussirait point, du moins l'on s'était déjà familiarisé avec cette idée. Ainsi, l'empereur avait quitté l'armée; les troupes impériales, anglaises et hollandaises, amalgamées au commencement de la campagne, furent peu à peu triées et séparées afin de les mettre sur leurs lignes de retraite respectives; le commissariat des guerres fut retiré de Valenciennes; les places françaises furent occupées par des garnisons tellement faibles qu'il était impossible de songer à une défense sérieuse, ce qui arriva notamment pour la place de Valenciennes à la possession de laquelle on avait paru, l'année précédente, attacher une si grande importance. Il sembla donc, quand on marcha sur Fleurus, que ce ne fût que pour l'acquit de sa conscience, et nullement avec la résolution de faire les derniers efforts pour rétablir les affaires de la campagne, résolution qui peut-être eût valu aux alliés la victoire, comme elle avait jadis valu à Frédéric II quelques-uns de ses plus beaux triomphes.

A partir de cet instant, le reste de la campagne ne fut qu'une lutte sans vigueur ni énergie, que termina la retraite des Autrichiens qui repassèrent le Rhin, celle des Anglais qui s'en allèrent en Westphalie, et la conquête de la Hollande dont la défense devenait impraticable et nulle, aussitôt que la gelée eût permis de marcher dans toutes les directions sans être arrêté ni par les fleuves, ni par les canaux.

La cavalerie française de l'armée de Jourdan prit une part glorieuse au combat de Sprimont sur l'Ourte, où l'on culbuta le cordon formé par les Autrichiens qui perdirent 3,000 hommes et 14 pièces de canon. Celle de l'armée de

Pichegru termina la campagne par une victoire bizarre et peut-être unique dans les annales militaires, en chargeant et en enlevant une partie de la flotte hollandaise prise dans la glace au Texel. A la bataille de Fleurus il y avait une divison de cavalerie, de 3,000 chevaux environ, placée en réserve; quelques charges qu'elle essaya furent repoussées par les Autrichiens, et elle n'exécuta rien de notable; cependant cette disposition méritedêtre signalée, parce que, depuis lors, elle se reproduit presque toujours dans les armées françaises.

On a fréquemment vanté, comme un des avantages du nouveau système de guerre sur l'ancien, la répartition de la cavalerie en petits corps annexés aux divisions d'infanterie, et on a attribué l'honneur de ce perfectionnement aux généraux français des guerres de la révolution.

C'est là une idée complètement erronnée; elle repose soit sur des principes qu'on ne peut admettre ni comme les seuls, ni comme les plus justes en ce qui concerne la destination de la cavalerie, soit sur une certaine inintelligence de l'histoire militaire tant ancienne que moderne. Nous n'avons pas la prétention de développer et de traiter les divers points de vue sous lesquels cette question peut être envisagée, ni de créer à cet égard une doctrine; mais, notre but étant de représenter des faits historiques avec leur connexité intérieure et extérieure, nous croyons d'autant plus à propos d'entrer dans quelques considérations à ce sujet, que cette campagne est souvent citée comme le triomphe du système moderne sur l'ancien et que l'on arguait encore des succès attribués à ce prétendu perfectionnement des Français, lorsque, depuis longtemps déjà, les armées françaises avaient renoncé à des expé-

dients qui ne furent qu'un pis-aller pendant les premières campagnes, et qu'elles y avaient substitué une règle entièrement différente.

Il y a des combats où la cavalerie n'a pris part que dans une proportion relativement très faible, lorsque les circonstances commandaient l'emploi des autres armes, et rendaient impossible celui de grandes masses de cavalerie : les campagnes de Frédéric II offrent plusieurs beaux exemples de ce genre. C'est d'ailleurs une vérité aussi ancienne qu'incontestable, qu'en pareil cas l'emploi judicieux d'un petit corps de cavalerie vaut mieux que l'inaction d'une grande masse, spectatrice oisive du combat, et qu'un vaillant fait d'armes de quelques cavaliers est préférable à la présence d'un grand nombre qui ne font rien. Pour concevoir cela, il n'y avait pas besoin de la Révolution.

Mais de ce que cette proposion est évidente, il ne s'en suit pas qu'on en doive faire une règle générale et qu'il vaille mieux diviser toujours toute la cavalerie d'une armée en une foule de petits détachements, pour les attacher aux divisions d'infanterie. Sans doute que cette mesure a pu dans les premières campagnes de la Révolution convenir parfaitement à la cavalerie française, alors assez faible et en général assez mauvaise pour qu'il n'y eût pas grand'chose à attendre d'elle, et qu'au contraire elle eût tout à craindre de la supériorité de cette arme chez les Alliés. Cependant, tout en accordant que les Français aient échappé à plus d'un inconvénient par cette disposition, nous croyons qu'évidemment il leur a été bien plus avantageux encore que leurs adversaires aient cru devoir les imiter sur ce point, ou qu'ils aient de leur propre mouvement appliqué à leur armée une mesure nécessaire peut-être pour la protection

et la sureté d'une troupe faible, mais qui, imposée à une troupe pleine de force, ne peut que la paralyser. Ce système de morcellement n'a jamais conduit à de grands résultats; il eut bien plutôt pour effet d'amoindrir extrêmement l'importance et l'efficacité de la cavalerie des Alliés, pendant les campagnes de 1793 et 1794, et plus tard, comme on le verra, il eut des suites encore bien plus désastreuses. Du moment où les armées françaises eurent acquis une force et une valeur intrinsèques plus réelles, on trouve presque toujours dans leurs ordres de bataille un corps de cavalerie indépendant, comme l'armée de Jourdan l'avait déjà à Fleurus et le conserva depuis cette journée jusqu'à la paix. Napoléon n'a jamais fait grand cas de ce morcellement de la cavalerie pratiqué avec intention et en manière de règle, bien qu'il se soit également abstenu de tomber dans l'excès contraire par une séparation complète des deux armes. D'habitude il tenait la grosse cavalerie concentrée et à sa disposition, comme réserve, et attachait aux corps d'infanterie autant de cavalerie légère que les circonstances lui paraissaient en exiger, en affectant la plus grande partie de cette arme au service d'avant-garde et d'avant-postes; c'est à peu près ce que pratiquait le roi Frédéric, sauf quelques modifications et quelques différences de noms. Il semble donc que les armées allemandes, et particulièrement l'armée prussienne, auraient très bien pu sur ce point ne tenir aucun compte des prétendues expériences des guerres de la Révolution et rester fidèles à l'ancienne pratique consacrée par des succès incontestables; elles n'y auraient guère perdu, et se seraient épargné peut-être plus d'une leçon douloureuse.

II. Sur le Rhin.

L'armée, dont le commandement avait été remis au feld-maréchal Mœllendorf après le départ du duc de Brunswick, se composait de :

69 bataillons et 90 escadrons de Prussiens ;
5 bataillons et 10 escadrons de Saxons.

74 bataillons, 100 escadrons formant une masse de 45 à 50 mille hommes.

Une autre armée, presque égale en force et composée d'Autrichiens, des contingents de l'Empire et du corps de Condé, occupait la rive droite du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Bâle par Mannheim et Philipsbourg ; une faible portion de cette armée seulement passa sur la rive gauche ; tout le reste fut employé à observer un vaste espace où il entendit à peine parler de la guerre.

La convention conclue à la Haye, le 19 avril, avait fixé au 24 mai le commencement des opérations de l'armée du Rhin. Le feld-maréchal Mœllendorf ouvrit la campagne quelques jours avant ce terme ; mais déjà, dans ce moment, l'opération avait échoué dans les Pays-Bas ; la bataille de Tourcoing était perdue, Ypres pris par les Français, l'aile droite des Alliés rejetée sur l'Escaut et leur gauche serrée de près sur la Sambre par des attaques incessantes. Qu'on eût, *a priori*, regardé l'opération du Rhin comme plus convenable, cela se peut ; mais dans l'état où

se trouvaient alors les affaires, les forces principales des deux partis se battant déjà depuis cinq semaines dans les Pays-Bas, ce n'était que dans ce dernier pays qu'il pouvait y avoir des opérations décisives : jamais on ne pouvait arriver à un résultat important en prenant Sarrelouis ou en couvrant les pays allemands de la rive gauche du Rhin. Dans le plan général des opérations on avait compté sur la coopération de l'armée prussienne, qui devait s'avancer par Trèves sur Thionville; mais des raisons politiques empêchèrent tout d'abord l'exécution de ce projet, et la tournure que prirent les évènements ne fut guère propre à écarter les difficultés. Il arriva, au contraire, que le roi Frédéric Guillaume II, qui seul de tous les monarques s'était montré à la tête de son armée au commencement de la guerre pour y défendre la cause de la royauté, en vint bientôt à regarder cette guerre comme une lutte inutile en faveur d'un intérêt étranger, lutte que la prudence commandait de terminer, dès qu'on le pourrait honorablement. Partant de cette idée, l'armée prussienne ne se battit que pour l'honneur de ses armes; l'espérance d'atteindre par des victoires décisives le but primitif de la guerre, en rétablissant la monarchie française, était déjà abandonnée avant l'ouverture de la campagne. Ce fut sous l'influence de cette même idée qu'on ne sut se résoudre à aucune grande opération; erreur funeste, car on ne soupçonnait point alors qu'on combattait réellement pour la patrie, et qu'il faudrait reprendre un jour, avec des efforts et des sacrifices bien autrement sérieux, la lutte à laquelle on renonçait en ce moment. Les petits engagements furent ce qu'il y eut de mieux dans cette guerre; la cavalerie, quoiqu'elle ne fit pas de plus grandes choses que toute l'armée en gé-

néral, montra néanmoins un reflet de sa vieille gloire, conserva la confiance en sa force et acquit l'estime de l'ennemi, estime que Napoléon apporta jusque sur le champ de bataille d'Iéna, comme ses dispositions pour cette fameuse journée en font foi.

Combat de Kaiserslautern.

(22 mai.)

L'armée prussienne, jointe à un corps de seize bataillons et de 20 escadrons composés de troupes de l'Empire et autrichiennes, se mit en mouvement le 22 mai, pour obliger l'ennemi, posté dans la vallée du Rhin, à quitter le voisinage de Neustadt, et pour attaquer en même temps la division Ambert placée à Kaiserslautern. Seize bataillons et quarante-cinq escadrons de troupes prussiennes, ainsi que tout le corps autrichien, furent chargés de la première opération sous les ordres du prince de Hohenlohe ; le reste des troupes saxo-prussiennes fut chargé de la seconde.

Suivant les dispositions, le prince de Hohenlohe devait particulièrement s'efforcer de couper les communications de l'ennemi entre Neustadt et Lautern ; le colonel Blücher devait marcher sur Lautern par Weidenthal, avec trois bataillons, trois compagnies de chasseurs et cinq escadrons ; le général Ruchel, avec huit bataillons et dix escadrons, devait s'y porter également par le Schorleberg ; le général Courbière devait le suivre avec quatre bataillons de la garde ; le général Kleist fut envoyé avec six bataillons à Tripstadt, afin d'empêcher l'ennemi de diriger sa

retraite de ce côté. Le général Knobelsdorf, avec dix bataillons, devait marcher sur Moorlautern ; le général Romberg, à la tête de dix bataillons et de sept escadrons, devait se porter sur Schlodenbach, passer ensuite la Lauter au-dessous de Lautern et prendre l'ennemi en queue ; le prince de Wurtemberg devait prendre position sur le Geisberg avec vingt escadrons. Enfin le général Kalkreuth, ayant sous ses ordres dix-neuf bataillons et vingt escadrons, partant de Kussel, devait faire une démonstration du côté de la Sarre, mais se diriger sur Ramstein avec le gros de ses forces.

L'entreprise réussit, bien que les dispositions n'eussent pas été complètement exécutées. L'ennemi fut obligé d'abandonner son poste de Lautern après avoir perdu 200 morts, 1,800 prisonniers, 17 pièces de canon et une quantité de bagages, sans qu'il y eût cependant d'engagement sérieux. La cavalerie n'eut que quelques escadrons d'engagés ; la réserve de vingt escadrons, postée sur le Geisberg, ne prit aucune part à l'action et ne fut d'aucun effet, l'ennemi ayant cédé devant le nombre sans attendre le déploiement de toutes les forces.

Dans la vallée du Rhin les Alliés ne firent point de progrès ; au bout de quelques jours, l'ennemi quitta les bords du Rehbach pour se retirer derrière la Queich. On serait arrivé sans doute à un résultat plus décisif, si l'on eût dirigé le gros des forces contre Neustadt et battu l'armée principale des Français ; la défaite de la division de Kaiserslautern, si même elle eût été complète, n'était toujours qu'un hors-d'œuvre.

Combats d'Edesheim.

(28 mai et 13 juillet.)

En marchant sur Landau, le fameux Blücher, alors colonel, soutint un combat brillant à la tête du régiment de Golz-hussards, d'une partie de celui de Wolfrath et des grand'gardes du régiment de Schmettau-dragons ; après avoir mis en fuite la cavalerie ennemie, il chargea près du village de Kirchweiler un corps d'infanterie, s'empara de six canons, neuf caissons et trois-cents prisonniers, sabra le même nombre d'hommes environ, poursuivit l'ennemi jusque derrière Edesheim, où la plus grande confusion se mit parmi les fuyards au passage du défilé étroit formé par ce village .Une action analogue eût lieu le 13 juillet, et au même endroit, lorsque les Français se reportèrent en avant, chassant en même temps les postes du Schœnzel et du Johanniskreuz. Blücher, avec ses hussards, fondit sur la tête d'une colonne qui débouchait d'Edesheim, enleva trois pièces de canon et fit quatre-vingts prisonniers au nombre desquels se trouvait le général Laboissière. Le prince Louis Ferdinand, qui suivait les hussards à la tête du régiment de Romberg-infanterie, se rendit maître du village et repoussa l'ennemi avec une perte considérable. Ces deux affaires sont très propres à montrer comment il est possible d'employer la cavalerie à l'attaque d'un défilé. Nous ajouterons que si toute cette guerre avait été faite d'après les principes suivis par Blücher dans ces affaires de détail, et qui vingt ans plus tard, lorsqu'il fut à la tête de l'armée,

lui valurent le nom de maréchal Vorwærts (*en avant*), il n'y aurait probablement point eu de paix de Bâle à inscrire dans les annales de l'Allemagne.

Dernier combat de Kaiserslautern.

(20 septembre.)

Le combat livré le 20 septembre à Kaiserslautern par le prince de Hohenlohe, fut le dernier acte de la campagne, ainsi que de la guerre entre la Prusse et la France. Ce prince, qui avait sous ses ordres quatorze bataillons et trente-cinq escadrons de Prussiens, renforcés de quinze bataillons et de quinze escadrons de troupes autrichiennes et palatines, détruisit presque complètement la division Meunier. L'ennemi, bien que ses avant-postes eussent été chassés du Schorleberg dès le 18, et que les Alliés le menaçassent dès lors d'une attaque, n'en persista pas moins à garder sa position, comme s'il désirait une répétition de la manœuvre qui en mai lui avait déjà coûté quelques milliers d'hommes inutilement sacrifiés. Le 20 il fut rejeté de l'autre côté de la Lauter, poursuivi par les régiments de hussards Blücher et Wolfrath, par les régiments de dragons de Katte et Schmettau, par les régiments de cavalerie impériale de Waldeck et Velcsay et par trois escadrons de chevau-légers palatins. Presque entièrement détruite, la division Meunier perdit près de 7,000 hommes, dont 4,000 prisonniers : les hussards de Blücher à eux seuls en firent plus de 1,500. Sans aucun doute les circonstances furent extrêmement favorables : outre qu'il y avait du côté des

Alliés une supériorité numérique tout-à-fait disproportionnée, il arriva aussi que la pluie nuisit considérablement au feu de l'infanterie française, et la livra en quelque sorte désarmée au sabre de l'ennemi. Bien que cet état de choses fût des plus favorables pour la cavalerie alliée, il faut dire que le prince de Hohenlohe, ainsi que Blücher qui commandait son avant-garde, le mirent bien à profit. Ni la nature boisée du terrain, extrêmement favorable à la manière de combattre des Français, ni leur feu de tirailleurs, ni leur agglomération en troupe serrée ne put les sauver des coups de la cavalerie. Cernées au milieu du bois, les différentes bandes qui se formaient furent successivement sabrées ou obligées de se rendre ; un détachement de 600 hommes, restes de quelques bataillons échappés à cette déroute et qui avaient réussi à se tenir ensemble jusqu'aux environs de Hohenek, y fût attaqué à son tour au moment où il lui fallut sortir du bois pour traverser un espace découvert, et tellement anéanti ou dispersé qu'il n'en échappa que quelques fuyards isolés.

Cette victoire n'eut pas plus d'influence sur la marche de la guerre que les précédentes; ce fut, dans cette campagne, la dernière affaire de quelque importance entre les Prussiens et les Français, et en quelque sorte leur dernier adieu, la paix de Bâle ayant bientôt après suspendu la lutte qu'il fallut renouveler douze ans plus tard.

Sur les autres parties du théâtre de la guerre, dans les Alpes, les Pyrénées et la Vendée, la cavalerie n'a rien fait de décisif d'aucun côté. Cependant celle des Espagnols se signala par quelques glorieux faits d'armes pendant la belle campagne de Don Antonio Ricardos dans les Pyrénées Occidentales, en 1793 ; d'un autre côté, Westermann,

non moins remarquable par son aptitude militaire que par son exaltation révolutionnaire, ne laissait échapper aucune occasion de mettre ses cavaliers aux prises avec l'ennemi.

Campagne de 1795.

L'année 1795 se passa presque entièrement en négociations. Bien que leur marche et leur objet soient demeurés en majeure partie secrets et aient été fréquemment controversés, il est pourtant hors de doute que l'inaction où les armées du Rhin restèrent jusqu'au mois de septembre ne peut avoir eu pour unique motif le besoin de se refaire après les campagnes précédentes. L'armée autrichienne était forte de 70,000 hommes, y compris 218 escadrons de cavalerie. L'armée française de Sambre-et-Meuse comptait 70,000 hommes d'infanterie et 14,000 chevaux ; l'armée du Rhin était de même force à peu près en infanterie, mais sa cavalerie était moins nombreuse.

Le 6 septembre, Jourdan passa le Rhin à Duisbourg avec l'armée de Sambre-et Meuse, s'empara de Düsseldorf sans éprouver de résistance, refoula l'aîle droite des Autrichiens de l'autre côté du Mein et forma de ce côté le blocus de la place de Mayence, investie sur la rive gauche du Rhin, depuis la fin de 1794, par une ligne de circonvallation d'une grande étendue. Le 20, Pichegru s'empara de Mannheim, qui ne fut pas mieux défendu que Düsseldorf; il s'y arrêta avec le gros de ses forces, et poussa en avant.

sur Heidelberg, une division sous les ordres du général Dufour qui trouva convenable de marcher par les deux rives du Neckar.

Combat de Handschuhheim.

(24 septembre).

Le 23 septembre, les Français, en s'emparant du village de Schriesheim, avaient coupé la ligne de communication la plus directe et la plus commode entre les deux armées autrichiennes du Haut-Rhin. Le lendemain, 24 septembre, le général Quasdanowich les attaqua et leur fit essuyer une défaite totale, par les mêmes moyens à peu près qui avaient amené la défaite du général Chappuis à Cateau-Cambresis; la séparation des colonnes françaises, marchant sur les deux rives du Neckar, facilita beaucoup la victoire Cette affaire tira son importance des circonstances : car une défaite essuyée sur ce point par les Autrichiens eût eu pour conséquence la perte des magasins de Heidelberg, la séparation complète des deux armées et les eut obligées peut-être à abandonner les bords du Rhin. L'honneur de la journée appartient à la cavalerie impériale (régiment Kaiser-dragons, une partie de Hohenzollern et de Szekler hussards), dont l'attaque culbuta l'ennemi, qui se retira sur Mannheim aprés une perte de 2,000 hommes et de 10 bouches à feu ; le général Latour se porta ensuite sur le Mein avec 9,000 hommes pour renforcer Clairfait, qui reprit aussitôt l'offensive. Jourdan, sans attendre une attaque sérieuse, regagna Düsseldorf et repassa le Rhin ; Wurmser assiégea et prit Mannheim.

Lors de la prise des lignes de circonvallation tracées autour de Mayence, 28 escadrons autrichiens prirent une part active au combat, surtout en poursuivant l'ennemi. A chacune des trois colonnes d'attaque on avait joint quelques escadrons de cavalerie, et dès que les retranchements furent enlevés, on lança 22 escadrons chargés d'achever la victoire et d'en tirer le plus de fruit possible, ce qu'ils firent à merveille. L'ennemi perdit plus de 3,000 hommes et toute son artillerie, composée de 138 bouches à feu. Cette entreprise pourrait être rangée au nombre des plus décisives, si la campagne, après avoir pris une tournure si favorable, ne se fut terminée tout-à-coup par un armistice, au lieu d'être couronnée par une défaite de l'armée de Jourdan. Les hostilités restèrent suspendues en Allemagne jusqu'au mois de juin de l'année suivante, tandis qu'en Italie Bonaparte avait déjà commencé, dès le mois d'avril, sa glorieuse carrière. En Allemagne, les Autrichiens s'endormirent sur leurs lauriers, comme si le sentiment inaccoutumé de la victoire eût eu sur leurs esprits une influence soporifique.

Campagne de 1796.

I. En Allemagne.

Au printemps de 1796, les forces impériales sur le Rhin s'élevaient à 174,000 hommes dont 45,000 de cavalerie. Celles des Français étaient de 154,000 hommes y compris un peu moins de 18,000 chevaux. Au moment de la dénonciation de l'armistice, Wurmser fut détaché en Italie avec 25,000 hommes, dont 3,300 de cavalerie. Il resta donc sur le Rhin 150,000 hommes environ, dont 40,000 à cheval, en face de l'armée française plus forte de 4,000 hommes.

Il serait superflu d'exposer ici les conditions et les idées stratégiques, ou autres, qui purent déterminer l'archiduc Charles, chargé du commandement de l'armée d'Allemagne, à se contenter de défendre la rive droite du Rhin. On comprendra toujours difficilement pourquoi l'archiduc n'exécuta pas dès le mois de juin sur la rive du Rhin, ce qu'il fit au mois de septembre en Bavière et en Franconie, en se jetant avec le gros des forces autrichiennes réunies sur l'une des armées françaises qui opéraient séparément. Pour croire que cette manœuvre fût impossible alors, il faudrait professer une soumission aveugle aux principes stratégiques exposés dans l'introduction de la relation historique publiée sur cette campagne par l'illustre général; mais les opérations de Bonaparte, qui s'exécutaient

à la même époque en Italie, doivent faire naître des doutes sérieux sur la validité absolue de ces principes, et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'en s'y conformant Bonaparte n'eût jamais vu Léoben, et Frédéric II n'eût osé faire un seul pas hors des frontières de son royaume, sous peine de passer l'un et l'autre pour des ignorants en matière de stratégie. Il y aurait bien des questions à débattre au sujet de cette fameuse campagne; mais comme il ne s'agit ici que de ce qui intéresse directement la cavalerie, nous nous en tiendrons à ce qui la regarde et nous examinerons avec soin de quelle manière elle fut employée dans la campagne de 1796, où la cavalerie autrichienne eut sur celle des Français une supériorité numérique telle qu'aucune autre guerre des temps modernes n'offre une pareille disproportion. Mais comment s'attendre à voir la cavalerie cueillir beaucoup de lauriers, en lisant, dès les premières pages de cette relation les paroles suivantes : « Les armées « allemandes n'offraient aucune supériorité sur celles de la « France, la cavalerie seule, et non l'arme décisive de l'in- « fanterie, étant plus nombreuse que chez nos adver- « saires (1). » Ces paroles ne semblent-elles pas donner à entendre qu'on n'attachait pas une grande importance aux services que pourraient rendre 40,000 hommes de bonne cavalerie? S'il est vrai que la stratégie moderne a réduit à néant l'efficacité du sabre, et fait de la cavalerie un accessoire incapable de contribuer aux victoires d'une manière

(1) V. Principes de la stratégie, expliqués par l'histoire de la campagne de 1796. Tome II.

décisive, que ne vendit-on à tout prix 20,000 chevaux pour mettre à pied autant de cavaliers et leur donner des fusils? Au moins, si tels sont les vrais principes de la stratégie, ces 20,000 hommes auraient passé du rôle de simples figurants, oisifs et inutiles, à celui de combattants réels, et ce qu'on aurait jadis considéré comme une punition serait devenu une métamorphose honorable.

Ce principe, tel qu'il est écrit dans l'ouvrage que nous venons de citer, ne doit-être regardé que comme une des raisons par lesquelles on motiva la retraite sur la rive gauche du Rhin; qu'on l'accepte sous ce point de vue, nous le concevons, puisque les motifs véritables d'où dériva au fond cette singulière résolution, ne pouvaient être révélés, du moins dans cet ouvrage; mais de toute autre manière, adopter un principe pareil, ce serait prononcer contre la cavalerie un arrêt de condamnation qui la réduirait à néant. Voilà pourquoi celui qui écrit ces lignes croit devoir protester hautement contre une semblable prétention.

Assurément il n'était plus aussi facile en 1796 que dans les campagnes précédentes de passer sur le corps aux Français, formés et aguerris par quatre années de combats; cependant les conditions n'étaient pas tellement interverties qu'il ne fût plus possible de les entamer autrement que par des boulets ou des balles. La campagne de 1795 parle plus haut que tous les principes contre *l'invincibilité* des Français et contre l'impossibilité d'une offensive sur la rive gauche du Rhin. L'archiduc lui-même, par sa campagne de 1796, a glorieusement réfuté la condamnation prononcée contre la cavalerie, car on ne saurait contester que cette arme eut sa bonne part dans les succès des Autrichiens, bien qu'il soit également vrai qu'elle eût pu

faire plus qu'elle ne fit réellement. Cela résultera de l'examen attentif de cette campagne, qui néanmoins, telle qu'elle est, doit encore être rangée parmi les plus remarquables et les plus belles de l'histoire militaire des temps modernes.

Du côté des Français, la cavalerie commençait à prendre aux combats une part plus sérieuse. Dans l'armée de Jourdan, en particulier, Ney et Richepanse faisaient de leur mieux pour conduire la cavalerie à des charges audacieuses, qui, dès l'ouverture de la campagne, furent couronnées de succès dans le combat d'Altenkirchen, livré contre la division du prince de Wurtemberg. Néanmoins, l'extrême supériorité numérique de la cavalerie autrichienne entravait partout les succès et les progrès de celle des Français, rendait plus difficile chacun de ses mouvements et dérobait ou protégeait ceux de sa propre infanterie. De la sorte, la cavalerie de l'armée impériale fut plus utile d'une manière indirecte et par sa présence, que redoutable pour l'ennemi par son action directe et l'emploi de ses armes.

Premières opérations de Jourdan et de Moreau.

Le 4 juin, le prince de Wurtemberg fut attaqué à Altenkirchen par le général Kléber, qui commandait deux divisions d'infanterie et une de cavalerie. Les Autrichiens, qui avaient sur ce point 14 bataillons et 28 escadrons, perdirent 2,000 hommes et 4 pièces de canon, et furent obligés de se replier derrière la Lahn, où l'archiduc se rendit également de Mayence avec la plus grande partie

de l'armée du Bas-Rhin, laissant toutefois sur la rive gauche un corps de 22 bataillons et 22 escadrons. Le 15 juin, il y avait donc sur la Lahn une armée de 62 bataillons et 128 escadrons (45,000 hommes d'infanterie et 18,500 chevaux) en face de l'armée française de Sambre-et-Meuse, réduite, au dire de Jourdan, principalement par les désertions à l'intérieur, à 48,000 combattants (65 bataillons et 50 escadrons). Après quelques engagements à Wetzlar et à Ukerath, les Français repassèrent le Rhin; le général comte de Wartensleben resta sur le Bas-Rhin et sur la Sieg, avec 37 bataillons et 76 escadrons; 34 bataillons et 36 escadrons étaient à Mayence et aux environs; enfin l'archiduc, avec 23 bataillons et 39 escadrons, se porta sur le Neckar, le général Moreau ayant passé le Rhin à Kehl, le 24 juin et les jours suivants, avec 58,000 hommes d'infanterie et 5,600 chevaux, et ayant repoussé sur tous les points le faible cordon des Autrichiens et des Souabes, qui s'efforcèrent en vain, dans plusieurs combats, de résister à un ennemi trop nombreux. Le 5 juillet, lorsque l'archiduc était déjà arrivé à Carlsruhe, le général Latour s'engagea encore dans une affaire près de Kuppenheim, à l'exemple du général Starray qui quelques jours auparavant en avait fait autant sur la Rench. Tandis que la concentration de toutes les forces disponibles eût dû être la première mesure pour se préparer au combat, on parut considérer comme affaire principale de se maintenir dans les positions de Renchen et de Kuppenheim et ne regarder la concentration des troupes pour un combat sérieux que comme une chose accessoire. On a peine à croire que Daun et Laudon eussent reconnu dans cette disposition un perfectionnement de l'art! La cavalerie n'eut aucune occa-

sion d'agir dans ces engagements; son seul avantage fut d'avoir moins à souffrir pendant la retraite où aboutissent toujours ces sortes d'opérations. Moreau avait également trop étendu son armée; son aile droite traversa la forêt Noire et passa presque tout l'été à faire une guerre insignifiante au corps du général Frehlich et du prince de Condé.

Bataille de Malsch.

Le 9 juillet, après que l'archiduc eût déjà fait ses dispositions d'attaque pour le lendemain, il fut attaqué par Moreau à la tête du centre, de l'aile gauche et de la réserve, formant un total de 45 bataillons et 64 escadrons (environ 45,000 hommes); les forces des Autrichiens, à peu près égales à celles des Français, étaient de 40 bataillons et 80 escadrons.

Après avoir été attaqué plusieurs fois sans succès, le général Kaym, qui occupait avec 10 bataillons et 5 escadrons le poste de Rothensohl dans les montagnes, en fut enfin délogé; la nombreuse cavalerie des Autrichiens servit à couvrir le flanc droit et à figurer dans la vallée du Rhin, sans qu'on lui fît rien faire de notable. Dans l'*Histoire de la campagne* (1), on explique cette inaction de la cavalerie en disant que la position de la cavalerie française et d'une nombreuse artillerie derrière le rideau de Mukensturm avait obligé l'archiduc à renoncer à l'attaque. Dedon, qui a considéré et décrit cette affaire sous un autre point de vue, dit que la cavalerie autrichienne ne fit rien, quoique

(1) Pages 161 à 167.

sa supériorité lui eût garanti un succès presque certain (1). Il est difficile de démêler la vérité au milieu d'assertions aussi contradictoires, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les deux rapports s'accordent à dire que les 80 escadrons autrichiens présents au combat n'y eurent à peu près rien à faire. Il est difficile de croire qu'on n'aurait pas pu faire autrement, attendu que les plaines de la vallée du Rhin n'offrent point de difficultés de terrain; à moins d'admettre qu'il n'était point permis de vaincre sur ce point, parce que l'ennemi était victorieux sur le point décisif de Rothensohl.

Du côté des Français, nous remarquerons l'appui convenable et utile donné à la cavalerie par l'artillerie, pour la protéger contre la supériorité de la cavalerie autrichienne; cependant, cette mesure ne saurait être considérée comme décisive dans cette circonstance.

La retraite de l'archiduc, de Malsch au Neckar, et du Neckar au Lech, ainsi que sa marche jusqu'à Amberg, si instructive qu'elle soit à d'autres égards, n'offre rien de remarquable à notre point de vue; grâce à sa supériorité en cavalerie, l'archiduc put marcher avec plus de facilité et de sécurité, tandis que les mouvements de l'ennemi en devenaient plus difficiles. Il en fut ainsi pendanttoute la durée de la campagne, et, la masse nombreuse de la cavalerie impériale n'ayant rendu de services que comme troupe légère, on s'imagina que la cavalerie en général n'était pas propre à autre chose, que c'était là sa véritable destination, et que les armées, d'après la stratégie moderne, n'en avaient besoin que pour le service de petite guerre

(1) Dedon, campagne de l'armée de Rhin-et-Moselle.

et tout au plus pour la poursuite de l'ennemi vaincu par l'action des autres armes. Cette idée en fit naître une autre : on crut qu'une cavalerie légère et mobile, dans le genre des cosaques, très propres au service de la petite guerre, mais incapables d'ordinaire de figurer sérieusement sur un champ de bataille, si ce n'est après la victoire ; on crut, disons-nous, qu'une semblable troupe était l'idéal de l'arme, et que tout ce qu'on avait considéré autrefois comme l'affaire principale de la cavalerie sur le champ de bataille, pouvait être mis de côté pour faire place à des bandes organisées selon les nouvelles idées.

L'histoire s'est chargée, comme dans tant d'autres cas. de réfuter cet éphémère préjugé. Napoléon, dès que de général heureux il fut devenu maître de la République, appliqua toute sa sollicitude à former des corps solides et habiles de troupes à cheval, dont la destination, suivant la coutume immémoriale, fut de charger, de rompre et de sabrer l'ennemi partout où elle pouvait l'aborder. L'erreur, qui ne s'était attachée qu'à l'apparence au lieu de descendre au fond des choses, édifia aussitôt sur ce fait une théorie non moins absurde: la cavalerie française de l'empire suppléant par une grande bravoure à ce qui manquait à son instruction technique que l'urgence des guerres continuelles ne permettait point de perfectionner, on en conclut qu'on développait la bravoure en négligeant la partie technique, et qu'une recrue maladroite montée sur un cheval de labour était un meilleur type pour le guerrier de l'époque, qu'un cuirassier de Seidlitz ou qu'un hussard de Ziethen. Cette manière de voir ne se conçoit qu'autant qu'on confondrait l'ordre essentiel à toute bonne organisation avec un pédantisme superficiel et futile qui tue l'esprit et ne voit

que la forme. Plus tard, la France s'étant trouvée dans la nécessité de suppléer à l'insuffisance de la cavalerie par des expédients, on put y voir, comme partout et en tout temps, la supériorité d'une véritable valeur intrinsèque que constituent, après la bravoure, l'instruction tactique, l'ordre et la discipline : les *gardes-d'honneur* et autres troupes improvisées du même genre, étaient depuis longtemps dispersés, comme la balle d'avoine au souffle du vent, tandis que les débris de la vieille cavalerie, échappés à la catastrophe de Russie et au goufre dévorant de la guerre d'Espagne, résistaient jusque sous les murs de Paris, et savaient encore, dans cette dernière extrémité, se faire craindre et respecter de l'ennemi.

Combat d'Amberg.

Le général comte Wartensleben, ne pouvant comprendre qu'on pût laisser le chemin de la Bohême ouvert à l'ennemi, pour rejoindre l'archiduc, s'était retiré d'abord sur Wurzbourg, puis sur Amberg, et enfin sur la Naab, après avoir été repoussé successivement du Bas-Rhin, de la Lahn et du Mein par l'armée de Jourdan, qui avait repris l'offensive. Pendant ce temps, l'archiduc avait quitté le Neckar et s'était retiré sur la rive droite du Danube et de l'autre côté du Lech, après le combat indécis de Neresheim. Jourdan et Moreau, séparés par les mesures mal digérées du directoire, qui depuis la campagne de 1794 ne rêvait plus que de déborder l'ennemi, avaient suivi l'un le comte Wartensleben, l'autre l'archiduc. Ni l'un ni l'autre n'étaient bien instruits des mouvements de leur adversaire ; Moreau perdit quelques jours avant de passer sur la rive

droite du Danube; ayant ensuite passé le Lech et battu à Friedberg le général Latour, que l'archiduc y avait laissé, il n'apprit qu'après sa victoire qu'il n'avait défait qu'un détachement et que l'archiduc lui avait échappé. Il s'avança jusque sur l'Iser, tandis que l'archiduc se mettait en communication avec Wartensleben et refoulait Jourdan.

Si bien combinée et préparée que fût l'opération de l'archiduc, elle n'en produisit pas moins que des résultats peu notables, parce qu'on ne s'occupa point à en compléter l'exécution sur le champ de bataille, sans quoi les marches ni les manœuvres ne sauraient faire grand mal à l'ennemi. Bernadotte, qui se trouvait à Neumarkt dans une position assez compromise, s'en tira avec une faible perte, et Jourdan put également atteindre Amberg. La division de cavalerie du général Bonneau, que Jourdan avait envoyée au secours de Bernadotte, fut harcelée et inquiétée par les détachements autrichiens; mais elle n'eut aucune attaque sérieuse à essuyer.

Jourdan, pour donner à cette cavalerie le temps de le rejoindre attendit à Amberg, le 24 août, l'arrivée des Autrichiens, et continua sa marche sur Sulzbach quand elle l'eût ralliée. Son arrière-garde seule fut entamée, la cavalerie fut chassée, et le vingtième régiment d'infanterie légère, après s'être formé en carré et avoir repoussé deux attaques de la cavalerie autrichienne, fut enfin culbuté par une troisième charge et détruit. L'armée française, sans éprouver d'autre perte sérieuse, mais harassée par des marches dans un terrain incommode, atteignit Schweinfurth, où elle séjourna le 1er septembre. Le même jour, le général Hotze arriva à Wurzbourg avec 8 bataillons et 15 escadrons, et la faible garnison française se réfugia dans la

citadelle. Le gros de l'armée autrichienne se trouvait entre Burgebrach, Schweinfurth et Wurzbourg.

Bataille de Wurzbourg.

A ne juger la situation des deux partis, à l'époque indiquée, que d'après les calculs de la seule prudence, il est incontestable que Jourdan eût mieux fait de continuer sa retraite sans s'arrêter, de Schweinfurth sur Francfort ou sur la Lahn, et sans livrer une bataille où il avait tout à perdre et peu à gagner; mais il se fit un point d'honneur pour lui et l'armée, de ne pas terminer la campagne sans une bataille. En effet, on aurait pu, en appliquant à l'armée de Sambre-et-Meuse le bon mot du maréchal de Saxe, dire qu'elle ne faisait la guerre qu'avec les jambes, si elle s'était contentée de courir du Rhin jusque sur la Naab à la suite du spectre insaisissable d'une victoire qui toujours lui échappait, et qu'elle fût revenue de la Naab sur le Rhin dès que l'ennemi aurait fait volte-face. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, les idées, l'humeur, le caractère du général firent taire les calculs de la stratégie; Jourdan résolut de livrer bataille. Qui le blâmera d'avoir fermé l'oreille aux scrupules craintifs, dès qu'il croyait entendre la voix de l'honneur? Ce qui mérite un juste blâme, c'est la demi-mesure qu'il prit pour exécuter sa résolution, en laissant à Schweinfurth le général Lefèvre, avec une partie considérable de l'armée, de sorte que 30,000 hommes seulement, dont 5 à 6 mille de cavalerie, se battirent à Wurzbourg contre 44,000 Autrichiens, dont 13,000 cavaliers (44 bataillons et 104 escadrons). Une destinée singulière semblait planer sur les entreprises de ce général : il

remporta les victoires de Watignies et de Fleurus sans trop savoir comment ce bonheur lui arrivait, et il perdit contre l'archiduc Charles les batailles de Wurzbourg et de Stockach, dont il eût pu très-bien se dispenser, mais qu'il crut de son devoir de livrer.

On a souvent répété, et on donne comme une vérité généralement reconnue, que le système des réquisitions a totalement transformé la manière de faire la guerre. Cette grande invention des guerres de la Révolution aurait, dit-on, dégagé le général en chef de toutes les entraves dont les magasins, les fourgons de pain et les tonneaux de farine chargeaient autrefois son génie; il serait possible aujourd'hui d'entreprendre des opérations que nos timides aïeux ne soupçonnaient pas, et l'art de la guerre aurait dû principalement à cette innovation le degré de perfection auquel il est arrivé dans notre siècle de lumières. On s'est tellement plu à redire ces choses-là et d'autres encore, que toute objection semble avoir, de prime-abord, l'air d'un paradoxe. Nous ne contesterons point que certaines opérations des temps modernes se soient plus facilement exécutées parce que le général n'avait point à se préoccuper de l'entretien de son armée; mais nous ferons remarquer que précisément les guerres modernes offrent plusieurs cas où ce qu'on vante comme un perfectionnement, à savoir l'approvisionnement des troupes sans magasins, aux dépens des greniers et des caves, des granges et des champs, des huches et des bourses du pays, ou le système de réquisition en un mot, a été très contraire à la liberté des mouvements de l'armée. Sans parler du plus célèbre de ces exemples, de la campagne de 1812, nous nous en tien-

drons à la situation de l'armée de Jourdan en Franconie, pendant l'été de 1796.

Jourdan, ainsi qu'il est dit plusieurs fois expressément dans ses *Mémoires, etc.*, était obligé de séparer son armée pour la faire subsister, et cette séparation le mit dans l'impossibilité de suivre l'ennemi avec la rapidité nécessaire, et de forcer le général Wartensleben à accepter le combat. Si Jourdan eût pu tenir ses troupes réunies et les faire subsister dans des positions concentrées, il aurait pu livrer dans le voisinage de Nurnberg, et dans des conditions beaucoup plus favorables, la bataille qu'il perdit à Wurzbourg, et sa campagne aurait pu prendre une tournure toute différente.

S'il est vrai que d'attendre les approvisionnements empêche souvent une armée de faire des marches rapides ou de prendre la direction que le général en chef eût désiré lui donner; il est vrai aussi que l'absence d'approvisionnements établis à l'avance, ou de subsistances régulièrement transportées, peut obliger à marcher autrement qu'on ne l'aurait voulu, ou à séparer davantage les troupes. D'une façon, on est retenu et l'on peut se trouver empêché d'arriver à une situation qui offre de grands avantages; de l'autre, on se trouve poussé malgré soi, et l'on peut se voir forcé d'abandonner des situations avantageuses.

Cette question ne saurait être débattue ici; mais elle est assez importante pour que tous ceux qui s'intéressent à l'art de la guerre l'examinent sérieusement et avec une profonde attention. C'est une erreur dangereuse de n'envisager que sous un seul point de vue les différents moyens et systèmes d'approvisionnement qui formeront toujours un des principaux chapitres de l'art militaire. Il est impos-

sible de poser des règles symétriques et tranchées, pour servir de patron invariable dans les questions souvent si compliquées du service des subsistances. Jadis comme aujourd'hui, on a fait des réquisitions ; à l'avenir, comme jadis, on aura recours aux magasins et aux fourgons de pain.

La bataille de Wurzbourg est décrite dans les *Principes de la stratégie* (1) avec le détail et la véracité qui caractérisent tout l'ouvrage ; nous ne parlerons ici que de ce qui concerne la cavalerie, qui trouva enfin dans cette bataille une occasion de se servir du sabre après ne s'être servie longtemps que des jambes de ses montures.

Le 30 septembre, à 7 heures du matin, l'aile gauche de l'armée autrichienne attaqua l'aile droite des Français (division Bernadotte, commandée par le général Simon), et la refoula de l'autre côté du défilé de Lengfeld. Le centre de l'armée française, formé par la division Championnet, s'empara du bois d'Estenfeld. L'aile gauche, sous Grenier, se trouva arrêtée à Ober-Bleichfeld par la division autrichienne du général Kray, qui avait passé le Mein à Schwarzach. Jourdan put se convaincre qu'il avait à faire à un ennemi très supérieur. La cavalerie autrichienne qui avait traversé la rivière à gué, pendant que l'infanterie défilait par le pont de Schwarzach, se déploya en masses imposantes près d'Euerfeld. L'armée française, par le mouvement rétrograde de l'aile droite, et par le mouvement du centre se trouva former une seule ligne. Jourdan expédia au général Lefèvre l'ordre de venir à son secours ; mais

(1) Tom. III, p. 105 et suiv.

vu la distance et le grand nombre de détachements autrichiens qui battaient le pays, il n'était guère probable que l'ordre pût arriver à destination, et moins encore qu'on pût l'exécuter. Toute la cavalerie française avait été réunie sous les ordres du général Bonneau et opposée près d'Euerfeld à celle des Autrichiens. La cavalerie légère qu'il avait envoyée en avant, fut ramenée par celle de l'ennemi; Bonneau, voyant le nombre des ennemis croître sans cesse, comprit que ce serait rendre sa défaite plus inévitable que d'attendre l'attaque, et qu'un choc heureux était l'unique moyen de salut. Il fit donc sonner la charge: les Français s'élancèrent avec courage, et repoussèrent les escadrons autrichiens de l'aile gauche; mais ce ne fut qu'un avantage de quelques minutes, car les régiments repoussés ayant été promptement recueillis par les autres, ceux-ci attaquèrent à leur tour. Bientôt toute la cavalerie française fut engagée dans la mêlée, tandis que l'ennemi avait encore en réserve douze escadrons de cuirassiers qui décidèrent la victoire. La cavalerie française fut ramenée avec une perte considérable jusque derrière son infanterie; Jourdan et Bonneau firent d'inutiles efforts pour l'arrêter. Bien convaincu qu'il n'y avait point pour lui de palmes à cueillir, Jourdan ordonna la retraite sur Arnstein, et l'archiduc fit attaquer le bois d'Esterfeld par ses grenadiers, qui l'emportèrent au premier effort. Toute la ligne française recula, les Autrichiens franchirent le ruisseau qui coule de Kœrnach à Lengfeld, et se rangèrent sur deux lignes, avec une troisième formée par la cavalerie. La forêt de Gramschatz reçut les Français, qui se retirèrent ensuite jusqu'à Arnstein.

Qu'on se figure maintenant dans les mêmes conditions

une bataille à la Frédéric II ou à la Bonaparte, et l'on verra que la perte des Français qui ne s'éleva guère au-delà de 2,000 hommes, n'eût fait que commencer au moment où l'armée autrichienne fit halte, satisfaite du résultat. Deux bataillons de la division Grenier furent sabrés pendant qu'ils se retiraient de Bleichfeld à la forêt de Gramschatz. Si le gros de la cavalerie autrichienne se fût porté sur les derrières de l'armée française aussitôt qu'elle battit en retraite, il est difficile de voir comment celle-ci s'en fût tirée sans des pertes considérables, quelque bonne idée qu'on puisse avoir de la bravoure des Français. Rarement on a trouvé une occasion plus favorable pour remporter une victoire complète, et la modération des Autrichiens leur coûta assez cher. Si Jourdan eût été ruiné à Wurzbourg par une attaque poussée à fond, comme disait Bonaparte, l'archiduc n'eût pas été obligé de tant se tracasser à manœuvrer sur la Lahn pour lui faire repasser le Rhin ; il eût pu beaucoup plus tôt, avec plus de forces, revenir sur Moreau et terminer d'une manière plus funeste pour ce général sa retraite tant admirée, que personne ne troubla ; la journée de Wurzbourg, dans ce cas, ferait une autre figure dans l'histoire, et eût prouvé que la cavalerie pouvait encore, comme 30 ans plus tôt, remporter des victoires décisives.

La courte campagne de 1797 en Allemagne n'offre aucun évènement de quelque importance sous notre point de vue, l'armistice l'ayant terminée avant que le premier acte eût été joué. Les Français débutèrent avec une grande su-

périorité de force, et leur cavalerie semblait disposée à tirer parti des circonstances qui la favorisaient, notamment à l'armée de Sambre-et-Meuse, portée à 70,000 hommes. En quelques jours les Autrichiens furent refoulés depuis la Lahn jusque sur le Mein. Au moment où arriva la nouvelle de l'armistice, la cavalerie française avait pénétré dans Francfort, entreprise hardie dont l'utilité réelle ne put être appréciée.

La cavalerie de cette armée était formée en 4 divisions suivant les armes : les cuirassiers et les hussards faisaient partie du centre, les dragons de l'aile droite, les chasseurs de l'aile gauche. Ces trois parties de l'armée se composaient chacune de deux divisions d'infanterie, de sorte que cette distribution était à peu près celle qui, plus tard, se reproduisit dans les corps d'armée de l'Empire.

L'armée du Rhin avait à peine eu le temps d'effectuer le passage du fleuve et de s'établir sur la rive droite, lorsque l'armistice vint mettre un terme à ses opérations.

II. Coup d'œil sur la campagne d'Italie.

Bonaparte commença sa brillante carrière en débouchant des Apennins dans le Piémont; s'étant débarrassé de l'armée sarde par la paix honteuse qu'il lui avait imposée, il entra en Lombardie. Sa faible cavalerie ne paraît pour la première fois qu'après que l'armée française a débouché des montagnes pour se porter sur Céva; après le combat de Mondovi, livré le 22 avril, nous la voyons poursuivant les troupes sardes mises en fuite. Le général Stengel, qui commandait cette arme, fut tué à cette occasion,

et Bonaparte, dans une de ses premières lettres à Carnot, s'étant plaint de n'avoir pas de chef convenable à mettre à la tête de sa cavalerie, le directoire lui envoya deux généraux à l'essai (1).

La faiblesse de la cavalerie ne lui permit de prendre part aux brillantes victoires de Bonaparte qu'en combattant par petites divisions. Les exploits du lieutenant Hercule au pont d'Arcole, tels que les racontent les rapports français, pourraient bien n'être que des exagérations bonnes à figurer parmi les 12 travaux de son homonyme mythologique. Sans ce fameux lieutenant, l'issue du combat eût sans doute été absolument la même, le général autrichien étant décidé, dès le 17 novembre au matin, à céder et à se retirer (1).

L'exploit le plus décisif de la cavalerie française fut sa fameuse attaque à la bataille de Rivoli, bien que ce fait d'armes, rendu si célèbre par les conséquences immenses qu'il entraîna, ne fût en lui-même que ce qui arriva dans une multitude d'autres occasions, c'est-à-dire qu'une troupe de cavaliers chargèrent avec audace une masse confuse d'infanterie. Pendant ce temps, la cavalerie autrichienne était encore empêtrée dans les défilés de l'Adige ; sur le champ de bataille il n'y en avait pas un seul homme, à part un escadron marchant assez mal à propos à la tête de la colonne qui débouchait de la vallée de l'Adige sur le plateau de Rivoli ; cet escadron fut rejeté dans le défilé.

Le plus bel exploit de la cavalerie autrichienne dans

(1) *Correspondance inédite d'Italie*, tom. I, p. 139.

(2) Id., p. 200.

(1) *Voy.* Campagne d'hiver de l'armée impériale d'Italie, en 1796 et 1797, par le général Neuperg.

cette malheureuse campagne, où, malgré les désastres de l'armée, cette arme sut faire honneur à son ancienne renommée, fut la journée du 14 septembre, où elle chassa du camp devant Mantoue la division Masséna. Bonaparte, après avoir refoulé Wurmser sous les murs de Mantoue, voulait l'enfermer dans cette place. A cet effet, on devait surprendre, le 14 septembre au matin, les Autrichiens campés hors de la forteresse. La surprise réussit, et déjà la division Masséna pénétrait dans le camp. La majeure partie de la cavalerie était allée au fourrage dans la ville; mais elle revint encore à temps. Les escadrons avec leurs chevaux sans selle et tels qu'ils arrivaient, se précipitèrent sur l'ennemi et le repoussèrent avec une perte considérable. Cet avantage partiel demeura toutefois sans résultat, car la place n'en fut pas moins investie quelques jours plus tard. Toute cette brave cavalerie, qui eût été si utile en campagne, mangea ses chevaux pendant un long blocus, et succomba enfin à la disette, diverses tentatives pour sauver Mantoue ayant successivement échoué, parce que, sauf les variantes dans l'exécution, on les entreprit toujours avec la même inintelligence et qu'on voulut arriver par des manœuvres à un résultat qui ne pouvait naître que d'une victoire.

CHAPITRE II.

Guerres de la Révolution, depuis 1799 jusqu'à la paix de Lunéville.

Campagne de 1799.

I. En Allemagne.

La guerre entre la France et l'Autriche ayant éclaté de nouveau au printemps de 1799, après un repos de courte durée, les deux armées étaient distribuées ainsi qu'il suit :

FRANÇAIS.

Jourdan, avec 50,000 hommes d'infanterie et 8,000 chevaux, sur la rive gauche du Haut-Rhin.
Bernadotte, avec 8 à 10,000 hommes, près de Manheim.
Masséna, avec 30,000 hommes, en Suisse.
Schérer, avec 50,000 hommes, en Italie.

AUTRICHIENS.

L'archiduc Charles, avec 64,000 hommes d'infanterie et 26 à 27,000 chevaux, sur le Lech et le Danube.

Hotze, avec 25,000 hommes, dont 1,500 de cavalerie, dans le Vorarlberg et les Grisons.

Bellegarde, avec 46,000 hommes dont 2,600 cavaliers, en Tyrol.

Kray, avec 64,000 hommes d'infanterie et 11,000 chevaux, en Italie.

Une armée russe était en marche à travers les provinces autrichiennes, pour se rendre partie en Italie, partie en Suisse.

Bataille de Stokach.

(25 mars).

Dès que l'archiduc Charles eut reçu dans son quartier général la nouvelle de la marche de Jourdan en Souabe, il se porta au-devant de lui avec son armée. Le 21 mars, l'avant-garde autrichienne repoussa celle des Français de l'autre côté de l'Ostrach, près de l'endroit du même nom ; les Français se retirèrent sur Pfullendorf, puis sur Stokach. Le 23, ils quittèrent ce dernier endroit, repliant leur aile gauche sur Tuttlingen, leur centre sur Engen, et leur droite sur Singen ; le 24, l'archiduc arriva à Stokach. Sa cavalerie, nombreuse et excellente, lui donnait toutes les facilités possibles pour diriger ses manœuvres à son gré, pour surveiller de près l'ennemi, et pour le restreindre au terrain qui avoisinait immédiatement son camp ; en outre, si le nombre est une garantie de succès, les Autrichiens pouvaient concevoir des espérances fondées. Malgré ces avantages, on commença par ordonner pour le 25 une reconnaissance dont le résultat devait décider les mesures ultérieures.

En perdant ainsi une journée en reconnaissances qui ne pouvaient être utiles que suivies immédiatement de l'attaque, avant que l'ennemi eût le temps de changer sa position, on laissait à Jourdan tout le loisir de se soustraire à l'atteinte de son adversaire, s'il l'avait voulu, et de gagner une avance suffisante pour repasser le Rhin sans éprouver de perte. Rien naurait pu l'empêcher, non plus, de se retirer en Suisse et d'y rejoindre Masséna, ce qui, pour diverses raisons eût été le meilleur parti qu'il pût prendre. Mais, de même qu'avant la bataille de Wurzbourg, Jourdan crut qu'il était de son honneur de ne point battre en retraite avant d'avoir tenté le sort des armes, et, avec l'assentiment de ses généraux, il résolut l'attaque pour le 25.

Voici quelle était alors la position de l'armée autrichienne : la gauche, formée de 13 bataillons et de 24 escadrons, était derrière Wahlwies et Renzingen ; le centre, qui comptait 9 bataillons et 12 escadrons, était à Stokach ; l'aile droite, de 15 bataillons et de 24 escadrons était à Mahlspüren ; l'avant-garde, forte de 12 bataillons et 40 escadrons, s'étendait devant le front de l'armée, embrassant un circuit considérable, par Liptingen, Eigeldingen et Steuslingen, d'où elle partit le 25 au matin pour effectuer la reconnaissance prescrite, et rencontra les colonnes ennemies.

Suivant les dispositions prises par Jourdan, les divisions Férino et Souham, formant un total de 15,600 hommes, dont 3,200 de cavalerie, devaient se porter sur Stokach; Soult, soutenu par la réserve sous les ordres de d'Hautpoul, en tout 15,000 hommes, dont 4,700 à cheval, devait s'avancer par Emingen et Liptingen contre la droite

des Autrichiens, pendant que Saint-Cyr, avec 5,800 hommes d'infanterie et 1,400 chevaux les tournerait par la droite et se dirigerait sur Mœskirch.

Le 25 au matin l'avant-garde autrichienne se porta dans la direction de Steuslingen, d'Aach et d'Emingen; ayant donné sur les colonnes françaises, elle se replia sur la position principale. La droite de l'avant-garde, composée de 9 bataillons et 14 escadrons, sous les ordres du général Meerveldt, fut vivement pressée par la colonne de Soult et refoulée jusqu'à Mahlspüren. Devant le centre, le général Nauendorf se maintint jusque vers midi dans le village d'Eigeldingen. Sur ce dernier point, comme à l'aile gauche, les Autrichiens repoussèrent les attaques des Français, et il s'établit une canonnade où tout l'avantage fut du côté de l'artillerie autrichienne. Ce fut à l'aile droite que se décida l'affaire. Un engagement des plus vifs, dont nous omettons les détails parce que la cavalerie n'y prit aucune part, se soutint pendant plusieurs heures dans la forêt entre Liptingen et Raithaslach. L'archiduc dirigea de Stokach sur ce point 6 bataillons de grenadiers et 12 escadrons de cuirassiers, se mit lui-même à leur tête, et délogea les Français qui, après une vigoureuse résistance dans les bois, se retirèrent sur Liptingen. Dans l'*Histoire de la campagne de* 1799, il n'est pas dit un mot du mérite personnel de l'illustre général, dont l'exemple héroïque eut certainement une influence décisive sur l'issue du combat; mais les rapports français en parlent avec le respect dû à un grand caractère. Nous aimons à nous arrêter à cet épisode brillant de la glorieuse carrière de l'archiduc, d'autant plus que le prince, dans bien des passages de ses œuvres, se critique lui-même avec une sévérité dont personne peut-

être n'eût usé à son égard, et que, résistant à l'influence si puissante de l'amour-propre, il ne craint pas de s'immoler à la vérité historique, partout où il croit avoir erré. Dans le récit de la bataille de Stokach, la modestie qui sied si bien au héros, nuit à la vérité de la couleur historique : le moment où l'archiduc conduisit ses braves troupes à la victoire, est plus important pour l'histoire que toutes les considérations sur l'importance de Stokach comme point stratégique ; l'un a une valeur absolue, tandis que l'autre n'en a qu'une très relative.

Six escadrons seulement furent envoyés par l'archiduc contre St-Cyr qui avait continué sa marche sur Mœskirch et détaché 3 bataillons pour appuyer la colonne de Soult. Ces six escadrons, joints au détachement de cavalerie déjà posté dans cet endroit, observèrent et retardèrent la marche de l'ennemi. Jourdan, qui d'abord s'était tenu à son aile droite, passa alors à la gauche et comprit que la manœuvre de St-Cyr, dont le but était de tourner l'ennemi, s'écartait trop pour avoir un effet sérieux : le corps de Soult, repoussé de la forêt, pouvait être détruit avant que St-Cyr pût lui être du moindre secours. Les autres divisions, à suivre le chemin le plus court, se trouvaient à plus de 2 lieues de celle de Soult ; la réserve de cavalerie pouvait seule dégager les troupes obligées de se replier devant des forces supérieures. Jourdan ordonna alors au général d'Hautpoul de réunir sa cavalerie et celle du corps de Soult, en tout 4,700 chevaux, de la mettre en position à la sortie de la forêt dite le *Graue-Wald*, près de la ferme de Neuhaus, et de charger l'ennemi dès qu'il déboucherait du bois. Les relations françaises ne disent pas si l'ordre de Jourdan fut, ou non, exécuté comme il devait l'être ; une lettre

de Jourdan aux ambassadeurs français près du congrès de Rastadt (1) dit que non. Suivant la relation de l'archiduc, la cavalerie française s'ébranla en effet pour charger; mais les 12 escadrons de cuirassiers qui avaient suivi le mouvement des grenadiers, s'étant vivement déployés sur la droite, fondirent sur la cavalerie française avec un succès si complet, qu'elle ne put se rasseoir que derrière Liptingen, sous la protection de son infanterie et de son artillerie. Les Autrichiens s'emparèrent d'une pièce de canon, et les trois bataillons détachés par St-Cyr furent enveloppés à Neuhaus et forcés, en majeure partie, de se rendre prisonniers.

Le général autrichien se contenta de ce résultat; quant au général français, il se hâta de rappeler St-Cyr à Sigmaringen, et demeura dans sa position tout le lendemain jusque vers le soir. Ensuite il se retira sur le Rhin à travers la Forêt Noire, sans être inquiété dans sa marche, observée seulement par des détachements autrichiens. Sur 100 escadrons présents à la bataille, 40 se trouvaient à l'avant-garde; 6 avaient été fort à propos détachés contre St-Cyr; 12 seulement remportèrent un avantage important; quant aux 40 autres, l'histoire garde le silence sur leur compte. Satisfaite d'avoir atteint le point stratégique de Stokach et repoussé dans cette position l'attaque d'un adversaire plus faible, l'armée autrichienne y resta près de deux mois dans l'inaction. L'archiduc était malade; le conseil aulique de guerre n'approuva point l'idée de franchir le Rhin et de pousser ses avantages. Jamais peut-être général ne fut blâmé plus mal à propos et avec moins de

(1) Posselt, Annales de 1799.

raison : il semblait que le conseil aulique craignît de voir son plan d'opérations dérangé par des victoires irrégulières !

Il faudrait déployer un grand luxe de raisonnements stratégiques pour démontrer que la conservation de Stokach, comme position militaire, pût faire un tort sérieux à l'ennemi ; en général, il ne serait pas moins difficile de prouver qu'une chose quelconque offre de grands avantages à l'un des deux adversaires, quand l'autre la traite avec l'indifférence que les Français montrèrent dans cette occasion, travaillant à augmenter leurs forces sur le Rhin et en Suisse, et se contentant de regarder de loin le camp des Autrichiens à Stokach, tant que ceux-ci n'en sortaient pas pour les troubler dans leurs opérations. Nous serions entraînés bien au-delà des limites que nous nous sommes fixées en commençant cet ouvrage, si nous voulions nous engager dans l'étude approfondie de toute cette guerre, et dans l'examen des principes qui faisaient chercher en Suisse, ou en Tyrol, dans les défilés du Haut-Danube, la clé du théâtre des opérations, et qui enfin donnèrent l'idée de faire marcher l'archiduc de la Suisse sur Manheim, pour appuyer l'expédition en Hollande, pendant qu'une lutte décisive se préparait sur le territoire helvétique. L'*Histoire de la Campagne de* 1799 s'exprime à cet égard avec une solidité de raisonnement et une franchise qui, sous tous les rapports, font le plus grand honneur à l'historien.

Jamais l'occupation et la conservation d'un point stratégique n'ont à elles seules décidé du sort d'une guerre, et

(1) Page 231 et 265 de la première partie.

il est à remarquer qu'à mesure qu'on attribue une importance plus décisive à l'élément topographique, les autres éléments décisifs de la stratégie sont mis en sous-ordre et négligés. En appliquant cette observation à la cavalerie, il est évident que cette arme devient précisément plus insignifiante et plus nulle que toute autre, lorsque les opérations ne se décident pas par la lutte proprement dite, par l'usage réel et l'effet des armes, et qu'on se contente, en cas d'avantage, de déloger l'ennemi de sa position, et en cas d'échec, de battre en retraite, sans avoir employé complètement et d'une manière positive, toutes les forces disponibles. Dans une canonnade, si inutile qu'elle soit, l'artillerie fait au moins quelque chose; dans un combat de tirailleurs, quelque maigre qu'en soit le résultat, les bataillons engagés font du moins usage de leurs forces, autant que les circonstances le permettent; ils s'efforcent au moins de vaincre l'ennemi ou de lui résister : ils sont occupés. La cavalerie, au contraire, partout où elle ne peut faire usage de l'arme blanche, au lieu d'avoir quelque chose à faire n'a qu'à souffrir : ou bien elle reste exposée au feu, inerte et passive, situation désagréable même aux plus braves et que l'espoir d'un moment favorable ou la conviction d'une nécesssité absolue peuvent seuls faire tolérer : ou bien, trop éloignée de ce qui se passe, elle n'en voit rien ou n'y peut guère prendre part. Ces deux situations finissent, l'une comme l'autre, par donner au cavalier la triste persuasion qu'il est sur son cheval pour ne rien faire, et lui font maudire un système qui paralyse son courage et ne lui demande que de la patience.

Dans les guerres dont l'Italie fut le théâtre au moyen-âge,, soutenues et décidées pour la plupart par les esca-

drons des condottieri, il s'était formé également, mais par d'autres motifs, un genre de tactique pour la cavalerie, qui n'avait pas non plus grand effet, et peut fournir le pendant de celle dont nous parlons. Les cavaliers, couverts de leurs armures, se battaient alors sans se faire grand mal, jusqu'à ce que l'un des deux partis vidât le terrain ; la guerre était devenue un jeu de gladiateurs et les combattants eux-mêmes s'inquiétaient peu qu'elle fût décisive. En faisant ainsi la guerre comme un métier, les troupes avaient peu à souffrir ; mais avec la stratégie passive qui se plaît à considérer la guerre comme un problème dont une science aride doit donner la solution, la meilleure armée s'use et périt peu-à-peu. Ces aberrations ne sont possibles que dans les temps de décadence.

Notre siècle a vu aussi naître un système de stratégie, enfanté par des tendances scientifiques exagérées, et accueilli par les contemporains avec des applaudissements inconsidérés. D'après cette nouvelle théorie on viderait les grandes querelles des empires et des peuples en arpentant le terrain de droite et de gauche selon les règles sur la base d'opérations et les lignes d'opérations, en tiraillant quelque peu, et même en faisant de simples démonstrations, sans avoir besoin de livrer des batailles ni de remporter des victoires. Le fameux Bülow, dans son *Esprit de la Stratégie moderne*, proclame, d'un ton prophétique, que désormais il n'y aurait plus de batailles livrées. Bien que cette prophétie eût été démentie même avant d'être écrite ; bien que l'auteur lui-même déclare, dans un autre endroit, que nous ne saurions, avec tout notre art, y compris sans

(1) Page 280 et à la fin.

doute le sien, avec toutes nos places fortes et nos armées, résister à l'impétuosité d'un nouveau Tamerlan et de ses hordes; bien que souvent il soit forcé de reconnaître qu'aucune théorie ne peut tenir lieu de bravoure, on n'a pourtant que trop sacrifié à cette manière de voir qui aimerait à faire la guerre comme une partie d'échecs, où les pièces n'ont d'autres facultés et d'autre valeur que celles qu'on leur attribue selon les règles. Les succès mêmes des Français, qui réfutent cette idée d'une manière si éclatante, furent attribués à une nouvelle stratégie, et l'on prétendit que Carnot avait calculé à l'avance, dans son cabinet à Paris, ce que les armées victorieuses de la République ont exécuté sur les champs de bataille. Assurément c'est l'esprit qui régit le monde et donne la force aux armées; mais cet esprit n'est pas celui qui se réduit en règles et en systèmes et que le maître apprend à répéter à ses disciples. L'esprit vrai, l'esprit intelligent, qui manifeste par des actes sa puissante vitalité, cet esprit-là demande un corps vigoureux et sain : la stratégie, pour soutenir des guerres victorieuses, doit avoir à son service les forces d'une armée exercée, disciplinée, fidèle, dévouée et brave, capable de compenser le nombre par la qualité, la force matérielle par la puissance morale, et de l'emporter sur les calculs de la théorie par des exploits. Mais pour cela, il ne faut pas que la stratégie, dans un aveuglement singulier, néglige ce qui fait la force des armées, pour ne s'en tenir qu'à ce qui, dans bien des circonstances, n'en est que le côté faible. Le philosophisme qui a essayé de nos jours de faire passer dans l'art militaire ses élucubrations désordonnées, est aussi incapable de battre l'ennemi que le pédantisme rigide et inintelligent qu'on repro-

chait autrefois aux militaires. Ce pédantisme, qui tue l'esprit pour manipuler plus facilement le corps, et ce philosophisme qui proclame le culte de l'intelligence au mépris de toute réalité, se touchent de plus près qu'on ne voudrait l'avouer. L'un et l'autre conduisent à la ruine : car il est plus facile de nuire, de désorganiser, de détruire, que de servir, d'organiser et de créer.

A partir de la soirée du 25 mars, la cavalerie autrichienne ne fit plus rien de notable jusqu'à la fin de l'année 1799, sauf quelques petits engagements à l'entrée de l'armée en Suisse et à sa retraite, et quelques autres contre l'armée d'observation des Français sur le Moyen-Rhin. La belle armée autrichienne en Allemagne, entraînée par les considérations politiques, fit en général peu de chose, et la guerre de Suisse ne fut pas propre à fournir à la cavalerie de bonnes occasions.

II. En Italie.

La cavalerie ne joua qu'un rôle secondaire dans la campagne d'Italie, dont les opérations n'avaient guère d'autre objet que de couvrir des siéges ; aux batailles de Magnano, de la Trebbia, de Novi et de Genola, cette arme ne trouva aucun avantage ni dans la nature du terrain, ni dans les conditions spéciales où l'affaire se passait. Cependant la devise de Suwarow, « vivent le sabre et la baïonnette, » était trop favorable à la cavalerie pour qu'elle fût condamnée à l'inaction. A la bataille de Magnano, que Kray livra encore avant l'arrivée de Suwarow et de Mélas, le 5 avril, il y avait 20 escadrons autrichiens, répartis entre

les 4 colonnes que l'armée formait en se portant au devant des Français. Des détachements, dont le plus fort fut de six escadrons, firent quelques attaques. Pendant que l'ennemi se retirait sur Mantoue, il eût été possible, plutôt que pendant la bataille même, de lui porter un coup décisif; mais la position du général Kray, qui attendait chaque jour l'arrivée de son supérieur, n'était pas de nature à l'engager à poursuivre sa victoire dans toutes ses conséquences.

Le 15 avril, Suwarow arriva avec 17,000 Russes, y compris 2,500 Cosaques, la seule cavalerie russe de ce corps. L'armée russe de Corsakow en Suisse avait seule quelques régiments de cavalerie régulière; mais, dans ce pays, ils ne trouvèrent pas une seule occasion de faire quelque chose de notable. On peut dire, en général, que toute cette armée, arrivée en partie des bords de l'Araxe, n'était venue si loin de sa patrie que pour essuyer sur les rives de la Limmat une défaite causée par l'inconséquence de son chef, qui ne dut qu'à la bravoure et à la fermeté de ses soldats de ne pas voir tout son corps détruit à Zurich.

Aussitôt après l'arrivée de Suwarow, l'armée alliée, forte alors de 52,600 hommes, dont 6 à 7000 de cavalerie, se mit en mouvement, arriva sans obstacle sur l'Adda, et vengea, par les combats de Cassano et de Lecco et par la capitulation de Serrurier à Verderio, la défaite qu'elle avait essuyée deux ans auparavant à Lodi, sur les rives du même fleuve. Le 29 avril, Suwarow fit son entrée à Milan. Moreau, qui avait succédé à Schérer dans le commandement de l'armée d'Italie, la ramena derrière le Tessin, prit position, dans les premiers jours de mai, à Alexandrie, mais se retira devant des forces trop supé-

rieures, d'abord sur Turin et ensuite sur le territoire gênois. Pendant ce temps, l'armée austro-russe, que des renforts avaient portée à 98,000 hommes, bloquait les citadelles de Turin et de Tortone, ainsi que les places de Mantoue et d'Alexandrie, surveillait les défilés des Alpes, et s'était répandue dans toute la Haute-Italie, de telle sorte que, dans les premiers jours du mois de juin, les divisions des généraux Otto et Klenau, formant ensemble un total de 15,000 hommes répartis sur un espace de près de 40 lieues, depuis Bobbio sur la Haute-Trebbia jusqu'à Bologne, s'opposaient seules à la jonction de Moreau avec Macdonald qui, venant du royaume de Naples, était arrivé le 14 juin à Parme.

Macdonald était décidé à tenter une opération offensive dès son arrivée dans la Haute-Italie, et l'exécution de ce dessein, si Moreau, au lieu de faire une diversion insignifiante du côté de Tortone, l'eût secondé à la tête de toutes ses forces, aurait pu mettre les Alliés dans une situation très dangereuse, à cause de l'éparpillement de leurs troupes. Le corps poussé en avant sur la rive droite du Pô, pour couvrir le siége de Mantoue, ayant été battu par Macdonald à Mirandola, l'artillerie de siége avait été renvoyée à Vérone. Macdonald arriva le 16 à Plaisance, et vint camper le 17 entre Casaliggio et St-Imento, sur la route de Plaisance à San-Giovanni. Suwarow, de son côté, était parti de Turin avec 24 bataillons et 18 escadrons, à la nouvelle de la marche de Macdonald. En chemin, il rallia quelques autres troupes, et arriva le 17 en face de l'armée française, avec 35 bataillons, 30 escadrons et quelques poulks de Cosaques, en tout 26,000 hommes d'infanterie et 6,600 de cavalerie. L'armée de Macdonald comptait 34 à 35,000

combattants; la force de sa cavalerie n'est indiquée nulle part avec certitude; toutes les relations s'accordent seulement à dire qu'elle était moins nombreuse que celle des Autrichiens.

Le 17 juin, les troupes alliées se portèrent « avec beaucoup de précipitation et peu d'ordre, » comme dit le général Stutterheim, au-devant de l'avant-garde des Français, qui avait franchi le Tidone et marchait sur San-Giovanni. Après un combat très vif, les Français se retirèrent du côté de la Trebbia, avec une perte de 2,000 hommes; les Cosaques, exaltés par Suwarow, chargèrent l'infanterie franco-polonaise du général Dombrowski, et leur charge, au grand étonnement de tous les Russes, pour qui ce fut un spectacle tout nouveau, eut un succès complet: quelques bataillons furent presque entièrement sabrés. Immédiatement après cet avantage, les troupes légères autrichiennes reprirent une batterie de 8 pièces, dont un régiment de cavalerie français venait de s'emparer dans une attaque rapide. Séduit par ces succès, et oubliant de tenir compte des haies et des fossés dont le terrain était sillonné, Suwarow ordonna à 4 régiments de cavalerie autrichienne de poursuivre l'ennemi. Cette poursuite coûta bien du monde, sans avoir le moindre succès, car il arrivait à chaque instant qu'une moitié d'un escadron était couchée dans les fossés, pendant que l'autre était obligée de conduire les chevaux par la bride.

(1) Campagne d'Italie en 1799, jusqu'au départ des Russes.

Bataille de la Trebbia.

(18 et 19 juin.)

La bataille livrée sur la Trebbia eut pour théâtre un pays sillonné de fossés, coupé de murs et de haies, semé de maisons éparses et de plantations de tout genre, avec une multitude d'arbres chargés de ceps de vigne. Ces objets sont autant d'obstacles pour la vue qui ne saurait embrasser nulle part un espace étendu, et, en outre, ils opposent mille difficultés aux mouvements des troupes en corps nombreux, de sorte que le lit sablonneux de la Trebbia, presque à sec pendant la belle saison, était à peu près le seul terrain découvert et libre où l'on pût se battre. Cette journée peut servir à montrer ce que deviennent les combats que personne ne peut embrasser de la vue dans leur emsemble, et que personne, par conséquent, ne saurait conduire. La bravoure des troupes des deux partis n'y est point comprimée par des formes régulières et limitée par des barrières gênantes ; le général n'est plus que le chef dans l'acception primitive du mot, et sa voix se perd dans le tumulte du combat. Mais la bataille de la Trebbia offre aussi un exemple des services importants que la cavalerie peut rendre, même sur un terrain défavorable et dans un rôle secondaire, lorsque les circonstances ne lui permettent pas de jouer son rôle véritable. Ce n'est qu'à ce dernier point de vue que nous examinons la bataille.

Le 18 juin, à 10 heures du matin, l'armée alliée, marchant sur 3 colonnes, franchit le Tidone et s'avança vers la Trebbia. Après une lutte acharnée, les Français furent

obligés d'abandonner la rive gauche du fleuve. La cavalerie autrichienne n'eut d'engagés que deux escadrons, qui, faisant partie de la colonne du centre, rencontrèrent à Grignano une division d'un millier de chevaux, la chargèrent et eurent le bonheur de la culbuter ; mais cette troupe se rallia derrière l'infanterie, et le soir le combat se termina sur les rives de la Trebbia, dont le lit séparait les deux armées. Le général russe Rosenberg qui, à la tête de la division de droite, avait le premier repoussé l'ennemi au-delà du fleuve, s'était avancé vers le soir sur la rive droite, et avait pénétré jusqu'à Settimo; il se trouvait donc placé sur le flanc gauche de l'ennemi, et pouvait, de ce côté, faire une attaque décisive, qui eût dispensé les Alliés de l'attaque sanglante et pénible faite le lendemain contre le front de l'armée ennemie dans le lit du fleuve. Mais Rosenberg, arrivé à Settimo dans l'obscurité de la nuit, ne sachant guère lui-même, au milieu de ce pays inconnu, dans quel lieu il se trouvait, ne communiquant plus avec l'armée, et ne recevant aucune nouvelle de ce qui s'y passait, repassa la Trebbia pendant la nuit. Si la cavalerie eût pu faire quelque chose de sérieux à cette bataille, c'était sans doute en attaquant du côté de Settimo et en prenant l'ennemi à revers. Dans la soirée, comme il était déjà tard et que le feu avait entièrement cessé, il y eut encore un combat très vif, 3 bataillons français s'étant avancés dans le lit du fleuve par la route de Plaisance. Reçues par un violent feu d'artillerie, ces troupes se replient aussitôt; les bataillons russes et autrichiens les plus voisins de ce point les poursuivent, et les Français poussent en avant quelques nouveaux bataillons pour recevoir les premiers. On appelle à grands cris la cavalerie : d'une part accourent

des dragons autrichiens et des Cosaques, de l'autre des chasseurs français, et il s'engage une mêlée confuse qui dura jusqu'à 11 heures, où les chefs des deux partis réussirent enfin à mettre un terme à cette inutile batterie.

Le lendemain matin à 10 heures, après qu'on eut remis en ordre et laissé reposer un peu les troupes, l'attaque recommença. Suwarow, craignant, à cause d'un mouvement de l'ennemi sur Noviano, de voir tourner sa droite, la fit s'étendre sur la droite, et ordonna au général Mélas, qui commandait la gauche, de détacher à droite, sous le prince de Lichtenstein, quelques bataillons de grenadiers et le régiment Lobkowitz-dragons, pour se lier aux Russes. Avec le reste de ses troupes il devait se porter en avant, l'attaque devant être renouvelée sur toute la ligne. Macdonald, qui n'avait pas encore renoncé à l'espoir de se voir secouru par l'armée de Moreau, et qui comptait d'abord sur la coopération de la division Lapoype qui était à Bobbio (1), résolut également d'attaquer. D'abord il fit passer la Trebbia à son aile gauche; mais elle fut obligée après un engagement très vif de regagner l'autre rive. Cette première tentative ayant échoué, Macdonald réunit à l'aile droite l'élite de ses troupes pour y tenter un dernier effort. Toute sa cavalerie se porta en masse, par la route de Plaisance, sur San-Nicolo; l'infanterie la suivit le plus vite possible, et en même temps une colonne de 5 bataillons et 600 cavaliers franchit la Trebbia à son embouchure et marcha contre l'aile gauche de l'ennemi.

L'attaque de la cavalerie française eut lieu au moment

(1) Cette division se mit effectivement en marche, mais elle fut arrêtée par un détachement de 2,000 Russes.

même où le prince Lichtenstein venait de se mettre en marche avec la brigade de grenadiers et le régiment Lobkowitz, pour se joindre aux Russes; les Français ne trouvèrent donc devant eux que de faibles postes qu'ils culbutèrent sans peine, et pénétrant jusqu'à San-Nicolo, ils y enlevèrent 2 bouches à feu. Heureusement le prince n'était encore qu'à quelques milliers de pas; faisant aussitôt rétrograder ses troupes, il mit les dragons en bataille et chargea la cavalerie ennemie en queue, pendant que les grenadiers se hâtaient de redescendre le fleuve pour appuyer cette attaque. La cavalerie française, surprise de cette brusque attaque, se jeta en désordre sur son infanterie; un régiment d'infanterie légère se dispersa ; les grenadiers autrichiens se portèrent à leur tour en avant, et les Français se retirèrent en désordre de l'autre côté de la Trebbia. Cette attaque une fois repoussée, les Autrichiens eurent plus de liberté pour agir contre la colonne qui venait de l'aile droite des Français par l'embouchure de la Trebbia. Le régiment archiduc Joseph-hussards chargea cette colonne, la mit en fuite et fit 300 prisonniers; mais là aussi le terrain était trop défavorable et l'espace trop restreint pour qu'il fût possible de pousser la poursuite assez vigoureusement et assez loin. La bataille finit le soir, dans la même situation où elle avait commencé le matin. Mais l'armée française avait essuyé des pertes si considérables, qu'elle était hors d'état de faire une plus longue résistance. Sans secours ni nouvelles de Moreau, menacé sur ses derrières par les corps autrichiens des généraux Klenau et Hohenzollern, épuisé par trois jours d'une lutte sanglante qui lui avait coûté plus de la moitié de son monde, privé de son artillerie presque en-

tièrement hors de service, et de ses généraux presque tous blessés, Macdonald commença le 26 sa retraite sur Pistoie. La bataille et la retraite coûtèrent à son armée 16 à 17,000 hommes, dont plus de 12,000 prisonniers. Les Alliés avaient perdu 5 à 6,000 hommes.

La conduite de Macdonald dans cette circonstance, bien que le succès n'ait point couronné ses efforts, lui donne droit à la reconnaissance de sa patrie et à l'estime du monde entier, et peut offrir un illustre exemple à l'émulation de tous les hommes de guerre. Après avoir pris son parti en homme de cœur et de tête, il exécuta sa résolution avec une habileté et avec une persévérance qui auraient probablement été couronnées d'un meilleur succès s'il n'eût été aussi complétement abandonné à ses propres ressources. Cependant son attaque de cavalerie peut servir à démontrer que cette arme, employée dans des circonstances où elle ne peut vaincre, n'est souvent que nuisible; si les Français n'avaient porté en avant que peu ou point de cavalerie, l'attaque de leur infanterie se serait peut-être exécutée avec succès, tandis que la fuite de leur cavalerie favorisa bien certainement l'attaque de la cavalerie ennemie. Cette observation, bien entendu, ne s'applique qu'aux cas où des obstacles positifs et très réels mettent la cavalerie dans l'impossibilité d'agir avec liberté, comme il arriva sans contredit dans ce pays si remarquable par la configuration toute spéciale du terrain : nous n'entendons nullement approuver ceux qui abusent du prétexte si connu des difficultés du terrain pour excuser toutes les fautes, et notamment les péchés d'omission des chefs de cavalerie. L'attaque de la cavalerie française ressemble à une faute de précipitation. Quant à Suwarow, il ignorait

complètement le terrain sur lequel il se battait, et n'avait point d'ailleurs l'habitude d'avoir égard à la configuration particulière du théâtre de ses opérations, comme l'ont clairement prouvé ses manœuvres en Suisse. Ses victoires en Turquie et en Pologne, où il s'était accoutumé à mépriser les difficultés de terrain et même les obstacles produits par l'art des fortifications, l'avaient conduit à ne tenir aucun compte de cette branche importante de la stratégie et de la tactique, où d'autres ont, au contraire, cru découvrir le secret de l'art de vaincre. Une histoire complète et sincère de la vie de cet homme célèbre, une peinture exacte de son caractère, une relation sérieuse et raisonnée de ses campagnes seraient aussi intéressantes qu'instructives (1).

Bataille de Novi.

(15 août.)

Les débris de l'armée de Macdonald s'étant joints à l'armée de Moreau, et de nombreux renforts ayant été en-

(1) Les biographies de Suwarow sont insignifiantes quant à ses campagnes, et ne contiennent à cet égard que des notions fragmentaires et peu sûres; l'*Histoire des guerres de Suwarow*, par Anthing, s'arrête à ses campagnes de Pologne; l'article du Journal militaire autrichien de 1818 est ce qu'il y a de mieux sur sa campagne d'Italie : nous ne savons s'il existe des ouvrages russes sur Suwarow. Les *Mémoires secrets de la Russie* contiennent quelques renseignements sur sa vie; mais ils ne valent pas la peine qu'on lise trois volumes de bavardages. Un livre publié sous le titre de : « *Tableau de la guerre d'Italie, par l'auteur de Rinaldo Rinaldini*, » n'est, comme on peut le penser en voyant ces mots, qu'un ramassis ridicule de faits et de situations imaginaires et absurdes.

voyés de France en Italie, où Joubert avait pris le commandement, les Français, au nombre de 45,000 hommes, y compris 2,000 cavaliers, la plupart très mal montés, franchirent les Apennins, descendirent dans les vallées de l'Orba et de la Bormida, et atteignirent Novi le 15 août. Suwarow avait, dit-on, l'intention de laisser les Français descendre dans la plaine, pour les attaquer alors sur un terrain qui lui permît de tirer parti de sa supériorité en cavalerie. Cependant il changea de plan, et attaqua le 15 la forte position de Novi.

Sans nous arrêter à ce plan, nous laisserons à d'autres le soin d'en discuter le fort et le faible, nous contentant de rappeler ici un fait historiquement établi, à savoir que sur plus de 100,000 combattants, placés alors sous le commandement de Suwarow, 36,600 hommes d'infanterie et 8,570 de cavalerie prirent seuls part à la bataille.

L'armée française occupait avec la droite le Monte-Rotondo, en avant du château-fort de Serravalle, où se trouvaient 4 compagnies de troupes autrichiennes; des détachements, poussés en avant de cette aile, sur la rive droite de la Scrivia, bloquaient Serravalle; le centre tenait Novi et le terrain avoisinant; sur les hauteurs, qui tombent sur la plaine en escarpements rapides, la gauche s'étendait jusque vers Pasturana, d'où un ruisseau, coulant à l'Ouest, va se jeter dans la vallée de l'Orba. L'armée de Suwarow était partagée en 3 corps : celui de l'aile droite, sous les ordres de Kray, comptait 30 bataillons et 20 escadrons (16,000 hommes d'infanterie et 1,800 chevaux); le centre, sous le général Derfelden, se composait de 10,000 hommes d'infanterie russe et de 2,800 chevaux; l'aile gauche, sous Mélas, était de 13 bataillons et 34 esca-

drons (10,400 hommes d'infanterie et 3,700 chevaux). Le plan de bataille portait que Kray attaquerait le matin l'aile gauche des Français à Pasturana, pendant que les Russes occuperaient leur centre et Mélas leur droite. Ces dispositions si simples, et très convenables sans contredit quant à l'idée principale, ne furent pas exécutées avec ensemble. Kray seul attaqua au point du jour, et replia l'aile gauche de l'ennemi (Joubert y fut tué et Moreau prit le commandement de l'armée). Mais les Français, pouvant en toute liberté secourir le point attaqué, puisque le reste de leur armée n'était point inquiété, forcèrent les Autrichiens de renoncer à l'attaque. Ce ne fut qu'à 9 heures que les Russes commencèrent à attaquer Novi, d'où ils furent repoussés après une lutte meurtrière. Kray, pendant ce temps, était revenu une seconde fois sur l'aile gauche des Français, les avait repoussés comme la première fois, et s'était encore vu obligé de se replier à cause de l'insuccès de l'attaque des Russes. Cette retraite fournit à la cavalerie une occasion de donner : Kray, serré de près par l'ennemi, réunit à Pasturana ses 20 escadrons, fit déployer sous leur protection quelques batteries, et rallia son infanterie. Six escadrons se précipitèrent sur les bataillons ennemis les plus avancés et les firent reculer. Ce fut l'exploit le plus important de la cavalerie dans cette journée, et le service qu'elle rendit en cette circonstance était certainement d'une portée sérieuse, car la défaite du corps de Kray eût entraîné la perte de la bataille. Vers midi, l'aile gauche des Alliés s'ébranla enfin; le centre renouvela son attaque, qui fut une seconde fois repoussée. Mais Mélas gravit le Monte-Rotondo sans éprouver de résistance sérieuse, et repoussa la droite des Français, pen-

dant que Kray attaquait pour la troisième fois leur gauche. Enfin, à l'entrée de la nuit, la position entière était emportée. Les Russes pénétrèrent dans Novi et las Français se retirèrent sur Gavi.

L'armée française perdit 9,000 hommes environ, 22 pièces de canon et 4 drapeaux. Les Alliés, de leur côté, eurent plus de 8,000 hommes hors de combat. La victoire de Novi eût pu décider du sort de la campagne, si l'on avait poursuivi les Français sur le territoire de Gênes. Mais en changeant le plan d'opérations pour diriger les Russes sur la Suisse et l'armée de l'archiduc Charles sur Manheim, on abandonna la proie pour l'ombre, laissant échapper un résultat certain et un succès important, pour courir après des choses secondaires.

La campagne d'Italie se termina par la bataille de Genola ou de Fossano et par la prise de Coni, que nous passons sous silence, parce qu'elles n'offrent rien de remarquable qui se rapporte à notre sujet.

Campagne de 1800.

1. En Allemagne.

Un aperçu rapide de l'état des choses, au printemps de l'année 1800, suffit pour faire comprendre à quel point la situation, en comparaison de celle de 1799, était changée au désavantage des Alliés et au profit de la France.

Par la retraite des Russes, la coalition avait perdu un

membre puissant. Les renforts dont avait été augmentée l'armée autrichienne, étaient loin de suffire pour suppléer aux forces qu'elle avait perdues par le départ de ses alliés. Toutefois, même sans ces derniers, les Autrichiens auraient encore pu tenir tête aux Français, comme ils l'avaient fait si glorieusement en 1796, sous la conduite de l'archiduc Charles, et ils auraient pu concevoir des espérances d'autant plus fondées, que la campagne précédente, malgré le peu de parti qu'on avait su tirer des victoires remportées, n'en avait pas moins détruit une partie du prestige d'*invincibilité* qui jusqu'alors avait entouré les armées républicaines. Mais une perte plus grande, plus décisive et plus irréparable que la réduction du nombre des combattants, ce fut la retraite de l'archiduc Charles qui, se démettant du commandement de l'armée, emporta la confiance et l'espoir avec l'amour et la vénération des soldats. Ce serait juger avec trop de sévérité son successeur au commandement, que de lui attribuer les malheurs de la campagne de 1808 ; mais, sans songer le moins du monde à lui faire ce reproche, on peut prétendre que la retraite de l'archiduc Charles dans ce moment si grave fut un coup irréparable pour l'armée autrichienne.

Du côté des Français, les choses n'avaient pas moins changé de face. Bonaparte, absorbé l'année précédente par son aventureuse expédition d'Egypte, l'avait abandonnée et était revenu en France. Là, renversant à la fois l'impuissante autorité du Directoire et la constitution de 1795, il avait dompté l'anarchie intérieure et tenait alors dans ses puissantes mains, en véritable maître de la République et sous le nom de premier consul, toutes les forces de l'armée et toutes les ressources du pays. Profitant

de l'énergie que donne l'unité propre au gouvernement monarchique, il triompha des monarchies qui, rassemblées en une coalition dont les membres délibéraient, conseillaient et ne s'accordaient point, faisaient passer la divergence funeste de leurs idées jusque dans les rangs de leurs armées, où pourtant il n'eût pas été impossible d'échapper à ce grave inconvénient.

Depuis 1793, les forces françaises destinées à combattre en Allemagne avaient toujours été partagées en plusieurs armées, indépendantes les unes des autres et opérant séparément. Bonaparte réunit les armées du Rhin et de la Suisse en une seule sous le commandement de Moreau, en porta la force à 100,000 hommes environ (1) et chargea provisoirement ce général de chasser les Autrichiens de la Souabe. Pendant ce temps, le premier consul formait aux environs de Dijon une armée dite de réserve, qui devait opérer en Italie après avoir traversé les Alpes, et y être renforcée par un corps de 18,000 hommes détachés de l'armée de Moreau à travers la Suisse, dès que le but immédiat de la campagne d'Allemagne serait atteint par une défaite des Autrichiens.

Quelque intéressante et instructive que soit l'histoire de cette campagne au point de vue stratégique, elle ne nous offre qu'une faible récolte de faits, tels que nous les recherchons ici dans un but spécial. D'une part, on manque.

(1) Dans les mémoires de Napoléon, tom 1er, p. 127, la force de l'armée du Rhin est évaluée à 150,000 hommes. Mathieu Dumas compte 93 bataillons et 30 régiments de cavalerie, non compris probablement les corps détachés. Une autre donnée fixe l'effectif de l'armée au chiffre de 103,721 hommes.

du côté des Autrichiens, de relations détaillées et dignes de foi ; de l'autre, les documents français, en tant qu'il nous a été donné de les connaître, ne sont nullement propres à faire voir clairement le détail des combats : on y parle beaucoup de la bravoure des troupes, lorsqu'il faudrait parler des dispositions prises, et l'on y vante souvent le génie du général, lorsque le lecteur aimerait à trouver des renseignements sur la force et l'ordre de bataille des deux partis. Ajoutons que ces relations exagèrent en général la force de l'ennemi et l'importance des résultats.

Si l'on considère dans son ensemble toute la lutte de l'Autriche contre la France, depuis 1792 jusqu'en 1801, on peut comparer la campagne de 1800 à ce moment décisif qui arrive dans toute lutte longue et acharnée, moment où les forces de l'un des deux partis sont épuisées, où la balance de la victoire, longtemps maintenue dans un état d'oscillation incertaine, perd enfin l'équilibre et s'abaisse d'un côté, et où le vainqueur récolte tout le fruit de ses efforts et fait sentir au vaincu, dans toute son étendue, le poids accablant de la défaite. Le coup décisif fut porté en Italie. En Allemagne, les Français eurent tout d'abord et sans peine une supériorité signalée, et on ne fit rien pour la leur faire perdre.

La totalité des forces autrichiennes en Allemagne, au printemps de l'an 1800, s'élevait à 149 bataillons et 191 escadrons, en tout 114,000 hommes d'infanterie et environ 25,000 de cavalerie, y compris 46 battaillons et 17 escadrons de contingents de l'Empire. Cette armée était distribuée comme il suit : 6 battaillons et 11 escadrons formaient l'extrême droite sur le Mein (général Albini) ; 15 battaillons et 15 escadrons étaient sur le Bas-Neckar (général Starray);

26 battaillons et 12 escadrons étaient en Tyrol (prince Reuss); 16 battaillons et 5 escadrons formaient les garnisons de Philippsbourg, d'Ulm, d'Ingolstadt, de Würzbourg, de Kufstein, d'Eger et de Braunau. Restaient donc 86 bataillons et 148 escadrons (80,000 hommes dont 18 à 20 mille de cavalerie) qui formaient l'armée principale sous le commandement de Kray, et se trouvaient du côté de Stokach, de Villingen, et de Donau-Eschingen, où était le quartier général. Leurs troupes avancées observaient le Rhin, de Schaffhouse à Bâle, et les défilés de la Forêt-Noire, en s'étendant jusque vers Kehl.

Dans les derniers jours d'avril et les premiers de mai, l'armée française passa le Rhin à Kehl, à Brisack, à Bâle, à Stein et à Schaffhouse. En vain des corps autrichiens essayèrent, le 3 mai, d'arrêter à Engen et à Stokach le gros de l'armée française; le 4, pendant la nuit, Kray se porta avec son corps principal sur Mœskirch, y livra le 5 un combat sanglant et sans résultat, et se dirigea le 6 sur Sigmaringen, d'où la retraite continua à marches forcées jusqu'à Ulm, après quelques engagements d'arrière-garde aux environs de Biberach et de Memmingen. L'armée, épuisée et désorganisée par les marches forcées et par le mauvais état des subsistances, arriva à Ulm le 10 mai, après avoir perdu en 15 jours 12,000 hommes et de grands approvisionnements de tout genre.

D'après l'idée conçue par Bonaparte, l'armée du Rhin aurait dû, à l'ouverture de la campagne, franchir le Rhin à Schaffhouse, tomber avec toutes ses forces sur la gauche des Autrichiens et la repousser, s'emparer de leurs communications sur la rive droite du Danube avec le Lech et le Tyrol, et les couper par conséquent de leur

patrie, de manière qu'en cas de revers ils n'eussent eu d'autre ressource qu'une retraite pénible du côté de la Bohême, tandis que la même manœuvre eût assuré la ligne d'opérations des Français du côté du Rhin et de la Suisse et leurs communications avec l'Italie. En refoulant les Autrichiens sur Ulm, Moreau n'avait atteint ce but qu'en partie; en étendant son armée depuis le voisinage d'Ulm jusqu'à Augsbourg, il perdait l'avantage qu'il pouvait tirer de sa supériorité numérique. Mais les Autrichiens n'en profitèrent que pour livrer quelques combats insignifiants où ils ne trouvèrent qu'un avantage faible et éphémère. Le plus brillant de ces engagements, pour la cavalerie, fut celui de Schwabmünchen : 12 escadrons commandés par le général Meerveldt y attaquèrent l'arrière-garde du général Lecourbe, qui se retirait d'Ausbourg, et la chargèrent avec un tel succès, que des 2,000 hommes dont elle se composait il y en eut à peine 300 qui purent se sauver à Türkheim, derrière la Wertach (1).

La cavalerie autrichienne, quoique plus nombreuse que celle de l'ennemi, ne se montra dans toutes les affaires de cette campagne qu'en divisions proportionnellement faibles; en général, sa puissance était brisée, et il eût fallu une restauration intégrale pour lui permettre désormais de remporter des victoires décisives. La cavalerie française prit part à plusieurs affaires, dont la plus importante fut celle de Hochstedt, où, chose inouïe jusqu'alors, elle culbuta la cavalerie autrichienne et lui fit vider le terrain (2).

(1) Voyez Mathieu Dumas, Précis des évènements militaires, tom. IV, p. 37.

(2) Voir le même, tom. IV. p. 54.

Combat de Hochstedt.

(19 juin).

Après avoir laissé Kray se maintenir pendant près de six semaines dans le voisinage d'Ulm, Moreau se décida enfin vers le milieu de juin, à reprendre sérieusement ses opérations. Le 15 juin, les détachements autrichiens, qui jusqu'alors étaient restés sur la rive droite du Danube, furent refoulés sur la rive gauche; 13 bataillons et 8 escadrons, formant un total de 9,000 hommes environ, dont 900 à cheval, étaient répartis, le 19 juin au matin, depuis Günzbourg jusqu'à Donauwerth, le long du Danube; à Gundelfingen se trouvaient 12 escadrons de cuirassiers et une brigade d'infanterie; ces troupes, destinées à soutenir les 9,000 hommes postés le long du fleuve, avaient été envoyées d'Ulm le 18, après que, chose inconcevable, on eût fait marcher plusieurs divisions de troupes de Günzbourg à Ulm, le 15 juin, malgré les mouvements de l'ennemi qui annonçaient évidemment qu'il méditait une attaque et se proposait de franchir le Danube au-dessous d'Ulm.

Le 19, au point du jour, 80 hommes passèrent le Danube à la nage près de Gremheim, au-dessous de Hochstedt, suivis de deux nacelles chargées de leurs vêtements et de leurs armes, et tombèrent à l'improviste sur le poste autrichien de la rive gauche. Le pont de Blindheim fut promptement rétabli, et une vive canonnade protégea le passage, qui fut effectué en très-peu de temps par quelques bataillons, 2 escadrons de carabiniers et un déta-

chement de hussards. Le général Lecourbe, qui dirigeait l'opération, fit immédiatement occuper les villages de Blindheim et de Gremheim, et poussa un détachement jusqu'à Schwenningen, sur la route de Donauwerth, pour y arrêter les Autrichiens pendant que son corps déboucherait. Un combat très-vif s'engagea dans ce village, et Lecourbe y conduisit la cavalerie qui se trouvait déjà sur la rive gauche; vers midi, les Autrichiens abandonnèrent le village : une charge de cavalerie acheva de les culbuter; 2 bataillons autrichiens et 1 bataillon wurtembergeois furent presque tout entiers faits prisonniers. Tandis qu'une partie du cordon autrichien était ainsi rejetée sur Donauwerth, l'autre, sous les ordres du comte Starray arrêta les Français jusqu'à midi, entre Blindheim et Hochstedt. Ceux-ci, cependant, faisaient passer sans cesse de nouvelles troupes, de sorte qu'il y avait déjà sur la rive gauche 2 divisions d'infanterie et 5 régiments de cavalerie. Lecourbe, revenant de Schwenningen, les conduisit contre l'ennemi. Les Autrichiens, vivement pressés, se retirèrent sur Dillingin, où ils furent reçus par un poste d'appui de quelques bataillons; la cavalerie française ayant franchi près d'Altheim le ruisseau de l'Eggebach, le faible corps autrichien se vit menacé d'une attaque en flanc et à revers, qui aurait pu le couper de la Brenz, et par conséquent de l'armée principale, l'acculer au Danube et causer sa destruction totale; il continua donc sa retraite sur Gundelfingen, et fut assez heureux pour gagner ce point, quoique avec des pertes assez considérables.

S'il était vrai, comme le dit Mathieu Dumas, que les Autrichiens eussent sur le terrain la plus grande partie de leur cavalerie et toute leur artillerie légère, ou même seu-

lement une cavalerie égale en force à celle des Français, cette journée serait une tache honteuse imprimée à la vieille renommée de ce corps ; mais nous ne pensons pas qu'il en ait été ainsi. D'abord il est dit expressément dans la relation d'un témoin de ces évènements (1) que Kray avait détaché sur Gundelfingen une brigade d'infanterie et 12 escadrons ; ensuite Dumas, en racontant cette affaire, dit en parlant de la cavalerie : « *sous les ordres du général Klinglin* ». et ces mots semblent indiquer que les Français prirent la brigade de ce général pour la majeure partie de la cavalerie autrichienne. On ne peut guère révoquer en doute la grande supériorité numérique des Français.

Tandis qu'on se battait sur ces différents points, les ponts de Dillingen et de Lauingen avaient été rétablis ; et vers le soir, Moreau avait à Gundelfingen quatre divisions d'infanterie, la cavalerie de l'avant-garde (corps de Lecourbe) et toute sa cavalerie de réserve. La cavalerie autrichienne (2,000 chevaux au plus), qui aurait été si utile quelques heures plus tôt à Hochstedt, fut défaite, après un vif combat, par celle des Français, deux fois aussi forte. Le soir, le gros de l'armée française se trouvait entre Hochstedt et Gundelfingen ; un corps, détaché de l'aile droite, occupait Donauwerth, la gauche était devant Ulm. Dans ce moment on eût pu encore, en débouchant par les vallées de la Brenz et de l'Egge, attaquer avec toutes les forces réunies l'armée française sur le Danube, ou bien, débouchant d'Ulm, culbuter les divisions Ney et

(1) Notes sur la campagne des armées allemandes et françaises en Allemagne dans l'année 1800, rédigées par un officier des troupes alliées, dans le cours de la campagne. Voy. p. 64, etc.

Richepanse qui étaient restées sur la rive droite, et se rouvrir ainsi la route d'Augsbourg. Kray ne fit ni l'un ni l'autre; il préféra tourner autour des Français en décrivant un vaste circuit, et faire passer son armée par des marches pénibles d'Ulm à Nœrdlingen, puis par Monheim à Neubourg, afin de regagner la rive droite du Danube et ses communications avec l'Autriche.

Bien que nous manquions de relations assez certaines pour embrasser clairement les détails tactiques de cette journée, elle nous offre cependant une occasion d'examiner l'emploi de la cavalerie tel qu'il eût pu être dans les circonstances que nous avons succinctement rapportées. S'il entrait dans les vues du général Kray de se battre à Ulm, d'y attendre l'attaque de l'ennemi ou d'entreprendre lui-même une manœuvre offensive, il a eu raison de concentrer sur ce point la masse de sa cavalerie. S'il se proposait au contraire de quitter sa position près d'Ulm dans le cas où l'ennemi couperait sa ligne de retraite vers l'Autriche à travers la Bavière, la cavalerie entassée à Ulm y était complètement inutile, et l'on eût pu, au lieu de cela, s'en servir avec succès pour assurer les communications avec l'Autriche. Elle pouvait observer l'ennemi sur la rive droite, et défendre la rive gauche lorsqu'il tenta le passage; mais pour cela il n'aurait pas fallu la disperser, depuis Günzbourg jusqu'à Donauwerth, en une chaîne de postes faibles et impuissants dont chacun aurait eu pour mission de défendre le point qu'il occupait; elle eût dû au contraire se borner à observer cette ligne, et s'opposer au débouché de l'ennemi par des attaques vigoureuses dès que le véritable point de passage était reconnu. Si, le 19 juin au matin, il y avait eu devant

Blindheim un corps de cavalerie d'une force convenable et soutenu par un peu d'artillerie ; si, en outre, l'infanterie si malencontreusement et si inutilement éparpillée le long du Danube, où elle n'était que compromise, avait été employée à la défense de Dillingen et de Lauingen, comme le détachement du comte Giulay défendit Günzbourg, il eût été presque impossible, même dans l'hypothèse la plus favorable, de faire traverser le fleuve dans la même journée à toutes les forces françaises destinées à passer sur la rive gauche. Les Français, sans équipage de pont, étaient forcés de s'en tenir aux points où il existait des ponts tout établis ; ils pouvaient réparer ces ponts là où ils étaient rompus, mais non en construire de nouveaux. De cette manière ils perdaient une journée que gagnait l'armée principale des Autrichiens, et si celle-ci tirait un parti convenable de ce délai, les choses pouvaient tourner, le 20, tout autrement qu'elles le firent par suite des fausses mesures qu'on avait adoptées.

Pendant la retraite des Autrichiens sur Nœrdlingen, Neubourg et l'Isar, quelques corps soutinrent des engagements partiels ; mais ces actions isolées se perdaient au milieu de l'épuisement qui gagnait de jour en jour tous les rangs de l'armée et ne laissaient plus échapper que par intervalles quelques étincelles de vigueur offensive. Telle fut l'attaque de cavalerie exécutée à Neubourg contre la division Montrichard, dans laquelle un houlan tua d'un coup

de lance le célèbre Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France.

L'armistice de Parsdorf, conclu le 15 juillet, mit enfin un terme à cette retraite. Quand il fut dénoncé en hiver, on essaya de se tirer d'affaire par une manœuvre longue et compliquée qui se termina le 3 décembre par la défaite de Hohenlinden, à laquelle le général Richepanse contribua puissamment par sa bravoure et sa résolution. A notre point de vue, cette bataille n'offre rien de remarquable d'aucun côté: l'entreprise était douteuse; l'exécution de la manœuvre semble avoir une malheureuse analogie avec la bataille de Tourcoing plutôt qu'avec celle de Cannes, à laquelle on s'est plu à comparer cette journée. Les circonstances du reste étaient peu favorables; un temps horrible, des chemins affreux contribuèrent à grossir les pertes des vaincus. Les débris de l'armée autrichienne, complètement en déroute et presque entièrement détruite, s'enfuirent jusque dans leur patrie, et l'archiduc Charles reprit le commandement, non pas pour renouveler la lutte, car il était alors trop tard, mais pour la terminer par un armistice que suivit de près la paix de Lunéville.

L'historien qui entreprendrait de tracer un tableau complet de cette campagne, où il y a peu à raconter parce qu'il y eut peu de fait, serait plutôt appelé à examiner pourquoi on ne fit pas davantage. Ce serait dépasser le but de cet ouvrage que de nous livrer à l'examen de cette question, dussions-nous même y être engagés par une connaissance parfaite et circonstanciée de tous les détails. Nous nous contenterons de faire remarquer que la campagne, commencée sous de si fâcheux auspices, ne pou-

vait recevoir une solution favorable que des efforts redoublés d'une stratégie énergique et bien entendue, et qu'on ne pouvait espérer un résultat avantageux en se bornant à une défense passive.

La cavalerie française, plus faible que celle des Autrichiens, fit, en plusieurs rencontres, ce qu'elle put; et la cavalerie autrichienne, quoique placée dans les conditions les plus fâcheuses, conserva du moins de son ancienne supériorité de quoi ralentir les succès de l'ennemi. Mais là se borna son action, parce qu'il lui manquait la base de la tactique des troupes à cheval, le principe de l'offensive sans lequel la cavalerie ne compte que de bien rares victoires et des succès bien incomplets. Cependant, dans les circonstances même où l'on s'efforcerait en vain de démontrer qu'elle ait remporté de grands avantages, on peut affirmer du moins qu'elle a empêché de grands désastres; c'est ce qui arriva, par exemple, pendant que l'armée se retirait d'Ulm, marchant sous la protection de la cavalerie qui s'était postée sur la Brenz; pendant cette retraite l'armée eût pu être anéantie avant d'atteindre ou Ingolstadt ou Neubourg, si elle n'eût possédé une nombreuse cavalerie. Les campagnes plus récentes nous montrent plusieurs exemples analogues, où la cavalerie se montra utile d'une manière indirecte, et on pourrait dire négative, en empêchant des défaites au lieu de remporter des victoires. C'est là un fait incontestable; mais on se tromperait grandement si l'on en concluait que cette utilité négative est le seul but de cette arme, et si on voulait formuler en règles le résultat de ces expériences.

Nous terminerons ce premier livre en jetant un coup

d'œil sur la campagne d'Italie dont nous omettons les détails pour nous en tenir à quelques observations

II. En Italie.

Après la bataille de Novi, il n'eût dépendu que des Alliés d'expulser complètement les Français de l'Italie et de ruiner leur armée ébranlée par les défaites et épuisée par les privations de tout genre. Après la bataille de Genola et la prise de Coni, un autre moment favorable s'offrit; mais l'un et l'autre furent perdus. Les Français restèrent en possession de Gênes, et au printemps de l'année 1800, il fallut occuper pendant deux mois les deux tiers des forces impériales à vaincre la vaillante résistance de Masséna et à refouler Suchet de l'autre côté du Var. De cette manière l'armée de réserve, à la tête de laquelle Bonaparte franchit les Alpes vers la fin de mai, ne rencontra partout que de faibles détachements qui luttèrent en vain contre le nombre, malgré la bravoure dont les troupes firent preuve dans divers engagements. L'armée de Bonaparte, non compris le corps de Suchet et la garnison de Gênes, se montait à 60,000 combattants, dont environ 6,000 cavaliers (15 rég.). Bonaparte, pénétré de l'importance et de l'utilité d'une bonne cavalerie, combla la sienne d'éloges pour la manière dont elle s'était battue à Châtillon, à Ivrée et à Romano dans des affaires d'avant-garde; en passant en revue, à Chivasso, les troupes de l'avant-garde, il promit qu'à la première occasion la cavalerie serait réunie en un seul corps et porte-

rait un grand coup pour abaisser la morgue de la cavalerie autrichienne. Cette campagne toutefois ne fournit pas l'occasion de réaliser ce projet; il eût été possible au contraire que la bataille de Marengo ranimât l'orgueil de la cavalerie autrichienne. Il fut réservé à Napoléon empereur d'acquitter la promesse faite par le premier consul, et d'assurer à la cavalerie sa part pleine et entière des lauriers de la grande armée; ceux qu'elle cueillit à Marengo, elle les dut moins aux dispositions du général qu'à sa bonne fortune et à la conduite de ses adversaires.

La célèbre bataille de Marengo prouve de la manière la plus frappante que ce n'est rien que de refouler une armée, tant que celle-ci conserve la force et le courage de faire un retour et de renouveler le combat, elle prouve aussi que cette modération, cette sobriété qui se contente d'une demi-victoire et qui remet à une autre fois ce qui pourtant est le véritable but de toute bataille, que cette sobriété, disons-nous, en face d'un ennemi brave et actif, livre une armée à tous les dangers que peut lui faire courir l'imprévoyance sans lui procurer les avantages de l'audace. Enfin Marengo démontre que la perte la plus irréparable est celle du moment décisif.

Sur le champ de bataille de Marengo, où, le 14 juin au matin, 24,000 Français, y compris 3,700 cavaliers, étaient opposés à 30,000 Autrichiens, dont 8,000 à cheval, il aurait encore été possible d'améliorer et même de changer complètement par une victoire la situation déjà très fâcheuse de l'armée autrichienne. En décidant l'attaque, le chef de cette armée prit donc une résolution également glorieuse et convenable. Après une vigoureuse résistance, les Français se replièrent vers midi sur San-Giulano; la

bataille semblait gagnée, et le général autrichien considérait l'œuvre de la journée comme finie. La cavalerie autrichienne se trouvait presque tout entière à l'aile gauche, où un corps ennemi l'occupait sur le chemin de Sale, la cavalerie française était répartie entre les divisions d'infanterie ; le soir elle fut réunie derrière l'infanterie sous le commandement de Murat. Six bataillons de grenadiers autrichiens, qui déjà avaient essuyé des pertes considérables dans d'autres combats et ne formaient guère plus qu'un total de 2,000 hommes, suivaient la retraite de l'ennemi dans la direction de San-Giulano. Tout-à-coup Kellermann, à la tête de sa brigade d'environ 700 chevaux, fond brusquement sur les colonnes des grenadiers qui, attaqués de toutes parts et mis dans le plus grand désordre, sont tous faits prisonniers. Le corps du général Desaix, détaché fort mal-à-propos du côté de Rivalta sur une fausse nouvelle dont le général Zach s'était servi pour tromper Bonaparte, revint encore à temps pour recommencer la bataille. Épouvantés de la déroute rapide des grenadiers et de la promptitude avec laquelle le combat changeait de face, les Autrichiens se retirèrent en désordre. Une heure suffit pour leur faire perdre le fruit de toute une journée de travaux et d'efforts. La cavalerie qui eût été si bien à sa place en appuyant une heure plus tôt les grenadiers et en chargeant l'ennemi ébranlé, couvrit de son mieux la retraite : sous sa protection l'armée repassa la Bormida ; l'arrière-garde se maintint dans Pedrabona jusqu'à dix heures du soir. La perte des Français, dans cette journée à jamais mémorable, fut de 5 à 6,000 hommes ; celle des Autrichiens s'éleva à 9,000 hommes et 1,500 chevaux.

L'histoire a depuis longtemps fait justice des phrases

dictées par l'ivresse de la victoire aux auteurs des relations françaises. Elle a réduit à sa véritable valeur une assertion fréquemment répétée, d'après laquelle Bonaparte n'aurait exécuté le mouvement rétrograde sur San-Giulano que pour effectuer un changement de front en arrière. Mais ce qui fera toujours la gloire du premier consul dans cette bataille, c'est la constance et la glorieuse fermeté avec laquelle il sut remédier à des dispositions peu heureuses dans l'origine. Sa victoire peut être admirée comme un de ces succès où le bonheur et le talent, la faveur des circonstances extérieures et la supériorité intrinsèque du génie s'engrènent et se mêlent d'une manière si mystérieuse, qu'il est difficile de distinguer leur influence et de déterminer d'une manière précise la part qu'il convient d'attribuer à chacun de ces agents dans le succès.

Nous nous abstiendrons de répéter ici tous les raisonnements auxquels cette bataille a fourni matière. On s'est demandé si la situation de l'armée autrichienne était réellement assez désespérée pour justifier la convention d'Alexandrie, par laquelle on renonça aux fruits de toute la campagne, ou si l'opération de Bonaparte était tellement hasardée qu'elle ne pût réussir sans des chances extraordinairement heureuses? Nous pensons que ces deux questions ne pourront jamais être résolues par des raisonnements stratégiques; qu'il fallait, pour y répondre, une ou plusieurs batailles, et que celle de Marengo y répondit parfaitement. Toutes les combinaisons de la stratégie sont vaines sans le complément indispensable fourni par la tactique sur le champ de bataille, et ce complément fut précisément ce qui manqua aux Autrichiens qui laissèrent échapper une victoire à demi-décidée, tandis que Bona-

parte, usant avec autant d'intelligence et d'énergie que de promptitude de l'occasion offerte par la négligence de son adversaire, sut mettre de son côté tous les avantages de la journée, regagner surabondamment, par une seconde bataille, ce que lui avait fait perdre la première, et atteindre pleinement son but stratégique.

A considérer l'état des choses le lendemain de la bataille, il est extrêmement probable que l'armée autrichienne eût été anéantie et l'Italie perdue. Si Mélas avait gagné la bataille, ce qu'il y avait de critique dans sa position aurait pu se changer en avantage; les Français qui l'avaient tourné et coupé eussent pu être eux-mêmes tournés, coupés et repoussés au-delà des Alpes avec des pertes considérables. Mais il n'est pas probable qu'on eût contraint Bonaparte à signer une convention comme celle d'Alexandrie, et certainement un revers n'eût pas été pour lui aussi écrasant que pour Mélas. Ce n'est là toutefois qu'une supposition dont aucun raisonnement stratégique ne peut faire une certitude.

La guerre contre la République, guerre si malheureuse dans ses résultats depuis les huit années qu'elle durait, avait fait naître et entretenu l'idée que toute résistance était inutile. Les généraux, quand ils se laissaient battre, s'imaginaient succomber sous une destinée fatale et inévitable ; les armées perdirent la conscience de leur force. Les souverains avaient depuis longtemps abandonné l'idée de vaincre et d'abattre la Révolution ; ne songeant plus qu'à terminer le combat à des conditions tolérables, ils avaient négligé, dès la première campagne, de mettre en œuvre ce qui fait la puissance des monarchies. Les proportions générales de la guerre se répétaient jusque dans les

détails du moindre combat, et toute la campagne, depuis l'armistice jusqu'à la paix de Lunéville, ne fut qu'une résistance molle et timide de la faiblesse contre la force, et capable tout au plus de différer de quelques moments, mais non de détourner le résultat final dès longtemps préparé.

Il faut avouer pourtant que l'armée autrichienne d'Italie, au moment de la conclusion du traité, ne se trouvait pas dans un état aussi déplorable que celle d'Allemagne: favorisée par les conditions locales, elle n'avait plus du moins essuyé d'autre défaite depuis celle de Marengo, tandis que l'armée d'Allemagne avait été complètement dispersée et désorganisée par la déroute de Hohenlinden et la retraite qui la suivit.

La cavalerie, après avoir laissé échapper à Marengo une belle occasion de décider du sort de la campagne, n'en retrouva plus d'autre. Le théâtre de la guerre, entre le Mincio et l'Adige, entre l'Adige et le Tagliamento, entre les Alpes tyroliennes et carniques et la mer Adriatique était peu favorable à la cavalerie, comme l'est en général la plus grande partie de la haute Italie. Ce ne sont pas tant les montagnes que la multitude des cours d'eau, des fossés, des digues plantées d'arbres dont la plaine est sillonnée, qui rendent si difficile chaque mouvement de la cavalerie, et conséquemment l'emploi de cette arme; même avec de nombreuses troupes, il n'y a le plus souvent que quelques hommes qui puissent combattre, de sorte qu'en général les attaques servent à peu de chose en cas de succès et coûtent beaucoup de monde en cas de revers. Il est certainement des cas où une poignée de braves peut faire des actions importantes; mais raconter des exemples de ce

genre, ce serait compiler des anecdotes intéressantes peut-être sous beaucoup de rapports, mais étrangères à notre but.

Pour ce qui concerne l'emploi de la cavalerie sur une grande échelle, les campagnes d'Italie, si instructives qu'elles soient sous d'autres rapports, offrent bien moins de faits remarquables que celles d'Allemagne : la cavalerie ne paraît nécessairement qu'en sous-ordre partout où l'espace lui manque pour se déployer. Il nous a donc paru convenable, pour le but spécial de cet ouvrage, de passer sous silence les campagnes de 92 à 95 en Italie, ainsi que la guerre de Naples en 98 et 99, et de ne jeter qu'un coup d'œil tout-à-fait sommaire sur celles de 1796 et de 1800, ne nous arrêtant que là où les deux partis cherchèrent à vaincre les difficultés du terrain, comme la bataille de la Trebbia en offre un exemple remarquable. A Marengo. l'espace était suffisant, mais il manquait autre chose.

De la campagne d'Égypte.

La guerre d'Egypte a fait voir que, même dans les plaines nues et découvertes du désert, la cavalerie des mamelouks, regardée par beaucoup de gens comme le type de toute cavalerie accomplie, ne put tenir contre une bonne infanterie. Cette milice bizarre n'a rien fait de remarquable dans sa lutte contre les Français, et n'est jamais arrivée à un succès quelconque qui méritât d'être mentionné. Les histo-

riens français peignent avec les plus vives couleurs l'éclat et le nombre des bandes de mamelouks, l'impétuosité de leurs attaques et l'étendue de leurs pertes ; mais, lorsqu'on réfléchit sérieusement à l'organisation de cette milice telle que les Français la trouvèrent à leur arrivée en Égypte (1), le merveilleux de ces descriptions s'évanouit. L'absence complète de tout ordre, la séparation et les dissensions intérieures des tribus, la complète nullité de l'artillerie turque, l'impossibilité de défendre les villes, l'état d'hostilité où les mamelouks vivaient avec tout le pays, l'impuissance de bandes confuses qui tour à tour attaquaient dans un sauvage désordre, s'enfuyaient, se dispersaient et revenaient à la charge suivant l'occasion, cela conduit à penser que, si l'Égypte était une conquête impossible à conserver après la destruction de la flotte, elle n'avait pas du moins été difficile à faire, et que les expériences rapportées de cette singulière campagne sur une terre de prodiges, ont peu d'importance pour notre art militaire et notre stratégie.

Cependant les mémoires de Napoléon contiennent une observation intéressante sur la valeur relative des mamelouks et des cavaliers français. Deux mamelouks, y est-il dit, résistaient à 3 Français ; mais 100 Français luttaient très bien contre 100 mamelouks, 300 Français battaient ordinairement un nombre égal de mamelouks, et 1,000 cavaliers français combattant 1,500 mamelouks

(1) Voy. Volney, voyage en Syrie et en Égypte, en 1785 et 1786. La vérité de ses assertions fut constatée partout par les Français, notamment par le général Regnier ; il peignait l'état des choses en Égypte avec d'autant plus d'exactitude qu'il était loin de soupçonner que, 12 ans après, une armée française ferait la conquête de ce pays.

étaient assurés de la victoire. Cette progression de la supériorité d'une troupe rangée sur la bravoure individuelle d'hommes combattant sans ordre se retrouvera partout, et les batailles, qui décident du sort des guerres ne se gagnant point par des combats singuliers entre éclaireurs, si braves qu'ils soient d'ailleurs, mais par la coopération de corps disciplinés et bien commandés, il s'ensuit une conclusion naturelle et confirmée par les exemples historiques de tous les temps : c'est qu'on tombe dans une erreur déplorable en considérant une cavalerie sans organisation, sans ordre et sans discipline, comme une bonne barrière pour la défense d'un pays, et en négligeant pour cette illusion la chose la plus importante et la plus décisive dans tout organisme militaire.

LIVRE DEUXIÈME.

CAMPAGNES DE L'EMPIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne de 1805.

La campagne de 1805 est presque sans exemple dans l'histoire de l'Europe. Une forte armée qui dans les guerres précédentes avait su, sinon acquérir une gloire nouvelle en remportant d'éclatantes victoires, conserver du moins sa gloire ancienne en opposant à l'ennemi une vaillante et vigoureuse résistance, cette armée est subitement anéantie comme par un coup de baguette : le gros de ses forces, cerné par l'ennemi, lui est livré sans défense ; ses détachements sont détruits dans des engagements partiels, ou absorbés par des capitulations isolées : ses derniers débris sont chassés jusqu'au cœur du pays : en un mot l'armée autrichienne est si complétement détruite que, dans la seule bataille livrée dans le cours de cette campagne, elle ne joue que le rôle d'un faible corps auxiliaire à côté des Russes. Bulow, bien que ses considérations militaires et politiques sur cette guerre ne puissent être considérées ni comme un modèle, ni comme une autorité, caractérise du moins cette campagne d'une manière aussi exacte que complète, en disant qu'elle ne se composa que de deux actes prin-

cipaux, une manœuvre à Ulm, et une bataille à Austerlitz; tout le reste ne fut qu'accessoire.

Envisagé sous un certain aspect, l'immense succès de la première partie de cette campagne semble venir à l'appui de cette stratégie qui veut récolter des lauriers par le seul effet de ses combinaisons et sans combat, et vaincre l'ennemi sans lui faire sentir le tranchant du sabre. Mais, d'un autre côté, ce même succès ne montre pas moins clairement le pitoyable résultat d'une guerre sans esprit guerrier, d'une soumission sans nécessité, d'une renonciation sans combat. Aucun raisonnement stratégique ne fera jamais comprendre la catastrophe d'Ulm, et c'est tout au plus si l'on peut trouver dans l'histoire de l'Europe aux siècles passés un précédent analogue. Si le prince Charles de Lorraine, après sa défaite près de Prague avait prêté l'oreille aux propositions de Frédéric, comme Mack à celles de Napoléon, sa faiblesse pourrait du moins s'expliquer; car il avait été réellement battu, et sa défaite l'avait placé dans une situation qui semblait autoriser les propositions de ce genre. Mais si Mack fut enfermé dans Ulm, il faut l'attribuer à son inconcevable aveuglement, et si, une fois enfermé, il se soumit honteusement, sans tenter le moindre moyen de salut, rien ne peut expliquer ce fatal découragement, si ce n'est une fatale croyance à une inflexible destinée. Cette croyance, qui paralysait le courage et les forces des adversaires de Napoléon, a souvent préparé ses victoires. Bien des gens, croyant qu'il était inutile de lutter contre l'irrésistible ascendant de l'homme du destin, oublièrent toute raison, jusqu'à s'imaginer qu'ils obéissaient aux lois de la sagesse, quand ils ne faisaient que sacrifier les lois de l'honneur et du devoir. C'était cette même

idée, ou plutôt cette absorption de toute idée dans ce sentiment d'une impuissante faiblesse, qui précédait dans l'antiquité les aigles romaines. Les guerres de Rome en offrent plusieurs exemples, et nous voyons notamment les campagnes d'Asie former un contraste frappant avec ce qui se passa dans la Gaule et dans la Germanie : là, les empires tombèrent l'un après l'autre et au premier coup, indignes pour la plupart d'un effort sérieux : ici, il ne fallut rien moins que dix ans de luttes dirigées par le génie de César pour soumettre la Gaule appauvrie de défenseurs, et toute la supériorité de la discipline romaine suffisait à peine pour maintenir les légions en possession de quelques cantons de la Germanie. Sur le champ de bataille, l'ordre, l'expérience militaire et la tactique des Romains l'emportaient même sur la valeur des hordes germaniques ; mais les défaites de celles-ci ne purent briser leur patriotisme, et aucun des coups qu'on leur porta ne fut assez fort pour faire tomber l'armée et le pays aux pieds du vainqueur, comme un cadavre sans force et sans vie.

En 1805, il ne fallut pas même un grand coup pour produire cet incroyable état d'abattement : Napoléon eût pu renchérir encore sur le fameux *veni, vidi, vici* de César : car à peine fut-il arrivé que l'ennemi, sans même l'avoir aperçu, se déclara vaincu. Dans le premier étonnement où cette catastrophe plongea l'Europe, bien des gens s'imaginèrent que Mack et plusieurs autres adversaires de Napoléon furent des traîtres gagnés à l'avance. Évidemment, la conduite de ces hommes ressemble à une trahison ; mais il est avéré aujourd'hui que ce fut une trahison entièrement gratuite.

Ce serait outrepasser le but de cet ouvrage, que de dé-

crire en détail les dispositions de Napoléon, ou de retracer et de juger les déplorables mesures du malheureux Mack. La première partie de la campagne fut décidée sans qu'il y eût eu beaucoup à combattre, et il y a peu de chose à dire, par conséquent, des exploits de la cavalerie. Celle des Autrichiens ne put échapper qu'en partie au sort de l'armée : ce qu'il y a de mieux à en raconter, c'est la retraite de l'archiduc Ferdinand qui sut au moins soustraire à la honte une partie de la cavalerie. Quant à celle des Français, elle eut une belle part aux succès de l'Empereur, soit par des marches rapides, soit par des attaques vigoureusement exécutées.

Au commencement de septembre, l'armée autrichienne comptait :

En Italie.	69	bat.	et 2	rég.	de cav.
En Tyrol.	60	—	1		—
En Autriche et en Carinthie	50	—	4		—
Au camp de Wils.	54	—	7		—
A Minkendorf.	16	—	5		—

L'armée placée sous les ordres du général Mack, et composée de 100 bataillons et de 92 escadrons, était placée au mois de septembre dans une position qui s'étendait depuis le Danube jusqu'au lac de Constance, ayant le gros de ses forces derrière l'Iller. Le 7 octobre, le quartier-général fut porté à Ulm et l'armée se concentrait dans le voisinage, lorsque Napoléon avait déjà terminé sa marche du Rhin au Danube, que Bernadotte, venu du Hanovre par

Anspach, et Marmont, parti de Mayence, étaient arrivés sur l'Altmühl et s'étaient joints aux Bavarois et que, par conséquent, toutes les forces françaises se trouvaient sur le flanc droit de l'armée autrichienne.

L'armée française, outre la garde, les Bavarois et la cavalerie de réserve, était divisée en 6 corps, commandés par les maréchaux Bernadotte, Marmont, Ney, Soult, Davoust et Lannes; plus tard elle fut augmentée d'un 7e corps sous Mortier et d'un 8e sous Augereau. Chaque corps était de 2 à 3 divisions d'infanterie, à 12 bataillons en moyenne par division, et de quelque cavalerie légère. La garde se composait alors de 10 bataillons et de 9 escadrons; dans le cours de la campagne, la division des grenadiers d'Oudinot fut réunie à la garde pour former un corps de réserve. Le corps du maréchal Ney, outre la cavalerie légère attribuée à chaque corps, avait une division de dragons à pied, commandée par le général Baraguay-d'Hilliers, et comptée parmi la cavalerie de réserve mais, plus tard, cette division fut détachée de Bavière en Bohême.

La grosse cavalerie était réunie, sous les ordres de Murat, en un corps de cavalerie de réserve; composé de 6 divisions, dont 2 de cuirassiers sous d'Haupoult et Nansouty, et 4 de dragons sous les généraux Klein, Beaumont, Walther et Bourcier (1).

(1) En 1806, il y avait aussi à chaque division de grosse cavalerie, une brigade de cavalerie légère, de sorte que la division était de 6 régiments. L'auteur ignore si cette organisation existait dès 1805, ou ne fut introduite qu'après la guerre. Mathieu Dumas, dans les *pièces justificatives*, évalue la force d'une division de cavalerie à 2,000 chevaux; chacune avait, en outre, 1 ou 2 batteries à cheval.

Bernadotte s'était porté du Hanovre à Ingolstadt, par la Hesse et Anspach.

Marmont était venu de Hollande à Neubourg, par Mayence et Würzbourg.

Les 4 autres corps franchirent le Rhin à Manheim, Spire, Durlach et Strasbourg, et opérèrent leur jonction le 5 et le 6 octobre dans le voisinage de Nœrdlingen.

Le corps de cavalerie passa le Rhin à Strasbourg le 25 septembre, poussa des détachements en avant dans la Forêt-Noire, passa quelques jours dans ces montagnes, se dirigea ensuite au nord, passa près de l'ennemi par Pforzheim et Stuttgardt, traversa le Nekar à Esslingen, suivit la Vils jusqu'à Gœppingen, marcha par Weissenstein, Heidenheim et Nœrdlingen sur Donauwerth, y passa le Danube le 7 octobre, poussa en avant jusqu'à Rain sur le Lech, et s'empara du pont sur cette rivière. Le 8, la plus grande partie du corps se dirigea au sud, le long de la Zusam et par Wertingen, sur Zusmarshausen, pour gagner la route d'Ulm à Augsbourg; 2 divisions de cavalerie se portèrent à Augsbourg avec la garde; le corps du maréchal Lannes (division de grenadiers Oudinot et une division d'infanterie) suivit la cavalerie. Ce jour-là eut lieu le premier engagement.

Combat de Wertingen.

A Wertingen et dans le voisinage se trouvait le corps autrichien du général Auffémberg (9 bat. et 4 esc.), qui, destiné pour Donauwerth, ne s'attendait point encore à rencontrer l'ennemi. Murat, à la tête de 3 divisions de cava-

lerie formant un total de 7,000 chevaux, y arriva vers midi comme les Autrichiens venaient d'y arriver de leur côté. La division Nansouty tourna les Autrichiens, à qui un bois et le coteau à gauche de la Zusam masquaient la marche de l'ennemi. Pour résister à une attaque si inattendue, 4 bataillons se formèrent en un carré auquel se joignirent les 4 escadrons. Dans la *Défense du général Mack* (Vienne, 1806, pag. 555), il est dit que l'attaque fut tellement imprévue qu'on s'était moqué des premiers rapports comme d'une chose impossible. Bulow, pour tracer, comme il dit, « un tableau des mœurs militaires de notre temps », raconte qu'on ne put décider les officiers à quitter leurs assiettes, et que les troupes se formèrent sans eux. Nous ignorons si cette assertion a sa source dans des renseignements dignes de foi ou dans les bavardages dont on ne se fait jamais faute pour flatter le vainqueur et honnir le vaincu; mais cette stupidité attribuée aux officiers autrichiens nous semble d'autant plus incroyable que les rapports français n'en disent pas un mot, affirmant au contraire que les Autrichiens résistèrent pendant plusieurs heures aux charges des dragons français, jusqu'à l'arrivée d'une brigade de grenadiers de la division Oudinot. Les Autrichiens s'étant alors mis en retraite, furent de nouveau attaqués et culbutés; un grand nombre furent sabrés, et 2,000 faits prisonniers avec 52 officiers, 6 canons et 5 drapeaux. Le lendemain, Auffemberg lui-même, avec le reste de son monde qui avait échappé à la déroute, fut pris à son tour. Les historiens français ne disent pas du tout si l'on employa dans cette affaire l'artillerie à cheval; la grande compilation des bulletins, rapports et mémoires, qui a pour titre *Victoires, conquêtes, etc.*, n'en dit pas non plus un mot, et

ne raconte, au lieu de cela, que des actions d'éclat faites par des officiers ou soldats isolés. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que la cavalerie fit la meilleure part de la besogne, et qu'on dut principalement à cette arme cette première victoire, importante sous tous les rapports. Napoléon lui-même arriva le soir à Zusmarshausen avec les 3 divisions de cavalerie et le corps du maréchal Lannes.

A part le succès tactique de ce combat, la disposition stratégique de toute l'opération de l'Empereur est remarquable par l'emploi qu'il y fit de la cavalerie.

Napoléon ne s'attendait nullement à parvenir à son but par de simples marches : celles-ci, au contraire, étaient calculées en vue d'une bataille décisive, comme le prouvaient ses proclamations et mieux encore ses dispositions. Devant le front des Autrichiens, dans la Forêt-Noire, il ne resta pas un homme de l'armée principale des Français : le corps de Ney, pendant la marche de l'armée sur Donauwerth, se porta seul de Nœrdlingen, par Katzenstein, sur Günzbourg, où la plus grande partie de ce corps passa également sur la rive droite. Pendant plusieurs jours, avant l'arrivée des autres corps, celui de Ney resta fort aventuré, et la division Dupont, demeurée seule sur la rive gauche du Danube, essuya effectivement un échec le 17 octobre, et fut rejetée sur Lauingen et Gundelfingen ; mais Mack ne profita aucunement de cet avantage. Tous les autres corps français passèrent le Danube au-dessous de la position des Autrichiens, à Donauwerth, à Neubourg, à Ingolstadt d'où Bernadotte se porta avec Davoust et les Bavarois sur Munich, pour tenir tête aux troupes qui arrivaient d'Autriche; le reste de l'armée française se dirigea du côté de l'armée principale commandée par Mack. Dans cette manœuvre,

qui avait pour but de tourner l'ennemi, la plus grande partie de la cavalerie et le corps de Lannes s'en trouvèrent le plus près, marchant sur Ulm par Wertingen, Zusmarshausen, Burgau et Günzbourg. L'Empereur lui-même accompagnait cette colonne; le 10, il se rendit à Augsbourg près du corps de Marmont, qui, venant de Neubourg, suivait la première colonne. La garde et les deux divisions détachées de la cavalerie de réserve s'étaient portées de Donauwerth à Augsbourg, d'où elles furent également dirigées sur Ulm par Burgau. Enfin, le corps du maréchal Soult, après avoir en partie passé le Lech à Rain, se porta par Landsberg sur Memmingen, dont la garnison autrichienne (9 bat.), se rendit le 14 octobre. Ce même jour eut lieu l'attaque générale contre la position des Autrichiens à Ulm, attaque qui eut pour résultat de les refouler dans la ville et au succès de laquelle une partie de la cavalerie française contribua vigoureusement. Le 13, on avait détaché d'Ulm sur Heidenheim le général Werneck avec 8,000 hommes; le 14 au soir, l'archiduc Ferdinand quitta le voisinage d'Ulm avec une partie de la cavalerie (11 escad.), et se porta sur Ahlen. Malheureusement six régiments de cavalerie restèrent presque tout entiers à Ulm, où ils ne pouvaient plus être d'aucune utilité, quand même Mack, au lieu de perdre la tête, se fût bravement défendu. Le corps de Werneck, attaqué le 15 près de Herbrechtingen sur le chemin de Heidenheim, par Murat avec la cavalerie de la garde et la division des dragons de Klein, fut battu et capitula le 18 à Trochtelfingen; cependant la cavalerie se sauva malgré que le général l'eût comprise dans la capitulation, et rejoignit l'archiduc Ferdinand. Ce dernier, poursuivi et serré de près par Murat, perdit une partie de son artillerie et de ses bagages;

mais il parvint pourtant, avec le gros de sa troupe, que la cavalerie de Werneck avait portée à 27 escadrons, à gagner la Bohême, évitant ainsi de partager la honte du déplorable conseiller qu'on lui avait adjoint.

Un autre détachement de 10 escadrons, faisant partie de l'aile gauche des Autrichiens, marcha de Bregentz sur Elchingen, derrière l'armée française, traversa le Haut-Palatinat et gagna également la Bohême, après avoir soutenu en route quelques engagements heureux.

Mack, enfermé dans Ulm, pouvait encore, comme Mélas à Marengo, faire échouer par une victoire la manœuvre de son adversaire. Le second l'entreprit en effet, et ne laissa échapper la victoire qu'après avoir vaillamment combattu pour la remporter; le premier, au contraire, n'osa pas même se défendre, et ne trouva rien de mieux à faire, dans l'urgence de sa position, que de publier une proclamation et de conclure le lendemain une capitulation, qui est à celle de Marengo comme une pasquinade à un poème épique. Mélas, désespérant de sauver le pays, sauva du moins l'armée; tandis que Mack livra et l'armée et le pays, ne sauvant que la vie et les porte-manteaux.

En voilà assez sur cette campagne! Il était réservé à l'année 1806 de faire presque oublier les événements inouïs de l'année précédente, en offrant aux yeux du monde étonné des résultats analogues amenés par des circonstances à peu près semblables.

Nous ne parlerons point non plus de ce qu'on eût pu faire pour s'opposer à la manœuvre des Français et la paralyser, et nous arrivons de suite à la seconde partie de la campagne, où Napoléon montra par un exemple saisissant, dans les champs d'Austerlitz, comment il s'entendait,

lui, à déjouer les manœuvres faites pour le tourner. Nous passerons aussi sous silence les détails de la marche d'Ulm en Moravie, qui offre peu de traits instructifs à notre point de vue. Le combat de Dirnstein peut servir à prouver que des troupes, lors même qu'elles sont tournées et cernées, ne doivent pas encore perdre courage ; mais la cavalerie n'ayant pris qu'une part minime à cette affaire, nous croyons inutile de la décrire ici.

Combat de Hollabrunn.

(16 novembre.)

Cette affaire mérite d'être mentionnée, non seulement à cause de la vaillante résistance que les 6,000 hommes de l'arrière-garde russe, sous le prince Bagration, opposèrent à l'attaque des corps beaucoup plus nombreux de Murat, de Lannes et de Soult, mais aussi parce qu'elle caractérise l'habitude de plus en plus développée chez les Français par des succès presque fabuleux, de ne douter de rien et de tout entreprendre sans avoir égard aux difficultés même les plus sérieuses et les plus réelles.

Les Russes avaient pris position derrière le village de Schœn-Grabern, non loin de Hollabrunn, sur la route de Vienne à Znaïm. A quatre heures du soir, c'est-à-dire comme il allait faire nuit, Murat arriva en face d'eux et donna aussitôt l'ordre d'attaquer. Le maréchal Soult eut beau lui représenter l'incertitude et les difficultés d'un combat engagé à la chute du jour et lui conseiller d'attendre le lendemain matin, Murat n'écouta point ce sage avis. Le combat commença ; les postes de cavalerie des Russes furent repliés.

Néanmoins les Français y perdirent beaucoup de monde; ils furent contraints d'évacuer le village de Schœn-Grabern, incendié par l'artillerie russe, et Bagration effectua sa retraite et sa jonction avec le gros de l'armée. Le bulletin français, en parlant de cette attaque, en exprime en ces termes l'insuccès : « Si la nuit n'était arrrivée, rien ne « nous aurait échappé. Les bataillons de grenadiers russes « ont montré de l'intrépidité. » En effet, la tentative avait évidemment échoué, car son but n'était pas de refouler l'avant-garde russe mais de la détruire, et on y eut réussi probablement, vu la grande supériorité numérique des Français et l'éloignement du gros de l'armée que Kutusow (1) avait ramenée de deux journées de marche en arrière sur Brünn, laissant l'arrière-garde fort loin et engageant une négociation pour gagner du temps.

Murat, après avoir perdu cette occasion de remporter un succès éclatant, ne put s'en prendre qu'à lui-même et à son ardeur intempestive; dans un combat nocturne, sa supériorité numérique ne lui fut pas d'une grande ressource, et il était impossible de faire agir efficacement dans l'obscurité sa nombreuse et brave cavalerie, composée de trois brigades de cavalerie légère et d'une division de dragons, qui certainement n'auraient pas manqué, au jour, de donner au combat une tout autre tournure.

La nuit, dit un proverbe allemand, n'est l'amie de personne; mais il faut convenir que souvent elle est l'amie, la protectrice et l'auxiliaire du faible contre le fort, et l'on s'étonne à bon droit de trouver dans les guerres mo-

(1) Voy. son rapport à l'empereur Alexandre.

dernes si peu d'exemples de surprises nocturnes, malgré la négligence insouciante des Français qui semblait provoquer ces sortes d'entreprises. Habilement conduites, ces expéditions sont un excellent moyen de faire beaucoup de choses avec peu de monde; mais quand on n'a point l'avantage de la surprise, quand on est assez supérieur à l'ennemi pour chercher à lui faire sentir tout le poids de ses forces, quand on n'a rien à gagner et beaucoup à perdre à la confusion et au désordre inséparables de tout combat livré dans l'obscurité, un chef de cavalerie fait mieux de s'abstenir d'attaques nocturnes et d'attendre le jour, le désordre étant le plus redoutable ennemi de son arme.

Après l'affaire de Hollabrunn, l'armée des Alliés continua sa retraite sur Olmütz, évacua Brünn, fit sa jonction avec le corps du grand-duc Constantin, se reporta en avant dans les derniers jours de novembre sur Rausswitz, Wischau et Austerlitz, et livra, le 2 décembre, la bataille à laquelle ce dernier endroit donna son nom.

Bataille d'Austerlitz.

(2 décembre.)

Cette bataille mémorable a été admirablement décrite par le général Stutterheim dans son histoire, malheureusement inachevée, de la campagne de 1805 (1). Nous nous bornerons, pour notre part, à en donner une es-

(1) La bataille d'Austerlitz, par un militaire témoin de la journée du 2 déc. 1805. Hambourg, 1806.

quisse succincte en n'insistant que sur ce qui concerne particulièrement la cavalerie.

Lorsqu'après son mouvement rétrograde l'armée alliée revint en avant, il s'engagea le 26 novembre, près de Wischau, où était postée une division de cavalerie française, un combat sans importance. Les Français évacuèrent cet endroit et les environs, se replièrent derrière Austerlitz dans la direction de Brünn, et se concentrèrent entre la Schwarze et la route qui mène d'Austerlitz à Brünn. L'armée qui livra la bataille y occupait la position suivante: le corps de Bernadotte, de deux divisions d'infanterie, qui avait été ramené d'Italie et se trouvait derrière le village de Gorschikovitz, fortement occupé, formait le centre de l'armée. A sa gauche, et formant l'aile gauche de l'armée, s'appuyait le corps du maréchal Lannes, également de deux divisions d'infanterie, s'étendant jusque sur la route d'Austerlitz à Brünn où se trouvait, sur une hauteur près de Dwaroschna, une batterie de dix-huit bouches à feu comme point d'appui pour la gauche. Derrière ces deux corps se trouvait, sous le commandement de Murat, la cavalerie de réserve dont une grande partie cependant avait été détachée. Le corps du maréchal Soult, composé de trois divisions d'infanterie, formait la droite de l'armée et se trouvait entre les villages de Kobelwitz, de Sokolnitz et de Telnitz, tous trois occupés par de forts détachements. La réserve, formée de la garde impériale et de la division de grenadiers d'Oudinot, en tout 20 bataillons, 9 escadrons et 40 bouches à feu, était placée en arrière de l'armée, à Turas. La division d'infanterie Friant, du corps de Davoust, était avec une division de dragons de la cavalerie de réserve près

du couvent de Reygern sur la Schwarze, derrière la droite de l'armée; l'autre division du même corps, trop éloignée pour prendre part à la bataille, était postée à Nikolsbourg pour arrêter le corps du comte de Meerveldt, qui comptait 4 à 5,000 hommes et était arrivé à Landenbourg venant de Hongrie. Le total des forces françaises disponibles s'élevait à près de 70,000 hommes.

Mortier, avec son corps d'armée, était à Vienne; Marmont se trouvait à Léoben; Ney marchait du Tyrol vers la Carinthie, pour soutenir Masséna contre l'archiduc Charles. Les Bavarois étaient à Iglau et Augereau en Bavière. Cette répartition des forces de l'Empereur avait beaucoup diminué la force numérique de l'armée avec laquelle il avait envahi l'Autriche après la catastrophe d'Ulm. Les Russes, au contraire, avaient considérablement augmenté la leur et attendaient encore l'arrivée de nouveaux renforts, et les choses semblaient changer de face, comme il arrive souvent à la guerre, en ce sens que le parti le plus fort perd de jour en jour de sa supériorité numérique, tandis que le vaincu se relève, se refait, répare peu à peu ses forces et voit s'ouvrir une perspective plus favorable. Nous ne développerons point cette observation, qui nous conduirait à examiner si les Alliés eurent raison de livrer cette bataille, et s'il n'eût pas été plus sage, dans cette occurence, de temporiser encore. Passons donc aux dispositions dans lesquelles on comptait la livrer.

L'armée austro-russe était de 114 bataillons et 172 escadrons, dont 20 bataillons et 54 escadrons de troupes autrichiennes, et 40 escadrons de Cosaques, formant au total 83,645 hommes (dont 16,565 de cavalerie), et occupant, le 1er décembre au soir, les positions suivantes.

L'avant-garde, commandée par le prince Bagration et forte de 12 bataillons et de 40 escadrons, était en avant des villages de Holubitz et de Blasowitz, tous deux situés à gauche (au midi) de la route d'Austerlitz à Brünn. Le gros de l'armée, partagé en 5 colonnes, dont 4 d'infanterie (87 bataillons) et une, sous le prince de Lichtenstein, de 82 escadrons de cavalerie, se trouvait à Klein-Hossieradeck et à Pratzen. La réserve, formée de 10 bataillons et de 18 escadrons de la garde russe, sous les ordres du grand-duc Constantin, était à Krzenowitz avec le quartier-général. Enfin, un détachement de 5 bataillons et 32 escadrons, commandé par le général Kienmayer et destiné à former l'avant-garde dans la marche projetée par les Alliés, était devant l'aile gauche, à Aujezd.

Voici maintenant quelles étaient les dispositions des Alliés pour la bataille.

Le corps de Kienmayer et la première colonne du gros, commandée par le général Dochtorow, en tout 29 bat. et 32 esc., devaient se diriger sur Telnitz.

La seconde colonne, de 18 bataillons et commandée par le général comte Langeron, devait passer, entre Sokolnitz et Telnitz, le ruisseau sur lequel se trouvent ces deux villages et celui de Kobelnitz.

La troisième colonne, commandée par le général Przybyzewsky, et forte de 18 bataillons, devait passer le ruisseau à Sokolnitz et se porter ensuite sur les étangs de Kobelnitz.

La quatrième colonne, de 27 bataillons, commandée par le général Kollowrath, devait également franchir le ruisseau et se guider sur les trois autres colonnes, une fois qu'elle aurait dépassé les étangs de Kobelnitz. La

masse principale de l'infanterie (92 bataillons avec 32 escadrons), était donc destinée à tourner l'ennemi par sa droite; après avoir franchi les défilés, ces 4 colonnes devaient se porter dans la direction de Turas et de Schlapanitz, c'est-à-dire, contre la route qui mène d'Austerlitz à Brünn.

La cinquième colonne, composée des 82 escadrons et de quelques batteries légères sous les ordres du prince Jean de Lichtenstein, avait pour mission de couvrir la marche et la position de la droite des Alliés, formée par le corps de Bagration, qui auparavant formait l'avant-garde et comptait 12 bataillons et 40 escadrons. Ce corps devait suivre la route de Brünn jusqu'au voisinage de Dvaroschna, y prendre position et y établir quelques batteries de gros calibre. On supposait que l'ennemi attaquerait ce corps, pendant que le gros de l'armée le tournerait lui-même.

Le corps de réserve enfin, composé des gardes russes commandées par le grand-duc Constantin, devait se porter en avant sur Blasowitz, pour appuyer Bagration et Lichtenstein.

Si, après avoir examiné les détails de ces dispositions, on jette un regard sur la position telle que nous l'avons indiquée plus haut, on voit au premier coup d'œil qu'il ne restait devant la masse concentrée de l'armée française que l'aile droite et la réserve des Alliés, pendant que le gros de leurs forces, en quatre colonnes, s'étendait sur une ligne de 5 lieues du côté de l'aile droite des Français pour la tourner. Il y a, dans les *Notes d'un officier français sur le rapport de Kutusow à l'empereur de Russie*, une critique incisive, sévère, mais on ne peut plus vraie de ces dispositions des Alliés : « Les Russes, y est-il dit, avaient conçu

« un plan de bataille contre une armée qu'ils ne voyaient « point, qu'ils supposaient dans une position où elle n'é- « tait point, et de plus, ils admettaient l'hypothèse que les « Français resteraient immobiles comme des termes. » Ces notes remarquables ont été imprimées dans le *Moniteur,* et plusieurs fois réimprimées depuis ; l'on a prétendu que Napoléon lui-même les a dictées. Quoi qu'il en soit, elles prouvent que l'auteur avait une intelligence claire et nette de l'état des choses, malgré le ton un peu exagéré de ce morceau qui vise trop à l'effet pour que l'historien puisse, les yeux fermés, en accepter tout le contenu comme vérité absolue. Quant à ce qui regarde en particulier l'emploi de la cavalerie, nous dirons que les Alliés n'ont dû faire qu'un usage bien mal entendu de leur nombreuse cavalerie légère, pour être si incomplètement et si mal renseignés sur la position de l'ennemi ; mais, en supposant même que l'hypothèse sur laquelle était basé tout le plan des Alliés fût exacte, il est très surprenant qu'on ait interverti les rôles habituels des diverses armes, en envoyant la principale masse de l'infanterie tourner l'ennemi, tandis que le gros de la cavalerie fut chargé de défendre la position devant le front de l'ennemi Dans la plupart des cas, le parti contraire paraîtrait sans doute le meilleur. En supposant qu'on eût livré et gagné la bataille d'après ce plan, on aurait sans doute regretté à la gauche l'absence de la cavalerie, et l'on peut se demander si, même en mettant toutes choses au mieux, elle aurait eu le temps d'arriver du lieu où elle se trouvait à celui où elle eût été nécessaire et utile ; en suivant l'ennemi sur la route de Brünn, elle n'aurait pas fait grand' chose, car les Français, même après une défaite, eussent assez longtemps tenu dans les défilés de

Bellavitz et de Schlapanitz, pour paralyser la cavalerie russe.

La bataille, du reste, se fit toute différente de ce que les Russes attendaient.

A 7 heures du matin, Kienmayer, soutenu par la première colonne, attaqua le village de Telnitz et en délogea l'ennemi; la deuxième et la troisième colonne s'emparèrent du vilage de Sokolnitz. Ces deux points avaient été vigoureusement défendus par une division du corps de Soult, secondée par la division Friant, placée au couvent de Reygern et par une division de dragons. Pendant que les Alliés exécutaient ce mouvement, Napoléon, avec les corps de Bernadotte et de Lannes, 2 divisions de celui de Soult et la cavalerie de Murat, suivis de la garde impériale en réserve, attaqua le centre et l'aile droite de l'armée russe. La quatrième colonne des Russes, de 27 bataillons, une brigade de la troisième qu'on avait eu le temps de ramener, et 4 régiments de cavalerie détachés sur ce point par le prince de Lichtenstein, furent attaqués vers 9 heures à Pratzen, par les 2 divisions St-Hilaire et Vandamme du corps de Soult. En même temps Bernadotte se portait sur Blasowitz, et Lannes s'avançait sur la route de Brünn; la cavalerie de Murat et celle de la garde sous les ordres de Bessières suivaient ce mouvement. L'infanterie de la garde et les grenadiers, laissés en réserve entre Schlapanitz et Kobelnitz, furent envoyés vers le soir contre la gauche des Russes; mais cette infanterie ne tira pas un coup de fusil pendant toute la bataille.

Le corps de Bernadotte et la brigade de cavalerie légère de Kellermann donnèrent à Blasowitz sur la garde russe; Lannes, suivant la route qui conduit à Austerlitz, s'éten-

dit sur sa gauche jusque vers Kavalovitz, où le prince Bagration se déploya devant lui. La cavalerie du prince Lichtenstein, réduite à 52 escadrons par le départ de 4 régiments envoyés à Pratzen et de 10 escadrons détachés au soutien de Bagration, arriva à côté du grand-duc Constantin, sur sa gauche. Le prince Lichtenstein ordonna d'attaquer. Le régiment de houlans du grand-duc, qui marchait en tête de la colonne, se déploya le premier et s'élança aussitôt à la charge, sans attendre que les autres se fussent formés ; la cavalerie légère française se replia rapidement à travers les intervalles de l'infanterie et fut reçue par la cavalerie de ligne. Les houlans, ayant poursuivi cette cavalerie jusque derrière son infanterie, essuyèrent un feu très vif ; culbutés ensuite par la cavalerie française, ils laissèrent 400 hommes sur le terrain, y compris leur commandant le général Essen, et furent poursuivis jusque près du corps de Bagration. L'attaque était donc complètement manquée, et il est évident qu'entreprise de cette manière, elle ne pouvait qu'échouer. Quant à savoir qui mérite le plus de blâme, du général Essen pour avoir chargé avec les houlans seuls sans attendre la formation des autres régiments, ou de ceux-ci pour avoir laissé les houlans exécuter seuls leur attaque, c'est une question que nous laisserons décider à des témoins oculaires, seuls capables d'apprécier exactement les circonstances de cet événement.

Cette attaque n'ayant point réussi, la cavalerie russe se forma entre Blasowitz et Pratzen. Sur ces entrefaites, la colonne du général Kollowrath, délogée de la hauteur de Pratzen après un combat acharné, s'était retirée sur Hodiezitz près d'Austerlitz ; le prince Lichtenstein couvrit

cette retraite avec sa cavalerie, et quelques-uns de ses régiments exécutèrent des charges qui, si elles ne purent arracher la victoire, à l'ennemi ralentirent au moins ses progrès.

Pendant que le centre de l'armée austro-russe était battu à Pratzen et que, par sa retraite, les deux ailes se trouvaient entièrement séparées l'une de l'autre, pendant que les trois colonnes de la gauche étaient arrêtées à Telnitz et à Sokolnitz par Davoust et Legrand, et que la droite était attaquée par Lannes, la réserve du grand-duc Constantin, qui se trouvait alors en première ligne, fut entraînée près de Blasowitz dans un engagement très-vif : le régiment des chasseurs de la garde qui occupait ce village en fut chassé par les Français. Le grand-duc ayant rangé ses troupes en bataille, fit repousser à la baïonnette les troupes avancées des Français; mais avant que la garde russe fût arrivée à l'infanterie formée en masses par bataillons, Bessières s'élança avec la cavalerie de la garde impériale, et les Russes reculèrent. Cependant, la cavalerie russe étant accourue chargea le 4me régiment d'infanterie de ligne, en sabra un bataillon et lui prit son aigle qui fut le seul trophée de cette journée pour l'armée russe. La brigade du général Schinner, de la division Vandamme (corps du maréchal Soult), fut également culbutée par la cavalerie ennemie (1); mais les deux régiments de cette brigade perdirent, dit-on, fort peu de monde, les soldats s'étant sauvés la plupart en se jetant par terre et en laissant passer les cavaliers russes qui ne leur firent pas grand mal. Un poulk de Cosaques eût été là parfaitement à sa place,

(1) Victoires et Conquêtes, etc. XV. pag. 253.

pour empêcher cette résurrection. Dans cette occasion, la cavalerie de la garde russe se battit avec celle de la garde impériale française : l'une et l'autre se comportèrent comme on pouvait l'attendre de deux corps d'élite ; mais enfin les Français eurent le dessus, et les gardes russes se retirèrent à Austerlitz, ayant perdu beaucoup de morts et de blessés, mais peu de prisonniers.

Le prince Bagration résista toute la journée aux attaques du maréchal Lannes soutenu par une partie de la cavalerie de Murat. Le soir, il se replia sur Rausnitz, où il reçut l'ordre de se porter sur Austerlitz, laissant entièrement dégarnie la route d'Olmütz, où l'ennemi s'empara, le lendemain, d'une quantité de bagages dirigés sur cette place. A cette aile de l'armée russe, il y eut plusieurs engagements de cavalerie où le général Uwarow, à la tête de sa division, montra, dit-on, beaucoup d'habileté et de courage ; mais les détails manquent sur cette partie de la bataille.

La perte la plus considérable fut essuyée par les Russes à leur gauche. La 1re, la 2e et la 3e colonne, ainsi que nous l'avons dit, avaient continué leur marche sur Telnitz et Sokolnitz, pendant que la 4e colonne était attaquée et battue à Pratzen, où la brigade Kamensky avait seule été ramenée ; 55 bataillons et 52 escadrons se trouvèrent, au commencement de la bataille, en face de la division Legrand, appuyée de la division Friant. Sans doute, on eût très bien fait, dès que l'ennemi attaqua les hauteurs de Pratzen, de diriger sur ce point la masse principale de l'aile gauche; le corps de Kienmayer, appuyé au besoin par la 1re colonne, était suffisant pour contenir l'aile gauche des Français. Mais les 3 colonnes des Alliés ayant

continué leur premier mouvement, pendant que leur centre était battu à Pratzen, et leur réserve avec leur aile droite refoulée sur Austerlitz, il arriva que, quelques heures après le début de la bataille, leur armée était déjà toute disloquée, leur plan complètement déjoué et la victoire assurée aux Français. L'aile gauche des Russes, coupée et isolée, était certainement assez forte pour se tirer d'affaire d'elle-même; mais dès le commencement de son mouvement, il y avait eu déjà du désordre et de la confusion, et la vigoureuse résistance des Français à Telnitz et à Sokolnitz avait fatigué et ramolli une partie de l'infanterie. La nouvelle de la défaite du centre et l'attaque des troupes envoyées par Napoléon à Sokolnitz sur le flanc et en queue de la gauche des Russes, dès qu'il eut vaincu à Pratzen, achevèrent leur ruine. Le général Przybyzewski fut pris à Sokolnitz avec 6,000 hommes de la 2e et de la 3e colonne qui s'étaient mêlées en désordre; les généraux Buxhœvden et Dochtorow se replièrent sur Aujezd avec les troupes de la 1re colonne et les débris des deux autres. Il eût encore été possible, dans ce moment, de repousser l'ennemi des hauteurs qui s'étendent de Pratzen à Aujezd; mais au lieu d'attaquer ces hauteurs, la colonne se porta sur Aujezd par la vallée, en suivant le même chemin qu'elle avait pris pour marcher en avant, et pour échapper par ce moyen au danger incertain d'un combat, elle courut au-devant d'une perte presque inévitable. A peine, en effet, la colonne eut-elle atteint Aujezd, que la division Vandamme attaqua le village par les hauteurs et l'enleva; le général Buxhœvden et quelques bataillons parvinrent à traverser le village, à gagner la route d'Austerlitz et à y rejoindre l'armée; mais 4,000 hommes

furent obligés de mettre bas les armes à Aujezd, et les Français s'emparèrent de presque toute l'artillerie des 3 colonnes, parce que le mauvais état des chemins, la lassitude des chevaux, et par dessus tout le désordre affreux qui avait tout confondu de ce côté, empêcha qu'on pût la sauver. Le reste de l'infanterie, commandée par Dochtorow, et la cavalerie du corps de Kienmayer se dirigèrent alors au sud, pour se retirer par une digue étroite et incommode, passant entre les lacs; quelques troupes essayèrent de se sauver en traversant les lacs sur la glace, où une partie trouva la mort dans les flots, circonstance relatée dans le bulletin français par cette fameuse phrase que *tout un corps disparut ainsi*.

La cavalerie du corps de Kienmayer fut très convenablement employée pour couvrir la retraite : elle se composait de 22 escadrons autrichiens et de 10 escadrons de Cosaques. Ces derniers auraient entièrement renié les principes de leur tactique ordinaire, s'ils n'avaient préféré la légèreté à la persévérance ; mais les régiments autrichiens de Hesse-Hombourg, de Szeckler et d'Oreilly tinrent ferme, et il faut dire à leur louange qu'ils quittèrent les derniers le champ de bataille, gloire souvent plus difficile à gagner dans une bataille perdue que celle d'être en avant dans une victoire. Le régiment de Hesse-Hombourg hussards passa le premier la digue pour assurer sur la rive orientale des lacs le débouché des Russes ; les deux autres régiments, avec une batterie légère à cheval, restèrent entre Telnitz et Aujezd sous un feu d'artillerie bien nourri, jusqu'à ce que l'infanterie eût achevé de défiler. Napoléon avait envoyé sur ce point l'artillerie de sa garde ; la cavalerie qui aurait été si utile pour tourner les étangs d'Au-

jezd et détruire les restes de l'infanterie de Dochtorow, ne s'y montra point, à part une brigade de dragons qui essaya une attaque contre la queue de la colonne russe; mais elle y renonça lorsque la cavalerie autrichienne (Szeckler et Oreilly) se porta à sa rencontre.

Dans le cours de la bataille, les choses avaient tellement changé d'aspect, que le soir, vers 3 et 4 heures, les Français descendaient des mêmes hauteurs et par les mêmes chemins par où les Russes avaient marché contre eux le matin. Heureusement pour ces derniers, la nuit tomba vers 4 heures; 8,000 hommes, seuls restes des 55 bataillons de l'aile gauche, échappèrent à sa déroute en marchant toute la nuit sous une pluie abondante et par des chemins tellement défoncés que plusieurs pièces de canon y restèrent encore abandonnées. Ces 8,000 hommes parvinrent ainsi à atteindre Hodiegitz, où les deux empereurs ralliaient leurs troupes battues. Une circonstance assez remarquable, c'est que la batterie autrichienne à cheval qui se trouvait à l'arrière-garde fut sauvée, tandis que la 1re, la 2e et la 3e colonne perdirent à peu de chose près toute leur artillerie.

Quant à l'emploi de la cavalerie en particulier, nous rappellerons que la plus grande partie de celle des Alliés fut destinée, d'après le plan de bataille, à jouer un rôle défensif devant le front de l'ennemi; or, l'armée entière ayant été, dès le début de la bataille, rejetée dans la défensive, la cavalerie ne put exécuter aucune attaque sérieuse, et dut se borner à repousser celles de l'ennemi; de sorte que, l'offensive étant la première condition de l'indépendance de cette arme, elle ne fut pas une seule fois maîtresse de choisir à sa guise le moment et le lieu où il lui conviendrait d'aborder l'ennemi. La cavalerie du général Uwarow à l'aile droite, celle

de la garde, une partie de celle du prince de Lichtenstein et celle de l'aile gauche furent certainement employées aussi bien que le permit la situation des Russes, si mauvaise dès le commencement de la journée; plusieurs régiments, notamment ceux de la garde, les houlans du grand-duc et quelques régiments autrichiens firent tout ce qu'on pouvait exiger d'eux. Parmi les circonstances défavorables, on pourrait citer l'état de la température qui avait détrempé le sol gras et glaiseux; mais l'inconvénient était le même pour les deux partis. En examinant avec attention la conception première et la marche de la bataille, on trouvera que la cavalerie des Alliés, tout en faisant à Pratzen et à Blasowitz plus d'efforts qu'elle ne fit, n'aurait toujours pas réussi à décider le gain d'une bataille qui péchait par la base.

La coopération de la cavalerie française nous fournit les observations suivantes :

La moitié seulement de la cavalerie de réserve se trouvait sur le champ de bataille, et la cavalerie alliée était, par conséquent, bien supérieure en nombre à celle des Français. Celle-ci se trouvait en majeure partie à l'aile gauche, opposée au corps du prince Bagration, où elle était occupée par la division du général Uwarow. La cavalerie de la garde impériale fut dirigée sur Blasowitz pour appuyer le corps de Bernadotte, engagé contre la garde russe. L'artillerie à cheval de la garde, au lieu de suivre la cavalerie, demeura en réserve jusqu'au moment où elle fut envoyée à Sokolnitz ; là, elle rendit d'excellents services, mais sans

combiner son action avec celle de la cavalerie. Aucun succès éclatant, aucun fait d'armes particulièrement remarquable ne vint dans cette journée ajouter une page aux fastes de la cavalerie. La cavalerie de la garde fut celle qui se distingua le plus et contribua le plus au gain de la bataille. Ce fut à la retraite de l'aile gauche, dans les villages de Sokolnitz et d'Aujezd, que les Russes essuyèrent les plus grosses pertes par l'attaque vigoureuse du corps du maréchal Soult, qui fondit sur les colonnes ennemies en désordre et acheva de les enfoncer de toutes parts. Si la bataille s'était livrée un jour d'été, ou si Napoléon eût eu encore une réserve de cavalerie à sa disposition lorsque l'aile gauche des Russes céda sous les efforts des Français, il eût été tout-à-fait dans le style de ses grandes batailles de pousser en avant sur le chemin d'Austerlitz, par Aujezd et le bord oriental des lacs, un corps de cavalerie qui aurait achevé la destruction du corps de Buxhœvden, si son attaque avait réussi comme peut le faire présumer le déplorable état des troupes russes. Mais la nuit arrivant à 4 heures, cette manœuvre devenait impossible, parce qu'il ne fallait pas songer, dans l'obscurité, à faire passer à la droite de l'armée française des troupes à cheval tirées de la gauche et du centre. Les dragons de la droite auraient pu exécuter cette manœuvre ; mais nous pensons que la contenance de la cavalerie autrichienne les contint.

La bataille se décompose en plusieurs combats partiels, livrés sur la route de Brünn dans un espace de près de 6 lieues, à Blasowitz, à Pratzen, à Sokolnitz, à Telnitz et à Aujezd. On l'appela *bataille d'Austerlitz,* du nom d'une petite ville où il n'y eut pas un coup de fusil de tiré, mais

où Napoléon reçut le lendemain de sa victoire le prince de Lichtenstein, et conclut l'armistice que suivit de près le traité de paix de Presbourg (1).

(1) Nous passons sous silence la campagne de l'archiduc Charles, parce que les relations détaillées sur cette campagne nous manquent, et que, dans celles qui existent, il n'y a rien qui intéresse spécialement notre but.

CHAPITRE II.

Campagne de 1806.

Batailles d'Iéna et d'Auerstedt ; Capitulation de Prenzlau.

Si les grandes actions et les glorieux efforts de nos pères nous offrent un sujet d'utiles méditations, l'étude d'une campagne malheureuse ne contient pas des renseignements moins instructifs et moins salutaires ; si, d'un côté, nous voyons un exemple qui élève l'âme et provoque une généreuse rivalité, en contemplant les parties lumineuses de l'histoire d'un autre peuple, et plus encore de notre propre nation, de l'autre, en portant nos yeux sur les ombres du même tableau, nous y puiserons, comme toujours à l'école du malheur, un trésor d'expériences précieuses qui rectifieront nos idées, détruiront nos préjugés et feront luire dans notre esprit un jour nouveau. L'histoire de la malheureuse guerre de 1806 et de 1807 serait instructive pour tout militaire et particulièrement pour tout militaire prussien, et pourrait faire l'objet d'une œuvre utile et méritoire, si un homme bien renseigné et consciencieux en-

treprenait de la raconter complètement. Il est vrai que le point de vue auquel se placerait l'auteur de cette œuvre difficile, serait chose très importante. Quant à cette tourbe de barbouilleurs qui, après la catastrophe, se ruèrent sur l'armée comme sur une proie et se firent un atroce plaisir de fouiller les blessures toutes saignantes de leur patrie, soit pour flagorner le vainqueur, soit pour exercer leur vile industrie aux dépens de la misère publique, ils ne peuvent, non plus que leurs écrits, échapper au mépris bien mérité de la postérité. Ceux, au contraire qui se seront efforcés, narrateurs consciencieux, de laisser à nos descendants des matériaux pour une histoire véridique de cette fatale époque, ont d'autant plus de droits à notre reconnaissance qu'ils auront trouvé peu de satisfaction dans l'accomplissement de leur œuvre.

Pour nous, nous ne saurions entreprendre ici l'histoire de cette guerre qu'il serait plus difficile d'écrire que toute autre sans entrer dans une foule de détails et d'analyses militaires. Nous nous bornons à extraire de la campagne de 1806 les particularités qui regardent spécialement la cavalerie. Cette campagne, du reste, n'offre que peu de faits qui rentrent dans le plan de ces feuilles, parce que la guerre prit, dès son début, une tournure telle que la tactique s'effaça et disparut presque entièrement devant des moteurs autre nature.

La totalité des forces prussiennes qui entrèrent en campagne, en automne 1806, s'élevait (y compris un corps saxon de 25 bat. et 32 esc.) à 144 bataillons, 197 esca-

drons et 35 batteries d'artillerie, dont l'effectif pouvait, en nombre rond, atteindre le chiffre de 118,000 combattants. Sur ce nombre, il y avait 32,000 hommes environ détachés en Westphalie, en Hanovre, à Halle et en Franconie, et qui ne prirent aucune part aux batailles d'Iéna et d'Auerstedt. En outre, les troupes qui s'étaient battues à Saalfeld sous le prince Louis-Ferdinand et à Schleitz sous le général comte Tauentzien, avaient déjà fait des pertes, de sorte que c'est largement compter que d'évaluer à 85,000 hommes les forces qui se trouvaient le 14 octobre en face de l'armée française.

Celle-ci se composait des 6 corps d'armée commandés par le prince de Ponte-Corvo et par les maréchaux Davoust, Soult, Lannes, Ney, Augereau, de la cavalerie de réserve sous le grand-duc de Berg, et enfin de la garde Impériale. Il est assez difficile d'en évaluer la force numérique, parce que les données manquent à cet égard pour certains corps : celui de Davoust, 28 bataillons et 9 escadrons, semble avoir été le plus nombreux ; le cinquième corps, sous Lannes, était de 17 bataillons et 9 escadrons ; le sixième, celui de Ney, de 17 bataillons et 6 escadrons, de même que le septième, commandé par Augereau. Ce ne sera pas trop s'éloigner de la vérité, sans doute, que d'évaluer l'ensemble de ces forces à 140,000 hommes. De même qu'en 1805, chaque corps d'armée avait une brigade de cavalerie légère de 2 à 3 régiments ; les cuirassiers et les dragons formaient 6 divisions de 4 à 6 régiments (à chaque division de dragons était également jointe une brigade légère), réunies sous les ordres du grand-duc de Berg. Les escadrons étant de 140 à 150 chevaux, et chaque régiment en ayant trois, on peut évaluer la cava-

lerie de réserve à un effectif total de 12 à 13,000 hommes.

Les forces prussiennes furent partagées en deux armées. La principale, sous les ordres du duc de Brunswick et où le roi se trouvait en personne, et l'autre sous le prince Hohenlohe. En outre, les troupes étaient formées en divisions composées de toutes armes, et comptant, en moyenne, 10 à 11 bataillons, 15 escadrons et 3 à 4 batteries Sans doute, cette distribution était fondée sur l'idée de faciliter l'appui mutuel des trois armes, en les unissant par un lien tactique; mais en dispersant ainsi toute la cavalerie par brigades dans les divisions d'infanterie, on ressentit bientôt l'inconvénient de ce système, l'une des exagérations dans l'emploi de la cavalerie. A la bataille d'Iéna, en effet, personne, à proprement parler, ne commandait la cavalerie, et les brigades isolées, abandonnées à elles-mêmes et au hasard, firent chacune peu de chose et ne furent d'aucune influence sur l'ensemble de la bataille. Il semble pourtant que les chefs de l'armée principale aient été convaincus, même avant la bataille, des inconvénients de cet état de choses, préparé et amené par la distribution primitive des troupes : car, le 14 au matin, un ordre exprès du roi conféra au général Blücher le commandement de 25 escadrons et de quelque artillerie à cheval. Il fallut donc bouleverser et changer l'ordre de bataille au moment même d'en faire usage, ce qui ne parle point en faveur des dispositions prises. A l'armée de Hohenlohe, diverses circonstances défavorables augmentèrent encore l'effet pernicieux de cet arrangement qui fut décisif et sans remède à la bataille d'Iéna. Certes, si Napoléon avait connu cette organisation vicieuse, il ne se serait pas donné la peine, avant la bataille, d'exhorter son infanterie

à tenir ferme contre cette cavalerie prussienne tant vantée, à en soutenir le choc avec sang-froid en lui opposant des carrés pleins hérissés de baïonnettes ; il lui aurait, au contraire, annoncé avec bien plus de raison qu'elle n'avait rien à craindre de cette cavalerie jadis si redoutée ! Il pouvait bien se faire que quelque brave officier fît exécuter une charge à quelques escadrons : mais il était difficile à une troupe ainsi disséminée de porter un coup décisif, ne fût-ce que parce qu'il lui manquait un chef qui eût l'autorité nécessaire pour ordonner une pareille manœuvre et pour en prescrire les dispositions. L'examen des deux batailles d'Auerstedt et d'Iéna expliquera ceci plus clairement.

Le 13 octobre au soir, les deux armées occupaient les positions suivantes :

ARMÉE PRUSSIENNE.

1° Armée principale (47 bataillons, 50 escad., 16 batteries), en marche de Weimar sur Auerstedt, ayant détaché sur Ilmenau le corps du duc de Weimar (14 batail., 33 esc., 3 batter.).

2° Armée du prince de Hohenlohe, à Kapellendorf, avec les troupes avancées, sous les généraux comte de Tauentzien et Holzendorf, à Iéna et à Dornbourg (43 bataillons, 62 escadrons et 12 batteries y compris les troupes saxonnes).

3° Corps de réserve, sous le commandement du général Rüchel, (18 batail., 20 escad., 2 batteries), près de Weimar.

4° Corps du duc de Wurtemberg (22 bat. et 20 escad.), en marche pour Halle.

ARMÉE FRANÇAISE.

1° Le 1er corps (Davoust), et la cavalerie de réserve (grand-duc de Berg), se trouvaient le 13 à Naumbourg; des détachements du corps de cavalerie battaient le pays jusque vers Leipzig et Halle.

2° Le 3e corps (prince de Ponte-Corvo) était à Flæmingen, pour soutenir Davoust contre l'armée principale des Prussiens.

3° Le quatrième corps (maréchal Soult) était au carrefour des routes qui mènent de Géra à Iéna et à Naumbourg; il marchait sur Dornbourg.

4° Le cinquième corps (Lannes) à Iéna.

5° Le sixième corps (Ney), près de Roda, et le septième (Augereau), près de Kahla, se dirigeaient sur Iéna.

6° L'infanterie de la garde impériale était à Iéna. La cavalerie de ce corps, encore en arrière, ne combattit point dans cette bataille.

L'empereur Napoléon était arrivé de sa personne à Iéna le 13 octobre à midi.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte, pour voir que, dès le 13, les Français étaient maîtres des passages de la Saale; que le gros de leurs forces menaçait à Iéna le corps de Hohenlohe; que les troupes prussiennes, outre le désavantage du nombre, avaient encore celui d'être affaiblies par leur division en deux armées distinctes; que le corps

de Hohenlohe surtout était dans une situation périlleuse, tandis qu'il n'était d'aucune utilité pour le corps du duc de Brunswick d'avoir affaire à un adversaire moins nombreux, puisque une victoire du duc sur Davoust n'aurait nullement compensé une défaite de Hohenlohe par Napoléon; qu'enfin, les communications de l'armée prussienne avec l'Elbe étaient déjà fort difficiles, et que son aile gauche était tournée. La marche de l'armée française n'était point, du reste, demeurée secrète ; Le 11 au matin, Hohenlohe, qui avait eu le 10 son quartier-général à Kahla, savait qu'un corps nombreux était arrivé à Gera, et en fit parvenir la nouvelle au duc de Brunswick.

Il est douteux que Napoléon lui-même ait eu une idée bien nette de la situation de l'armée prussienne, il semble qu'il ait cru le corps d'Auerstedt moins nombreux qu'il n'était réellement, ou bien que Davoust ne fut pas soutenu comme il devait l'être. Les dispositions de l'Empereur prouvent qu'il regardait la bataille d'Iéna comme l'affaire principale, et par conséquent Iéna comme le point capital, et qu'il prit ses mesures pour vaincre l'ennemi le plus rapproché. Le bulletin français représente les deux batailles comme n'en formant qu'une seule, et indique la position de l'armée prussienne en termes extrêmement vagues : « Le 13, dit-il, elle se mit en bataille entre Kapellendorf et Auerstedt, forte de 150,000 hommes environ. »

Du côté des Prussiens on avait l'intention d'échapper à l'ennemi qui manœuvrait pour les déborder et les tourner: à cet effet, l'armée principale devait se porter le 14 sur Freibourg et pousser une division en avant sur Kœsen.

Hohenlohe, pour assurer et couvrir cette marche, devait

rester à Kapellendorf, et le général Rüchel à Weimar, jusqu'à ce que le duc de Weimar l'eût rejoint; des détachements devaient occuper Dornbourg et Naumbourg; en même temps, le duc recommandait au prince de Hohenlohe de ne s'engager dans aucune attaque. La malheureuse issue du combat de Saalfeld, attribuée à l'imprudente témérité du prince Louis-Ferdinand, a peut-être motivé ce dernier ordre, qui du reste, s'il avait pour objet d'éviter un engagement, manqua totalement son but.

Le prince de Hohenlohe était d'avis qu'au lieu d'attendre sur la rive gauche de la Saale les mesures que prendrait l'ennemi, on allât au-devant de lui en Franconie, et quand cela ne fut plus praticable, il voulait qu'on se portât sur Schleitz, pour attaquer l'ennemi au moment où il déboucherait des montagnes. Mais au point où l'on en était arrivé alors, cette idée, très bonne dans l'origine, ne pouvait pas non plus se réaliser.

Déjà il y avait eu à Iéna, le 13 octobre, un vif engagement, les Français ayant occupé le Landgrafenberg, et replié les postes prussiens et saxons jusqu'à Kloswitz, Lutzerode et la Schnecke. Le prince était dès-lors dans l'impossibilité d'éviter un combat, si le corps devait rester dans ce pays; mais une attaque exécutée le 13 aurait pu empêcher le désastre du lendemain : la défense du duc empêcha donc d'obtenir un avantage, sans échapper à un inconvénient. Au moment où Tauentzien avait été forcé d'évacuer Iéna, le prince de Hohenlohe s'était avancé pour le recevoir; les Prussiens avaient alors repoussé les Français jusqu'au Landgrafenberg, et l'on disposait déjà tout pour l'attaque de cette hauteur, lorsqu'arriva le fatal ordre de renoncer à toute manœuvre offensive. Il n'eût fallu que

s'avancer assez pour reconnaître la force de l'ennemi près d'Iéna, et l'on aurait échappé à une partie des conséquences funestes qu'entraîna cet ordre, apporté dans un moment si inopportun.

Sans nous arrêter à des détails plus circonstanciés sur la situation de l'armée, nous passerons à la relation des deux batailles, en nous bornant toutefois aux traits principaux.

Bataille d'Iéna.

(14 octobre.)

Le gros du corps de Hohenlohe, 26 bataillons, 39 escadrons et 9 batteries, dont 3 à cheval, se trouvait le 14 au matin campé près de Kapellendorf; un détachement observait le ravin de Schwabhausen (Schwabhauser-Grund). L'avant-garde, commandée par Tauentzien depuis la mort du prince Louis-Ferdinand et la retraite de Saalfeld et de Schleitz, et forte de 12 bataillons, 10 escadrons et 2 batteries, se trouvait en plusieurs détachements à Lutzerode, à Kloswitz et devant la forêt d'Iserstadt. A la gauche de cette avant-garde se liait le détachement du général Holzendorf, fort de 5 bataillons, 18 escadrons et 2 batteries et demie, et cantonné dans les villages au nord de Kloswitz jusqu'à Wormstadt (entre Apolda et Kambourg); ce détachement observait le voisinage de Kambourg et de Dornbourg. La force totale des troupes de Hohenlohe s'élevait à 40,000 hommes environ.

Quand le jour se leva, un brouillard épais enveloppait les armées, empêchant qu'aucun des deux partis pût ju-

ger ni des mouvements, ni de la position, ni des forces de son adversaire. Même pour une armée complètement rangée et prête au combat, cette circonstance est toujours fâcheuse, incommode et sujette à faire naître toutes sortes de méprises et d'erreurs; aussi est-il aisé à concevoir qu'elle dut être fatale à l'armée prusienne qui, déshabituée de la guerre par une longue paix, se vit assaillie par un ennemi aguerri et entraînée dans une bataille décisive, avant même qu'une disposition convenable eût été prise pour le combat. Il semble du reste que Napoléon lui-même eût volontiers différé encore quelques heures le commencement de l'attaque, non seulement pour faire arriver plus de troupes, mais aussi pour combattre au grand jour; mais les troupes avancées ayant ouvert le combat, les deux armées y furent engagées successivement, et le brouillard servit bien les Français à Iéna comme à Auerstedt, en ce qu'il permit au maréchal Davoust de tromper avec son corps l'armée prussienne et de la vaincre à la faveur de cette erreur. A Iéna, il est certain que la clarté d'un jour pur n'eût pas donné la victoire à l'armée prussienne; mais peut-être aurait-elle échappé à un désastre si complet.

Au point du jour, le combat commença entre les troupes avancées du corps de Tauentzien et le corps du maréchal Lannes. Après un vif engagement, les 12 bataillons prussiens, avec 10 escadrons et 2 batteries, furent repoussés par les 20 bataillons français, avec 9 escadrons, sur Vierzehnheiligen; les Français lançaient au-devant des bataillons prussiens, rangés en bataille, des nuées de tirailleurs qui suivaient leur bataillons, partie déployés, partie en colonne. Une artillerie supérieure appuya leur

attaque ; quant à leur cavalerie elle se montra à peine. La cavalerie prussienne était placée en seconde ligne, pour couvrir l'artillerie ; pendant que ce corps se retirait sur Vierzehnheiligen, il perdit presque toute son artillerie ; une batterie à cheval, entre autres, resta couchée dans un fossé ; les rapports français parlent de 22 bouches à feu. Ce premier acte du drame finit entre 8 et 9 heures du matin.

Pendant que Tauentzien était ainsi refoulé, le général Holzendorf avait concentré son détachement à Rœdgen (5 bataillons et 14 escadrons), sauf 4 escadrons qui avaient été poussés en avant sur Dornbourg. Le général Grawert avait fait sortir sa division du camp de Kapellendorf, et la dirigeait sur Vierzehnheiligen. Le prince de Hohenlohe, soit qu'il fût trompé par de faux renseignements, soit qu'il manquât du moins de nouvelles exactes, soit enfin qu'il eût l'esprit occupé par quelqu'une des préventions qui avaient alors cours dans l'armée, s'imaginait qu'il ne serait pas sérieusement attaqué ce jour-là ; le matin même il avait annoncé qu'il avait l'intention de donner un jour de repos aux troupes saxonnes. Néanmoins Grawert le décida à approuver et à lui faire continuer sa marche sur Vierzehnheiligen ; Holzendorf reçut l'ordre de laisser à Rœdgen un détachement de 400 hommes, pour observer Dornbourg, et de se mettre en marche par sa droite avec le reste de son détachement pour soutenir Tauentzien et prendre en flanc le corps ennemi qui avait attaqué ce général. Mais l'exécution de cet ordre fut complètement déjouée, le détachement de Holzendorf ayant donné sur l'ennemi un moment après avoir quitté Rœdgen et s'étant vu forcé, après un court engagement avec une partie du corps du Soult (4 régiments d'infanterie et 1 brigade de cavalerie), de se re-

plier au nord, dans la direction de Stobra, sur la route de Dornbourg à Weimar. Pendant cette retraite, la cavalerie française chargea un régiment de dragons saxons, au moment où il passait de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne pour se replier, et le maltraita rudement, malgré sa courageuse résistance. Holzendorf se retira à Stobra où il tint bon pendant quelques heures; mais ensuite, menacé par le corps du prince de Ponte-Corvo qui marchait sur Apolda, il retrograda jusqu'à Buttelstedt, et son détachement ne prit plus dès lors aucune part à la bataille. Le corps principal, composé de la division Grawert et de la brigade saxonne de Dyhrn (ensemble 21 bataillons et 30 et quelques escadrons), continua sa marche sur Vierzehnheiligen; 5 bataillons et 5 escadrons se portèrent du côté de la chausée qui va d'Iéna à Weimar. Les Français, de leur côté, suivirent aussi le mouvement de Tauentzien dans la direction de Vierzehnheiligen; Ney, a la tête de l'avant-garde de son corps (3 bataillons et 6 escadrons; 3,200 hommes), marcha droit à ce village, y pénétra et le fit immédiatement occuper. La brigade de cavalerie du corps de Ney, commandée par le général Colbert, chargea une batterie qui était occupée à se déployer sur la gauche du village, et s'en empara après avoir culbuté quelques escadrons prussiens. Mais la cavalerie prussienne accourut, et repoussa les Français ; la cavalerie du corps de Lannes reçut celle de Ney, et chargea à son tour la cavalerie ennemie; mais, repoussée en désordre, elle fut poursuivie jusque près de son infanterie qui se forma en carrés (1). Ce

(1) Voyez : Bericht eines Augenzeugen über den Feldzug von 1806, par R. v. L. (Rapport d'un témoin oculaire de la campagne de 1806, par R. de L. (Rühle de Lilienstein), pages 180 à 183, vol. I.

combat fut livré par les régiments de Henkel cuirassiers, de Prittwitz dragons et par un régiment de dragons saxons (probablement celui du prince Albert) ; ils appartenaient, d'après les dispositions de l'ordre de bataille, à des divisions et à des brigades différentes, et ne formaient pas non plus, dans cette occasion, un tout organique, n'ayant été engagés, l'un après l'autre, que par un effet du hasard et non par une disposition prise à l'avance. Aussi nous passons sous silence les détails de cet engagement.

Les progrès de l'ennemi s'étaient arrêtés ; plusieurs fois il fit des mouvements rétrogrades, mais en conservant toujours le village de Vierzehnheiligen. Le feu des tirailleurs postés dans ce village, et de ceux qui étaient répandus entre ce point et la forêt d'Iserstedt, incommodèrent beaucoup les bataillons ennemis. Il était près de midi, et le soleil avait dissipé le brouillard. Jusque-là Hohenlohe n'avait encore eu à combattre que le corps de Lannes et une partie de celui de Ney ; il lui était encore possible de s'en débarrasser avant l'arrivée de la garde, avant que Soult, après en avoir fini avec le détachement de Holzendorf, ne revînt sur le corps principal des Prussiens, avant que le corps d'Augereau qui s'avançait par la vallée de la Mühl n'eût franchi les défilés, avant que la cavalerie de réserve ne rejoignît l'armée, en un mot, avant que l'ennemi ne déployât sa supériorité numérique. On conseilla au prince de donner le commandement de la ligne au général Grawert et de se précipiter lui-même sur l'ennemi à la tête de la cavalerie. Le cas qu'on pût faire une attaque avec plusieurs régiments de cavalerie réunis avait été si peu prévu, que le prince aurait été obligé ou de se mettre lui-même à leur tête, ou de nommer un commandant général de la cava-

lerie au moment de faire sonner la charge; voilà comment, exclusivement préoccupé de la combinaison des différentes armes, on avait entièrement perdu de vue le but principal de la cavalerie. Au moment où il était question de l'attaque de cavalerie, le prince de Hohenlohe reçut du général Zeschwitz l'avis que du haut de la Schnecke on voyait à la vérité quelques troupes françaises se retirer, mais que de fortes colonnes s'avançaient de Kloswitz et de Kospoda dans la direction de Vierzehnheiligen et de la forêt d'Iserstedt; en même temps, le feu qu'on avait entendu jusqu'alors dans la direction de Rœdgen, s'éteignait après s'être éloigné peu-à-peu. Le corps du général Rüchel était encore trop loin. Ce général, qui n'était point d'après la distribution de l'armée sous les ordres de Hohenlohe, lui avait fait offrir, à plusieurs reprises, de venir à son secours; mais le prince ne voulait accepter son offre qu'à la dernière extrémité, afin de ne pas disposer d'un corps qui devait servir de réserve à l'armée principale comme à la sienne, et de ne pas avoir l'air de transgresser ses pouvoirs. Or, comme il ne croyait point être sérieusement attaqué le 14, le général Rüchel ne reçut avis de l'état des affaires que lorsqu'elles étaient déjà fort compromises. Après le corps de Rüchel, il n'y avait pas d'autre réserve; quant au détachement de Holzendorf, on devait le croire battu. On renonça donc à l'idée de faire une attaque avec la cavalerie, et on résolut de se maintenir jusqu'à l'arrivée de Rüchel dans la position qu'on occupait, et de chasser l'ennemi du village en y mettant le feu. Le général Zeschwitz reçut l'ordre de se maintenir sur la Schnecke et d'assurer ainsi la droite.

Cependant le court instant où le sort de la bataille sem-

blait se balancer en équilibre, s'était rapidement écoulé. Vers une heure arriva la division Desjardins, du corps d'Augereau, et fut dirigée sur Iserstedt, contre le flanc droit du prince de Hohenlohe; la division Heudelet, du même corps, se porta sur la Schnecke et gravit cette hauteur sans éprouver de résistance sérieuse; le corps du maréchal Soult, complètement libre de ses mouvements depuis la retraite de Holzendorf, attaqua l'aile gauche du prince, pendant que Lannes et Ney l'attaquaient de front. A trois heures, après un combat très vif, le corps de Hohenlohe fut vaincu et rejeté sur Kapellendorf; plusieurs régiments avaient perdu la moitié de leur monde et plus de la moitié de leurs officiers. La défaite de ce corps était complète lorsqu'arriva le général Rüchel qui, n'étant parti de Weimar qu'à 11 heures, n'avait pu, quelque diligence qu'il fît, arriver plus tôt; à peine ses troupes se furent-elles déployées et eurent-elles commencé l'attaque du Sperlingsberg près de Kapellendorf, qu'elles furent saluées d'un feu concentrique à mitraille, chargées de tous côtés par un ennemi infiniment supérieur, culbutées et écrasées; le général lui-même fut blessé.

Lors de l'attaque générale des Français contre le corps de Hohenlohe à Vierzehnheiligen, quelques régiments de cavalerie prussienne et saxonne trouvèrent l'occasion de charger l'ennemi ; ainsi, par exemple, quelques escadrons de hussards saxons culbutèrent un régiment français ; un autre régiment de chasseurs français, qui s'était très hardiment avancé derrière les Prussiens fut presque détruit par une charge de 2 escadrons de Henkel cuirassiers et de 2 escadrons de dragons saxons. Mais ces petits succès partiels n'eurent aucun résultat pour l'ensemble de la bataille.

et l'on ne sut tirer aucun parti décisif de la belle cavalerie saxo-prussienne.

Ce ne fut qu'à 2 heures et demie que la tête de la cavalerie française de réserve arriva près d'Iéna, venant de Naumbourg. La division de dragons du général Klein et un régiment de cuirassiers se portèrent aussitôt contre l'aile droite des Prussiens ; le général Zeschwitz les attaqua avec quelques régiments saxons et les repoussa ; mais la division Heudelet ayant occupé le mont Schnecke après un combat insignifiant et le corps de Hohenlohe étant déjà battu sans ressource, le succès de cette charge ne servit qu'à sauver la cavalerie prussienne et saxonne de cette aile, tandis que l'infanterie saxonne et un bataillon de fusiliers prussiens, poursuivis par la cavalerie française, furent atteints, chargés, en partie sabrés et presque tout le reste fait prisonnier entre Iserstedt et Schwabhausen. Si toute la cavalerie du grand-duc de Berg était arrivée à temps, la perte de l'ennemi eût été bien plus considérable ; mais son absence fut de peu de profit pour l'armée battue ; ce qui n'avait pas succombé au fer de l'ennemi, périt dans l'épouvantable désordre qui signala cette retraite, changée bientôt en un sauve-qui-peut complet. La nouvelle de la défaite de l'armée principale, qui se répandit avec force additions et exagérations, acheva de faire perdre aux troupes de Hohenlohe ce qui leur restait de raison et mit le comble au découragement et à la confusion. La bataille, commencée le matin à Kloswitz, finit le soir au bois de Webicht, devant Weimar ; le régiment Wobeser dragons, quelques escadrons de Gettkandt hussards, le régiment Treuenfels infanterie et un bataillon de fusiliers furent les dernières troupes qui se bat-

tirent et arrêtèrent l'ennemi. Pendant la nuit, la retraite continua sur Buttelstedt, Erfurt et Sœmmerda.

Bataille d'Auerstedt.

(14 octobre.)

D'après les dispositions dont nous avons précédemment indiqué les principaux points, l'armée prussienne principale se porta, le 13, de Weimar à Auerstedt; elle se composait, y compris la réserve commandée par le général Kalkreuth, de 51 bataillons, 70 escadrons et 17 batteries dont 5 à cheval. Ces forces étaient réparties en 5 divisions, dont 3, de 11 bataillons et 15 escadrons, formaient le corps de bataille; les deux autres, l'une de 10 bataillons et 15 escadrons, l'autre de 8 bataillons et 10 escadrons formaient la réserve. L'avant-garde, formée par le détachement du duc de Weimar, était séparée de l'armée. Pendant la marche sur Auerstedt, la division Schmettau avait formé la tête; on décida qu'une nouvelle avant-garde serait formée sous les ordres de Blücher, et composée de 3 bataillons de fusiliers, des chasseurs de Weimar, de la cavalerie de la division Schmettau, de 10 escadrons de la réserve (régiment de la reine) et d'une batterie à cheval.

Le 14, l'armée devait continuer son mouvement sur Freibourg. La division Schmettau arriva à Auerstedt le 13 vers six heures du soir, et bivouaqua entre cet endroit et Gernstedt, où étaient les avant-postes. Assurément on commit une grande faute en négligeant, sinon de faire marcher jusque vers Kœsen toute la division, au moins d'y pousser une avant-garde et de faire aller jusqu'à l'ennemi

des patrouilles par lesquelles on aurait su combien il se trouvait rapproché. Ce qui explique une faute aussi grave, c'est surtout que l'avant-garde ne fut formée qu'au moment où on en eut absolument besoin; sa formation, il est vrai, était arrêtée dès le 11, mais on ne croyait pas le danger si imminent, et le 14 au matin on donna l'ordre à la division Schmettau de se porter sur Kœsen, à la deuxième et à la troisième division de passer derrière elle pour se diriger sur Freibourg, et à la réserve de marcher par sa gauche du côté de l'Unstrut, en passant par Eckartsberge et Laucha. A six heures du matin, les troupes se mirent en mouvement; la division Schmettau eut à peine marché un quart d'heure que sa tête (600 chevaux soutenus par un bataillon et quelques tirailleurs) donna sur l'ennemi. La deuxième division (Wartensleben) défila à travers Auerstedt; mais le passage du ruisseau (l'Emsbach) qui traverse cet endroit et n'a point de pont praticable aux voitures, occasionna un assez grand désordre, augmenté par un pêle-mêle de bagages et de chevaux de main et par les troupes destinées à faire l'avant-garde, qui s'efforçaient dans la presse de gagner les devants. Cet obstacle fit naître dans cette division et dans la suivante (prince d'Orange) une telle confusion qu'il fallut beaucoup de temps, malgré les plus grands efforts, pour reformer les troupes et les remettre en état d'être conduites au feu.

L'armée avait passé la nuit d'une manière détestable et presque sans vivres, préambule peu propre, la veille d'une bataille, à faire oublier dans les élans d'un enthousiasme de bon augure les privations et les fatigues qui ont précédé le jour décisif. Néanmoins les troupes, en allant au feu, se montrèrent pleines de bonne volonté et saluèrent

le roi de leurs vivats lorsqu'elles l'aperçurent pendant leur marche.

Le 13 au soir, le maréchal Davoust avait reconnu, du haut du Kœsner-Berg (montagne de Kœsen), la marche de la division Schmettau; il avait sur-le-champ fait occuper Kœsen par un détachement, et s'était ébranlé le 14 au matin avec son corps d'armée, partant de Naumbourg et de Neu-Flemmingen pour attaquer l'ennemi de l'autre côté du défilé de Kœsen, comme l'empereur le lui avait ordonné. A six heures du matin, la division Gudin avait déjà franchi le défilé et marchait sur Hassenhausen, où elle donna sur la tête de l'avant-garde prussienne. Les autres divisions la suivirent; la force totale du corps de Davoust était de 27,000 hommes d'infanterie et 1,000 chevaux. Le grand-duc de Berg, qui se trouvait également à Naumbourg le 13, avait reçu l'ordre de se porter sur Iéna avec tout ce qu'il aurait près de lui de son corps de cavalerie; c'est pourquoi il refusa de laisser à Davoust une division de dragons, comme celui-ci le demandait. Ce maréchal, du reste, fut adressé à cet effet au prince de Ponte-Corvo; mais celui-ci, au lieu de le soutenir, marcha sur Apolda. Les bruits qui coururent alors attribuaient cette singulière démarche à une mésintelligence entre ces deux généraux, et les auteurs des *Victoires, conquêtes*, etc., l'expliquent « par un *oubli du métier*, bien étrange chez un « homme qui avait déjà eu de grands commandements, « et en qui on reconnaissait une grande activité et beau- « coup de sagacité militaire. »

La cavalerie du général Blücher mit en fuite le peu de cavalerie ennemie qu'elle rencontra, et se mit en bataille devant le village de Hassenhausen. Deux escadrons du

régiment de la Reine et une batterie à cheval suivirent l'ennemi jusque derrière le village où ils reçurent tout-à-coup une volée de mitraille, sans voir ce qui était devant eux ou à côté, tant le brouillard était épais. Dans le désordre, ces troupes perdirent quelques pièces de canon; les deux escadrons revinrent avec le reste de la batterie; l'ennemi se porta en avant, occupa Hassenhausen, s'étendit des deux côtés du village, ouvrit un feu bien nourri d'artillerie et de mousqueterie et fit beaucoup de mal à la division Schmettau, qui, sur ces entrefaites, s'était formée entre Tauchwitz et Hassenhausen. Ne pouvant voir l'ennemi assez complètement pour apprécier sa force, on ne voulut point encore l'attaquer, et on attendit l'arrivée des autres divisions, retenues par les contretemps précédemment expliqués; de la sorte la division Schmettau resta exposée sous un feu meurtrier. Blücher, avec les 25 escadrons placés sous son commandement, fit une tentative contre l'aile droite de l'ennemi en marchant de Spielberg sur Hassenhausen; mais la cavalerie ennemie évita le choc, et l'infanterie, formée en carrés et bien soutenue par l'artillerie, tint bon. Plusieurs attaques successives échouèrent ainsi. Si l'on avait amené quelque artillerie à cheval, chargée de préparer l'attaque de la cavalerie, et qu'en même temps ont eût lancé l'infanterie contre Hassenhausen, l'ennemi aurait probablement été battu; mais pendant qu'on le croyait trop fort, il le devint réellement, et tout le corps français se trouvait déjà à Hassenhausen quand la division Wartensleben arriva sur la droite de celle de Schmettau. Le régiment Irwing dragons, qui faisait partie de cette division, la précédait; quand il approcha de Rehhausen, les tirailleurs français se replièrent sur

Hassenhausen et formèrent un bataillon carré; mais les dragons, s'élançant à la charge, enfoncèrent le carré, en sabrèrent une partie et firent bon nombre de prisonniers. Ce fait d'armes couta au régiment neuf officiers et un nombre proportionné de soldats, preuve que les Français s'étaient défendus en braves. L'attaque avait été soutenue par le régiment Quitzow.

On résolut de s'emparer du village de Hassenhausen, mais avant qu'on effectuât cette attaque, la droite des Français, après avoir repoussé les attaques de Bülcher, s'avançait contre la division Schmettau. Leur cavalerie chargea les deux bataillons qui en formaient la gauche; mais ceux-ci la repoussèrent et purent se replier sans perte sur Tauchwitz; toute la division Schmettau, qui jusqu'alors était restée sur la gauche de la chaussée et faisant face à Hassenhausen, rétrograda devant l'attaque de l'ennemi, de manière que sa gauche se trouva près de Tauchwitz tandis que la droite se liait à la division Wartensleben. Les tirailleurs français tournèrent la gauche des Prussiens et poussèrent jusqu'à Poppel.

Pendant qu'on préparait l'attaque sur Hassenhausen, le duc de Brunswick avait été blessé; le général comte Schmettau reçut, presque au même moment, une blessure mortelle; le comte Wartensleben eut son cheval tué sous lui. Les bataillons commençaient à s'éclaircir; le feu de l'ennemi enlevait beaucoup de monde, et le transport des blessés encore davantage. Le combat avait déjà un fâcheux aspect lorsqu'arriva la division du prince d'Orange, dont une brigade (Lützow) s'avança par Rehhausen et l'autre (prince Henri) par Poppel. Ce renfort étant arrivé, on marcha encore une fois à l'attaque de Hassen-

hausen. Cependant l'aile gauche des Français (division Gudin) s'étendait jusqu'à Spielberg et y mettait en batterie douze pièces de canon qui ouvrirent un feu bien nourri contre la gauche des Prussiens; les tirailleurs poussèrent jusqu'à Tauchwitz, derrière la brigade du prince Henri, qui venait de les chasser de ce même endroit. Il était onze heures du matin.

Le prince Guillaume était arrivé pendant ce temps à Neusalza, sur la droite des Prussiens, avec le régiment de carabiniers d'élite qui faisait partie de la brigade de cavalerie jointe à la division du prince d'Orange. Cette brigade ayant été séparée pendant sa marche, le prince avait pris les devants, et à son arrivée on lui annonça que l'ennemi gagnait de plus en plus du terrain et qu'il semblait nécessaire d'arrêter ses progrès par une attaque de cavalerie. Ayant devant lui la division Morand, le prince se mit, sans hésiter, à la tête de quelques escadrons du régiment de Blücher hussards et fit sonner la charge. A l'approche de cette cavalerie, les bataillons de la gauche des Français se formèrent en carrés, et l'attaque fut repoussée. Le cheval du prince y fut tué; lui-même, blessé par sa chute, fut emporté après avoir ordonné au régiment de carabiniers, qui avait rejoint pendant ce temps, de rallier les hussards et de recommencer l'attaque. Elle n'eut pas plus de succès cette fois, et la cavalerie prussienne, reçue par un feu bien nourri et fortement maltraitée, se retira avec une perte considérable. Alors l'infanterie commença également à se retirer sur Rehhausen. Blücher proposa de faire avancer la réserve et de renouveler le combat; il offrit de réunir toute la cavalerie et de faire une attaque générale. On approuva son idée; mais avant qu'on eût fait

la moindre disposition pour la réaliser, on changea d'avis. Comme aucune nouvelle n'était arrivée du corps de Hohenlohe, et qu'on croyait avoir affaire au gros des forces françaises, on jugea plus convenable de concentrer d'abord toute l'armée prussienne et d'attendre le lendemain pour renouveler la lutte avec ses forces doublées. On ordonna donc une retraite générale : la réserve, commandée par Kalkreuth, devait couvrir cette retraite et former ensuite l'arrière-garde pendant que les troupes marcheraient sur Weimar. Conformément à cet ordre, la réserve se mit en bataille entre Lisdorf, Gernstedt et Auerstedt ; les trois divisions qui jusqu'alors avaient été au feu, se retirèrent à travers la position de la réserve qui ensuite se replia à son tour, la division Arnim par Eckartsberge et la division Kunheim par Auersted ; la cavalerie de Blücher se rangea au pied de la hauteur d'Auerstedt, traversa ensuite ce village, fit encore une fois face à l'ennemi sur le chemin de Ranstedt et suivit après cela la retraite de l'armée qui devait d'abord s'effectuer dans la direction de Weimar, mais qui se fit sur Buttelstedt et Sommerda, lorsqu'on eut reçu la nouvelle de la déroute d'Iéna. L'ennemi ne suivit les Prussiens que jusqu'à Auerstedt et Eckartsberge. La bataille avait coûté aux Prussiens environ 5,000 hommes et plus de 300 officiers ; la réserve avait fait peu de pertes, mais le désordre d'une retraite nocturne et précipitée où se confondirent pêle-mêle les débris des deux armées en déroute, leur fit bien plus de mal encore que la bataille elle-même.

Si, laissant de côté les questions stratégiques qui touchent à l'ouverture et à la conduite de toute la campagne, nous nous attachons spécialement à examiner l'emploi de la cavalerie sur le champ de bataille, nous y trouvons la matière de quelques observations qui peuvent expliquer pourquoi la cavalerie prussienne, quoique supérieure à celle des Français, ne s'est signalée dans les batailles d'Iéna et d'Auerstedt par aucun fait d'armes de la moindre importance.

D'abord, en ce qui concerne la bataille d'Iéna, le corps saxo-prussien qui la livra s'y trouvait *a priori* dans une situation difficile et désavantageuse en face d'un ennemi supérieur. Ce qui manquait à celui-ci en cavalerie, il y suppléait largement par une nombreuse et brave infanterie. Ce que la cavalerie prussienne aurait pu faire de mieux eût été probablement de repousser le corps de Lannes et l'avant-garde de celui de Ney, et de tenir ces troupes en respect pour dégager le prince de Hohenlohe et lui permettre de terminer le combat. C'était là certainement une chose possible, même en admettant que chaque bataillon eût tenu comme une *redoute de granit*. La cavalerie et l'artillerie prussiennes, sans les forcer à la retraite, auraient pu du moins les arrêter, et l'armée prussienne eût eu le temps de passer l'Ilm sans perte notable. Du reste il est certain qu'une retraite heureuse de l'autre côté de l'Ilm, ni même un combat avantageux, n'eussent point tiré le prince de Hohenlohe de sa mauvaise position, mais l'auraient du moins considérablement améliorée.

Quant à la bataille d'Auerstedt, le duc de Brunswick aurait certainement pu la gagner s'il avait su profiter de l'avantage que lui donnait sur le corps de Davoust la supé-

riorité du nombre, pour l'attaquer en force et avec vigueur. Quelques avantages que la manière de combattre des Français leur donnât sur les Prussiens déshabitués de la guerre, il n'était point nécessaire dans cette circonstance de rien changer à l'ancien réglement. Pour vaincre on n'avait qu'à mettre en pratique l'ancienne méthode de Pirmasens et Lautern, ou mieux encore celle de 1757. Le feu des tirailleurs ennemis ne pouvait jamais être plus meurtrier qu'étant reçu par des bataillons immobiles et compactes. On a si souvent argué de la supériorité de la nouvelle tactique française sur la vieille tactique prussienne, comme d'une des causes les plus décisives des défaites de 1806, que nous nous permettrons une observation à ce sujet. A la guerre, comme dans la paix, dans les choses militaires comme dans mille autres, il s'agit bien moins de demander de nouveaux réglements et de nouvelles institutions que d'observer convenablement les anciens, d'en saisir le véritable sens et de suppléer par l'intelligence et la vigueur dans l'exécution à ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans la forme : avec cette méthode on obtiendrait certainement un meilleur résultat, que par la méthode inverse qui ne tendrait qu'à rafraîchir par des formes nouvelles et un badigeon moderne une vie décrépite.

Si, en arrivant le 13 octobre à Auerstedt, on avait poussé en avant jusqu'à Kœsen, comme on l'eût fait suivant l'ancienne méthode, on aurait appris que l'ennemi était à proximité; le sachant, rien n'eût été plus naturel que de compter sur la possibilité et la probabilité d'un combat et de se préparer à marcher le lendemain dans l'ordre convenable. Pour cela il eût suffi de quelques

dispositions très simples, afin de préparer aux troupes les moyens de défiler par Auerstedt ou sur les côtés, et pour empêcher ainsi le retard si désastreux qui arrêta leur marche (1). Si l'armée était arrivée devant Hassenhausen en ordre de combat, la division Schmettau, immédiatement suivie par les deux autres divisions en bon ordre, aurait pu sans hésiter attaquer le village : cette attaque aurait probablement donné aux choses une tournure toute différente, qui eût aussi permis à la cavalerie de jouer un autre rôle. Quelqu'un qui examinerait le plan de la bataille sans penser que les circonstances les plus fâcheuses s'accumulèrent pour en amener le déplorable résultat, ne comprendrait point qu'une cavalerie de 50 escadrons n'ait pas même servi à empêcher les Prussiens d'être débordés par un ennemi inférieur en nombre. Mais en observant bien la marche de la bataille on peut se convaincre que, malgré la supériorité numérique de l'armée prussienne, les Français lui furent réellement supérieurs dans le combat, grâce à l'entente parfaite qui présida à l'emploi de leurs forces : la réserve prussienne ne fut engagée que lorsque le résultat n'était plus douteux, et les trois divisions prussiennes, engagées l'une après l'autre, n'étaient guère plus fortes que les trois divisions françaises.

La journée du 14 octobre fut une des plus glorieuses pour l'armée française, tant par la bravoure que déployèrent les troupes que par la vigueur et l'intelligence

(1) Napoléon fit travailler pendant toute la nuit pour préparer à son armée le débouché de la vallée d'Iéna. Frédéric II connaissait très bien ces dispositions et en prit fréquemment de semblables, comme le prouvent, par exemple, les préparatifs de la bataille de Hohenfriedberg et de plusieurs autres.

dont les généraux firent preuve dans l'exercice du commandement. Le corps de Davoust rendit à l'Empereur un service signalé et lui procura un avantage immense. S'il eût été battu, on n'aurait pas manqué de blâmer la contre-marche que la cavalerie de réserve dut exécuter de Naumbourg sur Iéna, et il est douteux que Napoléon lui-même eût ordonné cette mesure, s'il avait connu d'une manière exacte la marche des deux corps prussiens. Quant au prince de Ponte-Corvo, il est difficile, sans connaître parfaitement les ordres qui lui furent donnés, de juger comment il se serait justifié dans le cas où Davoust eût essuyé un échec.

Nous passons sous silence le reste de cette campagne. La cavalerie du corps de Blücher, pendant sa retraite sur Lubeck, soutint avec honneur quelques engagements; mais le désastre était trop complet pour que ces faits d'armes partiels pussent avoir le moindre résultat. La cavalerie du corps de Hohenlohe fut livrée à l'ennemi par la honteuse capitulation de Prenzlau. Cette capitulation n'a pas plus de portée au point de vue de la tactique de la cavalerie, que la reddition de Magdebourg, de Stettin et de Kustrin n'en a pour l'art de la fortification ou la science des ingénieurs. Sans aucun doute ce fut un triomphe glorieux pour la cavalerie française que d'avoir à elle seule obligé le corps de Hohenlohe à capituler : car il est parfaitement prouvé qu'au moment où la capitulation fut conclue il n'y avait pas un peloton d'infanterie française sur le terrain. Le combat fut livré par la brigade de cavalerie

légère du général Lasalle à qui Stettin se rendit le lendemain, par les divisions de dragons Grouchy et Beaumont et par 10 pièces d'artillerie à cheval; chez les Prussiens on avait tellement perdu la tête que certain personnage ne savait même pas sur quelle rive de l'Uker il se trouvait. Certainement il leur eût été possible d'atteindre l'Oder.

Bien qu'on ne puisse regarder la capitulation de Prenzlau comme une conséquence nécessaire et inévitable des dispositions de l'ennemi, il n'en faut pas moins convenir que la conduite du grand-duc de Berg dans cette circonstance fut un modèle d'activité et d'audace. Si, au lieu de poursuivre l'ennemi sans relâche comme il le fit, il avait craint de fatiguer les chevaux, ou s'il s'était contenté d'un demi-succès, le corps prussien aurait gagné Stettin et cette place se serait défendue; Blücher n'aurait probablement pas été jeté sur Lubeck et la marche triomphale de Napoléon se serait peut-être arrêtée sur l'Oder, tandis que rien ne l'arrêta jusqu'à la Vistule, où il trouva un nouvel appui dans l'insurrection des Polonais. Déjà, après la bataille d'Iéna, Napoléon avait déclaré que sa cavalerie n'avait point de rivale : l'œuvre qu'elle avait commencée dans cette journée, elle l'acheva à Prenzlau par un succès qui réellement n'a peut-être point d'égal.

CHAPITRE III.

—

Campagne de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne.

Vers le milieu du mois de novembre 1806, un mois après les batailles d'Iéna et d'Auerstedt, les premières troupes de la grande armée française atteignaient les rives de la Vistule. Toute l'armée que la Prusse avait mise en campagne, était anéantie à quelques faibles débris près : les places les plus importantes avaient été rendues presque sans résistance. Les pays que les Français avaient traversés jusque-là en vainqueurs, se soumettaient avec résignation à la puissance du conquérant; les provinces polonaises, qu'ils foulèrent alors, les reçurent avec acclamation, saluant en eux les protecteurs d'une insurrection que dès longtemps les Polonais appelaient de leurs vœux. Après avoir pénétré sans obstacle depuis Lubeck et Prenzlau jusqu'au cœur de la monarchie prussienne, les Français ne rencontrèrent quelque résistance qu'en Poméranie, en Silésie et par-delà la Vistule.

Nous n'envisagerons d'abord que les évènements dont

la Prusse était alors le théâtre. Tandis que les Français s'avançaient par ce pays vers la rive gauche de la Vistule, il s'était formé sur la rive droite une nouvelle armée, composée des troupes prussiennes des inspections de la Prusse Orientale et d'une partie de celles de Varsovie, d'environ 2,000 hommes de cavalerie, reste de l'armée qui avait succombé en Saxe, et d'un corps auxiliaire russe, qui avait franchi le 1er novembre la frontière de Prusse, après avoir été destiné d'abord à se porter en Silésie.

La force de cette armée était de 18 bataillons, 74 escadrons, 10 batteries de Prussiens, formant un corps d'environ 18,000 hommes, et de 78 bat., 125 esc., 12 batteries de Russes, formant un total d'environ 54.000 hommes; le tout ensemble portait l'armée à 72,000 hommes à peu près. En outre il y avait une forte garnison à Dantzig, une autre plus faible à Graudenz. Un second corps russe, de 78 bat., 100 esc. et 12 batteries, s'avançait de l'intérieur de la Russie, pour rallier le premier, mais il n'était que de 56,000 hommes. Le quartier-général des Russes était à Pultusk ; le général l'Estocq, commandant du corps prussien, avait le sien à Thorn.

Une garnison combinée prussienne et russe occupait Varsovie; un détachement de cavalerie était poussé en avant, sur la Bzura. Les Russes bordèrent la Vistule de Varsovie à Plozk, où ils se liaient aux Prussiens, qui avaient leurs postes jusque vers Dantzig. Le gros du corps prussien était entre Thorn, Soldau et Saalfeld.

La supériorité numérique de l'ennemi, qui s'avançait avec 200,000 hommes, l'étendue de la ligne fluviale entre Varsovie et Dantzig, les circonstances extrêmement défavorables où l'on se trouvait en Pologne, ne pouvaient per-

mettre de songer à une défense complète du cours de la Vistule sur tous les points ; mais on ne défendit pas même les points qu'on eût pu considérer comme les plus importants, et dont il eût fallu disputer sérieusement la possession.

Le 26 novembre l'avant-garde du maréchal Davoust et du grand-duc de Berg rencontra à Blonie le détachement qu'on y avait porté de Varsovie. Celui-ci se replia par Varsovie sur Praga; la garnison prussienne le suivit, et, le 29 novembre, les deux corps français firent leur entrée dans la capitale de la Pologne. La division russe qui occupait sur ce point la rive droite de la Vistule, quitta son poste dans les premiers jours après cet évènement, parce qu'on craignit que les Français, en dépit de la neutralité de l'Autriche, ne tournassent la position en passant par la Galicie, comme ils avaient, en 1805, traversé Anspach. Le 3 décembre, le général Bennigsen renonça complètement à défendre le fleuve, donnant l'ordre à toutes ses troupes de se retirer derrière la Wrka et la Narew, et transportant à Ostrolenka son quartier-général. Le général l'Estocq reçut également ordre d'abandonner Thorn, qu'il évacua dans la nuit du 3 au 4 décembre, se repliant sur Strasbourg et Lautenbourg.

L'ennemi franchit aussitôt le fleuve, se porta en avant sur la rive droite et assura ses points de passage. A peine cette opération terminée, le général Bennigsen revint sur Pultusk, et ordonna à l'Estocq de retourner également à Thorn. Mais on ne put ni reprendre cette ville importante qu'on venait d'abandonner, ni redevenir maître de Modlin, comme on s'en flattait au quartier-général russe : après une tentative infructueuse pour arracher à l'ennemi ce qu'on lui avait livré sans résistance, le corps russe re-

tourna à Pultusk, et le corps prussien à Lautenbourg ; les avant-postes russes restèrent sur la Wrka (1). Le corps du général Buxhœvden opéra sa jonction avec celui de Bennigsen, et le maréchal Kamenski prit le commandement général de l'armée ; il arriva à Pultusk le 21 décembre. Après cette jonction l'armée alliée formait un total de 108,000 hommes composé de :

156	bat.	225	esc.	24	batteries,	90,000	Russes.
18	»	74	»	12	»	18,000	Prussiens.
174	bat.	299	esc.	36	batteries,	108,000	hommes.

dans ce nombre il y avait environ 30,000 cavaliers.

De même que pour les campagnes précédentes, nous n'avons point l'intention de faire l'histoire complète de la guerre, puisque nous ne devons nous occuper que des destinées et des exploits de la cavalerie. Mais, certains détails étant difficiles à bien saisir et à juger sans un coup d'œil sur l'ensemble, il serait à propos d'exposer ici en peu de mots la situation respective des deux armées, et comme il n'existe aucun ouvrage authentique complet sur cette campagne, il faudra que nous nous occupions dans ce chapitre, plus que dans aucun autre, de choses où la cavalerie n'entre que peu ou indirectement en ligne de compte.

(1) Ney était déjà dans Thorn. Dans un rapport à l'empereur (11 décembre) il se plaint de manquer de cavalerie, et, par suite, de renseignements suffisants sur l'ennemi. Il promet d'avancer dès que la division légère de Tilly l'aura rejoint.

La grande armée française se composait à cette époque des corps suivants :

La garde, commandée par le maréchal Bessières.
Le 1er corps d'armée, par le maréchal Bernadotte.
Le 3e — — — Davoust.
Le 4e — — — Soult.
Le 5e — — — Lannes.
Le 6e — — — Ney.
Le 7e — — — Augereau.
Le 8e — — — Mortier.
Le 9e — — Prince Jérôme.
La cavalerie de réserve sous le grand-duc de Berg (1).

Les 1er, 3e, 4e, 5e, 6e et 7e corps, ainsi que la garde, s'avançaient en Pologne et en Prusse, formant un total de 200,000 hommes, dont 20,000 hommes de cavalerie en 38 régiments, qu'on avait complétés autant que possible avec des chevaux saxons et prussiens. Plusieurs régiments de dragons entre autres, arrivés en Allemagne à pied, s'étaient entièrement remontés avec des chevaux pris sur l'ennemi ou réunis par voie de réquisition. On retrouve donc dans cette campagne ce qui dans les guerres modernes avait eu lieu souvent : l'armée française était de beaucoup supérieure à l'armée ennemie, quoique celle-ci eût une cavalerie plus nombreuse. Il faut donc se demander si les circonstances étaient telles que, du côté des Alliés, on pût espérer de compenser l'infériorité numérique par quelque autre avantage, et surtout, pour rentrer davan-

(1) Plus tard on forma un 10e corps qui fut commandé d'abord par Lefèvre, puis par Lannes.

tage dans notre sujet, si l'on pouvait espérer de lutter avec avantage contre un ennemi supérieur en faisant énergiquement usage de la supériorité spéciale de la cavalerie alliée.

L'armée française de 1806 et 1807 n'était plus cette armée neuve et inexpérimentée de 1792, 93 et 94, qui remporta sur les Alliés des triomphes si mal disputés. Elle était maintenant façonnée à la guerre, habituée à la victoire, commandée par un monarque guerrier, par des généraux éprouvés et des officiers capables. Malgré toute la bravoure et la bonté des troupes alliées, c'eût été une illusion impardonnable que de se promettre de faciles victoires sur un si redoutable adversaire. Cependant l'espérance de terminer le combat avec quelque avantage, n'était pas impossible à réaliser. Personne, pas même les plus impudents pamphlétaires, n'osa jamais accuser de lâcheté les défenseurs de Dantzig, de Graudenz, de Colberg, ni la petite troupe de Prussiens qui combattit dans les champs d'Eylau et de Heilsberg. Le courage des Russes fut proclamé même par les fiers vainqueurs d'Austerlitz et de Friedland. Or, l'avantage de la supériorité numérique s'arrête à de certaines limites, lorsqu'une armée est trop grande pour que le champ de bataille puisse la contenir, pour que les ordres du général en chef puissent en diriger tous les mouvements, ou lorsque le théâtre de la guerre s'étend tellement qu'il faut scinder l'armée en plusieurs armées, ou bien enfin, lorsque l'impossibilité de nourrir de trop nombreuses masses oblige à les diviser. L'avantage décisif que deux combattants ont sur un seul, ou 2000 contre 1000, décroît au-delà d'une certaine proportion de telle sorte que, dans certaines circonstances

données, une armée de 200,000 hommes peut n'avoir aucune supériorité réelle et efficace sur une de 100,000. Il était donc dans l'ordre des choses possibles que de semblables circonstances se présentassent, qu'on fût à même de les amener d'un côté, sans que de l'autre on pût les éviter, et que par suite l'armée alliée, quoique moins nombreuse, fût égale, sinon même supérieure à l'armée française.

Nous n'avons point à détailler ici les mesures qu'on eût pu prendre dans ce but. D'ailleurs le peu de consistance de l'alliance russo-prussienne, l'absence d'un intérêt politique égal pour les deux puissances, la divergence de leurs vues, la difficulté de recruter l'armée et les circonstances locales si désavantageuses où elle se trouvait, enfin la mésintelligence qui régnait parmi les généraux russes, tout cela mit le comble à l'infériorité de l'armée russo-prussienne dès le commencement des opérations.

Les Alliés ayant renoncé à se reporter sur la Vistule, et les Français ayant franchi ce fleuve à Thorn, à Varsovie et sur plusieurs autres points entre ces deux villes, l'armée russe occupait le 18 décembre la position suivante :

Le quartier-général de Bennigsen était à Pultusk, où se trouvait la division du prince Galitzin. A Nasielsk, la division Ostermann-Tolstoy, ayant ses avant-postes à Czarnowo; à Lopatchin, la division Sacken; à Zbrosky la division Sedmorazki, avant-postes sur la Wrka et le Boug. Une division (Anrepp), du corps de Buxhœvden était à Popowo sur le Boug; les trois autres divisions du même corps à Ostrolenka.

Le 23, les Français passèrent la Wrka à Czarnowo, au confluent de la Wrka et de la Narew avec la Vistule, non

loin de Modlin qui alors, comme on sait, n'était pas encore place-forte. Après une résistance vigoureuse, la division Ostermann abandonna sa position, et toutes les troupes avancées furent concentrées sur Nasielsk, d'où Bennigsen ramena son corps à Pultusk sur la Haute-Narew, tandis que Buxhœvden se portait d'Ostrolenka vers cette rivière. Les Russes, par suite de ces mouvements occupaient le 26 la position suivante :

Le corps de Bennigsen (moins 12 bataillons et 25 escadrons) à Pultusk : 66 bataillons, 95 escadrons, en tout 33,000 hommes d'infanterie et 7,600 chevaux.

Le prince Galitzin, avec 27 bataillons et 42 escadrons près de Golimin : 13,500 hommes d'infanterie et 3,360 chevaux.

Buxhœvden, avec 18 bataillons et 28 escadrons à Makow.

Le général Anrepp, avec 42 bataillons et 50 escadrons, à Popowo, sur la rive gauche de la Narew.

Le quartier-général du maréchal Kamenski était à Lomza.

L'armée française était distribuée comme il suit :

La garde, le 1er et le 6e corps (Bernadotte et Ney), entre Biezun et Saldau, à la poursuite du corps de l'Estocq, qui soutint un combat à Biezun, le 21 décembre, et un à Mlava, le 25.

Le 4e corps (maréchal Soult), en marche sur Cziechanow.

Le 7e corps (Augereau et Murat), à Golimin.

Le 3e corps (Davoust), entre Golimin et Pultusk.

Le 5e corps (Lannes), en marche sur Pultusk.

La cavalerie de réserve était répartie sur deux points : trois divisions sous le commandement de Bessières à

Biezun, la 4e division avec Murat lui-même à Golimin.

Le 26 décembre, le 5e corps attaqua les Russes à Pultusk.

Bataille de Pultusk.

26 décembre.

La bataille de Pultusk a été décrite sous des aspects bien différents par les rapports qui ont été rendus publics de part et d'autre. Les deux partis ont peint cette affaire comme une victoire importante et comme une grave défaite de l'ennemi. Ces deux assertions complètement opposées ont dû naturellement être appuyées par un récit très divergent de la marche et de la nature des évènements de la journée. De pareilles contradictions sont fréquentes dans l'histoire militaire : à part les intentions des généraux et des puissances belligérantes, qui ne veulent raconter au monde que ce qu'on juge utile de lui faire connaître, et visent plus à l'effet du moment qu'à la justification de leurs dires : à part toutes les atteintes volontaires dont on défigure la vérité dans un but quelconque, il peut réellement y avoir souvent différentes manières de juger à quel parti appartient la victoire. Ainsi le général Fermor, après la bataille de Zorndorf, s'attribua la victoire, tandis que Soltikof, après la bataille de Kunersdorf, écrivit à Pétersbourg que, s'il remportait une seconde victoire du même genre, il serait obligé d'en aller porter la nouvelle lui-même, la moitié de son armée y ayant été détruite. Si, pour se dire vainqueur, il suffit

d'avoir conservé sa position, Bennigsen eut raison de s'attribuer la victoire pour avoir résisté à Pultusk au choc de l'ennemi. Cette résistance sauva une défaite à l'armée russe, et fut certainement d'une grande importance : car le succès de l'attaque aurait rejeté les Russes jusqu'au dedans de leurs frontières et empêché probablement toute opération ultérieure. Mais entre échapper à sa propre ruine et consommer celle de l'ennemi, il y a encore bien des gradations de succès, qui, dans une journée décisive, se succèdent quelquefois rapidement, grâce au hasard des combats.

Dans l'affaire en question, la démarcation entre n'être pas détruit et vaincre ne fut point franchie : en effet, la nouvelle de la prétendue victoire des Russes ne produisit qu'une erreur de quelques jours : le péril n'en grandissait pas moins, et il serait certes fort difficile de prouver qu'il eût été possible de rattacher à cette affaire de Pultusk des conséquences plus considérables en faveur des Russes.

Une partie proportionnellement faible de l'armée française, le (5e corps et une seule division du 3e) avait combattu à Pultusk, et il eût fallu vaincre dans un second combat une force double au moins, pour obtenir les résultats qu'on a prétendus possibles après Pultusk : car Napoléon aurait certainement concentré les 3e, 4e, 5e et 7e corps et la moitié de la cavalerie de réserve, alors placés entre la Wrka et la Narew, si les Russes avaient pris l'offensive, et cette armée n'eût assurément repassé la Vistule qu'après avoir été battue.

Voyons maintenant ce que fut la bataille de Pultusk, au point de vue surtout de la cavalerie, qui, du côté des Russes, y prit une part honorable.

Le 25 décembre, le corps de Bennigsen arriva à Pultusk, harassé de fatigue, épuisé par une marche des plus pénibles dans des chemins défoncés, où hommes et animaux s'abîmaient dans deux ou trois pieds de boue, et où il fallut, malgré les plus grands efforts, abandonner la majeure partie des équipages et beaucoup de bouches à feu.

Vers midi, comme à peine les premières troupes russes arrivaient à Pultusk, un corps ennemi se montra déjà, venant de Sierock; mais il se replia après un combat sans importance. Le soir, la totalité des troupes énumérées plus haut, 66 bataillons et 95 escadrons y compris 5 régiments de Cosaques (33,000 hommes d'infanterie et 7600 chevaux), était rendue dans la position de Pultusk, sur le revers uni et bas de la rive droite de la Narew, entre les chemins qui conduisent de Pultusk à Sierock et Nowemiastow, ayant la ville de Pultusk et la Narew à la gauche, la route de Makow et Ostrolenka sur les derrières.

Le champ de bataille de Pultusk est un espace découvert et uni d'une étendue de 20 à 25 kilomètres carrés environ, fermé par la Narew au midi et presqu'entièrement cerné par des forêts des trois autres côtés. Par un temps sec, ce terrain n'offrirait guère de difficultés ou d'obstacles à aucun mouvement; mais pendant le dégel de décembre, au moment où fut livrée la bataille, le moindre mouvement devenait pénible et ne pouvait s'exécuter qu'avec lenteur; l'artillerie notamment était réduite presque à l'immobilité.

Bennigsen avait compté que la majeure partie du corps de Buxhœvden le rejoindrait en venant de Makow et de Popowo, et prendrait part à la bataille. Un ordre du feld-maréchal Kamenski, enjoignant de continuer sans s'arrêter à battre en retraite jusqu'aux frontières russes, empêcha

non seulement cette coopération du second corps, mais défendit même à Bennigsen d'accepter aucun engagement sérieux, ce qui, du reste, n'était plus praticable alors, l'ennemi étant si près. Bennigsen fit savoir, en conséquence, qu'il était obligé de livrer un combat près de Pultusk pour assurer sa retraite, et invita les généraux Buxhœvden et Anrepp à conserver en attendant leurs positions actuelles près de Makow et de Popowo. La bataille, quant à son but, était donc purement défensive du côté des Russes : avant même que le premier boulet fût tiré, il était décidé que le succès le plus positif n'amènerait pas la reprise de l'offensive. On ne voulait, en ramenant l'ennemi en arrière, que gagner du temps pour se retirer tranquillement sur Ostrolenka où l'on avait déjà dirigé la grosse artillerie, afin de lui donner de l'avance.

Pour atteindre ce but, il était à désirer qu'on pût repousser l'attaque de l'ennemi sans engager toutes les forces. Si l'on avait pu y parvenir par un simple combat d'arrière-garde, ce n'en eût été que mieux ; mais l'impétuosité de l'ennemi et les difficultés de la retraite obligèrent à employer tout le corps en quelque sorte comme une arrière-garde. Dans ces circonstances il importait surtout d'arrêter l'ennemi avant qu'il arrivât sur la position du corps principal, et de l'empêcher, s'il était possible, de se former pour l'attaque : il fallait donc tenir les abords de la position et empêcher le débouché des bois sur le terrain découvert devant Pultusk.

A cet effet, Bennigsen rangea habilement la plus grande partie de sa cavalerie à 2,000 pas environ en avant du front de l'armée, qui se forma sur deux lignes entre Moczin et Pultusk, poussant un détachement en avant de

chaque aile. Devant l'aile gauche c'était le général Bagawout avec 10 bataillons et 20 escadrons, devant la droite le général Barclay de Tolly avec 12 bat. et 10 esc. A cinq ou six-cents pas en avant du front de la cavalerie, formée en échiquier par régiments avec de grands intervalles, fut tirée une ligne de Cosaques, qui arrêtèrent les flanqueurs de l'ennemi, observèrent ses mouvements, et l'obligèrent à déployer son avant-garde pour les chasser.

Le maréchal Lannes forma ses troupes en 6 colonnes, qui s'avancèrent contre tout le front de la position des Russes. Son corps se composait de 3 divisions d'infanterie (Gazan, Suchet, Gudin), de la cavalerie légère du 5e corps d'armée, général Treilhard, et d'une division de dragons de la cavalerie de réserve, général Becker, en tout, 36 bataillons et 24 escadrons ou 30,000 hommes environ. La garde impériale n'était point présente à cette affaire, et les Français étaient loin d'avoir 60,000 hommes : deux assertions également fausses des rapports russes. Napoléon n'était pas non plus à la bataille, comme le prétend sir Robert Wilson, par la raison inqualifiable que l'*Empereur n'a pas établi un alibi..... !*

La division Gudin formait l'aile droite des Français et fit, en trois colonnes, la première attaque contre le détachement de Bagawout ; la cavalerie légère se jeta sur les Cosaques et forma une ligne de flanqueurs, soutenue par des tirailleurs.

La cavalerie russe de l'aile gauche se porta au-devant des colonnes d'attaque des Français, ramena leur cavalerie et chargea les colonnes d'infanterie. Les rapports russes et les récits de Wilson et du Major de Both parlent du succès complet de ces charges : les relations françaises van-

tent la vaillante et victorieuse résistance des régiments d'infanterie français. Mais il semble ressortir du résultat même de l'action, que ni l'un, ni l'autre parti n'ont énoncé l'exacte vérité : car, s'il est incontestable que les Russes enfoncèrent quelques-uns des bataillons, il ne l'est pas moins que l'attaque des Français ne fut point arrêtée, mais seulement retardée par ces charges de cavalerie, et que, les bataillons ramenés ayant été reçus par ceux qui les suivaient, le mouvement d'attaque continua.

Ces charges contre l'aile droite des Français furent exécutées principalement par le régiment des cuirassiers d'élite, par 2 escadrons de dragons de Kargopol, par le régiment des houlans tartares et par le régiment de dragons de Kiew. Au centre, le général Dorochow se retira lentement avec le régiment des hussards d'Isum devant la division Gazan, jusqu'à ce que l'ennemi fut arrivé à portée des batteries établies en arrière ; celles-ci, démasquées tout-à-coup par une manœuvre des hussards accueillirent les Français par un feu meurtrier.

Cependant le détachement du général Barclay de Tolly, devant la droite, avait également été attaqué ; le régiment des houlans polonais y fit aussi une charge qui arrêta et ramena l'ennemi, pendant que les Cosaques balayaient les chasseurs à cheval ; mais l'ennemi ayant sur ces entrefaites amené toutes ses forces et quelque artillerie, Bennigsen ordonna à la cavalerie de se replier derrière l'infanterie. Le corps de Barclay rétrograda jusqu'au chemin qui mène à Nowemiastow, appuyant sa droite au village de Moczin ; vingt escadrons se réunirent derrière cette aile. Pendant ce temps, le détachement de Bagawout avait été forcé dans sa position avancée, et avait reculé jusque vers

Gorki, perdant quelques pièces de canon qu'on n'avait pu emmener et qui, d'ailleurs, retombèrent aux mains des Russes. Le commandant en chef renforça ce détachement de 6 bataillons, et l'armée se trouva alors formée sur trois lignes, depuis Gorki, devant Pultusk, jusque vers Moczin, la première déployée, la seconde en colonnes, et la troisième composée de cavalerie, en arrière. Une nombreuse artillerie canonnait l'ennemi qui n'avait pu, à cause de la boue sans fond où il fallait se mouvoir, faire avancer qu'avec la plus grande peine un petit nombre de pièces.

Aussitôt l'aile gauche des Russes remise en ordre et renforcée comme nous l'avons dit, le général Ostermann, qui en avait pris le commandement, se porta au devant de l'ennemi, et parvint à le repousser après plusieurs charges à la baïonnette. Vingt escadrons et une demi-batterie à cheval, suivant ce mouvement, appuyèrent l'attaque de l'infanterie. Les Français se retirèrent, les Russes conservèrent leur position : des deux côtés il y avait plus de 3,000 hommes hors de combat ; les Russes avaient fait 700 prisonniers. Ils ne perdirent pas une pièce de canon sur le champ de bataille ; celles que les Français produisirent comme trophées de leur victoire, avaient été trouvées en chemin.

A part les dispositions stratégiques gâtées par la pusillanimité de Kamenski, et les conditions du champ de bataille, cette affaire fournit un exemple remarquable de l'emploi utile de la cavalerie, même dans un engagement purement défensif, et de la manière de s'en servir pour engager le combat. Dans les circonstances données, les dispositions de Bennigsen furent tout-à-fait convenables ; mais elles eussent été fort dangereuses, si l'ennemi avait

été supérieur en cavalerie, parce qu'alors elles auraient eu pour effet de lui fournir l'occasion de battre la cavalerie russe et peut-être de couronner ce premier avantage par la défaite de toute l'armée. Les Russes, du reste, savaient qu'en cette occasion ils n'avaient pas à craindre la cavalerie française.

La difficulté du terrain, la fange sans fond qui alourdissait et entravait tous les mouvements ne fut point assurément une circonstance favorable à l'action de la cavalerie, qui perd de sa force en raison de la difficulté des mouvements. Mais cette même circonstance était encore plus fâcheuse pour les Français, surtout parce qu'ils ne purent faire usage de leur artillerie, tandis que celle des Russes, mise en batterie dans la position, prit à l'action une part très efficace. Dans les charges de la cavalerie contre l'infanterie française ce fut certainement pour elle un inconvénient notable de ne pouvoir s'approcher qu'avec lenteur; mais la solidité de l'infanterie n'était rien moins qu'augmentée par la fange épaisse, visqueuse et lourde, qui s'attachait aux jambes des hommes et d'où l'on pouvait à peine dégager ses pieds enfoncés jusqu'à la cheville. Plusieurs témoins oculaires, connus de l'auteur de ces pages, et qui avaient assisté à cette affaire avec la division Suchet, racontaient que loin de trouver dans le terrain détrempé une garantie contre les charges de la cavalerie russe, les Français avaient unanimement maudit cette circonstance, et que même un d'eux, appliquant à cette occasion le mot du soldat romain vaincu dans une bataille navale, s'était écrié : « Qu'on nous donne de la terre ferme, « et nous sommes sûrs de la victoire ! » Le terrain manquant sous les pieds aux deux partis, et ni l'un ni l'autre

ne se trouvant dans son élément ordinaire et dans des conditions favorables, cette circonstance fut plutôt une incommodité, un inconvénient apparent pour tous deux, qu'une cause de supériorité réelle et absolue pour l'un ou l'autre, ou pour une arme en particulier. En pareil cas, on ferait bien, avant de se laisser effrayer par des obstacles de cette nature, de les envisager aussi avec calme au point de vue de l'ennemi, de se mettre à sa place, et on verra souvent disparaître en grande partie la terrible impression que ces choses-là font quelquefois au premier moment. Comment la cavalerie remportera-t-elle une victoire éclatante sur un terrain où elle a toute la peine du monde à marcher? Voilà la question que posent les Russes. Mais les Français ne peuvent-ils pas demander aussi comment il est possible de marcher en masse avec ordre et de résister vigoureusement à une charge, lorsqu'on s'épuise à se traîner seulement?

Qu'on nous pardonne cette petite observation sur un objet aussi peu esthétique, mais qui souvent est d'une grande importance. Des conditions analogues se retrouvent souvent, malgré de nombreuses variantes. Que de collines, par exemple, regardées comme dominantes, et dont on s'effraierait infiniment moins, si l'on voulait réfléchir à la peine qu'il en coûterait à l'ennemi pour en profiter, et au peu de services que lui rendrait souvent ce qui nous paraît d'abord si dangereux!

Le jour même du combat de Pultusk, le 7e corps d'armée français (Augereau), se porta sur Golimin avec une partie de la cavalerie de réserve, commandée par le grand-duc de Berg en personne. Davoust prit la même direction

avec deux divisions de son corps. Ils se trouvait donc sur ce point 4 divisions d'infanterie (environ 40 bataillons), 2 brigades de cavalerie légère et deux divisions de grosse cavalerie, opposés au corps du prince Galitzin, qui se composait de la 4e et de la 5e division russe, formant, après le départ de quelques détachements, un total de 27 bataillons et de 42 escadrons. Les Russes résistèrent aux Français dans un engagement très vif, où la cavalerie russe repoussa plusieurs fois la cavalerie française. Dans la nuit ils se replièrent sur Makow, pendant que Bennigsen se retirait également sur Rozan, d'où la retraite continua le lendemain sur Ostrolenka. Le 30, tout le corps de Bennigsen y bivouaqua. Buxhœvden, avec deux divisions, était près de Dilewo, derrière l'Omulef; les deux autres divisions de son corps, conformément aux ordres de Kamenski, se retiraient vers la frontière russe, en marchant entre la Narew et le Boug. Le corps prussien avait été pendant ce temps refoulé par l'aile gauche de l'armée française (la garde, le 1er et le 2e corps) du voisinage de Soldau jusqu'aux lacs de Lithuanie, vers Sensbourg.

Le 17 janvier eut lieu, dans le voisinage de Scuczin et Aris, la concentration de 7 divisions, formant une masse de 78,000 hommes, qui se portèrent de là vers la Prusse Orientale. Kamenski avait été rappelé, Buxhœvden chargé du commandement de l'armée russe en Valachie, et Bennigsen, en récompense de sa conduite à Pultusk, avait été investi du commandement en chef de l'armée russe en Pologne. Le 18, le quartier-général fut porté à Rhein. Le corps de L'Estocq était en ce moment à Barten.

L'opération offensive des Russes, résolue dès le 2 janvier par la conférence des généraux à Nowogrod, et com-

mencée le 18 par Bennigsen, fut paralysée par la concentration rapide des Français et se termina à Eylau. Cette opération offre peu de chose qui intéresse l'histoire de la cavalerie ; nous en omettrons donc le détail ; mais nous en dirons cependant quelques mots pour fixer le point de vue sous lequel nous envisageons la mémorable journée d'Eylau, et pour ne pas perdre de vue la suite des événements.

Sept divisions de l'armée russe, environ 75,000 hommes dont plus de 150 escadrons ou 15,000 hommes de cavalerie, non compris les Cosaques, se portèrent le 18 du côté de Rhein. Secondé par le corps de l'Estocq, qui avait reçu un renfort de quelques régiments d'infanterie russe, on se proposait de repousser d'abord les corps de Ney et de Bernadotte, poussés en avant vers le nord, de les couper s'il était possible, et de les refouler sur la Vistule du côté de Thorn, par Bischofsbourg et Allenstein. Le général Essen, avec un corps de trois divisions, formé en partie de troupes arrivées de Russie, fut laissé sur la Narew.

Le 21, Bennigsen arriva à Bischofstein, et l'Estocq à Schippenbeil. Ney se retira sans résistance sur Hohenstein. Son arrière-garde, commandée par le général Colbert, eût pu être attaquée par la forte cavalerie de l'avant-garde russe sous le prince Gallitzin ; mais on la laissa se retirer paisiblement par Seebourg, et on continua, puisque Ney avait évité le coup qu'on lui destinait, à marcher contre Bernadotte dans la direction de Heilsberg et de Mohrungen, où l'avant-garde arriva le 25, tandis que L'Estocq s'était porté par Mehlsack sur Schlodien.

L'avant-garde russe, commandée par le général Markow, attaqua vers midi, près du village de Georgenthal, non

loin de Mohrungen, le corps ennemi, sans attendre des renforts; elle fut culbutée après un engagement assez vif. Vers le soir, le général Anrepp arriva avec sa division et attaqua vigoureusement; mais ses troupes ne purent atteindre le but une fois manqué, et il y perdit lui-même la vie. Bernadotte arriva à Osterode sans perte notable, et continua son mouvement rétrograde par Lœbau sur Strasbourg. Pendant l'action, le colonel Dolgorouky, avec 2 escadrons et un détachement de Cosaques, pénétra dans Mohrungen sur les derrières de l'ennemi, enleva les bagages du quartier-général et fit quelques centaines de prisonniers. Si cette attaque avait été faite par une cavalerie plus nombreuse, nul doute qu'elle eût coûté au général français plus que quelques prisonniers et quelques bagages aisément remplacés.

Le combat du 25 décida Bennigsen à concentrer son armée le 26 près de Liebstadt. Les divisions qui déjà s'étaient portées au sud et à l'ouest durent y rétrograder. Le 27, l'armée se concentra sur Mohrungen, les avant-gardes occupant Liebeumhl et Allenstein; L'Estocq arriva à Saalfeld; déjà le mouvement offensif s'arrêtait.

Autant il pouvait paraître à-propos de concentrer l'armée russe à Mohrungen, autant il était dangereux de rester dans ces parages, pendant que Napoléon faisait lever à la hâte ses cantonnements et distribuait ses troupes, qui occupaient le 30 janvier les positions suivantes :

Le 1er corps (Bernadotte), à Strasbourg.

Le 6e corps (Ney), à Gilgenbourg.

Le 7e corps (Augereau), à Neidenbourg.

Le 3e corps (Davoust), à Misczieniecz.

Le 4e corps (Soult) et la cavalerie de réserve, à Willen-

berg, où l'Empereur arriva en personne avec sa garde, le 31.

Le maréchal Lefèvre, avec un corps d'armée (le 10e), restait près de Thorn, et le 5e corps, commandé pendant la maladie de Lannes par Savary, à Brock sur le Boug.

Le 1er février, la cavalerie française chassa de Passenhagen un poste de Cosaques. Le gros de l'armée, composé du 3e, du 4e, du 6e et du 7e corps, de la garde impériale et de la cavalerie de réserve, se porta vers Allenstein. Bernadotte reçut l'ordre d'opérer contre la droite des Russes pour les retenir, pendant que Napoléon, avec le gros de ses forces, tournerait leur gauche, les couperait de leur frontière, et leur livrerait une bataille dont la perte eût été leur ruine totale. Un second Austerlitz se préparait pour les Russes, lorsqu'un hasard fatal fit tomber aux mains des Cosaques une lettre adressée à Bernadotte et qui contenait tout le plan.

Bennigsen reçut cette lettre si importante à Mohrungen, le 31 janvier. Une heure de plus rendait le danger inévitable, et pour se soustraire à sa perte, le général russe se hâta de profiter du seul avantage qu'il eût, se trouvant concentré, pour marcher avec toutes ses forces sur Allenstein. Le 2 février, l'armée russe était en bataille à Iankowo, et le corps prussien, qui avait sur ces entrefaites débloqué Graudenz, se porta sur Deutsch-Eylau. Cependant on n'exécuta point la résolution de paralyser la manœuvre des Français par une attaque, qui le 2, lorsque le 4e corps et la cavalerie de réserve étaient seuls arrivés à Allenstein, aurait pu avoir un brillant succès. Le 3, après l'arrivée des autres corps, ce furent les Français qui attaquèrent; Soult s'empara du pont de Bergfried, sur l'Alle, et des abords

de la position des Russes. La bataille aurait été livrée le 4, si les Russes ne s'étaient point retirés pour gagner Wolfsdorf, entre Guttstadt et Liebstadt, d'où la retraite continua les jours suivants, accompagnée d'engagements en partie vifs et sanglants, jusqu'à Preussisch-Eylau, qu'ils atteignirent le 7 février.

Le corps prussien placé à Deutsch-Eylau était exposé par la retraite des Russes à se voir isolé, attaqué et détruit. Le 5 février il arriva à Ostreode, où lui parvint l'ordre de se diriger sur Arnsdorf, pour y faire sa jonction avec Bennigsen, qui s'y rendait de son côté après avoir quitté Iankowo. La retraite continue des Russes et l'éloignement du corps de L'Estocq furent cause que cette jonction ne s'opéra que le 8, sur le champ de bataille d'Eylau, et seulement d'une manière partielle. Le corps se dirigea par Mohrungen et Liebstadt en faisant des marches fortes et excessivement pénibles, poursuivi par le corps de Ney, qui attaqua le 5 près de Waltersdorf l'arrière-garde, forte de 5 bataillons, 10 escadrons et 1 batterie à cheval. La cavalerie prussienne fut culbutée par celle des Français; l'infanterie, après avoir longtemps résisté, fut presque tout entière sabrée ou faite prisonnière, ayant été mise en désordre près de Willenau par un train de bagages dont ce village était encombré. Les débris des bataillons dispersés furent sauvés par une charge du 2e bataillon de hussards de Prittwitz.

Bataille d'Eylau.

Lorsque le monde apprit qu'une grande bataille avait

été livrée dans les plaines d'Eylau, on négligea de l'informer en même temps avec exactitude des évènements qui avaient précédé cette mémorable journée et des conditions dans lesquelles la lutte fut engagée et soutenue. Aussi se forma-t-il des opinions très divergentes sur la manière dont les choses s'y passèrent, et des difficultés nombreuses ayant plus tard empêché la publication de l'exacte vérité, ces opinions erronnées furent d'abord la base de l'idée généralement répandue touchant cette bataille, et finirent ainsi par passer dans les pages de l'histoire. L'erreur du premier moment ne fut qu'une répétition de ce qui a tant de fois eu lieu dans les guerres antérieures; mais si la vérité fut si longtemps couverte d'un voile épais, cela doit s'expliquer par différents motifs qu'aucun résultat saillant en faveur de l'un ou l'autre parti ne vint infirmer.

Les rapports français représentent la bataille comme une victoire de leur armée, qui aurait parfaitement atteint son but. Les rapports prussiens et russes en font autant de leur côté. Ceux qui ajoutèrent foi aux premiers en appelèrent à la fin de la campagne, et personne, en effet, n'eût pu convaincre le vainqueur de Friedland d'avoir essuyé une défaite à Eylau. Ceux qui préféraient croire aux seconds durent se mettre en quête d'un motif qui pût expliquer pourquoi une journée soi-disant si glorieuse n'avait amené aucune conséquence décisive, et ils crurent trouver ce motif soit dans une politique secrète de la Russie, dans une influence du Sénat russe, soit, et cette opinion finit par l'emporter, dans le caractère individuel du général en chef de l'armée russe. Le néant de l'influence du Sénat russe sur les opérations de l'armée était facile à démontrer avec la moindre connaissance de la constitution de

l'empire de Russie, et par la volonté nette et bien prononcée de l'empereur Alexandre, qui à cette époque n'avait certes aucun motif de ménager les Français. Restait donc uniquement le second motif, par lequel on prétendit tout expliquer : les uns comparèrent Bennigsen à Annibal, sachant vaincre mais non profiter de la victoire ; les autres à Soltikof qui, après la bataille de Cunersdorf, laissa tranquillement partir les débris de l'armée de Frédéric lorsqu'il aurait fallu si peu de chose pour en achever la destruction. Ce jugement trouva une sorte d'appui dans les rapports prussiens, où la retraite après la bataille ne fut nullement déclarée nécessaire. On passa aisément de l'idée qu'il n'était pas urgent de vider le terrain à celle qu'il fallait poursuivre l'ennemi, sautant légèrement en *théorie* par-dessus l'énorme distance qui en *pratique* sépare d'ordinaire ces deux choses-là, et en Allemagne, comme dans une grande partie de l'Europe, on disait assez généralement : Les Russes on battu les Français, mais sans que cela leur servît à rien; car non seulement ils n'ont pas poursuivi l'ennemi défait, mais ils lui ont même abandonné le champ de bataille. Les Français se sont bien retirés ensuite jusqu'à la Passarge, et les Russes les ont suivis; mais le coup décisif, ils l'ont manqué, etc., etc., etc.

Cette manière de voir est fondée cependant, tout injustifiable qu'elle est, sur une incontestable vérité : c'est que la bataille d'Eylau arrêta le progrès de l'opération des Français, et que, dans ce sens, ce fut un avantage réel pour les Russes. Mais de là il y a loin encore à penser que l'armée française eût tellement perdu sa supériorité, qu'il n'y aurait plus eu qu'à lui donner le coup de grâce, et l'esprit d'exagération pouvait seul représenter

les Russes comme vainqueurs, uniquement parce que, grâce à leur courage incontesté, ils n'avaient pas subi une défaite complète.

Le 7 février, le général Bennigsen se trouvait dans une situation qui ne lui permettait plus d'éluder une bataille, sans livrer aux Français Kœnigsberg et avec cette place la Prusse entière, ou plutôt ce qu'il en restait encore qui ne fût pas déjà en leur pouvoir. Les plaines d'Eylau lui parurent une localité assez avantageuse pour y risquer enfin cette action décisive si longtemps différée : il résolut donc d'attendre dans cette position l'attaque de son adversaire.

Dès le 7, il y eut un combat très vif dans Eylau même et dans le voisinage, qui se termina par l'abandon de cet endroit, dont les Français restèrent les maîtres, après que les Russes s'y furent défendus jusque dans la nuit. Le 8 au matin, les deux armées occupaient les positions suivantes :

Français. Le 3e corps (Davoust) occupait la hauteur traversée par le chemin d'Eylau à Bartenstein, derrière les villages de Rothenen et de Serpallen, formant la droite de l'armée.

Les deux divisions Desjardins et Heudelet (du 7e corps, Augereau) et la division Saint-Hilaire, du 4e corps formaient le centre, entre Eylau et Serpallen. Deux divisions du corps de Soult (4e) occupaient Eylau, où l'Empereur en personne se tenait dans le cimetière, entouré des grenadiers de sa garde. Quatre brigades de cavalerie légère, en avant d'Eylau, formaient l'aile gauche. Tout le reste de la cavalerie, composé de la cavalerie de la Garde et des 4 divisions de réserve d'Hautpoul, Grouchy, Klein et Milhaud,

était rangé derrière l'infanterie, de manière que les 4 divisions se trouvaient à la gauche, près du chemin de Bartenstein, et le reste entre Rothenen et Eylau. Toutes ces forces réunies s'élevaient, suivant les données les plus dignes de foi, à plus de 80,000 hommes.

L'armée russe (7 divisions, 132 bataillons, 195 escadrons, 21 batteries), forte de 60,000 hommes environ, avait sa droite au village de Schloditten ; sa gauche s'étendait jusque vers Klein-Sausgarten ; un détachement, en avant de cette aile, occupait Serpallen, en face du corps de Davoust. Cinq divisions, les 2e, 3e, 5e, 7e et 8e, sur deux lignes, formaient le corps de bataille ; deux divisions, la 4e et la 14e, en colonnes par bataillons, formaient la réserve avec une forte moitié de la cavalerie, le reste de celle-ci étant réparti sur les ailes. Pendant la nuit, l'avant-garde formée par le détachement de Barclay, et qui avait la veille combattu dans Eylau, était restée devant l'armée ; elle fut retirée le matin.

Des deux parts, l'artillerie, fort nombreuse, était groupée par masses de 40 à 50 bouches à feu, d'un côté, dans le but de préparer et de soutenir l'attaque sur les points principaux, c'est-à-dire sur ceux où les Français pouvaient déboucher à travers et à côté d'Eylau ; de l'autre côté, dans celui de repousser cette attaque et d'écraser les colonnes ennemies. Les deux partis, dans cette journée, présumèrent beaucoup de cette arme, et c'est certainement à sa formidable action qu'il faut attribuer la majeure partie des pertes essuyées par les deux armées. Nous laissons à des témoins oculaires compétents le soin de décider si ce combat d'artillerie, comme tant d'autres, ne fit pas plus de bruit et de fumée que d'effet, et si l'on fit bien, du

côté des Russes, de faire ouvrir le feu de toutes les batteries russes à 5 heures et demie du matin, c'est-à-dire, vu la saison, bien avant le jour. Cette manière d'engager un combat ne nous paraît guère pouvoir servir de règle, quoique plusieurs historiens de cette guerre s'imaginent donner une couleur plus terrible à leur narration, en disant que 800 bouches à feu firent pendant deux heures trembler le sol sous les éclats de leurs tonnerres. Bennigsen, dit-on, ordonna cette canonnade pour empêcher une reconnaissance de la part des ennemis ; cette raison-là du moins en est une, quoiqu'il eût été facile d'employer d'autres moyens pour arriver à ce but.

Du côté des Français, on commença l'attaque pendant cette même canonnade. Les rapports français parlent d'une tentative des Russes pour reprendre la ville, et plus particulièrement le cimetière d'Eylau. Le rapport de Bennigsen ne parle pas de cette circonstance : il dit seulement qu'il avait envoyé quelques régiments d'infanterie au devant des colonnes d'attaque de l'ennemi. Il est hors de doute que l'offensive fut prise par les Français, et, bien qu'il règne dans les rapports une obscurité où il est tellement difficile de se reconnaître qu'on ne devinerait pas quelquefois qu'il y est question des mêmes événements, sans les noms de localités cités par les deux adversaires, on peut cependant esquisser les principales phases de la bataille dans les termes suivants, dont il serait permis de soutenir l'exactitude. Il n'existe d'ailleurs aucune espèce de matériaux sérieux où l'on puisse chercher les détails, les témoins oculaires les plus compétents ne pouvant eux-mêmes fournir que des fragments isolés et de peu d'importance.

Napoléon, résolu de tenter à Eylau le coup décisif, auquel Bennigsen avait eu le bonheur de se soustraire huit jours auparavant, dans le voisinage d'Allenstein attaqua les Russes avec l'armée qu'il avait réunie à Eylau, pendant que Ney devait retenir les Prussiens. Il ne fallait pas songer à poursuivre ici son but à l'aide d'une manœuvre; la répétition de la belle combinaison d'Austerlitz était impossible dans les conditions actuelles. L'ennemi cette fois était concentré en bon ordre, à quelques milliers de pas et en face de l'armée française : toute manœuvre pour le tourner, tout envoi de détachement était extrêmement périlleux, d'autant plus que des deux corps déjà détachés, celui de Ney et celui de Bernadotte avec deux divisions de cavalerie, le premier ne put prendre qu'une faible part à l'action, et le second ne put y coopérer d'aucune manière. La supériorité des Français n'était donc pas tellement prononcée qu'il fût sage de s'y fier avec certitude. Aussi les dispositions que Napoléon prit pour cette bataille furent-elles extrêmement simples, quoi qu'en dise l'auteur de la *Relation d'un témoin oculaire*. Davoust, avec la droite des Français, devait attaquer la gauche des Russes, Augereau et la division Saint-Hilaire se porter contre leur centre et leur droite, Murat, avec sa cavalerie, appuyer cette attaque, Soult et la garde rester pour le moment en réserve autour et au-dedans d'Eylau.

Le corps d'Augereau, formé en colonnes d'attaque et appuyé par un violent feu d'artillerie, se porta en avant. Mais son attaque fut repoussée avec des pertes considérables ; les rapports français expriment cela en disant que les colonnes avaient perdu leur direction dans les flots de neige et que leur mouvement oblique les avait trop écartées

sur la gauche. Augereau, les deux généraux de division de son corps et plusieurs autres officiers-généraux furent blessés et quelques régiments presque anéantis, les batteries russes ayant reçu les colonnes françaises par un feu terrible, l'infanterie les ayant chargées plusieurs fois à la baïonette, et la cavalerie ayant exécuté aussi plusieurs charges heureuses. La défaite du septième corps aurait été complète et peut-être s'en serait-il suivi une défaite totale de l'armée française, si Napoléon n'eût pas ordonné à Murat et à Bessières de dégager le corps compromis, au moyen d'une attaque générale de toute la cavalerie, et de ramener l'ennemi qui le serrait de près.

Les divisions de cavalerie s'ébranlèrent à cet ordre. Il serait à désirer qu'on possédât un aperçu des dispositions d'attaque ; mais il semble qu'on en laissa le soin aux différents chefs de corps, et que chacun, dans un moment de si grande urgence, prit celles qui lui parurent les plus convenables. La cavalerie de la garde se distingua surtout dans cette charge fameuse : elle perça les premières lignes des Russes, culbutant tout sur son passage, et chargea la seconde ligne entre Eylau et Anklappen, en la prenant à revers. Mais les masses russes résistèrent sur ce point ; leur cavalerie attaqua celle des Français, qui dut se replier. L'audacieux exploit de la garde à cheval lui coûta beaucoup de monde, cela est incontestable et se conçoit d'ailleurs très-bien ; mais croira qui voudra que 18 hommes seulement de cette garde échappèrent à la mort, comme les Russes ne craignirent pas de l'affirmer dans leurs rapports. Le bulletin français dit que les 100 hommes restés sur le champ d'honneur étaient entourés de milliers de cadavres ennemis, et qu'on était saisi d'horreur à l'aspect

de cette partie du champ de bataille. La vérité, sans doute, ne se trouve pas entre ces deux assertions si contradictoires, et il faut la chercher ailleurs ; ce qui est certain seulement, c'est qu'en dernier résultat, après cette mêlée terrible et le carnage affreux qui en avait été la suite, les Russes demeurèrent maîtres du terrain, non sans avoir essuyé des pertes énormes et avoir été profondément ébranlés ; que le corps d'Augereau avait été repoussé avec des pertes sensibles ; que la cavalerie se rallia sur le corps de Soult et les batteries près d'Eylau, et qu'ainsi le dessein de l'Empereur, d'enlever la victoire par ce moyen, avait échoué. Cette disposition des Russes, d'avoir réuni en deux fortes masses l'infanterie de la réserve, et laissé disponible la plus forte moitié de la cavalerie, 100 escadrons environ, leur valut selon toute apparence leur salut : car ce fut contre ces forces ainsi concentrées que se brisa la charge impétueuse de Murat, qui cependant fut loin d'être inutile, quoiqu'elle n'eût point atteint son but principal. Plusieurs régiments de cavalerie et d'infanterie russes avaient été mis dans un état déplorable ; mais les cinq aigles envoyées à Saint-Pétersbourg prouvèrent, d'une manière non moins évidente, que quelques régiments français avaient aussi succombé sous les charges de la cavalerie ennemie.

Pendant que ces combats se livraient au centre de l'armée, le corps de Davoust avait attaqué à plusieurs reprises le corps du général Bagawout, posté à Serpallen, devant la gauche des Russes, et avait enfin réussi à le rejeter par Klein-Sausgarten vers Anklappen et Kuschitten. Davoust occupa les hauteurs près du village de Sausgarten, et y mit en batterie 40 pièces de canon, qui ouvrirent contre

la gauche des Russes un feu si meurtrier, qu'elle recula jusque derrière Anklappen, et que plusieurs corps furent mis dans un déplorable désordre. Voilà où en étaient les choses entre une heure et deux, lorsque la tête du corps prussien atteignit Althof. La droite et le centre des Russes, malgré les attaques vigoureuses et réitérées des Français, s'étaient maintenus dans leurs positions ; mais la gauche avait fléchi et perdu du terrain.

Le corps prussien, après le combat de Waltersdorf, le 6 et le 7 février, s'était porté par Eichholz sur Hussehnen. Bien que l'ennemi suivît l'arrière-garde et qu'on pût s'attendre chaque jour à être attaqué, on distribuait tous les soirs le corps dans plusieurs villages pour refaire quelque peu les troupes de leurs fatigues. Le rendez-vous du 8 février était fixé à Hussehnen, pour 6 heures du matin. Le 7, l'ennemi n'avait pas serré le corps de trop près, de sorte que même les bagages qu'on avait déjà abandonnés sans escorte, pour hâter la marche, purent rejoindre sans être atteints. Cependant la division Plœtz ne put arriver au rendez-vous à l'heure fixée, et ne prit aucune part à la bataille.

Vers 8 heures, le corps se mit en marche par sa gauche. Il se composait de 35 escadrons, 2 batteries et demie à cheval et 10 bataillons, y compris trois bataillons d'infanterie russe. Dans la nuit, le général L'Estocq avait reçu de Bennigsen l'ordre de le rallier et de prendre position à Althof, sur la droite de l'armée russe. Le général prussien voulut, à cet effet, prendre le chemin le plus court par Wakern, Schlautienen et Gœrken ; mais à peine l'avant-garde eut-elle passé le village de Wakern, que l'ennemi se montra sur le flanc droit de la colonne. C'était

le corps de Ney, qui, marchant à travers la forêt d'Eylau par la route de Landsberg à Kœnigsberg, voulait forcer le corps prussien d'accepter le combat, le refouler sur Kœnigsberg et en empêcher ainsi la jonction avec l'armée russe. L'Estocq fit mettre en bataille, près du village de Schlautienen, 20 escadrons et une batterie et demie à cheval, commandés par le général Auer, et chargea 5 compagnies d'infanterie de garnir le bois de Wakern. Grâce à cette mesure exécutée avec courage, on put tenir l'ennemi à distance et faire filer la colonne, qui, se détournant vers la gauche du côté de Pompiken, continua sa marche. Néanmoins l'arrière-garde qui, en arrivant à son tour à Wakern, y avait trouvé l'ennemi en force, fut obligée de céder au nombre et de se replier sur Kreuzbourg, sans pouvoir suivre le gros. Réduit ainsi à 9 bataillons, 29 escadrons et 2 batteries à cheval, le tout extrêmement réduit, L'Estocq n'amena réellement sur le champ de bataille que 5,600 Prussiens.

Lorsque le corps prussien, vers une heure après midi, arriva à Althof, la gauche des Russes, comme nous l'avons déjà dit, était refoulée derrière Kuschitten. Bennigsen craignait que la bataille ne se décidât de ce côté par le succès continu du corps de Davoust, et il n'avait que trop de raisons pour supposer, qu'une fois perdue, la bataille se terminerait par des pertes énormes et une déroute totale. L'aile droite, au contraire, ayant résisté au choc des masses ennemies, le danger y paraissait moins pressant, bien que la route principale sur Kœnisberg conduisît du champ de bataille par Schlodlitten et Schmoditten, et qu'on pût de ce côté s'attendre à une attaque du corps de Ney, en marche vers le lieu de l'action. Bennigsen ordonna donc

que le corps de L'Estocq, passant derrière la ligne des Russes, se porterait sur leur gauche.

Conformément à cet ordre, le corps se porta en trois colonnes directement sur le village de Kuschitten, que l'ennemi avait déjà occupé, et en fit aussitôt l'attaque, deux régiments l'abordant de front, un régiment laissant le village sur sa gauche, pendant que le régiment Towarczys (10 escadrons) le tournait par le côté opposé. Le village, vivement disputé, fut enfin emporté; l'infanterie française, délogée après des pertes considérables, n'en sortit que pour être chargée et complétement détruite par la cavalerie postée derrière; une aile resta au pouvoir des Towarczys.

Après un vif engagement d'infanterie, appuyé vigoureusement par l'artillerie, l'ennemi se replia jusque derrière Sausgarten et Anklappen. La cavalerie prussienne n'eut aucune occasion d'exécuter quelque charge sérieuse; une tentative de la cavalerie légère française fut repoussée. Les Français occupèrent en force le village de Sausgarten, lorsque la nuit mit fin au combat; le feu de l'artillerie et des tirailleurs des avant-postes continua seul jusque vers neuf heures.

L'armée russe et prussienne avait donc, grâce à son énergique persévérance, conservé sa position et paré le coup mortel que son redoutable adversaire lui avait destiné. Mais quels énormes sacrifices il lui en avait coûté! Le feu des Français, aux termes des rapports russes eux-mêmes, avait tué ou mis hors de combat 17,500 hommes. Des milliers de soldats, abandonnant leur drapeau et poussés par la faim, les vivres manquant totalement, s'étaient dispersés dans les villages voisins. Le corps de Ney, ayant

occupé le village d'Althof, s'était étendu sur la gauche, de manière à déborder la droite des Russes et à menacer leur ligne de retraite. Le nombre total des troupes réunies sous les drapeaux à la fin de cette laborieuse journée était réduit à 40,000 hommes au plus; aucun renfort ne pouvait être attendu ni espéré, la faible division Plœtz ayant été jetée sur Kreutzbourg, et Kœnigsberg n'ayant qu'une faible garnison. Il était à craindre, au contraire, que Napoléon n'attirât à lui le corps de Bernadotte, comme déjà il avait fait de celui de Ney (ce qui en effet eut lieu la nuit même). Si haut qu'on voulût évaluer la perte des Français, il eût été outrecuidant de s'imaginer que Napoléon renoncerait à ses projets et battrait en retraite sans y être contraint de force. On a répété souvent que c'était néanmoins là son intention, que déjà même il avait pris quelques dispositions à cet effet; mais les renseignements certains manquent à cet égard, et il est difficile de supposer que l'empereur fût moins persévérant, moins opiniâtre dans ses idées, moins tenace dans leur exécution, qu'il l'avait toujours été jusqu'alors, et sur les champs de bataille et dans les discussions de cabinet. Rester en place, dans le vague espoir que l'ennemi se retirerait sans tenter encore une fois la chance des combats, eût été de la part des Russes une impardonnable présomption. Mais c'est une autre question de savoir s'il aurait été possible et opportun d'affronter une seconde bataille et s'il y aurait eu chance d'en sortir avec avantage. Le général Knorring était de cet avis et prit des mesures en conséquence; mais le général en chef ne partagea pas son opinion: la retraite fut ordonnée dans la nuit et s'exécuta sans être inquiétée par les Fran-

çais. Les Russes se portèrent sur Kœnisberg; L'Estocq, qui formait l'arrière-garde, sur Domnau.

Le lendemain, les têtes des colonnes françaises suivirent le mouvement de retraite des Russes, mais le gros de l'armée resta près d'Eylau jusqu'au 19. La cavalerie et les troupes avancées s'étendirent jusque vers le Prégel. Cependant Napoléon ne jugea point à propos de poursuivre son opération. Son armée, comme celle de l'ennemi, avait éprouvé des pertes considérables et sentait le besoin de se reposer et de se refaire. D'ailleurs, le pays que l'armée avait parcouru dans ses divers mouvements était tellement épuisé et dévasté, qu'il était impossible de s'en remettre, pour la subsistance des troupes, au hasard et aux produits des réquisitions et de la maraude ; en outre, la saison était si mauvaise, que la continuation des opérations, en supposant même tout au mieux, aurait toujours coûté à l'armée d'énormes sacrifices. La cavalerie surtout, toujours sur les routes depuis l'automne, avait essuyé des pertes inouïes. Les Français négligeaient en général les soins que réclamaient leurs montures, et, si jamais on a pu être tenté d'oublier, en faveur de la rapidité des opérations, cette partie si essentielle de l'entretien des corps de troupes, ce fut certainement dans cette campagne : en effet, chaque marche forcée depuis l'Ilm jusque sur la Vistule produisit une récolte de nouveaux trophées, et chaque jour le cavalier trouvait l'occasion d'échanger contre un cheval frais celui que la veille il avait crevé, gorgé ou ruiné de toute autre façon (1). Maintenant, que ce mode expéditif

(1) La brigade de cavalerie légère du corps de Ney perdit en 3 mois, selon les documents officiels, 289 chevaux.

de remonte avait cessé, les régiments avaient une quantité d'hommes démontés : les dragons notamment, ayant consommé les chevaux dont on les avait montés en Saxe, étaient pour la plupart redevenus de l'infanterie.

Tous ces motifs décidèrent l'Empereur à penser aux quartiers d'hiver. La mission dont le général Bertrand fut chargé vers cette époque auprès du roi de Prusse semble indiquer que l'intention sérieuse et le désir de Napoléon était alors d'amener des ouvertures pacifiques, pensant que la continuation de la guerre, sans lui offrir la chance d'y trouver de nouveaux avantages, pourrait très-bien, au contraire, lui faire perdre de ceux qu'il avait jusqu'alors conquis : cette question, cependant, est en dehors de notre sujet. Mais une chose extrêmement remarquable pour l'histoire militaire de notre époque, c'est que Napoléon se crut dans la nécessité de rétrograder jusque sur la Vistule, pour cantonner ses troupes, et que la possession des grands approvisionnements de grains trouvés à Elbing put seule lui permettre d'établir sur la Passarge ses corps avancés et de rester avec l'armée sur la rive droite de la Vistule. Ces approvisionnements sauvés, le système des réquisitions était à bout, tandis que de cette façon les Français furent tirés d'embarras par un magasin qui, établi par d'autres mains et pour d'autres consommateurs, ne coûta aux commis français que la peine de le vider.

Le 15 février, l'avant-garde russe, après quelques petits engagements de cavalerie, se porta en avant sous les ordres des généraux Markow, Pahlen et Lambert, attaqua les avants-postes français à Mansfeld, Wormsdorf et Lichtenhagen, et les refoula avec une perte de quelques centaines d'hommes. Selon l'habitude de Napoléon, ses avant-

postes étaient formés de cavalerie légère, ayant pour premier soutien une division de dragons. Le grand-duc de Berg, commandant en chef de la cavalerie, ainsi que des avant-postes et de leurs postes de soutien, était, dit-on, en personne présent à cette affaire. Contrairement au sage conseil de Ney, il avait passé le Frisching avec 40 escadrons. Cette situation hasardée aurait dû provoquer un redoublement de vigilance; mais les avant-postes français, négligents comme ils avaient coutume de l'être assez souvent dans leur sécurité présomptueuse, se laissèrent surprendre sans peine. Assaillis à l'improviste, ils se trouvèrent engagés dans un combat désavantageux, ainsi que leurs soutiens, à mesure qu'ils arrivaient, et le tout fut rejeté derrière le Frisching, où l'infanterie de l'avant-garde reçut cette cavalerie passablement malmenée, dont un ordre du jour russe (1) exagéra pompeusement la défaite jusqu'à en faire la destruction totale de 12 *régiments entiers*.

Le 16 février, les Français quittèrent les bords du Frisching, et le 19, les environs d'Eylau, pour prendre les positions suivantes, qu'ils conservèrent jusqu'au commencement de mai, à quelques modifications près.

Le 1er corps (Bernadotte), quartier-général à Preussisch-Holland, occupa la Basse-Passarge, où l'on établit des têtes de ponts à Braunsberg et à Spanden, et s'étendit jusque vers Elbing.

Le 4e corps (Soult) se liait au 1er et avait ses cantonnements dans le voisinage de Liebstadt, Mohrungen et Liebemühl, ses avant-postes sur la Passarge, où furent

(1) Daté d'Eylau 14 (26) février.

également construites des têtes de ponts près d'Elditten et de Lomitten.

Le 6e corps (Ney), à Guttstadt, son avant-garde à Heilsberg, d'où elle fut délogée plus tard. Ce corps formait l'avant-garde de l'armée et l'on peut se convaincre, en jetant les yeux sur une carte, que ce point entre l'Alle et la Passarge était très judicieusement choisi.

Le 3e corps (Davoust) avait son quartier-général à Allenstein, et ses avant-postes sur la haute Alle et jusqu'à l'Omulef.

Le quartier-général de l'empereur, avec la garde, était à Osterode, où il resta jusqu'au 15 mars, puis il fut transféré au château de Finkenstein entre Saalfeld et Riesenbourg (1).

La grosse cavalerie était en majeure partie distribuée derrière la ligne.

Le 5e corps, commandé provisoirement par Savary, puis par Lannes et enfin par Masséna, était sur l'Omulef et la Narew, en face du corps russe d'Essen, avec lequel il eut le 16 mai l'affaire d'Ostrolenka. Plus tard ce corps, porté à 48,000 hommes par l'adjonction de Polonais et de Bavarois, n'entreprit rien d'important, quoique trois fois plus fort que le corps russe qui lui faisait face.

Le 10e corps (Lefèvre) faisait les préparatifs du siége de Dantzig.

Un corps polonais, sous le général Zayonczeck, était à Neidenbourg; le 8e corps (Mortier) en Poméranie, le 9e (prince Jérôme) en Silésie.

(1) On sait qu'Augereau, ayant mécontenté, dit-on, l'empereur par sa conduite à Eylau, quitta l'armée; son corps fut dissous, et les troupes dont il se composait reversées dans les autres corps.

L'armée combinée russe et prussienne suivit le mouvement rétrograde des Français par un mouvement en avant. Le corps prussien fut placé à l'aile droite, vis-à-vis de la gauche des Français, le quartier-général de L'Estocq étant à Heiligenbeil. Le gros de l'armée russe était cantonné dans les environs de Bartenstein, Schippenbeil et Heilsberg, avec ce dernier lieu pour point de rassemblement ; des détachements s'entretenaient les communications avec le corps d'Essen sur la Narew. Trois mois s'écoulèrent, dans cette position, au milieu du repos et d'une inaction qui ne fut incidentée que par des mouvements insignifiants et des escarmouches sans importance, pendant que les Français faisaient le siége de Dantzig.

La prise de cette place importante était alors évidemment le principal objet des efforts de Napoléon, et c'était avec raison qu'il en regardait la possession comme indispensable à la sécurité de ses opérations ultérieures. Pendant le temps que demandait le siége, il laissait prendre à ses troupes le repos dont elles avaient sans doute besoin ; cependant ce délai n'était point perdu pour compléter son armée, la pourvoir de tout ce qui pouvait lui manquer, et se préparer de toutes les manières à la reprise de ses opérations. En outre, on achevait pendant ce temps de réduire les derniers appuis de la monarchie prussienne en Silésie et en Poméranie. Mais c'étaient là autant de motifs péremptoires pour les Alliés de venir au secours de Dantzig, de tenter un dernier effort pour donner à la guerre une autre tournure avant la chute de cette place et la soumission complète de la Silésie et de la Poméranie, ou bien, renonçant à tout espoir de vaincre, de s'épargner des sacrifices plus grands en faisant la paix.

Le roi de Prusse, estimant la fidélité à sa parole au-dessus de tout avantage quelconque et préférant tout perdre plutôt que de trahir ses alliés, avait fermé l'oreille aux propositions de paix apportées par Bertrand, la première condition de cette paix étant de renoncer à l'alliance de l'Angleterre et de la Russie. L'empereur Alexandre se rendit en personne à l'armée, suivi de sa garde, dont le départ de Saint-Pétersbourg avait été retardé par des difficultés survenues entre les cours de Russie et de Suède. Il annonçait l'intention formelle de consacrer à la lutte toutes ses forces. On espérait toujours que l'Autriche se déciderait à prendre part à la lutte contre l'ennemi des vieilles monarchies : la garnison suédoise de Stralsund reçut des renforts, et devait opérer une diversion en Poméranie par une entreprise offensive : l'Angleterre promettait des subsides considérables en argent et en matériel, et un corps anglais devait passer sur le Continent. Tout était donc à la guerre, et il eût fallu, puisqu'on y était résolu, la pousser avec vigueur.

Pour ramener les Français en deçà de la Vistule, débloquer Dantzig et opérer vigoureusement sur la rive gauche du fleuve, il fallait des victoires. En vain se fût-on flatté d'arriver à ce but par de simples manœuvres. La méthode des premières guerres de la Révolution, qui consistait à se porter en avant sur toute la ligne, et à faire une suite d'attaques isolées, était abandonnée depuis que le génie de l'Empereur dirigeait les armées françaises. Les Russes d'ailleurs ne s'y étaient jamais conformés, et ce fut même dans les guerres de Turquie, dans cette école où Lascy puisa, dit-on, sa déplorable théorie, qu'ils apprirent précisément le contraire, c'est-à-dire à se con-

centrer le plus possible en masse. Dans le cas dont il s'agit, il eût fallu diriger l'attaque principale contre un des corps français, savoir retenir pendant ce temps les autres, et *diviser pour vaincre*. Néanmoins, ce n'eût été là qu'une ressource pour faciliter les premiers mouvements. Tôt ou tard, quelque direction qu'on donnât à l'attaque principale, on devait s'attendre à livrer bataille au gros de l'armée française. Rien n'était donc plus simple et plus naturel que d'examiner si l'armée alliée était en état de suffire à une pareille entreprise : or, le rapport du 20 février ne faisant monter le total des forces russes, y compris le corps d'Essen et les détachements intermédiaires, qu'à 68,867 combattants, et les forces prussiennes à 12,000 (en tout 81,000 hommes environ en nombres ronds), le premier soin du général en chef devait être de demander des renforts aussi prompts que considérables.

Pour recompléter les régiments, dont beaucoup s'étaient réduits de trois bataillons à un seul bataillon, étant restés sans aucun renfort depuis la bataille d'Austerlitz, il fallait 74,000 recrues. En novembre 1806, on avait décrété la formation d'une milice qui devait compter 661,000 hommes, et l'organisation de cette milice, ainsi que sa répartition entre les divers gouvernements de l'Empire, fut aussitôt réalisée... sur le papier. Un ucase du 21 mars ordonna que 200,000 hommes de cette milice renforceraient l'armée active. On voulait en former de nouvelles divisions, et tirer pour leur organisation une compagnie de chaque régiment d'infanterie et un escadron de chaque régiment de cavalerie. Mais l'immense étendue de l'Empire et les abus de tout genre rendaient le succès de cette colossale opération excessivement douteux ; et puis,

était-on bien certain que ces 661,000 hommes couchés sur le papier, et particulièrement les 200,000 destinés à augmenter l'effectif de l'armée, fussent réellement disponibles ou existassent même ailleurs que dans les cartons des bureaux?

Bennigsen demandait qu'on lui adressât les hommes tels qu'ils seraient, sans les exercer et même, si l'on ne pouvait faire autrement, sans les habiller, espérant pourvoir à leur instruction et à leur habillement après leur arrivée à l'armée; il offrit même sa démission, parce qu'on restait sourd à ses réclamations. Enfin, après qu'on l'eut fait arriver de promesses en promesses jusqu'au commencement de mai, il vit enfin arriver 6,500 hommes environ, c'est-à-dire le centième à peu près de cette monstrueuse levée de 661,000 hommes.

Outre ces 6,500 recrues, l'armée russe reçut jusqu'au mois de mai les renforts suivants :

Garde impériale. . , ...	15,080	hommes.
Deux régiments d'infanterie.	2,500	»
Sortant des hôpitaux.	3,000	»
Cosaques, Kalmoucks, Bachkirs. . .	8,000	»
Troupes prussiennes nouvellement organisées	10,000	»
Total.	38,500	»

Ce qui fait, avec les 6, 500 ci-dessus, 45,000 hommes.

De ce chiffre il faut déduire environ 20,000 hommes, soit malades, soit déserteurs, soit perdus dans les engagements près de Heilsberg, Guttstadt, Allenstein, Braunsberg, Ostrolenka, sur la Nehrung et Weichselmunde, soit enfin détachés pour Dantzig et la Poméranie. Il s'ensuit que les forces russes, y compris le corps de la Narew,

qui avait également reçu quelques renforts, se montaient à 120,000 hommes environ (1).

Si donc les Russes n'entreprirent rien jusqu'au commencement de juin, ce fut pour attendre des renforts; mais ce motif, le plus sérieux sans doute qu'on pût prêter à leur inaction, n'est d'aucune valeur, puisque ces délais n'amélioraient en rien leur situation relativement à l'ennemi.

L'entreprise la plus importante qu'on ait tentée dans le courant de mars, avril et mai, fut celle du général Kamensky dans le but de secourir Dantzig. Mais cette tentative, que devait appuyer sur la Frische-Nehrung un corps prussien sous le colonel Bülow, échoua par la trop grande disproportion des forces. Nous n'avons point à nous en occuper ici, et nous passons également sous silence la lutte mémorable dont les murs de Dantzig furent les témoins: elle est étrangère à notre cadre.

Vers le milieu de mai, il sembla qu'on voulût essayer, pour sauver la place serrée de près, de faire une attaque avec la masse des forces alliées. Le gros de l'armée russe fut rassemblé le 12 mai à Heilsberg. Les deux souverains se rendirent à l'armée, et l'on crut enfin qu'à la misère des cantonnements allait succéder une vie périlleuse sans doute, mais au moins plus active. Mais le camp de Heilsberg fut levé dès le 14, les troupes retournèrent dans leurs cantonnements, les monarques repartirent, et la nouvelle de la capitulation de Dantzig (25 mai) acheva de détruire les dernières espérances.

Si d'une part la chute de cette place faisait disparaître

(1) Les nouvelles divisions, fortes soi-disant de 35,000 hommes, mais n'en comptant en réalité que 16,000, ne joignirent l'armée que sur le Niémen.

le but le plus prochain qu'on espérait atteindre par une opération offensive, de l'autre on pouvait désormais être certain que Napoléon, renonçant alors au repos, reprendrait l'exécution de ses premiers projets et viendrait, renforcé par les troupes employées au siége, attaquer les Alliés. C'était le dernier moment où ceux-ci pussent encore tirer quelque avantage de la trop grande extension des forces françaises, et on résolut de ne point le laisser échapper.

L'armée, en conséquence, se concentra de nouveau au commencement de juin, et se trouva le 4 dans la position suivante :

1° L'avant-garde, sous Bagration (6 régiments de Cosaques, 10 escadrons de hussards, 42 bataillons et quelques batteries), à Launau, sur le chemin de Heilsberg à Wormdit, sur l'Alle ;

2° Le gros de l'armée, 42 bataillons, 140 escadrons (environ 11,000 chevaux), 6 batteries à pied et 5 à cheval (1), près d'Arensdorf, à l'intersection des routes de Heilsberg à Liebstadt et de Guttstadt à Wormdit ;

3° A une lieue en arrière du gros, près de Benern, la 1re division, sous le grand-duc Constantin (la garde russe et 4 régiments d'infanterie de ligne), en tout 28 bataillons, 30 escadrons, 2 batteries à pied et une batterie à cheval ;

4° Sur la rive droite de l'Alle, entre Heilsberg et Guttstadt, le prince Gotschakow, avec 12 batteries, 20 escadrons, 1 batterie et 5 poulks de Cosaques ;

(1) Les Russes avaient alors 2 bouches à feu annexées à chaque bataillon ; ces pièces ne sont pas comprises dans l'énumération des batteries.

5° L'hetman Platow avec 3 bataillons de chasseurs, 10 escadrons de hussards, 9 poulks de Cosaques et 12 bouches à feu d'artillerie à cheval du Don, également sur la droite de l'Alle, dans le voisinage de Bergfried et d'Alt-Wartenbourg, à 3 lieues nord d'Allenstein ;

6° La 7e et la 8e division, sous le général Dochtorow, 24 bataillons, 2 batteries à pied et 2 à cheval, près Neuhof et Wormdit ;

7° Le corps du comte Kamensky, parent du vieux maréchal congédié et officier de mérite (avec 12 bataillons de Russes et 27 escadrons de Prussiens), à Lilienthal, 4 lieues nord de Mehlsack.

Une division du corps de L'Estocq, sous le général Rembow, était à Mehlsack ; le gros du corps, en tout 26 bataillons (dont 15 russes), 79 escadrons, 5 batteries à cheval, 5 à pied et 14 bouches à feu de régiments, se trouvait à Heiligenbeil et reçut l'ordre de faire une démonstration contre Braunsberg et la Basse-Passarge.

L'armée française occupait encore les positions indiquées plus haut : le 1er et le 4e corps le long de la Passarge, depuis Braunsberg jusqu'au voisinage de Liebstadt ; le 6e (Ney) à Guttstadt ; le 3e (Davoust) à Allenstein ; la garde aux environs d'Osterode. La cavalerie de réserve, distribuée en majeure partie dans ses cantonnements entre la Passarge et la Nogat, se composait alors, non compris les brigades légères (18 régiments) réparties entre les corps d'infanterie, des troupes suivantes :

14 régiments de cuirassiers des divisions Nansouty, Saint-Sulpice et d'Espagne. . . . . 42 escad.
16 régiments de dragons (Latour-Maubourg, Klein, Walther et Broussier). . . . . 48 escad.
8 régiments de cavalerie légère. . . . . 24 escad.

Total... 114 escad.

Ajoutant à ce chiffre la cavalerie légère des corps d'armée (56 escadrons), on arrive à un total de 170 escadrons, formant une masse d'environ 17,000 chevaux.

Le 10ᵉ corps, commandé alors par Lannes, dont Masséna avait pris la place sur la Narew et à la tête du 5ᵉ corps, était en marche sur Marienbourg ; il se composait des grenadiers et voltigeurs d'Oudinot, de la division Verdier et des Saxons : en tout 32 bataillons, 5 escadrons et 2 batteries.

Le 8ᵉ corps (Mortier) était également venu de la Poméranie et avait déjà atteint Dantzig. Ces deux corps se portèrent le 6 sur Christbourg, puis sur Mohrungen, et rallièrent l'armée le 8. Pour le moment, toutefois, le corps principal des Russes n'avait devant lui que le seul corps du maréchal Ney, qui ne pouvait être soutenu que par le 4ᵉ et le 3ᵉ; encore ce dernier aurait-il pu fort bien en être empêché, la distance d'Allenstein à Guttstadt étant de plus de 8 lieues par le chemin le plus direct, tandis que du camp russe d'Arensdorf elle n'était pas tout à fait de 4 lieues.

Le 5 juin, à 3 heures du matin, l'armée russe se mit en mouvement dans l'ordre suivant :

La première colonne, 24 bataillons, 4 batteries, formée du corps de Dochtorow, devait se porter par Wormdit sur

Olbendorf, chasser de la rive droite de la Passarge les postes du corps de Soult, remonter la rivière jusque vers Elditten (2 lieues de Liebstadt), et y prendre position pour retenir le corps de Soult.

La deuxième colonne, 42 bataillons, 140 escadrons, 9 batteries (gros de l'armée), devait se porter d'Arensdorf sur Wolfsdorf, où on devait régler définitivement l'ordre de l'attaque contre le corps de Ney, avec le concours du prince Bagration.

La troisième colonne, 42 bataillons, 6 poulks de Cosaques, 10 escadrons de hussards (Bagration), devait se diriger de Launau sur Altkirch, et laisser un poste devant Péterswalde, jusqu'à ce que ce village fût enlevé et qu'on eût tourné les postes français qui s'y étaient retranchés et qu'on défendait expressément d'attaquer de front. D'Altkirch on devait marcher contre la position principale du corps français, que l'on présumait se trouver entre Glottau et Knopen.

La quatrième colonne, 12 bataillons, 20 escadrons, 3 poulks de Cosaques (Gotchakow), avait ordre d'attaquer le flanc droit du corps de Ney; une brigade devait en être détachée pour soutenir Platow; les avant-postes de Cosaques devant les villages de Liebenberg, Sternberg et Stolzenhagen, devaient y rester pour observer et arrêter les mouvements que l'ennemi pourrait exécuter du côté de Heilsberg.

La cinquième colonne, formée par le détachement de Platow, laissant ses avant-postes devant le 5ᵉ corps français, entre Willenberg et Jedwabno, devait traverser l'Alle à Bergfried et se jeter sur les derrières de l'ennemi.

La sixième division, 28 bataillons, 30 escadrons, 3 bat-

teries (garde russe, etc.), devait se porter sur deux colonnes de Benern sur Pétersdorf, y prendre position et attendre des ordres.

Si ces dispositions avaient été exécutées sans retard, le corps de Ney, fort de 16,000 hommes environ (8 régiments d'infanterie, 6 de cavalerie légère et 4 de dragons), eût été étreint par une armée de 120 bataillons et 200 escadrons, tandis que quelques milliers de Cosaques coupaient ses communications. Le maréchal Ney, qui cinq ans plus tard déploya un courage surhumain dans une situation bien autrement désespérée, et sut faire franchir le Dniéper aux débris de son corps après le combat de Krasnoï, se serait certes vigoureusement défendu dans cette conjoncture périlleuse : car il n'était point de ces stratégistes timorés qui s'imaginent voir les ciseaux de la Parque suspendus sur leur tête à la moindre nouvelle ou à la moindre menace d'être tournés. Mais certainement aussi son corps aurait succombé sous le nombre, d'autant plus que, se fiant à son étoile et à celle de son empereur, Ney, au lieu de repasser immédiatement la Passarge, se mit assez audacieusement en position près d'Ankendorf, sur le chemin de Mohrungen. Néanmoins, comme ses troupes, disséminées dans divers campements, furent entraînées dans des engagements partiels, elles perdirent quelques mille hommes, dont 1500 prisonniers. Les Russes également perdirent environ 2000 des leurs.

Pour reconnaître et apprécier les causes qui firent aboutir à un si pauvre résultat une entreprise tentée avec des forces si considérables et dont le succès semblait aussi assuré, il nous faut jeter encore un coup d'œil sur l'ensemble de l'opération.

Dès le 4, le général L'Estocq, conformément aux ordres reçus, avait fait une démonstration du côté de Braunsberg et de Stegehnen, avec une partie de son corps, tandis que la division Rembow, après s'être portée de Mehlsack, par Wuhsen, contre la tête de pont de Spanden, s'était repliée, sur un contre-ordre de Bennigsen.

Le 5, cette division renouvela sa tentative, et le corps de Kamensky, près de Lilienthal, eut ordre de se tenir prêt à soutenir l'attaque.

La tête de pont de Spanden était occupée par la brigade du général Frère. Bernadotte, mis sur ses gardes par l'alerte de la veille, fit placer une brigade d'infanterie à Deutschdorf, et une autre entre Schloditten et Spanden; une division de dragons accourut également vers le point menacé, et le 17e dragons fut poussé en avant jusque sur la rivière, avec ordre de poursuivre l'ennemi aussitôt que, son attaque repoussée, il se mettrait en retraite. Le feu fut des plus vifs; Rembow fit jouer contre la tête de pont 29 bouches à feu et ramena plusieurs fois ses troupes à l'attaque : mais elles furent constamment repoussées. La division, après avoir perdu quelques centaines d'hommes, se replia sur Mehlsack. Ce n'était pas une entreprise facile que d'enlever un retranchement aussi judicieusement établi que vigoureusement défendu; et, en supposant même qu'on eût réussi, la prise de cette tête de pont aurait été de peu de conséquence pour l'opération principale. Il y avait moyen de retenir le premier corps autrement que par ces sanglantes attaques, et, si l'on tenait absolument à traverser la Passarge, fallait-il donc que ce fût justement sur le point où le passage était le plus difficile? Cette rivière, quand ses eaux ne sont pas très élevées, peut être

franchie sur beaucoup de points sans pont, et l'on y passe même à gué avec des charrettes de foin : les sacrifices faits à Spanden étaient donc inutiles. Ney une fois battu, les Français auraient certainement abandonné la Passarge, et dans le cas contraire la prise de la tête de pont ne menait à rien. La possession de ce retranchement était donc sans aucune valeur pour les Prussiens ; mais, en admettant qu'il fût nécessaire de tenter l'attaque, on ne pouvait assurément la préparer d'une manière plus inepte qu'en faisant une démonstration qui donnait l'alarme à l'ennemi, pour se retirer ensuite et revenir le lendemain.

Suivant les dispositions de combat, Dochtorow devait chasser de la rive droite de la Passarge les postes du corps de Soult, prendre position à Elditten et empêcher ainsi ce corps d'aller au secours de Ney. Comme les Prussiens, il fit contre les retranchements français une attaque sanglante, dont le succès complet aurait peu fait pour celui de l'opération principale, et qui ne réussit même qu'à demi. La prise de la redoute de Lomitten, à laquelle contribuèrent quelques bataillons, 5 escadrons et 4 bouches à feu de la garde russe, coûta beaucoup de monde, et l'on ne put enlever à l'ennemi la tête de pont d'Elditten, sur le chemin de Liebstadt à Guttstadt. Le sacrifice de plusieurs centaines de braves soldats ne porta pas le moindre fruit, et il semble que ce corps eût bien mieux rempli sa mission en masquant le poste de Lomitten et en se postant avec le gros devant Elditten. Au lieu de cela, le corps passa la nuit près de Lomitten, ne laissant sur le point le plus important qu'un faible détachement. Pendant que la droite des Alliés faisait ces inutiles sacrifices, le gros de leur ar-

mée ne se hâtait nullement d'exécuter ce qui, en définitive, était l'objet de tous ces mouvements.

Bagration avait enlevé le village d'Altkirch, derrière lequel il rencontra une résistance opiniâtre qui aurait pu devenir la ruine des Français, si le gros avait marché en avant sans s'arrêter, et que la gauche eût pris part au combat, comme la disposition le lui prescrivait. Mais l'avant-garde, capable par le nombre de tenir seule tête à l'ennemi, préféra attendre que le gros lui envoyât un renfort qui vint trop tard de Pétersdorf. Des mésintelligences personnelles gâtèrent complétement cette journée : car il est évident que jamais on ne pouvait trouver une occasion plus belle d'user d'une grande supériorité numérique pour accabler isolément une partie de l'armée ennemie. Il n'y avait pour cela qu'à diriger immédiatement sur Ankendorf les troupes qui arrivaient à Pétersdorf, afin de couper la route de Guttstadt à Deppen et à Mohrungen; 140 escadrons de belle cavalerie n'attendaient qu'un souffle vivifiant pour prendre part à une action où il y avait beaucoup à gagner et rien à risquer. Que cette cavalerie se fût seulement montrée dans le voisinage d'Ankendorf, au lieu de former des lignes de statues, et jamais Ney ne serait parvenu à Deppen; il est hors de doute que l'illustre maréchal se serait vaillamment défendu, mais, quant à marcher sur la Passarge, il se serait vu forcé d'y renoncer, pour chercher son salut vers le sud, du côté d'Allenstein, où un pays boisé aurait favorisé sa retraite, mais où les corps de Gotchakow et de Platow auraient pu aussi concourir activement à sa ruine.

Au lieu d'agir ainsi, les différentes colonnes se rallièrent sur Quetz, où on laissa l'avant-garde, tandis que l'armée

prenait position entre le lac de Neuendorf et le village de Glottau, dans lequel Bennigsen établit son quartier-général. A 3 heures de l'après-midi tout fut fini; Rembow resta à Mehlsack, ayant ses avant-postes près de Wuhsen; Dochtorow était à Lomitten, et Kamensky se porta sur Mehlsack.

Ney passa la nuit à Ankendorf. Le 6, l'avant-garde marcha à l'attaque, la colonne de gauche faisant inutilement le tour du lac de Quetz, au lieu de se porter droit sur Ankendorf, en le laissant à gauche. L'armée suivit l'avant-garde. Ney, après avoir repoussé la première attaque, se replia par Heiligenthal, où il fit face à l'ennemi encore une fois, puis se dirigea sur Deppen et repassa la Passarge sans être inquiété. Quant à la grande masse de cavalerie russe, les Français ne s'aperçurent de sa présence que parce qu'ils la virent se déployer dans le lointain, les Russes l'ayant plusieurs fois fait mettre en bataille sur des éminences où cette manœuvre fait un bel effet, comme s'ils s'étaient imaginé qu'on pouvait suppléer au défaut d'action par de splendides décorations.

Bagration suivit l'ennemi sur les bords de cette fameuse Passarge ; ses chasseurs la franchirent aussitôt : mais le passage de ce nouveau Rubicon n'était pas dans les idées du général russe. On rappela les troupes et on mit l'avant-garde en position le long de la rive droite. L'armée campa près de Deppen et de Heiligenthal, ayant Gotchakof en réserve à Knopen, non loin de Guttstadt ; Dochtorow fut également ramené sur le gros.

L'armée resta dans cette position jusqu'au 7 au soir, pendant que le général en chef, se rendant à Guttstadt, probablement pour affaires d'approvisionnement, lais-

sait le commandement au grand-duc Constantin. Tous ceux qui avaient cru qu'il s'agissait dans cette opération de faire une vigoureuse attaque contre l'ennemi avant qu'il eût concentré toutes ces forces durent être fort étonnés de la tournure que prenaient les choses. Des avant-postes russes on voyait distinctement des mouvements de troupes s'effectuer de l'autre côté de la Passarge ; de nombreux corps de cavalerie semblaient se diriger vers Liebstadt, et tout soldat qui avait jamais entendu parler de Napoléon devait être bien convaincu que l'Empereur mettrait cette journée à profit pour l'accomplissement de ses projets, au lieu de la perdre à ne rien faire. Ceux qui, dans l'armée russe, se prétendaient informés des plans de leur général, assuraient que l'armée allait prendre sur sa gauche, afin d'aller attaquer à Allenstein le corps de Davoust, qu'on faisait observer par un détachement placé à Münsterberg.

Cet espoir consolait un peu l'armée des négligences des jours précédents, et soutenait cette force morale que tout mouvement en avant inspire aux troupes. Mais dès le soir même l'armée fut ramenée à Quetz, et le quartier-général à Glottau. On y resta jusqu'au 8 vers midi ; alors, apprenant que Soult avait franchi la Passarge à Elditten et se dirigeait vers Wolfsdorf, sur la route de Guttstadt, on fit encore reculer l'armée jusqu'à ce dernier endroit. Bagration eut ordre de se rendre à Quetz ; Gotchakow fut détaché sur Heilsberg, pour occuper la position qui s'y trouve ; un détachement de 5 bataillons, 5 escadrons, 1 poulk de Cosaques et 6 bouches à feu, occupa le poste de Launau, considéré comme important pour la position de Heilsberg.

Kamensky apprit également à Mehlsack la marche du corps de Soult, qui le coupait de l'armée russe. Avec son corps de 11,000 hommes environ, y compris la division Rembow, il pouvait d'autant moins tenter une entreprise isolée, que le gros de l'armée, qui aurait très bien pu attaquer Soult, s'était retiré sur Guttstadt aussitôt que la nouvelle du passage des Français lui fut parvenue. Kamensky avait donc à choisir entre l'armée principale et le corps de L'Estocq, étant forcé de renoncer à ses communications avec l'un ou avec l'autre. Croyant que l'armée russe allait prochainement livrer une bataille décisive, et plein d'un zèle fort louable, il résolut de se porter sur Guttstadt, en laissant, pour couvrir la gauche de L'Estocq, un détachement de 3 bataillons et 8 escadrons, qui devait, s'il était serré de trop près, se replier sur Zinten. Il expédia à L'Estocq un officier porteur de cette décision, et se mit en marche à 10 heures du soir, avec 21 bataillons et 27 escadrons, pour gagner Guttstadt par Wormdit. Le lendemain matin, son avant-garde donna sur les Français près de Dietrichsdorf. Obligé de retourner sur Wormdit, Kamensky y soutint un engagement insignifiant, et rejoignit le 10, à Heilsberg, l'armée russe, qui s'y était retirée le 9 pendant un engagement meurtrier soutenu par Bagration, dont l'infanterie essuya des pertes considérables. Les Français avaient repris une vigoureuse offensive.

C'était le 5 au soir que Napoléon avait reçu dans son quartier-général de Finkenstein le premier avis des mouvements de l'ennemi. Il revenait de visiter Dantzig et de passer en revue le 8e et le 10e corps d'armée. Ces deux corps reçurent aussitôt l'ordre de prendre dans les magasins de Ma-

rienbourg 4 jours de pain, et de se faire suivre d'un approvisionnement égal. Ils se mirent en marche le 6 et atteignirent le 8 la Passarge, où Napoléon lui-même avait rejoint le 7 le corps de Ney. Le 9 juin, le 4e, le 6e, le 10e corps, la garde impériale et la plus grande partie de la cavalerie de réserve étaient réunis près de Guttstadt et chassaient Bagration de sa position. Celui-ci se retira en passant l'Alle sur 4 ponts ; son infanterie de ligne, son artillerie et sa cavalerie parvinrent à gagner sans de trop grandes pertes les bois de la rive droite; mais les chasseurs furent sabrés par la cavalerie française, qui mit plusieurs régiments en fort mauvais état.

Le gros de l'armée russe arriva tard dans la soirée dans la position de Heilsberg. Bagration demeura pendant la nuit près de Reichenberg, sur la rive droite de l'Alle, d'où il ne repassa sur la gauche que le lendemain, pour recevoir le détachement posté à Launau, et qui dans la matinée du 10 avait encore été renforcé de 6 bataillons, 5 escadrons et quelques bouches à feu. L'armée russe était revenue au même point où elle s'était réunie quelques jours auparavant, sans qu'il y eût eu rien de fait pour s'assurer un avantage quelconque, sinon une victoire.

Dans l'examen de ces divers événements nous avons à peine trouvé quelque occasion de parler de la cavalerie en particulier; il semblerait que, sortant de notre sujet spécial et perdant de vue le plan de notre ouvrage, nous nous soyons engagé dans une description générale de la guerre. Mais nous avons déjà exposé ci-dessus les motifs qui nous ont déterminé à être ici plus explicite que de coutume, un récit un peu plus circonstancié de cette campagne nous paraissant utile pour notre but même. Rappelons ici ce

que nous avons déjà montré plusieurs fois, ce qui se répète partout et à toutes les époques, un fait dont les campagnes de la guerre de Sept-Ans, notamment celles de 1757 et 1758, les plus brillantes dans l'histoire de la cavalerie, nous offrent de nombreux exemples : c'est que la plus forte et la plus brave cavalerie n'a guère l'espoir d'agir avec éclat et avec vigueur, lorsque le général en chef regarde comme le but suprême de ses efforts de repousser l'attaque de l'ennemi et de conserver sa position : c'est qu'enfin dans les batailles défensives la participation de la cavalerie ne dépend que de circonstances qui sont en dehors de la volonté et du pouvoir du général.

Tel fut, en effet, le sort des 205 escadrons russes et des 27 escadrons prussiens qui, le 10 juin, attendaient dans la position de Heilsberg l'attaque des Français. Les occasions de faire sentir à l'ennemi leur supériorité en choisissant elle-même le lieu et le moment de l'attaque avaient été manquées le 5, le 6 et le 7 juin ; maintenant cela dépendait de l'ennemi de la faire battre où et comment il lui conviendrait.

On a adressé bien des reproches à Bennigsen à propos du choix de cette position de Heilsberg. Ainsi on a dit que la route de Kœnigsberg par Landsberg n'était pas défendue, et que l'armée russe, séparée en deux par l'Alle, avait le gros de ses forces sur la rive droite, où une attaque des Français était le moins probable, puisque toute leur armée se trouvait sur la rive gauche.

Bataille de Heilsberg.

La petite ville de Heilsberg est située sur la rive gauche

de l'Alle ; le bailliage, réuni à la ville par une rue bordée de granges et de petites maisons, se trouve sur la droite, dont les hauteurs commandent la rive gauche et le pays voisin. Ces hauteurs avaient été fortifiées avec soin à l'aide de retranchements qu'on fit occuper le 10 juin par la 2e division, qui avait beaucoup souffert dans les engagements des jours précédents. En outre, on établit sur la droite la garde russe, et plus tard on y fit encore passer le corps de Bagration. Le gros de l'armée, formé de la 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e et 14e division, avec près de 200 escadrons de cavalerie dont 27 de Prussiens, fut mis en position sur la rive droite de l'Alle, entre Heilsberg et Grossendorf, l'aile droite recourbée en arrière vers Konegen. Trois redoutes servaient de points d'appui à l'infanterie, qui, à part les garnisons des redoutes, une réserve de 12 bataillons et les chasseurs poussés en avant, était formée sur deux lignes, la première composée des 1er et 3e bataillons de chaque régiment, déployés en bataille, la seconde composée des 2es bataillons placés en colonnes serrées derrière les intervalles. Presque toute la cavalerie était sur l'aile droite; la cavalerie prussienne tout près de l'infanterie, la cavalerie russe plus en arrière, formée sur deux lignes avec une forte réserve, faisant face au village de Grossendorf, et les Cosaques, qui formaient l'extrême droite, s'étendant jusque vers Konegen.

Le village de Grossendorf est situé à une petite lieue au nord de Heilsberg, sur le chemin qui mène à Eylau. Devant le village, du côté de Heilsberg, s'étend un lac d'environ 2000 pas de long du nord au sud, et dont la plus grande largeur est d'environ 1000 pas. Du lac sort au sud-ouest un petit ruisseau, appelé Speibach, qui, à une demi-

lieue de son origine, se réunit à un autre ruisseau et se rend dans l'Alle, en passant devant le village de Ladwen et décrivant un arc de cercle qui tourne au Sud ; il atteint cette rivière à une lieue au-dessus de Heilsberg, après avoir coupé la route de cette ville à Güttstadt, par Launau et Beverniken. Entre Lawden et Grossendorf, ce ruisseau est bordé de quelques petits bois sur la rive gauche. Le reste de l'espace compris entre le Speibach et l'Alle, jusqu'à l'Elmbach, qui se jette dans l'Alle, près de Konegen, est un terrain ouvert formant un plateau peu élevé, surmonté de quelques éminences arrondies et sillonné par quelques dépressions, et dont les bords forment en partie des escarpements assez brusques du côté de l'Alle. Tous les chemins qui, sur la rive gauche de l'Alle, conduisent à cette position, traversent le Speibach. Le chemin d'Eylau passe entre le lac de Grossendorf et le petit lac de Konegen ; celui de Bartenstein longe la rive droite de l'Alle, sur laquelle on avait jeté plusieurs ponts. La position retranchée près du bailliage était tout à fait propre à assurer la retraite, que pouvait en outre protéger le Semsebach, qui se jette dans l'Alle sur la droite, tout près de Heilsberg. Les avantages du terrain, augmentés encore par des retranchements, étaient assez considérables de ce côté, pour attendre avec confiance une attaque par la rive droite du côté de Guttstadt. Au delà du Speibach, la route de Wormdit et de Liebstadt, en longeant l'Alle, traverse plusieurs sections de terrains assez importantes, d'abord à Beverniken, puis à Launau. Derrière Launau commence la forêt qui se lie presque sans interruption à celles qui sont au nord de Heilsberg et qui, à la distance d'une à deux lieues, traçaient un arc autour de la position des Russes. Cette dernière circonstance

offrait à l'ennemi un double avantage : celui de pouvoir faire ses dispositions d'attaque sans être ni découvert ni troublé, et celui de mettre ses troupes en sûreté, si son attaque était repoussée, et de couvrir ses dispositions ultérieures.

Cet examen de la position, dont nous n'avons pas besoin d'indiquer le détail, nous fait comprendre le motif de la conduite de Bennigsen. Ce motif, c'est que ce général, en réunissant toutes ses forces dans une position incontestablement avantageuse pour une bataille défensive et où il les avait en quelque sorte sous la main, se fiait sur la bravoure de ses troupes, et se flattait que leur vigoureuse résistance parviendrait à conserver le champ de bataille comme à Eylau et à Pultusk. Voilà où se bornaient ses vues, ses plans et ses espérances. Comment expliquer sans cela qu'il se décidât à attendre la bataille dans cet endroit, quand il fallait maintenant la livrer à toute l'armée française avec les mêmes forces qui, quelques jours auparavant, s'étaient contentées d'une faible tentative contre le quart à peine de cette armée à Guttstadt et à Ankendorf?

Il y a peu de combats considérables dans nos guerres modernes, dont il soit aussi facile de tracer en quelques lignes un récit fidèle et suffisant, que le combat soutenu le 10 juin par l'armée russe, dans les positions que nous venons d'indiquer.

Le 9, Napoléon avait concentré près de Guttstadt le 3e, le 5e, le 6e, le 8e, le 10e corps, la garde impériale et la majeure partie de la cavalerie de réserve. Le 10, ces forces se portèrent dans la direction de Heilsberg, où se rendait également de Wormdit le 4e corps (Soult); un détachement fut laissé à Guttstadt. Le détachement russe posté à

Launau (11 bataillons, 10 escadrons, 1 poulk de Cosaques), sous les généraux Lwow et Barasdin, fut rejeté sur Beverniken, où Bagration le reçut derrière le Speibach. Mais Soult, secondé par trois divisions de cavalerie commandées par Murat, attaqua vivement le corps de Bagration lui-même et l'obligea de se replier sur Heilsberg, en lui faisant essuyer des pertes considérables.

La cavalerie française tournait le village de Langwiese, tandis que son artillerie faisait contre la position des Russes un feu meurtrier. Bagration ayant envoyé sa cavalerie au devant de celle de l'ennemi, la vit culbutée ; il avait d'autant moins compté pouvoir tenir longtemps dans sa position, que l'ennemi paraissait en force à Launau, et qu'évidemment le gros des forces françaises était dirigé contre lui ; en outre, ses troupes, qui avaient sans cesse été au feu dans les engagements des jours précédents, lorsque le gros de l'armée ne faisait rien du tout, étaient harassées de fatigue. Il se retira donc en repassant le Speibach. Avant que sa retraite ne fût achevée, Bennigsen envoya à sa rencontre un corps de 25 escadrons sous le général Uwarow, qui s'avança sur deux colonnes. Celle de droite se dirigea sur le village de Lawden ; mais, le trouvant déjà occupé par l'ennemi, elle se retira sans coup férir, n'osant, dans ces circonstances, tenter le passage du ruisseau. L'autre colonne, commandée par le général Koschin, franchit le Speibach par le chemin de Beverniken. Elle trouva le corps de Bagration déjà vaincu ; néanmoins elle tourna aussitôt à droite, chargea bravement la cavalerie française, et parvint au moins à donner à Bagration le temps de passer le ruisseau et de remettre ses troupes en ordre, vigoureusement secondé par une batterie que

le grand-duc Constantin fit avancer sur la rive droite de l'Alle. Le général Koschin, qui s'était déjà distingué à Pultusk, mourut dans cette affaire de la mort des braves, et la troupe relativement faible qu'il commandait (un peu plus de 1,000 chevaux) sauva certainement le corps de Bagration d'une déroute complète. Ce corps fut enfin rappelé sur la rive droite de l'Alle par le bailliage de Heilsberg. Il était 4 heures passées, lorsque les Français eurent obtenu ces avantages, et se disposèrent sur le Speibach à faire l'attaque de la position principale des Russes.

Ignorant les dispositions prises par Napoléon, nous devons nous borner à les indiquer telles que les rapports les ont fait connaître et qu'on les vit se réaliser du côté des Russes. Probablement il croyait que la majeure partie de l'armée était sur la rive droite de l'Alle, et ne comptait pas rencontrer sur la rive gauche une résistance aussi ferme. Peut-être aussi son esprit, ennemi des demi-mesures, le poussa-t-il à tenter un coup décisif qui pouvait lui procurer des avantages considérables s'il réussissait, tandis que, s'il échouait, il avait la certitude de ne pas le voir retomber sur lui-même et d'en être quitte, tout au plus, pour une perte d'hommes.

Le 4e et le 10e corps, une partie de la garde et de la cavalerie, s'avancèrent, vers 5 heures du soir, contre la position de l'armée russe, pendant que les autres corps, encore en arrière, se formaient dans le voisinage de Beverniken et de Langwiese, à mesure qu'ils arrivaient.

Le 4e corps (divisions Saint-Hilaire, Leval et Legrand) se porta contre le centre des Russes; il était suivi de la division de cuirassiers d'Espagne, de la division de dragons de Latour-Maubourg et d'une brigade de cavalerie

légère allemande. En même temps, le 10e corps s'établissait dans le bois de Lawden après en avoir chassé les Russes. Les fusiliers de la garde, commandés par Savary, soutenaient la division Saint-Hilaire. Sans tenir compte du feu terrible que faisaient les Russes, ces braves troupes pénétrèrent jusqu'à la redoute du milieu, derrière laquelle était rangé le corps du général Kamensky avec 5 escadrons de houlans prussiens. A quelque distance de ce corps se tenait le reste de la cavalerie prussienne, et plus en arrière la masse principale de la cavalerie russe, comme nous l'avons déjà expliqué.

Kamensky crut saisir un moment où la cavalerie devait agir : il ordonna au commandant des 5 escadrons de houlans de charger. Son idée fut, sans aucun doute, qu'on devait dans ce moment faire donner un corps considérable de cavalerie, mais la cavalerie russe n'était pas placée sous ses ordres, et la cavalerie prussienne ne reçut l'ordre d'attaquer que partiellement et d'une manière vague, sans que son action fût réglée par aucune disposition positive.

Les 5 escadrons de houlans, forts à peine de 300 chevaux, le régiment s'étant notablement fondu par la désertion des Polonais, se portèrent au trot contre une masse d'infanterie française qui s'avançait sur plusieurs colonnes. Reçus par une vive fusillade, ils tournèrent bride et furent vivement ramenés par la cavalerie française.

Dans ce moment, soit par une erreur, soit par la faute de quelque officier, l'artillerie russe fut retirée de la redoute du milieu, où les Français pénétrèrent aussitôt. Mais ils ne gardèrent pas longtemps leur conquête, car les cris de *vive l'Empereur !* retentissaient encore que déjà la brigade du général Warnek rentrait dans la redoute et en

chassait les Français par une vigoureuse charge à la baïonette : de nombreux cadavres jonchaient le sol du retranchement, prouvant que la baïonette ne fut pas en cette occasion une simple *manière de parler;* Warnek lui-même y perdit la vie.

Pendant que l'infanterie se battait vaillamment sur ce point, les cuirassiers du général d'Espagne étaient arrivés de Lawden. Le 2e bataillon du régiment des houlans prussiens se rallia sous la protection du 1er bataillon et du régiment de dragons de Zieten. Ces deux régiments chargèrent les cuirassiers français, qui s'avançaient au pas, en bon ordre et serrés en masse. Il y eut un engagement des plus vifs qui finit par la retraite des cuirassiers, refoulés avec une perte notable jusqu'au bois de Lawden. Le régiment de Zieten se distingua principalement dans ce combat, en culbutant encore les tirailleurs du 10e corps, accourus pour soutenir les cuirassiers. Il arrive souvent que dans les combats de cavalerie l'un des deux adversaires tourne bride avant que le choc ait lieu, et beaucoup de gens s'imaginent qu'en règle générale il en est ainsi ; mais l'engagement dont nous parlons ici est une preuve du contraire : on se battit avec acharnement avant que les Français cédassent le terrain, et il y eut des blessures à foison. Les *Victoires et Conquêtes* (XVII, page 164) parlent d'un officier français qui reçut 52 blessures ; le capitaine Gebhardt, du régiment des houlans, en avait reçu pour sa part 20 et quelques ; armé d'une lance, contrairement à l'habitude des officiers, il s'en était vaillamment escrimé jusqu'à ce qu'elle se rompit entre ses mains : se servant alors du reste de la lance comme d'une massue, il frappait à coup redoublés sur les casques et les crânes des cuiras-

siers, jusqu'à ce que l'un d'eux le renversa lui-même de son cheval d'un coup de latte. Des deux côtés on se battit vaillamment : les Français avec l'acharnement de cette confiance que donne l'habitude de vaincre ; les Prussiens avec une sorte de rage, s'obstinant à faire plier sous leurs efforts ces fiers ennemis qui avaient ruiné et leur armée et leur patrie. Mais le plus beau fait d'armes de cette affaire fut accompli par les deux escadrons de hussards de Prittwitz, commandés par le major Cosel ; cette troupe exécuta ce que Kamensky avait demandé aux houlans, saisissant, il est vrai, un moment plus favorable. Au moment où l'infanterie qui avait repoussé les houlans et enlevé la redoute, en était chassée par l'infanterie russe, les deux escadrons de hussards la chargèrent vigoureusement, la rompirent, et sabrèrent un bataillon du 55e régiment ; enfin, après avoir encore repoussé la cavalerie légère française, qui venait au secours de son infanterie, ils se replièrent sur les lignes russes en laissant plus de 30 des leurs sur le terrain ; mais leur retraite se fit dans le meilleur ordre et des applaudissements bruyants les accueillirent.

Le combat, qui s'était engagé le long de la position principale vers 5 heures, cessa vers 9 heures du soir. Ce ne fut point une bataille décisive ; cependant on pouvait féliciter le général russe d'avoir pu résister. Mais le chef de l'armée française, loin d'avoir rien perdu à cette affaire, y avait vu seulement retarder un peu l'exécution de ses plans, auxquels il était moins que jamais disposé à renoncer.

Si nous n'avons parlé de la cavalerie russe que dans l'indication des dispositions prises pour la bataille, et qu'ensuite il n'a été question cependant que des 27 escadrons prussiens, c'est que réellement la cavalerie russe, réunie

en masse sur l'aile droite, ne fit absolument rien ; elle assista, en témoin oisif, à une bataille d'infanterie où la cavalerie prussienne, séparée de celle des Russes, se trouva engagée en quelque sorte par hasard et sur les ordres seuls de Kamensky. Tout cela tint à la première ordonnance de l'armée, qui ne saurait assurément servir de modèle en ce genre. Jamais on ne trouvera dans nos écrits qu'il faille concentrer la cavalerie en masses nombreuses, pour n'en rien faire; cette concentration peut quelquefois nuire à l'action de la cavalerie; mais c'est là une exception qui ne saurait nullement infirmer le principe.

Le 11 juin, l'empereur des Français rangea son armée en bataille pour le cas où l'ennemi, essayant de tenter une seconde fois le sort des combats, viendrait l'attaquer à son tour. Il s'étendit sur sa gauche et poussa le corps de Davoust et quelque cavalerie en avant vers Grossendorf, sur le chemin d'Eylau. Bennigsen garda sa position de la veille, mais il détacha Kamensky avec son corps et la cavalerie prussienne, avec ordre de se porter sur Eylau par Bartenstein et de rejoindre de là le corps de L'Estocq. Le départ de ce détachement nécessita quelques changements. La garde et la 2e division passèrent sur la rive gauche de l'Alle et formèrent alors la réserve, tandis que les troupes qui formaient la réserve la veille entrèrent en ligne. Les deux armées restèrent ainsi dans leurs positions respectives jusqu'à 9 heures du soir, où les Russes se mirent en retraite sur Bartenstein, en repassant l'Alle et sans être aucunement inquiétés.

Le corps de L'Estocq, quittant Heiligenbeil le 12, se retira également par Zinten sur Kœnigsberg, afin de prendre les devants sur le 1er corps français, commandé par Vic-

tor, qui avait marché par Spanden sur Mehlsack. Le 13, L'Estocq et Kamensky firent leur jonction à Ludwigswalde, où le corps russe s'était rendu à marches forcées par Eylau et Uderwangen.

Ces mouvements des Alliés avaient été dictés par la conviction que dès le 11 juin un corps français considérable était en marche sur Kœnigsberg. Cette idée, quoique confirmée par plusieurs reconnaissances, était erronée : car le 12 juin, le gros de l'armée française était encore à Heilsberg, Davoust à Grossendorf, et le 1er corps en marche de Mehlsack sur Eylau, où il fit sa jonction avec l'armée le 12.

Ce ne fut que le 13 juin que le grand-duc de Berg eut ordre de se porter en avant par la route directe d'Eylau, avec la majeure partie de la cavalerie de réserve, afin de passer le Frisching à Gross-Lauth et de pousser sur Kœnigsberg. Il fut suivi du 3e corps, tandis que le 4e marchait sur Kreutzbourg. Le but de Napoléon était d'attaquer le corps de L'Estocq avant qu'il eût le temps d'atteindre Kœnigsberg, de le défaire et de s'emparer alors de cette ville sans rencontrer de résistance sérieuse.

L'Estocq prit position d'abord à Gollau, puis à Karschau. Soixante-neuf escadrons de cavalerie prussienne, qui s'y trouvaient réunis, furent rangés en bataille pour essayer encore une lutte contre les troupes de Murat, le terrain entre Gollau, Ludwigswalde et Karschau, paraissant propre à servir de champ de bataille à cette cavalerie. Mais les Français s'avancèrent avec prudence. Le général L'Estocq, craignant, si la supériorité numérique de l'ennemi donnait une tournure fâcheuse à l'affaire, de ne plus être à même de défendre Kœnigsberg, privé d'ailleurs de toute espèce de nouvelles de la grande armée russe, jugea plus prudent

d'éviter un engagement sérieux. Il n'y eut donc là qu'une petite affaire d'arrière-garde. La dernière occasion qui s'offrit à la cavalerie prussienne de faire quelque chose de notable se perdit par le concours de circonstances fâcheuses, et l'on battit en retraite derrière le fossé qui entoure du côté du sud les faubourgs et le voisinage immédiat de la ville. Cette retraite ne se fit pas sans quelque désordre, ni sans perte : 3 escadrons de hussards, entre autres, qui depuis le premier engagement, à Schleitz, avaient fait toute la campagne et qu'on avait détachés en avant sur Brandenbourg, furent coupés et fait prisonniers.

Dans la matinée du 12 juin, après que les Russes se furent retirés, les Français occupèrent Heilsberg et rétablirent les ponts sur l'Alle. Deux brigades de cavalerie légère, soutenues par une division de dragons, suivirent l'arrière-garde russe sur la rive droite de l'Alle, du côté de Bartenstein. Quelques bataillons saxons restèrent à Heilsberg et aux environs. L'armée, quittant ses campements de Lawden et du voisinage, se porta sur Eylau, d'où Soult, Davoust et Murat marchèrent sur Kœnigsberg, comme il a été dit. Le 13, Lannes se porta par Domnau du côté de Friedland, avec le 10e corps et 2 divisions de cavalerie; Mortier avec le 8e corps fut dirigé sur Polpasch ; Ney avec le 6e corps sur Lampasch (l'un et l'autre entre Eylau et Domnau); Victor, avec le 1er corps, et la garde impériale, restèrent à Eylau près de la route de Bartenstein. Le soir, Latour-Maubourg passa sur la rive gauche de l'Alle, après que les Russes eurent évacué Schippenbeil, et fit sa jonction avec Lannes à Bothkeim, entre Domnau et Friedland. L'avant-garde de Lannes, formée par une brigade de cavalerie légère et quelques escadrons de cuirassiers saxons,

en tout 8 escadrons, s'avança jusqu'à Friedland : mais elle en fut chassée par l'avant-garde russe et ramenée jusqu'à Georgenau.

Voici comment cette rencontre s'explique : Bennigsen, après avoir pris position avec son armée, le 13 au point du jour, entre Romsdorf et Honigbaum, près de Schippenbeil, avait envoyé en avant, du côté de Friedland, le prince Galitzin avec 15 escadrons et 4 bouches à feu. La cavalerie de la garde le suivait, de sorte que ce général se trouvait à 5 heures du soir à Friedland, en face des 8 escadrons français, avec 32 escadrons et 20 pièces d'artillerie à cheval. Les Français furent repoussés, comme de raison. Les Russes occupèrent le terrain entre Sortlack, Posthenen, Heinrichsdorf et Friedland, sur la rive gauche de l'Alle, sans que personne pût les en empêcher, la faible avant-garde de Lannes ayant été rejetée sur Georgenau. Mais ils ne poussèrent pas plus loin, ce qui pourtant aurait été extrêmement nécessaire : sans doute on négligea cette précaution essentielle parce que l'infanterie de la garde russe, qui formait la tête de l'armée partie de Schippenbeil, n'arriva que le soir fort tard à Friedland, après une marche de plus de 8 lieues; tout le reste de l'armée n'arriva que dans la nuit. Bennigsen arriva de sa personne à Friedland à 8 heures du soir.

Les renseignements sur la position de l'armée française disaient que le général Oudinot, avec 16,000 hommes environ (grenadiers et voltigeurs), se trouvait derrière Posthenen, formant la droite des Français; que 40,000 se trouvaient dans le voisinage de Domnau et autant environ à Eylau, où l'empereur avait son quartier-général.

Ces données, exactes pour le fond, devaient évidem-

ment engager le général russe à se jeter sur le corps ennemi le plus rapproché, d'autant que l'ordre formel de l'empereur Alexandre était de sauver Kœnigsberg, si cela était possible : à cet effet il fallait repasser sur la rive gauche de l'Alle. Voulait-on réellement tenter un coup vigoureux par un retour à l'offensive, il est incontestable qu'on devait se hâter de frapper ; car si Napoléon s'était en effet étendu trop hardiment de manière à toucher Friedland par sa droite, tandis que le gros était à Eylau et à Domnau, et que la gauche menaçait Kœnigsberg, on pouvait être certain qu'en apprenant et en voyant ce qui se passait il prendrait de promptes dispositions pour se concentrer rapidement. Si, au contraire, on craignait de rencontrer trop de difficultés dans l'état de l'armée russe pour porter à l'ennemi divisé un coup rapide avec les forces concentrées, le passage sur la rive gauche de l'Alle était inutile et plein de dangers. En un mot, dès qu'on était résolu de ne se battre que dans des positions défensives, on ne pouvait guère en trouver une plus mauvaise et plus mal choisie que celle de Friedland, adossée à l'Alle. Se mettre en bataille dans cette détestable position, laisser à l'ennemi tout le loisir nécessaire pour se concentrer et faire ses dispositions, attendre ensuite son attaque, se laisser enfermer dans un demi-cercle et faire coucher sur le carreau un quart de l'armée, pour prendre enfin le parti désespéré de regagner la rive droite de l'Alle en se faisant jour à travers l'ennemi les armes à la main, voilà certes des dispositions que personne au monde ne saurait être tenté d'approuver. Les plans de ce genre naissent ordinairement d'une réunion de demi-mesures, et les demi-mesures ne sont guère, le plus souvent, que les pires moitiés des idées diverses entre les-

quelles on balance et qu'on cherche en vain à concilier, pour n'en faire qu'un ensemble déplorable. Ajoutons que, s'il est vrai, comme l'affirme Plotho (1), que le 13 au soir Bennigsen ne s'occupait que de la sécurité du quartier-général, qu'il n'était pas du tout question de bataille, et que le général russe se trouva contre son gré entraîné dans cette lutte décisive, l'expression de demi-mesure est elle-même de moitié trop bénigne pour caractériser ce qui se passait dans l'armée russe.

Bataille de Friedland.

Dans la nuit, l'armée russe défila sur les ponts de l'Alle et se rangea dans la petite plaine devant Friedland, l'aile droite sur le chemin qui conduit le long de la rivière à Allenbourg, la gauche appuyée à l'Alle entre Sortlaken et Friedland, le centre un peu courbé en avant vers Posthenen, sur le chemin de Domnau. De cette manière, les Russes avaient Heinrichsdorf devant leur droite, Posthenen devant leur centre, la grande forêt de Sortlaken devant leur gauche. Le terrain qui s'étendait devant le front de leur armée est inégal et couvert en grande partie de bois; la plaine même que l'armée occupait est coupée par un petit ruisseau, le Mühlenfliess, qui se jette dans l'Alle près de Friedland; quatre passerelles jetées sur ce ruisseau assuraient les communications des deux ailes. Enfin, outre le pont dormant de Friedland, on avait jeté sur l'Alle trois ponts de pontons; mais ces ponts étaient tous trois près de la ville, de sorte qu'une retraite en présence de l'ennemi de-

(1) Campagne de 1806-7, page 161.

vait inévitablement être accompagnée de grandes difficultés, puisqu'on n'arrivait aux ponts qu'en traversant la ville, où chaque obus qui éclatait pouvait faire naître la plus funeste confusion.

La 14e division d'infanterie et 20 escadrons restèrent sur la rive droite. En défalquant ces troupes et quelques détachements, l'armée réunie sur le champ de bataille s'élevait à un peu plus de 60,000 hommes (151 bataillons, 180 escadrons, 19 poulks de Cosaques), distribués comme il suit dans la position que nous venons de décrire. Les régiments d'infanterie de la première ligne avaient leurs 1ers et 3es bataillons déployés en bataille, leurs 2es bataillons en colonne derrière les intervalles. La seconde ligne était composée entièrement de colonnes par bataillons. Un nombreux corps de cavalerie fut posté sur la droite, un autre, plus faible, sur la gauche; le reste, en deux masses, se plaça en réserve derrière l'infanterie. Dix régiments de chasseurs, d'un effectif extrêmement réduit, se logèrent dans la forêt de Sortlaken, dans laquelle les Français, de leur côté, avaient jeté dès le matin plusieurs bataillons. A 9 heures du matin toutes ces dispositions étaient exécutées; elles auraient peut-être été convenables pour attendre une attaque, si le terrain devant le front de l'armée n'eût pas tant favorisé les dispositions et les mouvements de l'ennemi, et si la rivière à laquelle les Russes étaient adossés n'avait pas rendu la retraite excessivement difficile et périlleuse : mais ainsi la bataille se livrait dans les conditions les plus défavorables pour les Russes, dès qu'ils étaient résolus surtout de se tenir sur la défensive.

Jusqu'à 7 heures du matin, Lannes se trouvait seul sur le champ de bataille, n'ayant avec lui que le 7e corps (24

bataillons et une brigade de cavalerie) et 2 divisions de la cavalerie de réserve. Il allongea ses lignes depuis la forêt de Sortlaken, où quelques bataillons tiraillaient avec les chasseurs russes, jusque vers Heinrichsdorf, où il plaça le gros de sa cavalerie, profitant avec habileté des accidents de terrain pour paraître plus fort qu'il n'était en réalité. Son artillerie fut distribuée sur les points les plus convenables, et ce fut à dessein qu'il éparpilla son corps sur un espace de près de 2 lieues, quoique des dispositions analogues n'aient eu que trop souvent de funestes résultats dans des circonstances différentes. Ici, en effet, il ne s'agissait pas, pour les troupes de Lannes, d'attaquer réellement les Russes, mais seulement d'engager le feu, pour ainsi dire, d'occuper l'ennemi pour le retenir dans la position où il se trouvait. L'attaque sérieuse ne devant être faite qu'à l'arrivée des forces qui en étaient chargées, on ne pouvait en demander davantage à un corps aussi faible.

A 7 heures le maréchal Mortier arriva avec le 8e corps et une division de dragons. Ces troupes se lièrent à la gauche de Lannes, qui put alors concentrer davantage son infanterie vers sa droite. A 9 heures ce fut le tour de Ney et de la cavalerie de la garde, qu'accompagnait Napoléon lui-même ; le 6e corps, en deux colonnes, forma le centre de la ligne de bataille, se portant entre la forêt de Bothkeim et Posthenen ; la cavalerie de la garde se plaça sur deux lignes, entre les bois de Bothkeim et de Georgenau.

A ce moment les Russes, ayant achevé de prendre leurs positions, firent un mouvement en avant. La cavalerie de leur droite attaqua la cavalerie française près de Heinrichsdorf et la repoussa ; mais l'infanterie française arrêta

les Russes, qui retournèrent à leur première position. L'artillerie ouvrit son feu sur toute la ligne, mais les Russes perdirent par cette canonnade beaucoup plus de monde que les Français, abrités par les accidents de terrain. Les tirailleurs des deux partis faisaient une fusillade bien nourrie, qui plusieurs fois devint assez sérieuse, particulièrement dans la forêt de Sortlaken. En somme, l'armée russe se maintenait immobile dans sa position pendant que Napoléon faisait presser la marche de ses corps venant de Domnau. Entre 3 et 4 heures de l'après-midi l'infanterie et l'artillerie de la garde, ainsi que le 1er corps, arrivèrent à Posthenen. La garde resta derrière ce village; le 1er corps appuya à droite et se lia au 6e corps.

Dès ce moment, Napoléon avait 70 à 80,000 hommes réunis sur le terrain, les 1er, 6e, 8e et 10e corps d'armée, la garde et 3 divisions de la cavalerie de réserve. Davoust avait également reçu l'ordre de se diriger des environs de Kœnigsberg sur Friedland, pour arrêter les Russes, s'ils parvenaient à s'échapper dans cette direction; mais ce maréchal arriva trop tard pour la bataille, et d'ailleurs les forces réunies auprès de l'empereur étaient plus que suffisantes pour écraser les masses immobiles de l'ennemi.

L'artillerie ayant alors été concentrée en batteries puissantes, 80 bouches à feu furent dirigées contre la gauche des Russes, que Ney eut ordre d'attaquer, appuyé par une division de dragons. Une armée de tirailleurs délogea de la forêt de Sortlaken les chasseurs russes, et à 6 heures Ney marchait sur Friedland. La cavalerie russe de l'aile gauche, commandée par le général Kollogribov, saisit bien le moment où le corps de Ney, s'avançant par échelons, lui prêtait le flanc droit, pour charger; mais la division des

dragons Latour-Maubourg, qui suivait le corps, se forma en un instant, culbuta la cavalerie russe et la refoula jusque sur l'Alle en lui faisant essuyer des pertes sensibles. Une division de la cavalerie de réserve des Russes fit également une tentative contre la gauche du 6e corps sur le Mühlenfliess et mit en désordre la division Bisson : mais les Français, secondés par le 1er corps et par une nombreuse artillerie, reprirent promptement l'avantage; toute la gauche des Russes, avec la réserve postée derrière, fut rejetée de l'autre côté du Mühlenfliess, et les Français pénétrèrent dans Friedland. Le combat s'étant cependant engagé sur toute la ligne, et le feu de l'artillerie française faisant d'effroyables ravages dans les masses russes, de plus en plus agglomérées et resserrées, il ne restait plus à l'armée de Bennigsen qu'un seul parti à prendre, celui de se retirer de l'autre côté de la rivière.

Les troupes qui formaient la droite des Russes, en se mettant en retraite, trouvèrent Friedland occupé par les Français. Elles reprirent la ville, mais ne purent la conserver longtemps. Les ponts furent détruits, le feu prit à la ville; au-dessous il n'y avait point de pont, et toutes les troupes qui se trouvaient encore sur la rive gauche ne pouvaient se soustraire aux coups de l'ennemi qu'en traversant la rivière. On découvrit en face du village de Kloschenen, au-dessous de Friedland, quelques points où l'eau n'avait pas une profondeur trop grande et où les berges de la rivière étaient accessibles. Ce fut par là que les débris de l'armée russe essayèrent de s'échapper, mais une multitude de soldats s'y noyèrent, des batteries entières, une quantité considérable de caissons s'y perdirent. Un corps de cavalerie, commandé par le général Lambert, réussit à

gagner avec 16 bouches à feu le chemin d'Allenbourg et à y passer sur la rive droite. La bataille coûta aux Russes plus de 16,000 hommes. Leur armée avait essuyé une sanglante défaite sur le terrain même où le matin elle aurait pu, avec un peu de résolution, livrer un combat avantageux à un corps français isolé, ou se mettre au moins dans une situation plus favorable pour accepter la bataille. Le soir l'état des choses était tellement désespéré, qu'une grande bravoure put seule sauver les restes de l'armée d'une destruction totale. On fit aux Russes peu de prisonniers, sauf les blessés, tandis que des troupes moins solides se fussent rendues aux Français par bandes.

Quant à l'emploi de la cavalerie dans cette journée, il ne peut guère être question que de la cavalerie française. La cavalerie russe, à part son attaque près de Heinrichsdorf, qui ne fut point appuyée, n'agit que dans les cas extrêmes, lorsqu'elle ne pouvait plus changer le résultat du combat, mais seulement le retarder. Le terrain lui eût été propice, en ce sens que, découvert et uni, il n'opposait aucun obstacle à ses mouvements; mais condamnée, comme le reste de l'armée, à rester immobile en attendant l'attaque des Français, non seulement elle ne tira aucun parti de cet avantage, mais il en résulta même pour elle un redoublement de pertes, les canonniers français ayant dans les belles lignes de cette cavalerie un merveilleux point de mire, et dans le terrain un excellent polygone pour faire rouler et ricocher à l'envi leurs boulets. Que de gens, en voyant une plaine bien unie, s'écrient : ah ! le beau champ de bataille pour la cavalerie ! Certes, ils peuvent avoir raison; mais ce ne sera pas pour l'y laisser immobile, exposée au feu de l'ennemi, et la sacrifier sans nécessité

ni utilité. Les attaques les plus audacieuses sont moins meurtrières que ces sortes de positions : non seulement hommes et chevaux en souffrent et y périssent; mais elles tuent aussi le moral de la troupe. Un corps de cavalerie, qui a inutilement essuyé le feu toute une journée, sans agir, est moins sûr, moins ferme, moins propre à entreprendre quoi que ce soit, qu'un corps qui aurait exécuté dix charges. Assurément il y a des circonstances où l'on ne peut épargner à la cavalerie ces pénibles situations; mais ce doivent être des exceptions et jamais un chef habile ne la destinera, *a priori,* au rôle passif que les Russes jouèrent à Friedland.

Le maréchal Lannes et le général Grouchy, qui commandait la cavalerie française en l'absence de Murat, peuvent revendiquer la gloire d'avoir disposé de cette cavalerie avec une incontestable habileté, soit pour engager la bataille, soit pour soutenir l'infanterie, soit enfin pour contribuer vigoureusement au succès définitif de la journée. Lannes, secondé par le dévouement et la valeur de ses troupes et par l'inaction pusillanime des Russes, fit face glorieusement à une situation difficile. Les Russes, de leur côté, satisfaits de s'être alignés en bataille, s'en tinrent là, ne firent rien pour démentir les pressentiments que faisait naître chez Napoléon l'anniversaire de Marengo, et lui fournirent ainsi l'occasion de remporter un triomphe qui offre plus d'une analogie avec cette journée fameuse.

Après ce désastre de l'armée russe, il fallut évacuer Kœnigsberg. Le corps de L'Estocq et celui de Kamensky se joignirent à l'armée russe près de Schilkupischken, sur la route de Tilsit, après avoir perdu beaucoup de monde par les fatigues des marches forcées. Il n'y eut plus aucun en-

gagement sérieux ; le 18 et le 19 juin l'armée repassa le Niémen à Tilsit ; le 21 on conclut un armistice qui fut suivi de la paix, signée le 9 juillet.

Après la paix de Tilsit les armées françaises se mirent successivement en marche pour la Péninsule Ibérique, où commença l'année suivante une lutte mémorable. Nous ne nous occuperons point d'abord de cette guerre nouvelle, afin de passer de suite à la campagne de 1809, en Bavière et en Autriche, que nous allons examiner à son tour à notre point de vue.



HISTOIRE CRITIQUE

DES

EXPLOITS ET VICISSITUDES

DE LA

CAVALERIE.

Paris. Impr. Lacour et Cie, r. St-Hyacinthe-St-M., 33, et r. Soufflot, 11.

HISTOIRE CRITIQUE

DES

EXPLOITS ET VICISSITUDES

DE LA

CAVALERIE

PENDANT LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE
JUSQU'A L'ARMISTICE DU 4 JUIN 1813.

d'après l'allemand,

PAR

L.-A. UNGER,

Professeur de langue allemande au collége Stanislas.

TOME II.

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE

DE J. CORRÉARD,

LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

Rue Christine, 1.

1849

TABLE DES MATIÈRES.

—

LIVRE TROISIÈME.

CAMPAGNES DE L'EMPIRE (*suite*).

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

LIVRE QUATRIÈME.

CAMPAGNES DE L'EMPIRE (*suite*).

LIVRE CINQUIÈME.

CAMPAGNES DE L'EMPIRE (*suite*).

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

LIVRE SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE.

LIVRE TROISIÈME.

CAMPAGNES DE L'EMPIRE.

(*Suite.*)

CHAPITRE PREMIER.

Guerre de 1809.

I. Campagne de Bavière.

La guerre de 1809 a été trop bien écrite par des hommes parfaitement compétents, pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans autant de détails que nous l'avons fait au chapitre précédent. Nous nous contenterons donc de renvoyer nos lecteurs aux historiens de cette campagne (1), et, revenant à notre première méthode, nous ne nous arrêterons qu'à ce qui intéresse la cavalerie, à ses travaux et à ses succès, à ses revers et à ses exploits.

(1) Au nombre des meilleures relations de cette campagne, il faut mettre les ouvrages des généraux Stutterheim et Valentin.

Au printemps de l'année 1809, lorsque la guerre contre la France fut résolue, l'armée autrichienne, non compris les réserves encore en voie de formation (landwehrs), ni l'insurrection de Hongrie, ni les dépôts des régiments de ligne, se composait de 258 bataillons et 243 escadrons, formant un total de 265,092 hommes, 29,488 chevaux et 791 bouches à feu.

Cette armée était distribuée en 9 corps d'armée et 2 corps de réserve. Les 6 premiers corps et ceux de réserve composaient, sous les ordres de l'archiduc Charles, l'armée principale en Allemagne. Le 7e devait opérer en Pologne, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand; le 8e et 9e, commandés par l'archiduc Jean, étaient destinés à agir en Tyrol et en Italie.

Voici quelle était la composition de ces corps :

I. Armée d'Allemagne.

			Bataillons.	Escadrons.
1er corps,	génér.	Bellegarde,	27	16
2e «	«	Kollowrath,	27	16
3e «	«	prince Hohenzollern,	28	16
4e «	«	Rosenberg,	27	16
5e «	«	archiduc Louis,	28	16
6e «	«	Hiller,	31	24
1er corps de rés.,		prince Lichtenstein,	12	36
2e «	«	Kienmayer,	5	24

Total de l'armée d'Allemagne : 185 bat. 164 esc.
avec 76 batteries comptant ensemble 518 bouches à feu.

En retranchant de ce total 28 batail. et 10 escad. déta-

chés, il restait en forces disponibles pour les opérations actives 157 batail., 154 escadrons et 518 bouches à feu, ou 175,494 hommes et 18,918 chevaux, dont 112,567 h. et 14,118 chevaux sur l'Inn, 44,200 h. et 4,800 chev. en Bohême.

II. En Pologne.

7e corps, commandé par l'archiduc Ferdinand, se composant de 26 bataillons, 44 escadrons, 14 batteries, ou 30,200 hommes, 5,200 chevaux et 94 bouches à feu.

III. Armée d'Italie et du Tyrol.

8e corps : marquis Chasteler, 20 bataillons, 16 escad.

9e corps : comte Giulay, 30 bat., 28 escad., formant un total de 50 bataillons, 44 escadrons et 20 batteries, ou 52,598 hommes, 5,070 chevaux et 160 bouches à feu.

IV. En Croatie.

6 bataillons, 2 escad. et 14 bouches à feu, ou 7,000 h. et 500 chevaux.

La force totale de l'armée autrichienne, en infanterie, cavalerie et artillerie, se montait donc à plus de 300,000 hommes.

La cavalerie, qui faisait à peine un dixième de cette armée, se composait des corps suivants :

8	régiments	de cuirassiers.
6	«	de dragons.
6	«	de chevau-légers.
12	«	de hussards.
3	«	de houlans.
Total : 35	régiments	qui, conformément aux états régle-

mentaires devaient compter, la grosse cavalerie (cuirassiers et dragons), 6 escadrons de 135 chevaux, et la cavalerie légère, 8 escadrons de 149 chevaux, ce qui aurait fait :

11,172 chevaux pour la grosse cavalerie.

25,032 chevaux pour la cavalerie légère.

Ou en tout : 36,204 cavaliers. Mais de ce chiffre il faut défalquer environ 4,000 chevaux pour les cavaliers non encore montés et quelques détachements, de sorte qu'il ne restait réellement sous les drapeaux que 29,488 hommes de cavalerie.

Certainement l'ardeur avec laquelle on avait poussé les armements n'avait pas permis de négliger l'arme de la cavalerie. La Hongrie surtout, ce berceau de la cavalerie légère européenne, se distingua par le zèle que toute la nation mit à fournir et à équiper des troupes de cette arme. L'archiduc primat de Hongrie forma un nouveau régiment de hussards de 1,000 hommes ; le district de Neutra suivit son exemple. En outre l'insurrection hongroise (levée en masse) forma 18 bataillons et 98 escadrons (15,000 chevaux). Enfin, plusieurs magnats ajoutèrent à leurs frais des cinquièmes divisions aux régiments de hussards. Les réserves nationales autrichiennes comptaient en général environ 200,000 hommes d'infanterie et plus de 20,000 cavaliers.

Dans aucun pays de l'Europe la formation d'une nombreuse et bonne cavalerie ne semble devoir rencontrer moins d'obstacles qu'en Hongrie. Il y existe en abondance des chevaux d'une excellente race, particulièrement propres au service de guerre ; la grande majorité de la population mâle se compose de cavaliers exercés, adroits et

hardis, sinon parfaits écuyers; certains grands propriétaires, ayant à leur disposition des hommes et des chevaux par milliers, peuvent fournir, de la première main et tout rassemblés, les éléments qu'ailleurs il faut réunir par des répartitions, des fournitures, des réquisitions, des achats, etc.

Malgré toutes ces ressources, l'organisation de cette cavalerie nationale prit un temps si considérable que la résolution prise par la diète dans l'automne de 1808, relativement à l'insurrection, n'était pas encore entièrement exécutée au printemps de 1809; de la sorte, ces troupes ne purent paraître que l'été sur le théâtre de la guerre, et leur arrivée ne changea presque rien à la proportion entre la cavalerie et l'infanterie, qui demeura en général comme 1 à 10.

On est surtout frappé de cette faiblesse proportionnelle de la cavalerie, si l'on se rappelle qu'en 1796 l'armée autrichienne en Allemagne comptait 47,000 chevaux pour 170,000 hommes d'infanterie, c'est-à-dire, moins de 4 fantassins pour un cavalier; qu'en 1799, l'armée de Souabe avait 64,000 hommes d'infanterie et 26 à 27,000 chevaux, c'est-à-dire, que la cavalerie formait plus du quart des forces totales. S'il n'en fut pas de même en 1809, cela vint de ce que la campagne de 1805 avait presque entièrement ruiné le matériel de la cavalerie. Depuis cette époque on avait à la vérité travaillé avec beaucoup d'activité à rétablir, à augmenter, à perfectionner l'armée; mais l'organisation de la cavalerie offrant, comme partout, des difficultés infiniment plus nombreuses et plus grandes que celle de l'infanterie, c'était cette der-

nière arme qui s'était le plus promptement et le plus complètement refaite.

Un coup d'œil sur les forces dont disposait alors Napoléon nous fera voir que la cavalerie française était cette fois plus nombreuse que dans les guerres précédentes.

En Espagne, il y avait alors, en troupes françaises ou alliées : 269 bataillons, 166 escadrons, ou 160 à 170,000 hommes divisés en 7 corps.

En Allemagne se trouvaient, au printemps 1809;

1° L'armée du Rhin, commandée par Davoust, comptant 4 divisions d'infanterie (74 bataillons), 3 divisions de cuirassiers et 1 division de cavalerie légère (86 escadrons). L'escadron de grosse cavalerie étant de 190 chevaux, et celui de cavalerie légère de 144 chevaux, cela formait un total d'environ 45,000 hommes d'infanterie et 16,000 de cavalerie. Ces troupes se dirigeaient de leurs cantonnements de Westphalie et de Franconie sur Ratisbonne, par le Haut-Palatinat.

2° Le corps d'Oudinot : 2 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie légère, ou 20 bataillons et 2,000 chevaux, marchant du pays de Hanau vers le Lech.

3° 4 divisions d'infanterie, qui, en marche pour l'Espagne, avaient reçu, à Lyon, l'ordre de revenir en Allemagne. Elles passèrent le Rhin vers le milieu de mars, arrivèrent sur l'Iller vers la fin du même mois, et formèrent, avec les Badois et les Hessois, le corps de Masséna.

4° 1 division d'infanterie (Dupas), venant de Hambourg, et la légion portugaise, formée à Toulouse. Ces troupes formèrent plus tard, avec une partie de l'armée du Rhin, le corps de Lannes.

5° Les troupes de la confédération du Rhin, savoir : Ba-

varois, 24,000 hommes d'infanterie et 3,000 chevaux; Saxons, 12,000 hommes et 2,000 chevaux; Wurtembergeois, Badois et Hessois, 10,000 hommes et 2,000 chevaux.

Toutes ces troupes, présentes en Allemagne, formaient un total d'environ 140,000 hommes d'infanterie et 24,000 cavaliers, dont 140,000 hommes de toutes armes se trouvaient en Bavière au moment où la guerre fut déclarée.

En Italie, les forces françaises étaient d'à peu près 50,000 hommes, y compris dix régiments de cavalerie.

Le 10 avril, l'armée principale autrichienne (3e, 4e, 5e, 6e corps et réserve) franchit l'Inn et se porta vers l'Isar; le même jour, les deux corps qui étaient en Bohème, sous les ordres du général Bellegarde, passèrent la frontière et marchèrent vers la Naab,

Le 16 avril, les Autrichiens (5e corps) traversèrent l'Isar à Landshut, après un engagement sans importance. Le général Jellachich arriva à Munich avec 8 bataillons et 8 escadrons du 6e corps, et ne trouva point d'ennemis devant lui; il négligea de pousser sa cavalerie du côté d'Augsbourg et de Pfaffenhofen, pour tâcher de découvrir l'ennemi. On eût appris de cette manière, chose importante et qui sans doute aurait fait abandonner l'idée d'opérer contre l'armée française sur la rive gauche du Danube, que cette armée s'avançait par la rive droite. On ne fit pas non plus poursuivre les Bavarois qui se retiraient de Landshut sur l'Abens; on se contenta de les faire observer par de petites avant-gardes qui, comme toutes les patrouilles trop faibles, apprirent seulement les lieux où quelque corps ennemi pouvait se trouver, sans être capables de se procurer des renseignements complets et satisfaisants.

Toutefois ces faibles détachements firent de leur mieux. Le 18, un parti autrichien, de 2 escadrons et 3 compagnies de Croates, commandé par le major Scheibler, arriva à Pfaffenhofen au moment où une division de Bavarois en partait pour Geissenfeld ; dans la nuit, on intercepta un courrier du maréchal Lefèvre, portant à Davoust l'avis que le maréchal se proposait de l'appuyer avec le corps bavarois et d'occuper une partie des forces de l'ennemi. L'archiduc apprit ainsi que Davoust était encore près de Ratisbonne.

Le 19, le 3ᵉ et le 4ᵉ corps, renforcés de 12 bataillons de grenadiers du 2ᵉ corps de réserve, et le 1ᵉʳ corps de réserve, en tout 61 bataillons et 66 escadrons, se mirent en marche pour aller attaquer Davoust, pendant que le 5ᵉ corps tenait tête au Bavarois, près de Siegenbourg, où le 6ᵉ corps devait également se porter de Mosbourg par Pfaffenhofen.

Voici quelle était, à cette époque, la position de l'ennemi.

Davoust, avec 44,000 hommes était à Ratisbonne, Lefèvre avec 27,000 hommes derrière l'Abens, et la division de cuirassiers de Nansouty, forte de 3,000 hommes, à Neustadt, où les Wurtembergeois arrivèrent le 19. Le corps d'Oudinot partait d'Augsbourg ; celui de Masséna y arrivait.

Ainsi donc, le 19 avril, 92,000 Autrichiens avaient devant eux, entre Siegenbourg et Rohr, environ 70,000 hommes, dont 44,000 à Ratisbonne et 27,000 à Neustadt et à Abensberg.

L'espoir qu'on avait conçu au commencement de la campagne et qui servait de base à tout le plan d'opération, semblait se réaliser en ce moment où l'occasion s'offrait en effet d'attaquer et de vaincre isolément les forces ennemies disséminées en Allemagne, avant que Napoléon eût le

temps de réunir une armée nombreuse. Puisqu'on posait en principe que les défilés du Danube sont les clefs de l'Allemagne méridionale, pouvait-on sanctionner ce principe d'une manière plus brillante qu'en jetant dans ces défilés 44,000 Français et en les y détruisant? Mais on n'en fit rien. Davoust, protégé par deux divisions qui soutinrent à Hausen un combat meurtrier, sut se retirer du demi-cercle que le Danube décrit à Ratisbonne, et se porta sur Abbach, Hausen et Ober-Saal. L'autre moitié de son corps se réunit sur l'Abens au maréchal Lannes, de sorte que le 20, Davoust avait 27,000 hommes dans les positions atteintes la veille, Napoléon en personne, sur l'Abens, 60,000 h., Masséna et Oudinot 45,000 hommes à Pfaffenhofen.

Pour juger les actes militaires d'un chef, comme pour apprécier en général les actions d'autrui, il est nécessaire de se transporter par la pensée dans la situation des personnages, de chercher à gagner le point de vue sous lequel ils ont envisagé les choses. Il ne faut pas oublier non plus cette vérité devenue proverbiale, qu'il est beaucoup plus facile de juger les évènements après coup, lorsqu'un examen consciencieux et une connaissance complète des circonstances permettent de reconnaître sans peine ce qu'il eût été convenable et utile de faire, que de prendre les mesures les plus avantageuses sur les avis partiels, sur les rapports imparfaits et les renseignements erronés ou falsifiés à dessein, qui trop souvent sont la seule base des appréciations d'un général. La stratégie moderne, l'augmentation numérique des armées, la mobilité actuelle de l'infanterie, l'emploi des tirailleurs dans les terrains accidentés, ont certainement augmenté de beaucoup ces difficultés en comparaison des guerres d'autrefois où il était

beaucoup plus aisé de savoir ce que l'ennemi faisait, quelle était sa force, où il se trouvait, etc. Si donc jadis, et même encore dans le cours de la guerre de sept ans, il arrivait quelquefois que l'un des deux partis fût trompé, induit en erreur et pris à l'improviste, comme par exemple Frédédic II à Hochkirch, il est évident que les situations de ce genre doivent être beaucoup plus fréquentes dans l'ordre de choses qu'ont créé les guerres modernes. Après cette observation nous aimons à croire qu'on ne nous accusera pas de nous prétendre plus sage et mieux instruit que les hommes dont nous examinons les opérations. D'ailleurs, il n'y a pas besoin pour juger après l'événement et à tête reposée les actes d'un autre, d'en savoir beaucoup plus long que lui, surtout si l'on veut se borner à dire qu'une chose eût dû être faite autrement qu'elle ne le fut, sans indiquer soi-même comment il aurait fallu agir. Cette vérité est surtout incontestable, appliquée aux opérations militaires, celui qui les juge partant souvent de données toutes différentes que celui qui les a accomplies, et qui n'avait peut-être aucune des notions exactes, vraies et complètes à l'aide desquelles le critique arrive à une appréciation plus juste que l'acteur. Une question bien autrement féconde et instructive est celle de savoir ce qu'il eût été convenable de faire pour avoir une connaissance réelle et suffisante des choses, avant le moment où l'on se trouverait dans la nécessité d'agir. Une réponse complète à cette question, si intéressante pour l'art militaire de tous les temps, à part cette difficile science de pénétrer d'un œil intelligent les desseins de son adversaire en appréciant avec justesse la situation des deux partis, nous conduirait à un traité en règle de tout ce qui est propre à procurer des ren-

seignements sur la position, les mouvements, la force et les ressources de l'ennemi, et nous mènerait évidemment fort loin de notre objet tout spécial. Mais une remarque qui rentre dans notre cadre, c'est qu'aujourd'hui plus que jamais la cavalerie légère doit être chargée de cette mission, et que, par conséquent, il convient d'appeler particulièrement sur cette partie des opérations militaires l'attention des chefs de cette arme. Dans beaucoup de cas, il est évidemment indispensable d'expédier de forts détachements avec des missions de ce genre, afin que les commandants aient la faculté de pousser assez loin en avant, qu'ils puissent en cas de besoin livrer même un combat, et, si les circonstances le commandent, envoyer à leur tour des détachements et de nombreuses patrouilles sans risquer d'être aussitôt accablés, détruits ou chassés sans avoir rien pu faire ni rien apprendre.

Dans le cas qui nous occupe, si, dès le passage de l'Isar on eût détaché en avant une division de cavalerie légère, ou mieux encore un corps de cavalerie, les chefs d'un détachement de cette consistance auraient probablement éclairé le général en chef par d'excellents renseignements sur ce qui se passait sur le Lech et le Danube. L'état du temps et des chemins, qui fut assurément un obstacle pour la marche de l'armée autrichienne, aurait été une excuse inadmissible pour de la cavalerie légère. Au lieu de cela l'avant-garde autrichienne n'avait que de faibles têtes de corps dont la faiblesse même explique parfaitement comment elles furent incapables de rien apprendre de ce qui se faisait en dehors du voisinage immédiat de leur corps.

Un corps de cavalerie chargé d'une mission aussi importante ne doit pas rester collé à l'infanterie; car,

chargé de lui servir d'éclaireur, il doit, au contraire, se porter à une bonne distance en avant. Il ne doit pas davantage se tenir toujours aggloméré en un paquet, car son but est de porter la vue de différents côtés. Il peut et il doit disperser ses détachements dans plusieurs directions, afin que ce que l'un ne voit pas n'échappe pas à l'autre. Quant à se battre, ce n'est point alors un but, mais seulement un moyen. La prudence et la rapidité des mouvements doivent venir en aide à l'audace, et rendre une pareille mission beaucoup moins périlleuse qu'elle ne le paraît au premier coup d'œil. Un officier qui a près de lui quelques hommes résolus et sûrs, un hussard qui tient entre ses jambes un bon cheval, ne doivent nulle part se trouver trop exposés. Ne sait-on pas d'ailleurs que l'indépendance, la mobilité et l'activité des situations de ce genre ont pour un esprit belliqueux des charmes si puissants, que ces *enfants perdus* préfèrent le plus souvent les dangers et les fatigues de leur vie errante à la monotonie fastidieuse qui accable leurs camarades des réserves. En employant ainsi les troupes légères, on parvient à établir une relation utile entre les opérations de la grande guerre et les entreprises de la petite qui, sans cela, ne mènent à rien.

La méthode de répandre en avant de l'armée de la cavalerie légère, tout en ayant l'important résultat de ne point perdre l'ennemi de vue, préserve en même temps de la fatale nécessité d'étendre et de disloquer l'armée elle-même, de faire servir un corps à couvrir le flanc d'un centre, un 3e à en appuyer un 4e, un 5e à maintenir les communications entre les deux autres, un 6e à observer tel ou tel point, un 7e à occuper tel détachement ennemi, de sorte qu'il n'en reste plus pour l'affaire essentielle, et

qu'une armée de 180,000 hommes, pour la défaite d'une division de 10,000 hommes, se trouve jetée dans la défensive et est obligée de céder 50 lieues de terrain devant une armée ennemie inférieure en nombre. Une bonne armée de 100,000 hommes, concentrée en masse et en bon ordre, n'a rien à craindre que de rencontrer une armée ennemie de même force, et pour n'en être pas surprise d'un côté, pendant qu'elle est occupée peut-être dans une autre direction, elle serait mieux gardée certainement par un détachement de 2 à 3,000 chevaux que par une demi-douzaine de divisions détachées, composées de troupes de toutes armes. Une armée bien concentrée, en mettant les choses au pire, est sûre au moins de n'être pas vaincue avant d'avoir mis en jeu toutes ses forces pour disputer la victoire; une armée divisée, au contraire, se persuade beaucoup plus facilement qu'on ne croit qu'elle est vaincue, lorsqu'elle n'a dans le fait essuyé qu'une perte insignifiante en soi. Nous ne prétendons nullement nier les avantages que la division d'une nombreuse armée en corps composés de toutes armes donne à un chef habile; mais nous ne pouvons nous empêcher non plus de faire remarquer que cette division conduit trop facilement à un morcellement de forces qu'on trouverait certainement absurde, si l'on n'avait cette excuse que fournit la commodité d'une distribution bien entendue des troupes.

Dans les affaires de Hausen, de Denzlingen et d'Arnhofen, le 19 avril, la cavalerie eut peu de part au combat. A Hausen, la nature des localités l'en empêcha; à Denzlingen le régiment de hussards Stipsicz chargea et culbuta la brigade Pagot; à Arnhofen, le régiment de dragons Lœwenehr soutint un combat glorieux contre la cava-

lerie bavaroise, mais il fut obligé de suivre la retraite du détachement du général Thierry sur Offenstedten. Le gros de la cavalerie autrichienne (44 escadrons) était avec la colonne du prince de Lichtenstein, qui marchait sur Eglofsheim et ne vit pas un soldat ennemi ce jour-là.

Le 20, le général Hiller prit le commandement des trois corps qui formaient la gauche de l'armée autrichienne, et composaient ensemble une armée de 44 bataillons et 38 escadrons. Ces troupes étaient disséminées sur une distance de plus de 6 lieues : le 5e corps avec sa réserve avait 7 bataillons et 12 escadrons à Siegenbourg; 11 bataillons et 1 escadron à Bibourg; 3 bataillons et 5 escadrons à Bibourg; 3 bataillons et 5 escadrons à Offenstetten; 4 escadrons à Rohr; 8 bataillons et 8 escadrons à Munich; le 6e corps avait 19 bataillons et 9 escadrons à Pfauffenhausen, son avant-garde, 4 bataillons et 7 escadrons, sur l'Amper, entre Zollingen et Pfaffenhofen.

Dans la matinée, Napoléon reconnut du haut des collines d'Abensberg la position des Autrichiens. Quoique empêché par le terrain de tout saisir en détail et exactement, il était au moins certain, grâce aux 60,000 hommes réunis auprès de lui, d'atteindre le premier terme de ses opérations, le point de Rohr, et presque certain également d'atteindre son premier but, c'est-à-dire de disloquer l'armée autrichienne.

Une division bavaroise resta à Siegenbourg, devant l'archiduc Louis.

Une division (les Wurtembergeois) se porta sur Bruchhof.

Les deux autres divisions bavaroises marchèrent sur Kirchdorf et Offenstedten.

Le maréchal Lannes avec 2 divisions d'infanterie française et la division de cuirassiers de Nansouty marcha sur Rohr par Bachel.

Le faible détachement du général Thierry à Offenstetten n'avait plus d'autre parti à prendre que de se retirer devant des forces si supérieures. Favorisée d'abord par un terrain boisé, cette retraite se fit jusqu'à Rohr sans pertes notables ; mais sur ce point l'avant-garde de Lannes, composée de 3 régiments de cavalerie et de quelques bataillons, arriva en même temps que les Autrichiens ; 8 escadrons (4 de dragons et 4 de hussards) se portèrent au-devant des Français, chargèrent les têtes ennemies et les refoulèrent. Leurs attaques auraient sauvé le détachement si les Français n'avaient eu là qu'une petite troupe de cavalerie ; mais comme ils avaient à l'avant-garde trois régiments entiers, un régiment qui n'avait pas encore été engagé, fondit sur le flanc des Autrichiens. Les escadrons qui d'abord avaient été ramenés s'étant reformés en même temps, une charge générale culbuta la cavalerie autrichienne ; les cuirassiers français, ayant rompu l'infanterie pêle-mêle avec les cavaliers autrichiens, les poursuivirent jusqu'à Rothenbourg sur la Laber où ils s'arrêtèrent enfin sous la protection d'un régiment de cavalerie du 6e corps. Quatre mille prisonniers et quatre bouches à feu tombèrent au pouvoir des Français. En outre, ce combat leur valut l'avantage de séparer dès-lors complétement l'archiduc Louis de l'archiduc Charles, d'établir la communication directe entre le corps de Davoust et l'Empereur, et de couper l'armée autrichienne en deux tronçons, menacés l'un et l'autre par le gros de l'armée française placée entre eux deux.

La retraite du général Hiller et de l'archiduc Louis sur Landshut, ainsi que celle du 3e corps sur la Laber, n'offrant aucun épisode important pour l'histoire de la cavalerie, nous passons ces mouvements sous silence.

Le corps du prince Lichtenstein, dont faisait partie la cavalerie de réserve autrichienne, prit Ratisbonne par capitulation. Le 1er et le 2e corps restèrent constamment sur la rive gauche du Danube. L'armée française avait sa droite, sous Oudinot et Masséna, à Pfaffenhofen, son avant-garde marchant sur Freising et Moosbourg; Davoust qui formait la gauche, était entre Abbach et Hausen; le centre, formé par Lannes, Lefèvre et Vandamme, se trouvait entre Rothenbourg et Pfaffenhofen; la cavalerie était réunie en un seul corps sous les ordres de Bessières.

Le 21, Napoléon s'avança à la tête de ces troupes, en deux colonnes, sur Landshut, par Pfaffenhofen et Rothenbourg, et refoula Hiller au-delà de l'Isar, en lui enlevant 25 bouches à feu et lui faisant perdre 5,000 hommes, tués ou prisonniers. La cavalerie de Bessières poussa vivement celle des Autrichiens jusqu'au faubourg de Seligenthal, et culbuta l'arrière-garde. La ville ayant été enlevée par l'infanterie, Bessières poursuivit les Autrichiens jusqu'à Giesenhausen avec deux divisions d'infanterie, 2 régiments de chasseurs et les chevau-légers de Darmstadt. Le gros de la cavalerie resta sur la rive gauche de l'Isar, Napoléon voulant alors employer ses cuirassiers contre l'archiduc Charles, qu'il se proposait de refouler sur le Danube.

Dans cette même journée du 21, pendant que Napoléon rejetait sur Landshut le général Hiller, le corps de Davoust et 2 divisions de Bavarois commandées par Lefèvre, en tout environ 27,000 hommes d'infanterie et 5,000 che-

vaux, livrèrent un combat à une partie du 3e et du 4e corps de l'armée autrichienne, près d'Unter-Leuchling et de Schierling. La cavalerie française, très supérieure en nombre, ne prit point part à cet engagement. Le 4e corps autrichien, fort de 16,000 hommes seulement sur ce champ de bataille, se maintint dans sa position, et ce combat n'eut d'autre importance pour les Français que d'empêcher l'archiduc d'entreprendre une attaque dès le lendemain matin.

Le 2e corps ayant été rappelé sur la rive gauche du Danube, l'armée de l'archiduc s'éleva à 78 bataillons et 86 escadrons (72,000 hommes dont 8,400 à cheval); ces derniers, en majeure partie, n'avaient pas encore été au feu.

Napoléon, après avoir chargé Bessières de poursuivre Hiller, et ordonné à Oudinot de rester à Landshut avec son corps, partit lui-même le 22 au matin de Landshut pour Eckmühl, à la tête des cuirassiers de Nansouty, des corps de Lannes et de Masséna et des Wurtembergeois commandés par Vandamme. Cette armée arriva aux environs d'Eckmühl vers deux heures de l'après-midi; toute la cavalerie (10 régiments français, 3 bavarois et 4 wurtembergeois) se porta près de Schierling, en face du 4e corps autrichien qui, pour couvrir la route de Ratisbonne, était demeuré derrière Leuchling et Eckmühl, pendant que l'archiduc, avec le 2e et le 3e corps, se portait en trois colonnes sur Abbach, Weichenloé et Lukepoint, pour y attaquer l'ennemi; la réserve, de 12 bataillons et 36 escadrons, restait à Kœffering et à Thalmassing.

Si ce projet d'attaque avait été exécuté dès le matin et du côté d'Eckmühl, l'opération de Napoléon eût pu encore

échouer. Mais, au lieu de cela, le gros de l'armée fut encore retiré cette fois du point où l'ennemi avait ses forces principales qui n'y rencontrèrent qu'un corps beaucoup trop faible et, partant, une victoire assurée.

Le terrain entre Eckmühl, Schierling et Leuchling n'est rien moins qu'avantageux pour l'action d'un nombreux corps de cavalerie, comme l'avaient amené les Français. Les hauteurs et les bois proche de Leuchling rendaient très difficile une attaque de front, de même que toute manœuvre pour tourner les Autrichiens; à droite les bois s'étendent jusque tout près des bords de la Laber, à gauche, le bois dit le *Hohe-Wald*, se lie aux forêts qui se prolongent jusque vers Abbach sur le Danube. Il fallait donc, quelque favorable que l'ensemble des choses fût pour les Français, que leur cavalerie attendît l'arrivée et les attaques de leur infanterie, avant de pouvoir tenter un coup décisif.

La première tentative des Français fut dirigée contre les batteries autrichiennes des hauteurs d'Eckmühl; mais ces attaques, quoique plusieurs fois renouvelées, échouèrent, soit à cause des ravages que faisait le feu de cette artillerie, soit parce que la cavalerie autrichienne la protégeait par des charges vigoureuses. Sur ces entrefaites l'infanterie de Lannes et de Davoust pénétra dans les bois sur les deux ailes et en chassa l'infanterie autrichienne après une vive fusillade. Les tirailleurs français qui suivirent les Autrichiens sur le terrain découvert au-delà du bois, entre Leuchling et la route de Ratisbonne, furent repoussés par une charge de 4 escadrons du régiment Vincent, et l'infanterie autrichienne reprit le bois. Cet avantage, toutefois, ne fut pas de longue durée; mais il fit gagner du temps

dans un moment où chaque minute était précieuse : il est probable, en effet, que sans ce succès momentané toute l'artillerie eût été perdue, et que le corps aurait essuyé un désastre complet. En même temps les chevau-légers et les hussards autrichiens avaient repoussé quelques régiments de cavalerie bavarois et wurtembergeois; quatre escadrons du régiment Stipsitz, placés en réserve, s'engagèrent également dans cette rencontre; mais les Français ayant fait soutenir la cavalerie battue par quelques régiments frais, ceux-ci renouvelèrent l'attaque, culbutèrent complètement les 2 régiments autrichiens, enlevèrent 12 pièces de canon et poursuivirent les Autrichiens jusque sur la lisière du bois près la ferme de Hœheberg, où les fuyards se rallièrent sous la protection d'une batterie, pour continuer ensuite leur retraite vers Eglofsheim, favorisés par les bois qui empêchèrent les Français de poursuivre avec vigueur. Douze escadrons de la division de cuirassiers et une partie du régiment de hussards de Ferdinand étant arrivés à Eglofsheim, il y avait en ce moment 30 escadrons réunis sur ce point; mais ces troupes ayant déjà essuyé beaucoup de pertes, excepté les cuirassiers, le tout ne s'élevait guère à plus de 2,000 chevaux. Ils se formèrent sur deux lignes; plusieurs batteries, déployées devant les troupes, devaient arrêter la cavalerie ennemie venant de Hagerstadt et de Galsbach. Il était 7 heures du soir lorsque la cavalerie des Français se déploya devant le bois et fit avancer son artillerie.

Les divisions de cuirassiers Saint-Sulpice et Nansouty se formèrent en masses avec intervalles vis-à-vis des cuirassiers autrichiens; à leur droite, la cavalerie légère s'étendit jusqu'à la route de Straubing; un corps de ca-

valerie bavaroise et wurtembergeoise était en réserve.

Il n'est pas nécessaire de démontrer que les deux brigades autrichiennes se trouvaient alors dans une situation des plus critiques. Une prompte retraite les eût sauvées peut-être ; mais elles livraient à l'ennemi la route de Ratisbonne, et compromettaient l'armée entière. Une attaque laissait peu d'espoir de succès contre un ennemi aussi supérieur. Rester en place et attendre, c'était évidemment être attaqué et culbuté.

« Au lieu de tenir la cavalerie autrichienne concentrée » et d'imposer à l'ennemi en faisant bonne contenance, » au lieu de chercher à gagner du temps et, s'il était possible, l'entrée de la nuit (le jour baissait déjà), on ordonna au régiment Gottesheim de charger la première » des masses ennemies, qui, après s'être d'abord avancée, » avait fait halte. »

Cette critique du général Stutterheim semble contredire, le principe tactique si souvent cité, que la cavalerie ne doit pas se laisser charger la première ; aussi croyons-nous à propos de dire quelques mots sur ce fait et sur le jugement qu'on en a porté.

D'abord, en jetant les yeux sur la carte, on voit que la cavalerie autrichienne aurait été beaucoup mieux placée derrière le défilé du ruisseau à Kœffering, que devant ce défilé à Eglofsheim, puisqu'une fois elle ne pouvait plus prétendre de repousser l'ennemi au-delà d'Eckmühl, et qu'il ne s'agissait plus que de l'empêcher de pousser sur Ratisbonne et de continuer à poursuivre le 4e corps. Maintenant, pouvait-on se retirer jusque sur ce point sans trop compromettre le reste du 4e corps? La position de la cavalerie autrichienne était-elle choisie à dessein ou impo-

sée par la force des circonstances? Ce sont là deux questions qu'un témoin oculaire suffisamment instruit pourrait seul résoudre. C'est ici un de ces cas nombreux où il faut distinguer avec soin ce qui est simplement la critique d'un fait, cité comme exemple instructif, de ce qui serait un blâme personnel adressé aux acteurs de l'évènement et aux mesures qu'ils ont pu prendre.

La position, bonne ou mauvaise, choisie ou forcée, une fois prise comme nous l'avons expliqué, le seul espoir raisonnable qu'il fût permis de conserver était de tenir jusqu'à l'entrée de la nuit. Ce sera toujours une chose très difficile, malgré les exemples qu'on pourrait citer, de faire cesser à son gré un combat engagé contre une cavalerie ennemie, supérieure et éprouvée, si l'on n'est favorisé par quelque avantage de terrain ou par les ombres de la nuit, qui voilent la vue de l'ennemi et arrêtent le glaive prêt à frapper. Ici, les généraux autrichiens n'étaient nullement les maîtres de faire cesser le combat, et s'ils essayèrent une attaque qui échoua, comme il n'était que trop présumable, on ne peut le leur imputer à faute qu'en démontrant que par un autre moyen on eût amené probablement un meilleur résultat. Aussi n'est-ce pas là le fond de l'idée du général Stutterheim, dans le passage cité; ce qu'il blâme surtout, c'est qu'on ait fait charger un régiment et qu'on ait ainsi provoqué, en quelque sorte, l'ennemi par un appel imprudent, tandis qu'il se fût peut-être tenu tranquille sans cela, se contentant des avantages qu'il avait jusqu'alors remportés. Aurait-il agi ainsi? C'est ce qu'on ne peut nier ni affirmer. En tout cas nous pensons, comme Stutterheim, que la faible troupe autrichienne, par son attaque partielle, rendit sa défaite plus inévitable. Il fallait

s'efforcer de contenir les masses ennemies par le feu de l'artillerie ; mais, si l'attaque était inévitable, il fallait faire donner, non pas un seul régiment, mais les deux régiments de cuirassiers à la fois, soutenus par la cavalerie légère déjà affaiblie, l'audace et la valeur pouvant seules détourner le danger d'un désastre complet.

L'attaque du régiment de cuirassiers Gottesheim fut reçue par les cuirassiers français avec une décharge de carabines; en même temps, deux autres régiments prirent le régiment autrichien en flanc des deux côtés (1). Il fut culbuté, ainsi que les autres régiments qui chargèrent l'un après l'autre ; la cavalerie française les poursuivit vivement jusqu'au-delà du ruisseau près Kœffering. De l'autre côté du défilé, les Français tombèrent encore sur un bataillon de grenadiers, dont ils sabrèrent plus de 200 hommes. La mêlée, où beaucoup d'hommes furent sabrés de part et d'autre, dura jusque vers Ober-Traubling, où une charge du régiment Albert cuirassiers, du corps de Lichtenstein, mit fin à la poursuite des Français. Les Autrichiens perdirent dans cette journée 6,000 hommes et 16 pièces de canon.

Les troupes, à la tête desquelles l'archiduc Charles avait marché sur Abbach, Weichenloé et Lukepoint, revinrent

(1) Ceci prouve que si les Français se montrèrent d'abord groupés en masse, ce ne fut que pour entamer le combat; mais qu'une fois celui-ci engagé, ils se gardèrent bien de conserver cet ordre, ce qui aurait été le moyen le plus sûr de paralyser leur supériorité numérique, et de rétablir une sorte d'équilibre entre un régiment qui attaque et une demi-douzaine qui se laissent charger successivement. La supériorité réelle n'est pas dans le nombre des hommes *présents*, mais dans celui des *combattants*.

sur leurs pas du côté de Ratisbonne. Dans la nuit du 22 au 23, l'archiduc eut son quartier-général à Ratisbonne. Napoléon avait le sien à Eglofsheim; ses cuirassiers étaient à Kœffering ; toute la cavalerie s'étendait jusque sur la route de Ratisbonne à Straubing. Si l'on considère que la plupart de ses troupes arrivaient ce jour-là même de Landshut et avaient dû livrer encore dans l'après-midi un combat sérieux, on conçoit parfaitement que l'Empereur s'en tint là le 22. Mais s'il fût arrivé sur le même point à midi et sans avoir fait une aussi longue marche, il n'est pas douteux que cette journée eût fourni un pendant de celle de Friedland, et que la cavalerie française eût exécuté très probablement ce qu'elle ne put faire plus tard, à Aspern.

Le lendemain, 23 avril, l'armée autrichienne passa le Danube, soit sur le pont de pierre de Ratisbonne, soit sur un pont de pontons, jeté dans la nuit sur le fleuve à Weichs, au-dessous de la ville, mais terminé seulement le matin et dont on n'avait pas eu le temps de défendre les abords par des retranchements. La cavalerie du deuxième corps reçut l'ordre de relever celle du 4e, qui était restée durant la nuit près de Traubling et du côté de Kœffering. Une brigade de cuirassiers et le régiment Klenau, qui venait d'Abbach, se rangèrent dans la plaine de Ratisbonne, entre les routes d'Abbach et de Straubing. Il y avait donc sur la rive droite du Danube environ quarante escadrons, chargés de la difficile mission d'empêcher un ennemi supérieur et victorieux de s'approcher tant de la ville que du pont de pontons. Les portes de Ratisbonne étaient barricadées, sauf celle qui conduit à Abbach ; 6 bataillons occupaient la ville et 1 bataillon le village de Burgweinting, pour soutenir quelque peu la cavalerie.

Entre 8 et 9 heures la cavalerie française quitta son camp de Kœffering, s'avança par Unter-Traubling et Ainthal, et culbuta les 6 escadrons de houlans Meerfeld, qui venaient de relever les hussards du 4e corps. Ceux-ci reçurent les houlans entre Burgweinting et Ober-Traubling; mais ils durent également céder le terrain à la division de cuirassiers de Nansouty, qui avait engagé le combat et était suivie du reste de la cavalerie La cavalerie légère du général Montbrun arrivait également sur Ratisbonne du côté d'Abbach.

Le régiment Hohenzollern cuirassiers chargea les cuirassiers français et les obligea à se retirer; à peine ceux-ci se furent-ils réunis, que le régiment Kronprinz cuirassiers tomba sur leur flanc droit, et arrêta ainsi les progrès de la division Nansouty. Si les Français se fussent aperçus que les Autrichiens défilaient en aval de la ville sur un pont découvert et sans défense, ils auraient certainement dirigé de ce côté leurs attaques principales; au lieu de cela, leur cavalerie s'étendit sur la gauche. L'infanterie était encore en arrière; celle de Lannes arriva la première et prit position entre Burgweinting et la route de Straubing. Mais à ce moment, l'infanterie et l'artillerie autrichiennes avaient achevé de passer, et leur brave cavalerie avait réussi jusque-là, par des charges réitérées pendant 3 heures et qui coûtèrent à l'un et à l'autre parti plus de 1,000 hommes, à contenir, à arrêter un ennemi supérieur et à s'acquitter glorieusement de sa périlleuse mission. Vers midi les derniers escadrons se repliaient à Ratisbonne, sous la protection de quelques compagnies d'infanterie placées devant la porte de la ville. Le bataillon

posté à Burgweinting, n'ayant pu rejoindre l'armée, fut obligé de se rendre.

La courageuse résistance de la cavalerie autrichienne devant Ratisbonne rendit sans aucun doute à toute l'armée le service le plus éminent. Si les Français avaient pu s'emparer du pont de pontons, ou pénétrer dans la ville avec les Autrichiens, ceux-ci auraient éprouvé des pertes immenses, et peut-être s'en fût-il suivi pour eux une défaite totale sur la rive gauche du Danube. N'est-on pas autorisé à croire que ces troupes, dont personne ne contestera le courage, auraient eu de tout autres succès si on avait su les placer dans des conditions plus favorables?

La cavalerie française n'ayant rien fait ce jour de majeur, malgré sa grande supériorité numérique, resta certainement au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre d'elle. Probablement Murat, s'il eût été présent, aurait mieux saisi ce qu'il y avait à faire et obtenu des résultats plus sérieux. Bessières, chargé du commandement en chef de la cavalerie, était, comme on sait, à la poursuite de Hiller. Dans les relations françaises, il est impossible de démêler quel était le véritable commandant de la cavalerie devant Ratisbonne(1). L'arrivée tardive de l'infanterie s'explique, quand on songe que la veille elle était venue de Landshut et qu'il fallut sans doute un certain temps pour faire suivre des vivres et des munitions de guerre.

Une des causes principales qui empêchèrent l'archiduc d'accepter la bataille le 23, sous les murs de Ratisbonne, fut qu'il se trouvait trop faible en cavalerie. A juger

(1) Sur la fin, Napoléon était lui-même présent. Ce fut dans cette affaire qu'il reçut au pied une légère contusion.

d'après l'état des choses, tel qu'il se présentait le matin de ce jour, il était effectivement à craindre que la bataille, livrée dans de pareilles conditions, ne prît une tournure désastreuse pour l'Autriche, dont l'armée et l'empire auraient fort bien pu, pour nous servir d'une expression de l'Empereur, *être noyés dans le Danube*. L'archiduc eut donc parfaitement raison de ne pas risquer un semblable coup de dés; il eut raison aussi de faire passer le fleuve par son artillerie, et de charger sa cavalerie de contenir l'ennemi : c'était dans la nature et l'esprit de cette arme. Le moment où on laissa échapper l'occasion de vaincre a été assez hautement désigné par l'histoire de cette campagne fameuse, commencée au milieu de si vives espérances et complètement manquée en cinq jours.

Nous allons maintenant laisser cette armée à Ratisbonne, pour la retrouver plus tard dans les champs d'Aspern.

L'armée d'Italie, sous les ordres de l'archiduc Jean, avait pénétré dans le Frioul sans rencontrer de résistance sérieuse, s'était ensuite concentrée à Udine, et avait franchi le Tagliamento. Le 15 avril, sa cavalerie eut un engagement remarquable avec l'arrière-garde des Français, composée d'un régiment de hussards et d'un régiment d'infanterie. On tira un bon parti de la supériorité de la cavalerie autrichienne, pour couper la retraite aux Français, et les entraîner au combat malgré eux, un escadron de hussards ayant attaqué le village de Rorai-Grande. Forcés de s'arrêter, les Français furent rompus après une

vigoureuse défense et perdirent 1,800 prisonniers et 4 bouches à feu.

A la bataille de Sacile ou de Fontana-Fredda, où l'archiduc Jean repoussa une attaque du vice-roi d'Italie, la cavalerie ne fit rien de notable, à part les dragons autrichiens (1), qui culbútèrent à Villadolte la cavalerie de la droite des Français. Du reste, le terrain même, coupé par une multitude de fossés et de canaux, s'opposait aux mouvements de cette arme, comme cela est très fréquent dans la Haute-Italie.

Le 8 mai, la cavalerie de l'archiduc fut vaincue par celle du vice-roi, portée alors à 10,000 hommes; mais la vigoureuse défense des Autrichiens réduisit à peu de chose le résultat de cette victoire.

Dans la nuit du 7 au 8, l'avant-garde du vice-roi avait, ainsi que 2 divisions de dragons, franchi la Piave. Le 8, le général autrichien Wolfskehl attaqua la cavalerie ennemie à la tête de 4 régiments. Une relation rapporte que cette attaque eut lieu en une seule ligne; mais Stutterheim affirme que cette faute ne fut point commise, et que 2 régiments formèrent une première ligne et 2 autres une seconde. Quoi qu'il en soit, les deux récits sont d'accord pour dire que les 4 régiments furent culbutés par les Français, et ne purent se rallier que derrière l'infanterie. La cavalerie française comptait 15 régiments, et on pouvait en attendre des exploits plus grands que ceux qu'elle exécuta; elle ne put entamer l'infanterie autrichienne;

(1) L'archiduc Jean avait trois régiments de hussards, deux de dragons et un de chevau-légers.

mais, toutefois, elle parvint à s'emparer de 15 bouches à feu.

Le corps de l'archiduc Ferdinand ne fit rien de notable qui rentrât dans notre sujet. Le combat de Raszyn, le 19 avril, aurait pu fournir à la cavalerie une occasion de défaire un ennemi inférieur en nombre, et de donner peut-être une tournure toute différente à la campagne des Autrichiens en Pologne. Mais un examen plus détaillé de cette campagne nous mènerait trop loin, sans rien nous fournir de remarquable à notre point de vue. Nous la passons donc sous silence.

CHAPITRE II.

Batailles d'Aspern et de Wagram.

Bataille d'Aspern ou d'Esslingen.

Depuis les revers essuyés aux environs de Ratisbonne par l'armée Autrichienne et depuis sa retraite sur la rive gauche, le corps du général Hiller restait seul sur la rive droite, opposé aux Français. Ce corps, infiniment trop faible pour leur tenir tête, repassa également le fleuve à Mautern. Le 17 mai, Vienne ouvrit ses portes au vainqueur. Ce jour-là, l'armée de l'archiduc Charles était dans le voisinage de Horn. Hiller, avec 58 bataillons et 38 escadrons (36,000 h., y compris 16 bataillons de Landwehr encore incapables de servir et qui furent renvoyés en Moravie), était en face de Vienne. L'archiduc Jean, vaincu en Italie, était à Tarvis, après avoir évacué le territoire vénitien et occupait les frontières de la Carinthie. Le général Chasteler tenait encore en Tyrol.

La reddition de Vienne et la destruction des ponts de Krems empêchèrent l'archiduc généralissime de passer sur la rive droite du Danube, comme il en avait conçu le projet. Les préparatifs de l'ennemi s'emblaient indiquer qu'il se disposait à passer prochainement lui-même sur la rive gauche, et à opérer ce passage dans le voisinage de Vienne; on pouvait donc présumer qu'il allait se livrer une bataille décisive dans les plaines de la Morava, connues sous le nom de Marchfeld.

Le 16 mai, l'archiduc et le général Hiller firent leur jonction au pied du Bisam. L'archiduc établit son quartier-général à Ebersdorf; ses avant-postes observaient le Danube depuis Krems jusqu'à Pressbourg ; le gros de la cavalerie fut établi le long du Russbuch, disposition nécessitée par le manque d'eau, les chevaux ne pouvant être menés à l'abreuvoir sur le Danube. Le 3ᵉ corps, commandé alors par le général Kolowrath, restait à Linz, faisant face aux Wurtembergeois et aux Saxons.

Napoléon avait pris son quartier-général au château de Schœnbrunn, où il était entouré de sa garde. Les corps de Masséna, de Lannes, d'Oudinot et de Bessières étaient à Vienne et aux environs. Davoust se trouvait entre Saint-Pœlten et Siechartskirchen.

On prétend que Napoléon eut d'abord l'idée d'opérer son passage à Nussdorf, mais qu'une tentative pour s'emparer de l'île située en face (la Schwarze-Lake), ayant échoué, il abandonna ce projet, pour franchir le fleuve à l'île de Lobau, former ses troupes entre les villages d'Aspern et d'Esslingen, et marcher de ce point à l'attaque de l'armée autrichienne. Le 18, en effet, les Français s'emparèrent de l'île de Lobau, gardée seulement par un simple

piquet, et prirent immédiatement leurs dispositions pour traverser aussi le second bras du Danube, qui sépare l'île de la rive gauche.

Le 20, l'avant-garde française (division de cavalerie légère Lasalle et quelques bataillons) passa le fleuve. Les postes autrichiens virent de suite les mouvements de l'ennemi; d'ailleurs, du haut du Bisam on voyait la marche des colonnes qui se dirigeaient vers la Lobau. Nul doute qu'une bataille allait avoir lieu. Dans la matinée l'archiduc fit lui-même une reconnaissance à la tête de quelques régiments de cavalerie. Il résolut d'aller le lendemain au-devant de l'ennemi, et fit retirer pour le moment sa cavalerie sur Aderklaa; les avant-postes eurent également ordre de se replier sur l'armée à mesure que les Français pousseraient en avant. L'armée autrichienne elle-même se mit en bataille, le 21 mai au matin, entre le mont Bisam et le ruisseau du Russbach.

Le 21 au matin, une division d'infanterie française occupa le village d'Esslingen; deux autres divisions, du corps de Masséna, en firent autant pour le village d'Aspern et les alentours; les divisions de cavalerie Lasalle et d'Espagne et une partie de la division Nansouty, sous le commandement général de Bessières, se mirent en bataille entre les deux villages, étendant leur droite vers Engersdorf, afin de couvrir le passage et le déploiement de l'armée française, qui débouchait par les ponts de la Lobau.

Vers midi l'archiduc donna l'ordre d'attaquer les forces ennemies qui avaient passé le fleuve jusqu'alors, ce qui se fit dans l'ordre suivant et sur cinq colonnes.

Première colonne : 6e corps (aile droite), général Hiller;

19 bataillons et 28 escadrons, se portant sur Aspern le long du Danube.

Deuxième colonne : 1er corps, général Bellegarde, 20 bataillons et 16 escadrons, marchant sur Hirschstedten.

Troisième colonne : 2e corps, prince de Hohenzollern, 22 bataillons et 8 escadrons, se dirigeant sur Aspern par Breitenlée.

Quatrième colonne : 4e corps, général Rosenberg, 13 bataillons, 8 escadrons, se portant contre Esslingen par Raschdorf.

Cinquième colonne : 4e corps (aile gauche), 13 bataillons et 16 escadrons, marchant sur Esslingen par Enzersdorf.

Réserve de cavalerie : prince Lichtenstein, 78 escadrons, marchant entre la 3e et 4e colonne, dans la direction de l'Auberge-Neuve, entre Raschdorf et Breitenlée.

Corps de grenadiers : général d'Aspre, 16 bataillons, se portant à Gerasdorf, en réserve.

Total : 103 bataillons, 148 escadrons, 288 bouches à feu, 75,000 hommes.

D'après cette disposition, l'armée autrichienne devait entourer l'armée française en formant un demi-cercle dont la corde s'étendait du village d'Aspern à celui d'Esslingen. La distance entre les colonnes des deux ailes n'était guère de plus de deux lieues ; le terrain est uni ; les colonnes pouvaient donc parfaitement conserver leurs communications entre elles et s'appuyer mutuellement; enfin, leur mouvement concentrique les rapprochait les unes des autres à mesure qu'elles poussaient vers l'ennemi. Le gros de la cavalerie était dirigé contre le centre de l'ennemi, tandis

que les deux ailes avaient pour mission d'emporter Aspern et Esslingen, les deux points d'appui. De la possession de ces deux villages dépendait évidemment le sort de la bataille.

Nous ne nous proposons point de tracer ici le tableau complet de cette longue lutte que l'infanterie et l'artillerie se livrèrent autour des villages d'Aspern et d'Esslingen, lutte qui fut en somme le principal objet de ces deux journées mémorables et où les troupes des deux armées rivalisèrent de courage et de persévérance. Pour ne point sortir de notre cadre, nous nous attacherons surtout aux actions de la cavalerie, ne parlant du reste des opérations qu'autant qu'il le faut pour lier à l'ensemble des faits les détails dont nous aurons à nous occuper.

Au dire des relations françaises, il y avait, l'après-midi sur la rive gauche du Danube, au moment où les colonnes autrichiennes s'ébranlaient, 35,000 Français, savoir : les divisions d'infanterie Boudet, du corps de Lannes, Molitor et Legrand, du corps de Masséna, la division de cuirassiers d'Espagne, la brigade Saint-Germain de la division Nansouty, et la division de cavalerie légère du général Lasalle, en tout environ 10,000 chevaux; le reste de l'armée, ainsi que la majeure partie de l'artillerie, était encore occupé à défiler à travers l'île de Lobau. Napoléon, dans ses mémoires, dit même qu'il n'avait alors sur la rive gauche que 25,000 hommes. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette assertion, une chose est certaine : c'est que les Autrichiens étaient évidemment très supérieurs en nombre sur cette rive, et que la destruction des ponts qui empêcha une grande partie de l'armée française de prendre part à la bataille, doit être regardée comme une circonstance décisive. Quant

à la cavalerie, il est douteux qu'elle eût remporté des succès plus éclatants, si elle se fût trouvée tout entière sur la rive gauche. Ce qui lui rendit la victoire impossible, ce fut la faiblesse numérique des troupes françaises engagées, et il ne s'en suit pas que quelques milliers de chevaux de plus auraient apporté un bien grand changement à cette situation et diminué de beaucoup un désavantage aussi considérable. Pour combler la différence il eût fallu que la rupture du pont n'empêchât point les autres corps d'armée de suivre ceux qui avaient franchi le fleuve. Napoléon était sur le point d'ordonner la retraite sur l'île de Lobau, lorsque Bertrand lui fit savoir que le pont était rétabli, que les eaux baissaient et que les parcs défilaient. Cette nouvelle le décida à accepter la bataille, dans l'espérance, une fois toutes ses troupes passées, de terminer la guerre par un seul coup décisif.

La 1re et la 2e colonne autrichienne s'approchèrent d'Aspern et commencèrent l'attaque de ce poste naturellement fort et vaillamment défendu. La 3e colonne se mit en bataille entre Aspern et Breitenlée, sur deux lignes formées de bataillons en colonnes serrées, et fit avancer son artillerie pour appuyer l'attaque d'Aspern. La gauche tournait autour d'Enzersdorf, pour attaquer Esslingen dans cette direction, lorsque la cavalerie française s'avança entre ces deux villages. La cavalerie jointe au 1er et au 2e corps (2e et 3e colonne), incapable de résister à la masse des cuirassiers (12 régiments suivant les rapports autrichiens), se replia; la division Lasalle se porta au-devant de la cavalerie du prince de Lichtenstein, qui arrivait de Raschdorf; les cuirassiers chargèrent l'infanterie du 1er et du 2e corps.

Les relations allemandes rendent pleine justice à la bravoure de ces bandes fameuses, aux coups desquelles avaient déjà succombé tant de lignes ennemies. Napoléon de même, loin de leur imputer l'insuccès de son plan, qualifie leurs charges de belles et brillantes. Néanmoins, tous les rapports disent unanimement que cette cavalerie si redoutée ne parvint point à enfoncer un seul bataillon. L'infanterie autrichienne, formée en masses compactes, retenait le plus souvent son feu jusqu'à ce que les cavaliers ennemis fussent à 10 pas de distance. En vain les Français s'efforcèrent de pénétrer dans les rangs hérissés de baïonnettes; en vain ils cernèrent complètement certains bataillons. Les Autrichiens, sans s'inquiéter de ce qui se passait derrière eux, ne s'appliquaient qu'à présenter partout à l'ennemi un front couvert de fer, sans reculer d'une semelle, et les Français durent céder le terrain couvert de morts à la cavalerie du prince de Lichtenstein, qui accourait après avoir repoussé la division Lasalle. Une seconde attaque n'eut pas un meilleur succès, et coûta plus de monde encore aux Français; un régiment de hussards et un de dragons les ayant pris en flanc et en ayant coupé une partie qui, dispersée et pourchassée jusque derrière la ligne autrichienne, y furent faits prisonniers par les escadrons de l'insurrection hongroise, postés en arrière de la ligne.

L'infanterie du 5e corps résista avec la même fermeté et le même bonheur aux attaques d'un corps de cavalerie française. Le combat finit à l'entrée de la nuit, les Français se trouvant refoulés entre Aspern et Esslingen; le premier de ces villages était resté au pouvoir des Autrichiens; mais les Français s'étaient maintenus dans le second.

Les Autrichiens entouraient cet espace en formant un demi-cercle d'Aspern à Enzersdorf. Les deux généraux étaient résolus à reprendre et à terminer la lutte le lendemain.

Le corps d'Oudinot, la garde, les divisions des corps de Masséna et de Lannes qui n'avaient pu passer la veille, et les parcs d'artillerie vinrent augmenter les forces de Napoléon, qui, espérant faire franchir le Danube à toute son armée, se présenter sur le terrain avec une supériorité de 20,000 hommes, et reprendre alors ses attaques contre les Autrichiens avec plus de succès, pensait avec joie que la victoire ne pouvait lui échapper. Son dessein était de rompre par le milieu la ligne de bataille des Autrichiens, et de couper ainsi leur armée en deux moitiés; aussitôt ce résultat obtenu, la jeune garde devait s'élancer d'Esslingen et aborder la gauche de l'ennemi. Lannes, soutenu par le corps d'Oudinot, fut chargé d'attaquer le centre des Autrichiens; une nombreuse artillerie fut jointe à son corps pour préparer l'attaque, et toute la cavalerie devait suivre son infanterie (divisions Boudet et Saint-Hilaire).

Au dire de Napoléon, il n'avait que 50,000 hommes sur le champ de bataille, le 22 à 7 heures du matin, lorsque déjà le combat avait duré une couple d'heures. Il y en avait encore presque autant sur la rive droite, lorsque l'Empereur fut averti que le pont venait de se rompre de nouveau, et cette fois sans qu'il y eût aucun espoir de le rétablir dans la journée. La nouvelle de ce fatal évènement, l'arrachant tout à coup à ses brillantes espérances, y fit succéder les plus graves inquiétudes.

La bataille avait recommencé à 4 heures du matin autour des villages. Le cimetière d'Aspern fut pris et repris

à la suite d'une lutte acharnée; enfin les Autrichiens le démolirent. A Esslingen, les Français tenaient ferme dans le grenier d'abondance contre tous les assauts des Autrichiens, qui pénétraient chaque fois dans le village, mais ne parvenaient jamais à s'y maintenir, l'ennemi restant toujours en possession de ce point important.

Pendant qu'on livrait sur les ailes ces combats dont nous omettons le détail, Lannes se portait sur Breitenlée. Les relations françaises prétendent que son attaque aurait réussi si l'Empereur ne l'avait point rappelé après avoir reçu la nouvelle de la rupture de ses communications avec la rive opposée. Napoléon, dans ses mémoires, dit même que l'*ennemi, au désespoir et déjà en pleine retraite, s'était arrêté pétrifié, ne comprenant rien au mouvement rétrograde des Français*. Ce qui est incontestable, c'est que le centre des Autrichiens, sous les princes de Hohenlohe et de Lichtenstein, repoussa toutes les attaques dont il fut l'objet; et ce qui ne l'est pas moins, c'est que tout le corps de Davoust, la moitié des cuirassiers et les parcs de réserve étaient encore sur la rive droite du Danube. Or l'histoire, qui doit relater les faits réellement accomplis et n'a point pour mission de décider ce qui serait arrivé dans telle ou telle circonstance, l'histoire ne saurait affirmer que Napoléon, à la tête de toute ses forces, fut parvenu à réaliser ses projets, ni que sa cavalerie, réunie tout entière, eut enfin rompu et accablé les braves bataillons qui résistaient à toutes les attaques. La majeure partie de l'armée française emporta pourtant cette conviction du champ de bataille et, certes, jamais aucune armée moderne ne fut moins découragée après avoir vu échapper de ses mains une victoire qu'elle croyait assurée. Les Au-

trichiens, de leur côté, se proclamaient vainqueurs, et il est certain que le bonheur inespéré d'avoir résisté avec succès au capitaine qui jusqu'alors les avait écrasés en toute occasion, donna aux Autrichiens une certaine confiance en eux-mêmes et releva leur courage.

Fidèle à notre principe, nous passerons sous silence les faits qui suivirent la bataille d'Esslingen. Sans nous arrêter non plus à l'examen de ce qu'on aurait pu ou dû faire du côté des Autrichiens pour faire porter des fruits à leur demi-victoire qui resta stérile, nous devons néanmoins formuler quelques réflexions sur une affaire si importante sous notre point de vue.

Le lecteur qui a bien voulu suivre jusqu'ici nos récits et nos observations, ne nous reprochera point, sans doute, de vouloir représenter, comme seule décisive, l'arme à laquelle sont consacrées ces études d'histoire militaire. Il ne faut au cavalier qu'un peu d'expérience, puisée soit dans son propre fond soit dans celui d'autrui, pour être convaincu que non seulement il a souvent besoin de l'appui des autres armes, mais même que, dans beaucoup de cas, il est obligé de leur accorder une incontestable supériorité. Le destin qui préside aux batailles a eu soin de fournir au cavalier mille raisons qui l'empêchent de se croire invincible malgré tout. Mais il ne faut pas moins blâmer et réfuter l'idée des gens qui, tombant dans l'extrême contraire, prétendent que l'arme blanche a fait son temps, que l'introduction de l'arme à feu, la mobilité actuelle de l'infanterie, le perfectionnement de sa tactique, le système des tirailleurs et surtout les colonnes serrées par bataillons, ont achevé de briser la puissance offensive de la cavalerie, et que cette arme, utile encore çà et là

dans les batailles, ne contribue néanmoins guère ou point du tout au succès général. En écrivant ces pages nous avons principalement pour but de mettre sous les yeuxdes lecteurs une série d'exemples qui puissent fournir autant de preuves historiques à l'appui de notre opinion. Nous voulons qu'on y puise quelques notions propres à faire distinguer ce qui est possible, praticable, nécessaire, opportun et important, de ce qui est impraticable inutile et nuisible. Nous désirons, en un mot, qu'on se fasse une idée raisonnable des services que la cavalerie peut réellement rendre, de ce qui est au-dessus de ses forces, et de la manière d'appliquer la force qui lui est propre, pour que cette force produise un effet utile. On arriverait alors à ne plus taxer de prodigalité ceux qui appliquent en temps de paix des sommes considérables à conserver et à perfectionner une institution dont l'utilité, en temps de guerre, doit avoir une autre fin que des accessoires sans importance.

On a argumenté de la bataille d'Aspern, pour soutenir que la cavalerie est impuissante contre des bataillons massés en colonnes serrées; or, cette formation étant aujourd'hui assez généralement adoptée, on pourrait en induire qu'il suffirait de ce simple moyen pour obtenir partout le même résultat. Examinons un peu cette question.

Dans la première partie du présent ouvrage nous avons cité plusieurs cas où l'infanterie, même sans cette formation évidemment très avantageuse contre les attaques des troupes à cheval, résista pourtant aux charges de la cavalerie. Dans notre introduction nous avons dit aussi que ce qui, en dernière instance, décide du sort des combats, ne peut se déterminer à l'avance par des règles. Si tout le secret consistait à former les bataillons en masse, pourquoi

donc louerait-on les bataillons autrichiens de ne s'être point laissé ébranler? Qu'auraient-ils fait autre chose, si ce n'est ce qu'ils ne pouvaient s'empêcher de faire? Il est évident qu'une semblable assertion tomberait dans l'absurde! La disposition prise par les Autrichiens était convenable et bonne, cela est vrai; mais à elle seule, qu'aurait-elle servi sans l'esprit dont les troupes étaient animées? Les batailles d'Essling et de Wagram sont peut-être celles où, dans tous le cours de guerres de la révolution et de l'empire, l'armée autrichienne ait déployé le plus de véritable zèle patriotique; la nation s'était réellement dévouée à cette guerre, et aspirait avec ardeur à effacer la honte des défaites antérieures, à restituer au pays sa puissance et sa gloire, à montrer au monde que le favori de la victoire pouvait enfin la trouver infidèle.

Ne perdons pas de vue non plus, pour expliquer le résultat de ces journées, que des circonstances heureuses favorisèrent les Autrichiens d'une manière peu commune: la gloire de leur belle résistance n'en aura point à souffrir. Le plus bel enthousiasme n'est qu'un des éléments de la victoire; il a aussi ses bornes et ses écueils, comme tout ce qui tient à la nature humaine. D'ailleurs, on ne saurait nier non plus que les soldats de Napoléon, attachés à leur chef avec ce dévouement enthousiaste que n'inspirent que les grands capitaines, accomplissaient avec lui des choses étonnantes. Il faut, lorsqu'on cherche à s'expliquer le résultat d'une bataille, avoir égard à tout ce qui concerne les deux adversaires et ne point se placer au point de vue exclusif d'un seul. En appliquant cette règle aux journées d'Aspern et d'Esslingen, en bien pesant les événements qui les signalèrent, on arrivera faci-

lement à comprendre d'abord que les Français aient pu être vaincus, et ensuite que le résultat général de la bataille n'eût pas été différent de ce qu'il fut, quand même la cavalerie française, au lieu d'être partout repoussée, aurait renversé quelques bataillons.

Le soir, le général Dorsenne ayant demandé à Napoléon la permission de faire donner la vieille garde, afin de refouler les Autrichiens, l'Empereur lui répondit: « Non: « il est bon que cela finisse; sans pont et sans secours, « nous en avons vraiment fait plus que je n'espérais. » Il avait raison: du moment qu'on ne pouvait plus compter sur l'appui des troupes placées sur la rive droite du fleuve; il fallait renoncer à l'espérance de remporter la victoire, et il ne s'agissait plus que de pourvoir à sa propre sûreté. En admettant, au contraire, que l'idée de l'Empereur eût pu s'exécuter avec l'armée tout entière, la direction qu'il donna aux attaques de sa cavalerie était sans contredit la meilleure et la plus efficace; c'était, d'ailleurs, comme il le dit lui-même, *la seule possible, et cela tranche la question*, à moins qu'on ne regarde comme un meilleur emploi de la cavalerie de ne pas s'en servir du tout! Par la même raison, la réserve de cavalerie autrichienne était parfaitement placée derrière le centre de l'armée. Quant à l'attaque elle-même, les rapports français n'expliquent pas s'il y eut une disposition générale ordonnée par l'Empereur ou par le maréchal Bessières, ou si cette disposition fut abandonnée aux généraux de division, ou bien, enfin, si ce ne fut pas la résistance inattendue et vigoureuse de l'ennemi qui fit successivement engager tous les régiments. Cette dernière opinion semble prévaloir chez plusieurs témoins oculaires autrichiens.

Nous n'avons jamais approuvé le stérile travail de ceux qui, après telle ou telle bataille, s'amusent à coucher sur le papier des dispositions soi-disant meilleures, et s'efforcent de prouver qu'en adoptant ce plan on aurait obtenu un meilleur résultat. Ce n'est là qu'un exercice d'école ; car on sait très bien que la moindre variante survenue dans une situation donnée dérange aussitôt les dispositions premières et en exige de nouvelles, conçues et exécutées sur l'heure. Il est impossible que, relativement aux faits réels, un pareil procédé conduise à une conclusion sérieuse. Mais il est une chose que nous pouvons remarquer ici et qui a été certainement d'une importance réelle : c'est que l'appui de l'artillerie manqua dans les journées d'Essling à la cavalerie française. Sans vouloir calculer des événements qui sont en dehors du domaine des calculs théoriques, sans vouloir rien affirmer, on peut pourtant admettre que cet appui aurait été d'un grand effet. On conçoit aisément que la résistance de l'infanterie autrichienne aurait été beaucoup plus difficile et par conséquent la tâche de la cavalerie plus facile, si, avant de faire donner cette dernière, on avait fait avancer quelques batteries à cheval à petite portée de mitraille des Autrichiens, pour lancer sur leurs masses serrées quelques milliers de balles de mitraille et quelques douzaines d'obus. Ébranlés par les ravages de cette artillerie, les bataillons autrichiens se seraient peut-être laissé rompre par les charges des cuirassiers. L'histoire ne nous transmet aucune donnée sur ce point, mais on pourrait se demander pourquoi l'on ne fit rien de ce genre. Certes, on n'en saurait accuser l'artillerie française, dont la qualité était éminente, et, quoique la plus grande partie des bouches à feu fût encore occu-

pée à défiler, il y avait déjà sur le champ de bataille des batteries légères qui n'auraient été employées nulle part mieux que là. Mais, pour que l'artillerie soit ainsi employée pour seconder directement la cavalerie, il faut, ou que les batteries soient annexées en permanence aux divisions de cavalerie, ou que le commandant en chef soit fixé d'avance sur le lieu et le moment où il voudra faire donner sa cavalerie : sans cela on manque toujours du temps nécessaire pour faire venir l'artillerie sur les points où sa coopération serait urgente. Il est probable que ni l'une ni l'autre de ces deux conditions ne se rencontra dans l'armée française, et cela explique pourquoi les cuirassiers durent se passer du concours de l'artillerie, précisément sur le point où ce concours eût été le plus nécessaire et le plus efficace.

Bataille de Wagram.

Dans cette bataille célèbre, la cavalerie joua des deux côtés un rôle secondaire et ne coopéra au résultat définitif par aucune action éclatante ou décisive. Napoléon avait porté son armée à 140,000 hommes environ, en attirant à lui l'armée d'Italie et divers autres renforts ; l'armée autrichienne, qui lui était opposée sous les ordres de l'archiduc Charles, n'en comptait pas tout à fait 100,000. L'Empereur effectua le passage du Danube par l'île de Lobau,

au-dessous d'Enzersdorf, sans être inquiété ; le 5 juillet, il déploya son armée dans la plaine comprise entre le Russbach et le Danube ; le 6, il vainquit à Aderklaa, à Wagram et à Grafen-Neusiedel, la gauche et le centre des Autrichiens, en faisant agir principalement de fortes masses d'infanterie et d'artillerie appuyées par de grands corps de cavalerie. Les avantages que les Autrichiens avaient remportés sur leur droite furent ainsi réduits à néant. L'archiduc Jean, sur la coopération duquel on avait compté, n'arriva point à temps, et l'armée autrichienne, après avoir soutenu la lutte avec une héroïque constance, fut obligée de céder le champ de bataille, mais non de fuir. La bataille était perdue ; mais ce ne fut pas une défaite comme celles d'Iéna, d'Austerlitz, de Friedland. Le vaincu se retira sans se laisser culbuter. Aussi les journées de Wagram, considérées au point de vue purement militaire, ne peuvent-elles se ranger au nombre des victoires décisives de Napoléon ; ce furent les conséquences de la victoire qui élevèrent l'empereur des Français au faîte de sa grandeur politique. La main d'une archiduchesse fut le plus éclatant et le plus utile de ses trophées : car, lorsque toute la grandeur impériale se fut écroulée et que la magnifique armée qui avait triomphé de l'Europe eut été réduite à quelques débris, la main d'une princesse faillit devenir pour Napoléon un appui plus solide que toutes ses victoires, le traité de Pressbourg l'ayant introduit avec la qualité de parent dans le cercle des vieilles dynasties de l'Europe, au milieu desquelles il n'avait trôné jusque-là que par le secours de sa redoutable épée.

En nous abstenant toujours de toute critique inutile sur les événements qui précédèrent la bataille, ou sur les dis-

positions qui furent prises avant et pendant le combat, prenons les faits tels qu'ils se sont passés et traçons-en une esquisse rapide.

Les Français, ayant occupé le 2 juillet les petites îles du Danube entre celle de Lobau et la rive gauche, lancèrent le 4 au matin 1,500 voltigeurs qui, protégés par un feu d'artillerie bien nourri, débusquèrent les avant-postes autrichiens entre Enzersdorf et Mühlleuten. Quatre ponts furent alors jetés entre la Lobau et la rive gauche, à 6,000 pas environ en aval d'Enzersdorf, et l'armée se rangea, entre Enzersdorf, Sachsengang et Mühlleuten, en masses compactes. Le corps de Masséna formait la gauche, Bernadotte et Oudinot le centre, Davoust la droite. Derrière ces corps s'établirent l'armée du vice-roi, le corps de Marmont, la garde et la cavalerie de réserve. Vers huit heures du matin, toutes ces forces avaient franchi le fleuve.

L'archiduc généralissime s'était trouvé le 1er juillet à Enzersdorf, pendant que l'ennemi faisait vivement jouer contre cette petite ville et contre les retranchements élevés à la hâte devant Aspern et Esslingen une nombreuse artillerie placée sur les îles, qu'il jetait un pont entre l'île dite Mühleninsel, en face d'Aspern, et la rive gauche, et qu'il couvrait ce pont par un retranchement. En dépit de ces préparatifs, il n'était pas probable que l'ennemi tentât sur ce point le principal passage; la majeure partie de ses troupes était encore sur la rive droite. Il était difficile de croire que les Français déboucheraient sous le feu des batteries autrichiennes, et qu'ils renouvelleraient à la même place et dans des circonstances encore plus défavorables la tentative qui avait échoué le 21 et le 22 mai.

En effet, bien que les communications fussent assurées cette fois par une forte estacade, et que l'armée fût beaucoup plus nombreuse qu'en mai, la difficulté de se déployer sur la rive gauche était bien plus grande qu'à cette époque où les Français occupèrent tout d'abord les villages d'Aspern et d'Esslingen. Il était donc bien plus naturel de présumer que Napoléon ne faisait ces préparatifs que pour tromper son adversaire ; qu'il se servirait peut-être du pont de la Mühleninsel pour opérer quelque diversion, mais que ses attaques principales seraient dirigées, soit en amont, vers la Schwarze-Lake, soit en aval, du côté d'Ort. L'archiduc, convaincu qu'en divisant ses forces pour garnir tous les points où l'ennemi pourrait tenter le passage, il affaiblirait la résistance et augmenterait le danger, résolut de tenir son armée concentrée dans sa position derrière le Russbach, et de ne laisser sur le Danube que ses avant-postes, soutenus par un corps d'armée (le 6e). Le 2 au soir il transporta son quartier-général de Breitenlée à Wagram.

Le 4 au soir on expédia à l'archiduc Jean l'ordre de renoncer à la sortie qu'il devait opérer sur la droite du Danube, et de rejoindre au contraire l'armée par Marcheck. Le manque de temps ne permit pas de prendre les dispositions nécessaires pour exécuter cet ordre si important, et pour achever la marche prescrite. Le corps de l'archiduc Jean, fort de 12,000 hommes, ne put prendre part à la bataille. Il en fut de même de l'armée formée de l'insurrection hongroise et commandée par l'archiduc palatin.

Voici quelle était, le 5 juillet, la position de l'armée autrichienne :

Trois corps d'armée étaient entre Neusiedel et Wagram ;

le corps des grenadiers et la cavalerie de réserve à Gerasdorf; le 3e corps à Stammersdorf; le 5e corps (prince de Reuss) était près du Spitz, où il resta pendant la bataille sans y prendre part, parce qu'on craignit de le retirer de ce poste, l'ennemi ayant fait une démonstration vers Nussdorf, d'où il aurait pu prendre l'armée à dos.

Les avant-postes autrichiens, sous les ordres du général Nordmann, furent repoussés après une vive résistance du côté de Markgrafen-Neusiedel. La droite des Français, Davoust et Oudinot, les suivit dans cette direction, pendant que la gauche, formée du corps de Masséna et de l'armée d'Italie, refoulait le 6e corps sur Breitenlée après avoir enlevé Enzersdorf.

A quatre heures de l'après-midi, l'armée française s'était déployée dans la vaste plaine du Marchfeld. Sa droite était à Glinzendorf, sa gauche entre Aspern et Raschdorf; un grand nombre de bouches à feu étaient distribuées devant le front de bataille; la cavalerie était placée soit sur les ailes en fortes masses, soit en réserve. Le développement total de cette ligne de bataille n'était guère de plus de deux lieues, espace bien peu considérable, lorsqu'on pense que 150,000 hommes formeraient deux lignes continues de cette longueur sur deux et trois rangs chacune, sans compter les intervalles nécessaires, qui permettaient de donner à l'ordre de bataille une plus grande profondeur.

Dans le même moment, la gauche des Autrichiens, formée des 1er, 2e et 4e corps, était entre Grafen-Neusiedel et Wagram, derrière le Russbach; la droite, 5e corps, sur la Schwarze-Lake, à 4 lieues de Neusiedel, et le 3e corps à Stammersdorf, à 3 lieues de Neusiedel. Entre ces deux

ailes se trouvaient le 6e corps, qui se retirait d'Esslingen par Breitenlée, les grenadiers et la cavalerie de réserve, aux environs de Gerasdorf. Ces dernières troupes, à considérer comme un ensemble la position de l'armée autrichienne, en formaient le centre.

Cette position des deux armées montre d'une manière frappante la nature toute relative des idées de concentration ou de dislocation, appliquées aux armées en campagne. L'armée principale autrichienne était d'abord concentrée sur un espace de quelques lieues carrées, tandis que l'armée française s'étendait sur un espace bien plus considérable, depuis Vienne jusqu'à Presbourg. Au moment où nous sommes arrivés, l'armée française, au contraire, se trouve, par une concentration bien plus compacte, réunie tout entière en ordre de bataille devant l'armée autrichienne, qui se trouve maintenant la plus disloquée, quoiqu'elle ne soit pas étendue plus qu'elle ne l'était auparavant. Ce changement dans la situation relative des deux adversaires était extrêmement favorable aux Français, et, si jamais Napoléon avait pu compter avec confiance sur la victoire, ce fut certainement en cette circonstance. Jamais il n'eut moins à s'inquiéter de sa retraite : il n'avait point à craindre de s'y voir forcé par un ennemi si inférieur en nombre, et si pourtant, par un hasard quelconque, la retraite était devenue nécessaire, elle était assurée par une artillerie formidable et par des ponts à l'abri de tout accident.

Cependant les trois corps autrichiens postés derrière le Russbach résistèrent à toutes les attaques de l'ennemi contre leur centre, derrière Baumersdorf. Les régiments Vincent et Klenau chevau-légers chargèrent vaillamment

l'infanterie du corps de Macdonald ; tout ce qui avait franchi le Russbach fut obligé de le repasser. Une erreur de l'infanterie saxonne qui, prenant pour ennemie l'infanterie italienne en retraite, l'accueillit par une fusillade, augmenta le désordre de ce mouvement. Enfin arriva un corps de cavalerie française qui arrêta celle de l'ennemi ; les troupes se reformèrent dans leurs positions de part et d'autre. Peut-être à ce moment la cavalerie autrichienne aurait trouvé l'occasion d'un beau fait d'armes, si elle eût été plus nombreuse sur ce point, ou bien la cavalerie française, si elle y fût arrivée plus tôt : car le combat avait pris un instant une tournure très fâcheuse pour les Autrichiens, lorsque Macdonald, soutenu par une partie de la garde et s'élançant de Baumersdorf, s'efforçait de faire une trouée entre le 1er et le 2e corps. Quelques régiments d'infanterie autrichiens avaient été complétement renversés, mais ceux qui les flanquaient tinrent bon. L'archiduc lui-même était accouru, et, grâce à ses efforts et à ceux des autres chefs sous ses ordres, le combat s'était rétabli et l'attaque avait été repoussée avec le concours énergique de la cavalerie.

Le 6, au point du jour, l'armée française se concentra encore davantage devant la gauche des Autrichiens.

Le corps de Davoust (4 divisions d'infanterie), renforcé d'une division de cuirassiers (Arrighi) et de 12 pièces d'artillerie à cheval, formait entre Grosshofen et Glinzendorf la droite des Français. Les maréchaux Oudinot et Marmont avec leurs corps et l'armée italienne du vice-roi formaient le centre, entre Grosshofen et Raschdorf. Bernadotte et Masséna étaient à l'aile gauche. Une division du corps de Masséna restait près d'Aspern sur le Danube ; le reste se liait au centre de l'armée, derrière lequel la garde, une

division de Bavarois et deux divisions de cuirassiers, échelonnées sur plusieurs lignes, formaient la réserve.

L'archiduc résolut de prévenir l'attaque de l'ennemi, en faisant marcher son armée dans l'ordre suivant, arrêté à minuit au quartier-général de Wagram :

Le 6e et le 3e corps et les grenadiers devaient se mettre en marche à une heure du matin pour se porter contre la gauche des Français. Le 6e devait longer le Danube, le 3e prendre par Breitenlée, les grenadiers par Süssenbrunn. Le 5e corps gardait sa position près du Spitz.

Le 1er corps devait se porter sur Aderklaa, et attaquer ce village à 4 heures.

Le 2e corps devait franchir le Russbach, dès que le 1er aurait gagné du terrain ; en attendant il gardait sa position derrière le ruisseau.

Le 4e corps (aile gauche) avait ordre de marcher contre la droite de l'ennemi, dans l'espoir d'être soutenu dans son attaque par le corps de l'archiduc Jean, qu'on supposait près d'arriver.

Le prince de Lichtenstein avec sa cavalerie devait s'avancer entre Aderklaa et Süssenbrunn, entre les grenadiers et le 1er corps, à la même hauteur que ceux-ci ; un régiment de cavalerie formait l'avant-garde des grenadiers. L'archiduc généralissime fit connaître qu'il se tiendrait de sa personne auprès du 1er corps.

Au point du jour la bataille commença sur toute la ligne. L'aile droite des Autrichiens, le 6e corps, délogea d'Aspern une division française, lui prit 10 bouches à feu et la refoula dans la Lobau ; les troupes les plus avancées pénétrèrent jusqu'à Enzersdorf; la cavalerie de la gauche des Français tenta une charge, mais elle fut repoussée par la

cavalerie du 6e corps et quelques batteries légères. Le 3e corps poussa jusque dans le voisinage de l'Auberge-Neuve, entre Breitenlée et Raschdorf; le corps des grenadiers s'avança entre Süssenbrunn et Aderklaa; la cavalerie du prince de Lichtenstein s'étendit vers la droite: cependant la majeure partie resta auprès des grenadiers.

Le 1er corps trouva Aderklaa abandonné; mais derrière ce village était le corps de Masséna, Une nombreuse artillerie couvrait de ses feux les Autrichiens qui franchissaient le Russbach. Masséna forma ses divisions d'infanterie en colonnes d'attaque, et une division de la cavalerie de réserve s'avança entre Raschdorf et Aderklaa pour le soutenir. Malgré le feu bien nourri de l'artillerie autrichienne, les Français pénétrèrent dans le village; mais ils en furent aussitôt délogés à leur tour. Le corps des grenadiers autrichiens se lia alors au 1er corps et jeta quelques bataillons dans Aderklaa; les autres se rangèrent sur une ligne en colonnes serrées, entre ce village et Breitenlée, ayant derrière eux en seconde ligne le gros de la cavalerie de réserve. Pendant ce temps, le 4e corps s'étant porté sur Glinzendorf, comme les dispositions le lui prescrivaient, non seulement il y avait rencontré une vive résistance, mais il avait même été forcé de se retirer sur Grafen-Neusiedel, menacé d'une attaque par une forte colonne ennemie qui s'était portée sur son flanc gauche entre Glinzendorf et Loibersdorf.

Ainsi, à dix heures, l'extrême gauche des Français était battue: mais l'attaque du corps de Masséna, qui formait la gauche proprement dite du corps de bataille, la résistance du centre des Français et le mouvement offensif de leur droite avaient mis un terme aux attaques des Autrichiens

et arrêté le mouvement de tous leurs corps. La bataille avait pris dès lors un aspect fâcheux pour ces derniers, les corps étant dispersés sur une ligne de près de quatre lieues d'une aile à l'autre, et obligés, chacun de son côté, d'attendre les mouvements de l'ennemi pour agir. Le 4e, le 2e et le 1er corps et les grenadiers, opposés depuis Breitenlée jusqu'à Grafen-Neusiedel à la masse des forces ennemies, devaient évidemment s'attendre à une attaque vigoureuse dont le résultat n'était guère douteux, malgré toute la bravoure et la constance que ces troupes pourraient déployer. Napoléon, s'il avait pu voir nettement toute la situation, se serait écrié avec raison : « Ils n'ont plus de réserves, la victoire est à nous ! » Ses réserves, à lui, étaient encore intactes près de Raschdorf, n'attendant qu'un signe de leur chef pour se porter où il le voudrait, tandis que les Autrichiens n'avaient plus de réserves pour renforcer les points les plus faibles et les plus compromis de leur ligne.

Loin de regarder comme l'affaire la plus essentielle de repousser la droite des Autrichiens malgré ses succès, ou de mesurer sa ligne de bataille sur la longueur de la leur, Napoléon renvoya en arrière, vers Esslingen, deux divisions du corps de Masséna, qui avait exécuté l'attaque contre Aderklaa, pour y arrêter et contenir l'ennemi. Les corps de Davoust et d'Oudinot eurent ordre de franchir le Russbach au-dessous de Neusiedel, de déborder avec l'aile droite ainsi prolongée la gauche de l'ennemi, et de prendre en flanc la position de son 4e et de son 2e corps derrière le Russbach. En même temps, au centre, l'armée d'Italie, le corps de Marmont, 100 bouches à feu commandées par Lauriston, et Bessières avec la cavalerie de la

garde et deux autres divisions de cavalerie, se portaient sur Aderklaa et Wagram.

Les grenadiers autrichiens et le 3e corps résistèrent bravement au choc de cette masse formidable. Le 4e corps se maintint aussi jusqu'après midi dans sa position ; quelques régiments de cavalerie tentèrent de ce côté une charge contre le corps de Davoust, qui prenait le 4e corps en flanc ; cette attaque n'eut d'autre succès que d'arrêter quelques moments les progrès du corps français. Le 2e corps appuya le 4e dans la défense de la position principale, qu'il fallut pourtant se décider à abandonner ; le 4e corps, qui avait le plus souffert, perdit 11 bouches à feu et un certain nombre de prisonniers.

Aucun corps de l'armée autrichienne n'était dispersé ; la retraite ne dégénéra sur aucun point en désordre ou en déroute. En vain les chasseurs de la garde et les régiments de cavalerie légère polonaise essayèrent de rompre l'infanterie autrichienne en retraite. La cavalerie française avait bien, en général, contribué à la victoire, mais on ne saurait dire qu'elle fut due à ses efforts, ni que sa coopération directe ait rien eu de bien efficace, ni lors de l'attaque de Davoust et d'Oudinot contre la gauche des Autrichiens, ni lors de celle de Macdonald contre leur centre ; sur ce dernier point, comme sur l'autre, l'infanterie fit le meilleur de la besogne, après que les 100 bouches à feu de Lauriston eurent préparé ses attaques. Peut-être faut-il en chercher la cause dans le souvenir des journées d'Aspern : d'une part, on employa contre les colonnes autrichiennes un épouvantable feu d'artillerie, puisque Lauriston porta tout d'abord ses batteries à portée de mitraille ; de l'autre, la cavalerie, même après ce formidable

prélude, ne renouvela point la tentative que l'absence de l'artillerie avait fait échouer à Aspern. La poursuite des vainqueurs ne fut pas non plus appuyée avec cette vivacité que Napoléon aimait à y mettre, et c'était là certainement une conséquence de la bonne tenue des Autrichiens pendant leur retraite (1).

La cavalerie autrichienne prit une part honorable à la résistance. Il serait difficile, assurément, de dire qu'elle pouvait changer le destin de la bataille; mais il est presque certain que, si quelque chose avait pu être tenté dans ce sens, c'eût été une attaque contre les réserves postées à Raschdorf, seul moyen d'arrêter les progrès de Napoléon contre le centre et le flanc gauche des Autrichiens.

Une attaque contre le flanc et les derrières de Davoust aurait pu aussi avoir beaucoup d'effet; mais, tel qu'était l'état des choses à 10 heures du matin, cette attaque n'aurait déjà plus été exécutable qu'avec les troupes de l'archiduc Jean, manœuvre impossible, puisque ces troupes n'avaient pu atteindre à temps le champ de bataille. La cavalerie disponible de la gauche des Autrichiens était évidemment trop faible pour exécuter cette attaque, et il aurait été impraticable d'y amener la réserve. Heurter de front les puissantes colonnes des Français, soutenues par une nombreuse artillerie et suivies d'un corps considérable de cavalerie comme réserve contre une attaque de ce genre, c'eût été vouloir prendre le taureau par les cornes, chose dangereuse toujours, et qui le plus souvent ne réussit point, quoiqu'il y ait des cas où l'on

(1) La cavalerie française perdit dans cette journée un de ses officiers les plus distingués, le général Lasalle.

n'est pas le maître de prendre un autre parti. Mais nous ne voyons pas ce qui aurait empêché de lancer de Breitenlée contre les réserves françaises, près Raschdorf, la cavalerie de réserve autrichienne, soutenue par quelques batteries légères : cette manœuvre, au contraire, semble conforme aux dispositions générales de l'ordre de bataille; et il n'était pas nécessaire, pour en essayer, de prendre une résolution désespérée. On aurait pu, par ce moyen, tirer parti des succès du 3e et du 6e corps, faire jour aux autres corps, arrêter les attaques des Français contre Aderklaa et Neusiedel, détourner de force de ce point l'attention de Napoléon, gagner le temps d'amener aux points décisifs l'aile droite (3e et 6e corps), qui n'avait plus rien à faire à Aspern, et peut-être donner à la bataille une tournure plus avantageuse. Au moment où Masséna attaquait Aderklaa, il n'y avait entre son corps et le Danube qu'une division de cavalerie, déjà repoussée par la cavalerie de la droite des Autrichiens ; plus tard seulement il y arriva deux divisions d'infanterie, envoyées à Essling pour couvrir le flanc gauche des Français. Si enfin l'attaque échouait, la situation de l'armée autrichienne n'en devenait pas pire qu'elle n'était déjà ; si elle réussissait, elle pouvait avoir un résultat considérable qu'il est inutile de détailler ici.

Du reste, il se conçoit qu'il pouvait exister beaucoup de raisons qui fissent regarder une pareille entreprise comme trop périlleuse et trop difficile. Elle devenait d'ailleurs impraticable du moment où il fallut laisser près d'Aderklaa la majeure partie de la cavalerie pour soutenir les grenadiers, menacés d'une violente attaque et ne formant plus qu'une seule ligne pour remplir l'espace nécessaire après avoir occupé Aderklaa. Aussi, loin de nous la pensée de

jeter le moindre blâme sur aucun des chefs de l'armée autrichienne pour n'avoir pas conçu ou exécuté cette idée ; nous ne la donnons absolument que pour dernier remède dans une crise où il ne restait guère d'alternative. Encore n'y eut-il pour l'application de ce remède qu'un moment promptement passé. Or, il faut la réunion de bien des circonstances pour que de semblables moments ne passent point inaperçus ou ne soient point négligés ; les exemples où ils ont été mis à profit sont, en effet, beaucoup plus rares que ceux où il est facile de prouver qu'ils existaient et auraient pu ou dû être saisis. La critique, cette fois, est infiniment plus aisée que l'art et la pratique, d'autant plus dificiles que l'existence des conditions diverses de succès dépend bien rarement des lumières ou de la volonté d'un seul individu.



LIVRE QUATRIÈME.

CAMPAGNES DE L'EMPIRE.

(Suite.)

Guerre d'Espagne.

1808-1813.

Dans le cours des campagnes de 1805, 6 et 7, Napoléon avait triomphé des armées que lui opposaient tour-à-tour les monarques les plus puissants de l'Europe. Tout le continent reconnaissait en lui l'arbitre de ses destinées. Déjà l'Italie, une grande partie de l'Allemagne, la Hollande et la Suisse étaient soumises à son pouvoir souverain : l'Espagne et le Portugal lui étaient attachés par une alliance qui dans le fait ne leur laissait de leur indépendance que le nom. Néanmoins cet état de dépendance et de sujétion ne satisfaisait pas encore le principe subversif et novateur de la politique napoléonienne. On se proposait donc de conquérir le Portugal, d'impliquer dans cette guerre l'Espagne, de la sacrifier ensuite au même principe, et d'ôter enfin à la race des Bourbons le dernier débris de ses anciennes possessions et de sa splendeur passée, en

créant dans la Péninsule un royaume nouveau gouverné par une dynastie nouvelle.

Une politique avide, rusée et déloyale, peu soucieuse des moyens, pourvu qu'ils la conduisissent à ses fins, fit commettre à Napoléon cette faute impardonnable. Avec la maison royale, abattue par un procédé indigne du souverain d'une grande nation, l'Empereur crut avoir abattu à ses pieds toute l'Espagne. Mais la nation espagnole tout entière, révoltée, exaspérée d'une semblable attaque, se souleva pour opposer aux armées françaises une résistance qu'elles n'avaient encore rencontrée nulle part.

Rien ne prouve mieux, que cette funeste guerre d'Espagne, que le bon droit est le principe vivifiant, et que l'injustice tue. Cette Espagne, considérée alors comme un abîme de superstitions et de ténèbres, se lève, soutenue par la conscience de ses droits, et lutte avec un héroïsme qui devait faire rougir de honte les prétendus fils des lumières. Mais, de même que les idées les plus justes sont souvent défigurées, de même que des prémisses les plus vraies on n'a que trop souvent tiré les conséquences les plus fausses et les plus absurdes, de même ici. Il est incontestable que l'Espagne, malgré tout les genres d'oppression, malgré des défaites multipliées, malgré des violences inouïes, a fait triompher son droit après six ans d'une lutte meurtrière et acharnée, alors que l'Europe silencieuse et tremblante se courbait humblement sous le glaive du maître. Mais comment peut-il se faire que des écrivains de nos jours, des publicistes et des historiens, aient pu altérer la vérité au point de représenter la guerre d'Espagne comme le triomphe d'une masse sans organisation et sans discipline sur des armées bien disciplinées

et rompues à la tactique. Jamais, au contraire, il n'a été plus évidemment démontré que le dévouement d'une nation entière ne peut rien contre une armée nombreuse et aguerrie, s'il ne s'y joint précisément cet ordre qui fait la différence entre une armée et une multitude confuse; jamais aucune guerre ne fournit des preuves plus convaincantes de l'immense avantage qu'un petit nombre de bons soldats a sur un nombre infiniment supérieur de gens qui n'apportent sur le champ de bataille qu'une bonne volonté maladroite et une arme dont leurs mains inhabiles n'ont pas l'habitude. C'est un fait certain qu'une partie des villes espagnoles résistèrent aux Français avec une extrême énergie, au lieu d'envoyer au-devant d'eux des parlementaires et des députations, comme le firent tant de villes allemandes. Il est certain aussi que jamais aucun arrangement, aucun traité de paix ne permit à l'ennemi de trouver une heure de repos au sein du pays vaincu, que les défaites des armées et la prise des places ne purent rompre la vigueur de la résistance, et que la lutte dévorait les forces du vainqueur, sans qu'il pût établir aucun résultat durable. Mais sous l'impression de ces faits, on en a perdu de vue d'autres non moins évidents, non moins incontestés. Partout, en effet, où les armées espagnoles osèrent attendre en rase campagne le choc des Français, elles furent battues, chassées, dispersées; à Sarragosse, plus de 35,000 Espagnols furent vaincus par 32,000 Français, malgré leur résistance acharnée derrière les murs de la ville; enfin, les Français pénétrèrent jusqu'à Cadix et jusqu'au cœur du Portugal, et il fallut que des soldats anglais vinssent aider la nation à reconquérir son propre territoire.

Il s'est trouvé des gens, des savants et des hommes po-

litiques, qui se sont hardiment appuyés sur l'exemple de cette guerre pour soutenir qu'il n'était plus besoin d'armées à l'avenir pour défendre victorieusement la patrie menacée. Or, disaient-ils, le territoire ne peut être défendu *que* par une armée, dont la défaite conduirait le vainqueur à son but; ou bien la défense, à laquelle la population en masse prendrait part, se fera *sans* armée, *sans* organisation volontaire, *sans* discipline, ni art, ni ordre. L'enthousiasme exclu-t-il donc l'ordre et la réflexion? Certes, en raisonnant de la sorte, on ne se disait pas que la nation espagnole, secondée par une bonne armée espagnole et par une organisation militaire bien entendue des forces disponibles, se serait affranchie du joug étranger beaucoup plus tôt et avec beaucoup moins de sacrifices, au lieu que sa délivrance ne se réalisa qu'en 1814, coïncidant ainsi avec le grand écroulement de la fortune impériale.

Nous n'avons nulle envie de réfuter ici les déclamations de tout genre dont les armées permanentes sont l'objet depuis le commencement de notre siècle et surtout depuis une trentaine d'années, ni de nous expliquer longuement sur les projets enfantés par une foule de gens qui ne craignent pas de prendre pour base de leurs raisonnements la guerre d'Espagne. Nous n'en parlons qu'à cause de l'influence que peuvent exercer sur des institutions réelles les projets mal digérés de ces novateurs qui veulent appuyer leur système de défense sur une base incertaine, faible et chancelante de sa nature. Du reste, les partisans de ces nouvelles idées se mettent fort à leur aise en attribuant à leurs adversaires une doctrine qui n'aurait égard qu'à la puissance mécanique et partirait du principe que l'opinion ne peut rien contre le canon. A cela ils répondent

que la puissance morale de l'opinion est invincible, et même seule invincible, parce qu'elle est au-dessus des accidents extérieurs. Et là-dessus, les uns et les autres d'argumenter de la guerre d'Espagne. Mais vous ne voyez donc pas que vous avez tous les deux raison, mais à un seul point de vue, et que vous avez tous les deux tort, en séparant ce qui doit être réuni, en opposant l'un à l'autre deux principes qui doivent se compléter, s'appuyer mutuellement? En effet, une armée bien organisée n'est point une machine sans âme, et une multitude confuse est sans puissance morale bien assurée. L'esprit organisateur, qui fortifie par l'ordre, ne doit pas être confondu avec cet autre esprit, inquiet et remuant, qui tantôt couvre d'un tumulte de cris la voix de la raison, et tantôt se condamne lui-même à un silence pusillanime, à cet esprit sans suite et sans consistance qui flotte sans cesse d'un extrême à l'autre et se trouve, au moment du péril, incapable de résister à une attaque énergique.

Certes, il faut apporter à l'étude de l'histoire un esprit bien peu sérieux, bien peu observateur, pour s'imaginer que les armées d'autrefois n'étaient que des machines mues par des ressorts mécaniques, et qu'il était réservé à notre époque de susciter les forces morales de l'humanité. Il y aurait bien des choses à répondre à une pareille assertion, quelque peu présomptueuse ; mais nous nous contenterons de déclarer qu'au fond de toutes les actions des temps passés que le monde à jugées dignes d'admiration, nous reconnaissons la puissante action des forces morales et intellectuelles, la domination de l'esprit sur la machine. Nous ne faisons pas difficulté, cependant, de convenir que de nos jours on accorde une attention sérieuse à

l'élément moral dans toutes les affaires militaires, et que l'Europe entière est d'accord pour proclamer, en principe, l'importance de cet élément. Partout on reconnaît la nécessité de donner des soins au développement moral et intellectuel du soldat, bien que tous les états n'apportent pas à cette culture une sollicitude égale et n'y procèdent point par les mêmes moyens. La diversité des moyens s'explique du reste très naturellement, quand on réfléchit qu'ils doivent se modifier selon les idées politiques en général, l'éducation militaire et les habitudes politiques de la nation étant essentiellement entées sur une seule et même racine. Mais même en admettant que tout le monde fût unanime quant au but qu'il convient de poursuivre, on pourrait encore supposer avec raison que différents états eussent aussi différents systèmes, différentes institutions militaires. Les uns, par exemple, croient qu'il est nécessaire, pour maintenir constamment une armée en état de combattre et pour n'en pas laisser périr les qualités militaires au milieu des loisirs et des jouissances de la paix, d'empêcher à tout prix le soldat de s'acclimater parmi le peuple, de se *fusionner* avec l'habitant. D'autres, au contraire, pour exciter un esprit belliqueux dans la nation, pour rendre leurs institutions militaires plus populaires, pourraient admettre dans l'organisation des armées des principes incompatibles avec cet ordre sévère sans lequel il n'y a ni obéissance ni commandement possible, et sans lequel l'existence de toute troupe est compromise, fût-elle composée des meilleurs soldats. Sans vouloir nous attacher au développement de cette vérité, et pour rester dans les bornes de notre sujet, nous toucherons ici un seul point, dont l'importance devrait être unanimement reconnue et

proclamée par tous ceux qui prennent quelque intérêt aux choses de l'art militaire. Il n'est point de bonnes troupes sans de bons officiers, quel que soit le système adopté. En tout temps, dans toutes les circonstances, un bon corps d'officiers formera un bon régiment; mais la meilleure troupe dégénèrera toujours rapidement sous des officiers incapables : car il est dans la nature humaine que l'influence descende du supérieur à l'inférieur, et ce serait une folie contraire à tout ordre d'espérer que les subordonnés ramèneront leur chef dans le chemin de son devoir. L'erreur ne serait guère moins dangereuse, si l'on se contentait de trouver les capacités nécessaires dans les chefs supérieurs des armées, en se rassurant par l'idée que dans les grades inférieurs les bons compenseraient les mauvais et qu'il est inutile de regarder de trop près aux qualités de chacun en particulier. Certainement il est impossible de prétendre à une perfection complète et générale; mais un système qui érigerait en principe cette sorte d'optimisme qui se contente de peu faute de travailler à faire beaucoup, conduirait évidemment à la ruine et à la destruction de l'appui le plus sûr, le plus solide et le plus essentiel de l'organisation militaire. La constitution militaire d'un empire n'a rien de plus important que le développement intellectuel et l'instruction des corps d'officiers, et ce serait une inconséquence impardonnable et extrêmement dangereuse que de se contenter sur ce point d'une organisation vicieuse, du moment où l'on reconnaîtrait l'importance des facultés morales et intellectuelles, et qu'on ne se confierait pas uniquement dans le nombre des combattants et dans une apparence extérieure d'aptitude et de solidité.

On a beaucoup déclamé contre l'usage qui donnait les épaulettes d'officier à des enfants et n'admettait aux grades de l'armée que des nobles. Cet abus a cessé aujourd'hui dans la plupart des armées européennes. Mais ne serait-ce pas un abus également grand, et plus dangereux peut-être, de dispenser les officiers de toute étude préparatoire, et n'aurait-on pas des hommes encore bien plus incapables que les nobles bons-hommes d'autrefois, élevés du moins dans certaines idées relatives à leur future profession. S'il est évident que la naissance ne suffit pas pour donner à un individu les qualités qui font les bons officiers, il est impossible non plus de nier que, dans l'état actuel des choses, un homme livré à une profession civile quelconque puisse y trouver le loisir et les moyens de se préparer à l'exercice d'un commandement militaire. Les devoirs du soldat sont trop sérieux, les fonctions de l'officier trop graves, trop importantes et trop complexes pour que quelques journées dérobées çà et là aux affaires suffisent à transformer en officier capable le premier venu qui endossera un uniforme. A peine en saura-t-il assez pour passer une revue et exécuter quelques manœuvres de parade ; mais assurément il ne possèdera aucune des qualités et des facultés que l'étude et la pratique doivent aujourd'hui développer chez un homme, pour en faire un officier capable et digne de confiance.

Cette guerre d'Espagne qu'on a tant invoquée pour prouver qu'on devait *vulgariser* les armées, cette guerre nous fait précisément voir combien est pernicieuse cette absence de culture préliminaire et de valeur pratique qui laisse l'officier au-dessous de sa tâche. Il est indubitable que, commandée par des corps d'officiers capables, l'ar-

mée espagnole aurait prêté à l'enthousiasme de la nation un appui moral et matériel infiniment plus solide qu'elle put le faire dans le déplorable état où son organisation était descendue. Quelques partis de guérillas ont fait voir quelle influence pouvait exercer un bon chef, et si les Portugais se distinguèrent à leur avantage des troupes espagnoles, ils ne le durent qu'à une meilleure organisation militaire : car, pour la haine de l'étranger et l'amour de la patrie, les uns et les autres en étaient assurément animés au même degré.

Revenons maintenant aux faits de ces mémorables campagnes, dont nous ne tracerons qu'une esquisse rapide en nous attachant aux seuls détails qui intéressent la cavalerie.

I. Campagne de 1800.

En 1806, lorsque le désir de se débarrasser de l'alliance française parut surgir au sein du cabinet de Madrid, l'armée espagnole devait compter, selon les états réglementaires, 85,000 hommes d'infanterie et 18,000 de cavalerie. En 1808, au moment où le cabinet, grâce aux intrigues et à la faiblesse de Manuel Godoï, prince de la Paix, se trouvait plus que jamais enveloppé dans les filets de la

politique impériale, il y avait en Espagne environ 40,000 hommes d'infanterie et 11,000 chevaux. Un corps de 10,600 hommes et 2,400 chevaux était en Danemark avec le corps d'armée du prince de Ponte-Corvo ; 21,000 hommes et 24,000 chevaux étaient en Portugal, et 10,000 hommes aux îles Baléares. Les troupes restées en Espagne étaient disséminées dans diverses garnisons, ou stationnées devant Gibraltar, ou réparties le long des côtes de la Méditerranée.

Napoléon regardait comme une proie facile ce royaume privé de ses moyens de défense. La meilleure partie des armées de Portugal et d'Espagne était avec ses propres troupes en Danemark, loin de leur patrie ; le roi et l'héritier du trône, attirés à Bayonne, avaient été contraints d'abdiquer ; Joseph, proclamé roi d'Espagne et des Indes, avait reçu à Bayonne les hommages d'une assemblée qu'on y avait convoquée et qui était censée représenter la nation. Par précaution, cependant, on comptait s'assurer l'obéissance des populations en mettant des garnisons françaises dans les principales places du royaume.

Le grand-duc de Berg passa les Pyrénées à la tête d'une armée de 70,000 hommes, occupa Madrid, et détacha le maréchal Moncey avec 12,000 hommes et le général Dupont avec 18,000, le premier pour s'assurer de Valence, le second pour occuper Cadix. Ces deux corps rencontrèrent une forte résistance avant même d'avoir atteint le terme de leur expédition. Moncey se replia derrière l'Ebre ; Dupont, coupé de toute espèce de secours, cerné de toutes part par les corps de Castanos et de Reding, composés en majeure partie de troupes régulières revenues de Portugal ou du camp de Saint-Roch devant Gibraltar, signa

le 22 juillet la fameuse capitulation de Baylen, après s'être vigoureusement battu près de cette ville.

Le 14 juillet, Bessières avait attaqué avec 14,000 hommes, près de Medina-del-Rio-Secco, non loin de Valladolid, une armée de 30.000 Espagnols commandée par l général Cuesta, l'avait complètement battue, et lui avait enlevé 5,000 prisonniers et 40 bouches à feu. C'étaient presque toutes des troupes récemment formées avec les milices tirées de la Galicie et des provinces septentrionales, incapables de résister au choc des vieilles bandes françaises. Aussi la cavalerie de Lasalle avait-elle culbuté sans effort tout ce qu'elle avait pu atteindre.

Napoléon, ravi de voir la guerre commencer sous de si brillants auspices, en croyait déjà voir la fin dans cette victoire qu'il comparait à celle de Villa Viciosa en 1710. Déjà, faisant le parallèle entre Philippe V et son frère Joseph, il prétendit que Bessières avait fixé sur la tête de ce dernier la couronne d'Espagne. Le 20 juillet, le nouveau roi faisait son entrée à Madrid ; mais le 27 on recevait la fatale nouvelle du désastre de Baylen, et dès le 1er août Joseph était forcé de quitter sa capitale et de transférer sa cour à Vittoria. Les troupes françaises se replièrent derrière la ligne de l'Ebre, « *pour se refaire dans* « *un pays plus frais que les plaines arides de la Castille,* » suivant les expressions du bulletin impérial.

Le siége de Saragosse, commencé en mai, fut levé le 15 août. Dans les premiers jours du même mois, sir Arthur Wellesley débarqua dans la baie de Mondego, en Portugal, avec 14,000 hommes d'infanterie, 200 chevaux et 3 brigades d'artillerie. Le 21 août il battit à Vimieira le général Junot, et le 30, le général anglais Dalrimple signa

la convention de Cintra, en vertu de laquelle les Français évacuèrent le Portugal (1). Les troupes espagnoles avait déjà quitté le Portugal avant cette époque. Enfin le marquis de la Romana parvint, le 9 août, à embarquer son corps à Nyeborg (sauf 3 bataillons et 1 régiment de cavalerie), pour le ramener dans sa patrie.

Ce premier coup, par lequel Napoléon avait compté réaliser la soumission du pays, se trouvait donc paralysé. Dans la Péninsule entière on manifestait hautement la résolution de repousser par la violence une dynastie imposée par la violence. Mais en même temps et malheureusement pour le succès de la cause espagnole, l'espoir de réussir dégénéra promptement en une confiance présomptueuse, pleine d'illusions et d'orgueil, qui empêcha tout d'abord d'apprécier exactement l'état des affaires et de prendre les mesures convenables pour s'assurer un bon résultat.

Au mois de septembre une junte centrale fut convoquée à Madrid, avec mission de diriger les affaires générales du royaume. Mais les rapports entre cette junte suprême et les juntes provinciales demeurèrent confus : les diverses provinces, sans autre lien commun que leur commune aversion contre le joug étranger, ne furent jamais soumises de fait à un pouvoir central et unique, qui eût dirigé et organisé leurs efforts suivant un plan d'ensemble et dans un but général. Cette division des pouvoirs et des influences exerça sur les évènements de la guerre une action extrêmement fâcheuse pour l'insurrection.

Cependant, la junte de Madrid recevait de toutes parts

(1) Voy. Thiébault, relation de l'expédition de Portugal en 1807 et 8. Paris 1817.

des rapports où l'on racontait que de nombreuses armées se rassemblaient. Dans un aperçu des forces disponibles ou en voie de formation, communiqué au ministre anglais, on disait qu'avant la fin de l'année 500,000 hommes et 50,000 chevaux seraient prêts à entrer en campagne. En alléguant de pareils chiffres on comptait sur le dévouement général de la nation qui était bien, en effet, capable de mettre sur pied le nombre d'hommes indiqué; mais on ne se préoccupait point des difficultés qu'il faudrait surmonter pour transformer une pareille masse désordonnée en une armée organisée; on oubliait trop la différence qu'il y a entre une multitude de gens, si nombreuse qu'elle soit, et une troupe disciplinée, instruite et aguerrie, différence que la meilleure volonté du monde ne peut jamais combler à elle seule.

Au commencement de novembre il y avait, suivant les assertions officielles, 40,000 hommes sous le général Blake dans les provinces basques, 45,000 sous Castanos aux environs de Tudela; 20,000 sous Palafox en Aragon; 20,000 en Catalogne; enfin une armée de réserve de 30,000 hommes en Castille, et le corps de Romana à Santander.

Sans doute l'effectif réel de tous ces corps différait considérablement des chiffres énoncés; cependant on peut admettre sans difficulté que 100,000 hommes environ entouraient, de l'Océan à la Méditerranée, l'armée française retirée derrière l'Ebre. Une armée anglaise, forte de 30,000 hommes et commandée par le général sir John Moore, marchait vers le même temps sur Salamanque.

Le colonel Jones, dans son ouvrage sur la guerre d'Espagne et de Portugal, regrette entre autres que les armements

de l'Espagne n'aient pas produit une bonne cavalerie. Les troupes anglaises elles-mêmes ne comptaient pas tout à fait 3,000 chevaux. La conséquence immédiate de ce vice d'organisation fut que les Espagnols, dès que les Français rouvrirent la campagne, se virent fréquemment surpris par des attaques imprévues, quoique la disposition générale des esprits les mît à même d'être bien et promptement renseignés. Cette seule circonstance donnait déjà à la cavalerie française un grand avantage.

Pendant qu'on prenait ces dispositions en Espagne, et que le peuple transporté d'allégresse par la victoire de Baylen et la fuite de Joseph, nourrissait l'espoir de voir bientôt le sol de la patrie délivré de la présence d'un ennemi exécré, Napoléon mettait en mouvement une armée de 80,000 hommes, ordonnait une levée de 160,000 conscrits et arrivait de sa personne à Vittoria, le 5 novembre (1).

Déjà, même avant l'arrivée de l'empereur, les opérations avaient recommencé le 31 octobre par une attaque de la droite des Français, sous le maréchal Lefèvre, contre le corps du général Blake. Ce corps, battu dans une série de combats, fut rejeté dans l'espace de deux semaines depuis Bilbao jusque dans les montagnes des Asturies et tellement désorganisé qu'au milieu de novembre il ne formait plus qu'un total de 20,000 hommes, y compris les troupes de Romana, qui s'étaient avancées pour recueillir et rallier le corps fugitif. Les soldats de Romana furent les seuls qui montrèrent de la fermeté et de la

(1) A la fin de l'année 1808, les forces françaises en Espagne s'élevaient à 160,000 hommes d'infanterie et 16,000 de cavalerie.

tenue; mais ils ne furent engagés que lorsque le premier coup était porté, et leurs efforts pour arrêter les rapides progrès de l'ennemi ne servirent qu'à leur faire éprouver des pertes considérables. « C'étaient eux tou-« jours, dit Jones, qui recevaient et soutenaient le pre-« mier choc, et un grand nombre de ces braves vétérans « furent inutilement sacrifiés. »

Tandis que Lefèvre et Victor étaient à la poursuite de l'armée de Galice et des Asturies, Napoléon se portait sur Burgos avec le centre de l'armée française, formé par la garde impériale, le corps de Soult et la cavalerie de réserve sous les ordres de Bessières. La gauche, sous Ney et Moncey, se concentrait à Logrono, pour pénétrer de là dans l'Aragon. Sur aucun point les Espagnols ne purent tenir contre les attaques des Français. Le 9 novembre, le maréchal Bessières pénétra dans Burgos à la tête de la cavalerie, après le combat de Gamonal, où l'infanterie de la division Mouton avait culbuté l'élite de l'infanterie espagnole, les gardes wallonnes, et quelques régiments de ligne. L'armée d'Estrémadure, comme on appelait les troupes réunies dans ce pays, fut complètement dispersée. Napoléon établit son quartier-général à Burgos, où il resta jusqu'au 22, afin de pouvoir, de ce point central, diriger les opérations contre l'armée d'Aragon, dès que sa droite aurait complété sa victoire. Le 10 novembre, croyant que l'armée anglaise était arrivée à Valladolid, l'empereur détacha les 3 divisions de cavalerie Lasalle, Latour-Maubourg et Milhaud avec 20 pièces d'artillerie à cheval, pour se porter par Palencia vers Zamora et prendre les Anglais à revers. Soult, dont le corps comprenait la division Mouton, victorieuse à Gamo-

nal, se dirigea au nord pour opérer contre le corps de Blake et de Romana. Le 11, eut lieu le combat d'Espinosa; le 12, Soult arriva à Reynosa, d'où il poussa en avant jusqu'à la côte septentrionale; le 16, les Français occupèrent Santander, et le marquis de la Romana ramena dans le royaume de Léon les faibles restes de l'armée de Galice et des Asturies. En recevant la nouvelle de ces succès, Napoléon chargea le maréchal Lannes de l'attaque principale contre l'armée d'Aragon. Ce maréchal partit le 19 de Burgos pour Ladosa sur l'Ebre, où se trouvait déjà le maréchal Moncey. Ney eut ordre de marcher sur Soria pour couper à l'ennemi la retraite du côté de Madrid. Le 27, une bataille fut livrée à Tudela. Castanos avait fait prendre à ses troupes une position de 2 lieues d'étendue, ce qui affaiblit encore la résistance des Espagnols, augmenta la confusion et ôta à leur chef toute possibilité de diriger le combat. Au premier choc, les Espagnols furent culbutés, et leur armée tout entière eût été détruite si Ney avait pu exécuter complètement la mission dont on l'avait chargé.

La cavalerie française joua dans toutes ces affaires un rôle très actif. Souvent, il est vrai, elle rencontrait un terrain difficile et défavorable à son action; mais la qualité des troupes espagnoles lui offrait trop de chances de succès, et les généraux français s'entendaient trop bien à mettre ces chances à profit, pour n'en pas tirer toujours des avantages très notables. C'était, du reste, presque partout la même manœuvre : dès que le combat était engagé, la cavalerie chargeait un point quelconque de la ligne ennemie, la perçait, prenait à revers l'une des ailes, sabrait tout ce qu'elle trouvait à portée de ses coups, et poursuivait les fuyards jusqu'à ce

qu'ils pussent se mettre à l'abri derrière quelque obstacle protecteur. La plupart des affaires dont nous venons de parler se ressemblent en ce point, qu'il y eut toujours au feu une portion relativement très faible de l'infanterie française, tandis que tous les rapports vantent les charges brillantes de la cavalerie. Les Français surent se servir en Espagne de leur cavalerie, comme les alliés auraient dû s'en servir contre eux au commencement des guerres de la révolution.

Cette campagne, que les Français appelèrent la campagne impériale, est une des plus fécondes dans les annales de leur cavalerie. Mais c'est aux lanciers polonais qu'appartient la gloire d'avoir accompli, dans le défilé de Somo-Sierra, le plus brillant des faits d'armes qui signalèrent les guerres de la Péninsule.

Cambat de Somo-Sierra.

Le 22 novembre, Napoléon avait quitté Burgos pour s'avancer sur Madrid, pendant que Soult pénétrait dans le royaume de Léon, que Ney poursuivait Castanos, et que Moncey faisait les apprêts du siége de Saragosse. Le 30, l'avant-garde du corps de Victor arriva devant le défilé de Somo-Sierra, gardé par 13,000 Espagnols. Quinze bouches à feu, mises en batterie dans une position avantageuse, balayaient les abords du défilé, que traverse la grande route de Burgos à Madrid.

Une division d'infanterie de 3 régiments, avec 6 pièces de canon, s'avança contre cette formidable position. De chaque côté de la route s'étendait un régiment; le troisième

marchait sur la route même qui gravit la montagne par une pente rapide. Les tirailleurs engagèrent le combat, sans faire de progrès, en s'efforçant de gravir les hauteurs escarpées sur les ailes de la position.

Les choses en étaient là lorsque Napoléon arriva avec la cavalerie de la garde. La tête de la colonne était formée par le régiment des lanciers polonais, colonel Dautancourt ; un escadron faisait le service auprès de l'empereur. Le régiment se forma sur la droite de la route en colonne par escadrons. L'empereur, à cheval, s'avança jusqu'au pied de la hauteur et examina la position de l'ennemi, au milieu des boulets qui passaient à ses côtés et au-dessus de sa tête. Il ne découvrit aucun moyen de tourner ce terrible défilé ; d'un autre côté, il lui importait extrêmement de ne point perdre de temps. Peut-être alors s'éveilla-t-il dans sa mémoire plus d'un souvenir d'heureuses témérités; peut-être pensa-t-il que, dans certains cas, où la sagesse ne peut rien, l'audace est la sagesse la plus salutaire; d'ailleurs il avait déjà pu apprécier l'ennemi auquel il avait affaire, et sa confiance pouvait être extrême sans devenir présomptueuse. Il se résolut sur-le-champ à tenter ce qu'on pourrait obtenir en brusquant l'attaque avec impétuosité, et donna ordre à l'escadron de service de se lancer droit sur le défilé. Cet escadron, soit que l'espace lui ait manqué, soit que l'ardeur d'exécuter sans retard l'ordre de l'empereur ne lui ait pas laissé le temps de se former, s'ébranla sur quatre hommes de front, comme il était rangé. Accueilli par un feu bien nourri, il ne put réaliser son dessein et tourna bride. Les colonels Dautancourt et Krazienski rallièrent cependant sur-le-champ cet escradron, firent avancer les autres et renouvelèrent l'attaque à la

tête de tout le régiment, qui vit cette fois son audace couronnée du succès le plus complet. Les lanciers gravirent au galop la pente rapide de la route, sans s'inquiéter du feu des Espagnols qui s'éteignit aussitôt. Au bout de quelques minutes, la batterie était prise, l'infanterie dispersée, la position emportée, la victoire décidée de la manière la plus brillante. Les Polonais perdirent 7 officiers et 57 lanciers dans cette affaire, qui certainement est un des plus étonnants et des plus admirables faits d'armes dont la cavalerie puisse se glorifier.

Un chef moins audacieux que Napoléon eût pensé à mille autres choses plutôt qu'à une tentative en apparence aussi follement téméraire; une troupe moins vaillante eût regardé l'entreprise comme impraticable après un premier moment d'insuccès, et cette idée l'eût certainement empêchée de revenir à la charge. Nous n'avons pas besoin de dire que cet exemple et d'autres du même genre ne prouvent nullement qu'il faille agir partout avec la même témérité ; car la même tentative aurait eu peut-être un tout autre résultat devant un autre adversaire. Mais ce que ces exemples nous font voir, c'est qu'il y a des cas où les pertes possibles sont infiniment moindres que les avantages possibles du succès, des cas où la situation et la qualité de l'ennemi justifient l'espérance des résultats hors ligne, et où il est glorieux, rationnel et convenable d'être téméraire. Dans de pareils cas l'audace est un devoir; mais on ne peut les réduire en règle ; les héros de tous les temps ont eu à cet égard un tact auquel ils ont dû une bonne partie de leurs succès. L'absence de ce tact, les scrupules et les hésitations qui étouffent l'audace ont fait perdre à plus d'un homme de talent sa propre gloire, et à

plus d'une excellente armée sa supériorité sur une armée beaucoup moins bonne. Aucune arme, du reste, n'a autant à gagner ou à perdre à la grandeur ou à la faiblesse de ses chefs, que la cavalerie.

Quelques jours après le combat de Somo-Sierra, Napoléon faisait son entrée à Madrid.

La cavalerie française de la Catalogne obtenait des succès du même genre. Le 21 décembre, après que l'infanterie du général Saint-Cyr eut emporté le mont Ferrat, le 4e dragons tomba, près du défilé d'Ordel, sur une colonne qui marchait du Llobregat vers Tarragone, chassa la cavalerie espagnole, dispersa l'infanterie et la compagnie d'élite du régiment, et s'empara de 25 pièces de canon et d'une multitude de voitures et de prisonniers, en galopant sans s'arrêter pendant plusieurs lieues le long du convoi d'artillerie et de bagages. Le lendemain, les Français surprirent l'arrière-garde espagnole, la mirent dans une déroute complète, et la poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'à Tarragone, où le général Reding ralliait l'armée de Catalogne, et s'efforçait de la réorganiser pour faire de nouveau résistance.

Retraite des Anglais.

Pendant que les troupes victorieuses de Napoléon dispersaient partout les Espagnols, et faisaient presque entièrement disparaître toute cette multitude armée qui promettait naguère avec une suprême confiance d'affranchir la patrie du joug des étrangers, le général anglais, sir

John Moore, avait concentré son corps d'armée dans les environs de Salamanque. La reddition de Madrid et les progrès des Français qui le menaçaient alors avec des forces très supérieures, l'ayant contraint de renoncer à l'opération offensive que le ministère anglais et la junte centrale l'avaient engagé à tenter, il se vit dans la nécessité de battre en retraite, et se dirigea sur la Corogne à travers des difficultés inouïes. Pendant cette retraite, l'armée tomba dans un état de détresse que Jones peint avec les couleurs les plus sombres, et certainement les Français l'auraient entièrement écrasée par leur supériorité numérique, s'ils n'avaient pas eu eux-mêmes à lutter contre les intempéries de la saison, contre les difficultés sans cesse renaissantes des chemins montagneux et contre la disette de vivres, obstacles que ni le zèle des généraux, ni la bravoure des troupes, ni l'habileté et l'ardeur des maraudeurs ne purent surmonter.

La bonne conduite de l'arrière-garde anglaise, que Moore formait toujours avec celles de ses troupes qui avaient le moins subi de désordre, contribuait aussi à modérer la poursuite des Français, qui, à la première rencontre, purent juger de la différence entre ces soldats et l'ennemi qui jusqu'alors s'était offert à leurs coups. Sir John Moore se porta de Salamanque vers Toro sur le Douro, et de là sur Sahagun, afin de gagner la route de Burgos au royaume de Léon, direction que suivait le maréchal Soult.

Le 19 décembre, Lord Paget, avec sa brigade de cavalerie, arriva à 4 lieues de Sahagun, où s'était déjà établie une brigade de cavalerie française. Lord Paget résolut de surprendre l'ennemi, et se mit en marche, dans cette in-

tention, le 20 décembre à 2 heures du matin. Il avait partagé sa brigade en deux corps; un régiment devait tourner la ville en longeant la Céa; lui-même, avec le 15e hussards et quelques pièces de canon, s'avança par la route directe. La terre était couverte de neige et la nuit extrêmement froide. On surprit un piquet français; cependant, quelques hommes qui s'échappèrent ayant donné l'alarme à la ville, les Français eurent le temps de se mettre en selle avant l'arrivée des Anglais. Un chemin creux avait arrêté le mouvement de ces derniers; pourtant, lord Paget ayant franchi l'obstacle, continuait de s'avancer. L'autre partie de la brigade n'étant pas encore arrivée, il se trouva avec 400 hommes en face de 700 Français. Sans s'arrêter à cette disproportion de forces, lord Paget rappela en quelques mots au régiment son ancienne gloire, et commanda la charge qui eut un succès complet. Les Français furent culbutés; on en sabra un bon nombre et on fit prisonniers deux officiers supérieurs, plusieurs autres et 157 cavaliers.

Les rapports que Moore recevait de l'approche des corps français l'empêchèrent de tenter quelque entreprise contre Soult. Au bout de quelques jours, l'armée anglaise franchit l'Esla et se dirigea sur la Corogne.

Le 29 décembre, il y eut sur cette rivière, et non loin de Benavente, une affaire d'arrière-garde qui acheva de mettre dans tout son jour la différence entre les troupes anglaises et espagnoles. L'infanterie anglaise s'était déjà mise en marche pour Astorga; on avait rompu le pont de l'Esla, et un détachement de cavalerie commandé par le général Stewart et lord Paget était resté au bord de la rivière, lorsque le général Lefèvre-Desnouettes y arriva à la

tête de trois escadrons de chasseurs de la garde. Celui-ci crut devoir faire une tentative hardie pour chasser l'ennemi des bords de la rivière ; il la traversa à gué et chargea les postes anglais ; mais on le reçut d'une façon tellement vigoureuse, que les chasseurs se hâtèrent de repasser l'eau, en laissant plus de cent des leurs sur le carreau et le général lui-même prisonnier.

Cet épisode n'a aucune importance en soi ; nous ne le citons que pour faire voir comment les Français furent forcés de revenir à la prudence et à la modération, dès qu'ils rencontrèrent des troupes bien organisées et aguerries, tandis que jusqu'alors ils n'avaient eu qu'à se montrer audacieux et entreprenants. En comparant l'affaire de Benavente à celle de Somo-Sierra, on peut voir à quel point les résultats diffèrent suivant la qualité des adversaires qu'on a en tête.

Campagne de 1809.

En février 1809, le maréchal Soult envahit le Portugal, en y marchant de la Galice à la tête de 24,000 hommes d'infanterie et de 3,000 chevaux. Bien que la population de ce royaume ne le cédât point aux Espagnols pour la haine contre les Français, et que plusieurs corps se fussent formés pour défendre le terrain, déjà naturellement très difficile, les avant-gardes françaises n'eurent pas de

peine à en nettoyer les routes. Le peu d'Anglais restés en Portugal se retirèrent. Les Portugais taxant cette prudence de trahison, assassinèrent à Braga, le 18 mars, le général Freyre, obligèrent le colonel Eben à prendre le commandement, et le forcèrent à livrer, le 19, une bataille qui se termina par la plus complète déroute. Tout s'enfuit du côté d'Oporto dans le plus affreux désordre ; les Français suivirent ; le 29, ils emportèrent de vive force les retranchements qui couvraient les abords de la ville ; leur cavalerie, s'élançant dans les rues, passa au fil de l'épée tout ce qui ne put franchir le Douro. Jusqu'à ce moment, le corps du maréchal Soult n'avait pas perdu 1,000 hommes.

Au même moment, le 28 mars, le maréchal Victor battait à Médellin le général espagnol Cuesta. La veille de la bataille, un régiment de la cavalerie française avait perdu environ 200 hommes, en poursuivant avec trop peu de prudence l'ennemi fugitif. Le général Lasalle était accouru, il est vrai, avec un autre régiment de sa division, pour dégager le premier ; mais le coup était porté, et les Espagnols, tout enorgueillis de ce succès de détail, se berçaient des plus belles espérances pour la bataille du lendemain à laquelle les deux armées se préparaient.

Bataille de Médellin.

Le 28, à midi, les Français commencèrent l'attaque. Une brigade de dragons, ayant chargé l'infanterie espagnole, fut repoussée avec perte et poursuivie par la cavalerie ennemie. Toute la ligne des Français se retira sur sa réserve, et les dragons se rallièrent sous la protection de la division Lasalle qui arrêta l'ennemi. Les Espagnols ne

tardèrent pas à se convaincre que la victoire était loin d'être décidée, et leur triomphe prématuré fut suivi d'une confusion complète. Une seconde charge de la cavalerie française culbuta et dispersa celle des Espagnols ; leur infanterie lâcha pied aussitôt, et toute l'armée, forte de 30,000 hommes, fut mise en déroute par 12,000 Français, qui firent 9,000 prisonniers.

Le 27 mars, Sébastiani défit à Ciudad-Réal le corps du duc d'Infantado. Là encore, la cavalerie française se montra d'une manière très brillante : la division Milhaud franchit la Guadiana sous la protection d'une batterie de douze pièces, culbuta et dispersa l'infanterie espagnole, et pourchassa le corps jusque dans les défilés de la Sierra-Morena.

Après l'affaire de Médellin, Victor cantonna ses troupes dans l'Estremadure, et Soult resta seul en Portugal, où les choses changèrent bientôt de face à son désavantage.

Le 22 avril, sir Arthur Wellesley débarqua à Lisbonne. Un corps composé de 16,000 Anglais et de 6,000 Portugais se dirigea sur Coïmbre, pendant qu'un autre corps, de 7,000 hommes, se portait à Abrantès pour observer la frontière orientale du Portugal. L'insurrection générale de tout le pays empêchait les communications. Soult fut obligé de battre en retraite, ne pouvant espérer ni d'être secouru par un autre corps français, ni de se maintenir seul en Portugal.

Wellesley passa le Duero le 12 mai, aux environs d'Oporto, pendant que le général Beresford marchait par Lamégo sur Amarante pour couper la retraite à l'ennemi. Soult fut contraint d'évacuer le royaume en abandonnant toute son artillerie et ses bagages ; il rejoignit le corps du

maréchal Ney en Galice. Ces deux généraux ne tardèrent pas à quitter cette contrée afin de refaire un peu leurs troupes dans le royaume de Léon.

La conquête du Portugal, entreprise par une opération concentrique exécutée avec des corps placés à de grandes distances les uns des autres, contrairement au principe de Napoléon, était donc manquée. Le général anglais ne poursuivit point le corps de Soult au-delà de la frontière septentrionale du Portugal, préférant se joindre à l'armée espagnole du général Cuesta, pour marcher avec lui sur Madrid, le long du Tage.

A cette époque, où Napoléon se trouvait avec la majeure partie de ses forces sur le Danube, il y avait en Espagne environ 160,000 hommes répartis comme il suit : 40,000 dans l'Aragon, en Catalogne et dans les provinces orientales de l'Espagne ; 10,000 à Madrid et dans le voisinage ; 10,000 dans diverses places pour assurer les communications ; 25,000 (Victor) sur le Tage, dans l'Estremadure ; 18,000 (Sébastiani) dans la Manche ; 60,000 (Soult, Ney, Mortier) en Léon, en Galice et en Castille.

Si donc l'armée anglo-espagnole voulait opérer contre Madrid en remontant le Tage, elle rencontrait d'abord le corps du maréchal Victor. On pouvait être certain que ce corps serait soutenu par les troupes placées aux environs de Madrid et dans la Manche ; mais Wellesley espérait pouvoir remporter une victoire sur le Tage, avant que les troupes, qui se trouvaient dans le royaume de Léon et encore plus au nord, eussent le temps de rien entreprendre contre lui. En conséquence, il se décida à rejoindre, avec 19,000 hommes d'infanterie et 1500 cavaliers de troupes anglaises, l'armée espagnole de Cuesta (30,000 hommes

d'infanterie et 7,000 chevaux), et de marcher avec lui sur Madrid, pendant que le général Vanegas se porterait sur Aranjuez avec 14,000 Espagnols, et que le général Wilson, avec 5,000 Portugais et Espagnols, tournerait la droite de l'ennemi et inquièterait ses derrières. Le maréchal Beresford, posté sur l'Aquéda avec 14,000 Portugais, et une brigade anglaise postée à Coria, étaient chargés de couvrir la frontière de Portugal, base de l'opération projetée.

Le 22 juillet, une armée de 57,000 hommes, Anglais et Espagnols, se trouvait sur l'Alberche, en face du corps de Victor. Le général anglais voulait attaquer; mais il fut impossible de convertir le général espagnol à cette idée, quelque avantageuse que fût cette occasion de livrer bataille, tant à cause de la supériorité numérique de l'armée combinée, que parce que Wilson était parvenu à Escalona, sur les derrières de l'ennemi. Cuesta ferma l'oreille à toutes les raisons qui auraient dû le convaincre; il s'endormit même, au rapport de Jones, au milieu de la conférence, et Victor put se tirer de sa position critique sans être seulement inquiété. Il opéra sa jonction avec Sébastiani à Tolède, où le roi Joseph se rendit également de Madrid avec quelques troupes, de sorte que le 25 il y eut 47,000 hommes réunis sur ce point; Soult reçut également avis de ce qui se passait, et fut invité à marcher vers le Tage, par le défilé de Bagnos, avec Ney et Mortier (plus de 60,000 hommes en 80 bataillons et 30 escadrons).

Cependant Cuesta s'était porté sur Santa-Ollola, dans la direction de Madrid. Les Français, renforcés comme nous venons de le dire, allèrent à sa rencontre, anéantirent à Torrijos un détachement espagnol de trois régi-

ments de cavalerie, et forcèrent Cuesta de reculer jusqu'à Talavera de la Reyna, où l'armée combinée repoussa, le 27 et le 28 juillet, les attaques des Français.

Bataille de Talavera.

Ni l'un, ni l'autre des deux partis ne se trouvaient, à cette bataille, placés dans des conditions qui permissent à la cavalerie d'obtenir des succès éclatants : le terrain, formé par les escarpements du plateau le long des bords du Tage et couvert sur le front de la position de plantations d'oliviers, était tout à fait contraire aux mouvements et à l'emploi de cette arme. La cavalerie anglaise ne comptait que 6 faibles régiments ; celle de Cuesta avait été de 7,000 chevaux, mais l'affaire de Torrijos lui avait porté un rude coup, et les brillantes charges de cavalerie n'étaient pas en général le côté fort des Espagnols. La cavalerie française se composait des deux divisions de dragons Latour-Maubourg et Milhaud et de la division légère de Merlin. La cavalerie anglo-espagnole était réduite à la défensive. Les généraux français comptaient principalement employer leur cavalerie, quand l'infanterie aurait frayé la voie. Il n'y avait donc pas d'action notable à attendre de la cavalerie ; néanmoins elle obtint, de part et d'autre, des succès assez importants. Nous en ferons mention, sans entrer dans les détails de la bataille qui dura deux jours.

Le 27, les Français ayant franchi l'Alberche dans l'après-midi et repoussé les avant-postes anglais, quelques régiments de dragons firent mine de vouloir charger le corps espagnol qui formait la droite de l'armée ennemie.

Cette armée était encore occupée à prendre ses dernières dispositions pour l'ordre de bataille, et le hasard fit coïncider avec l'approche des dragons français un mouvement de la cavalerie anglaise, placée derrière les Espagnols. L'idée que les Anglais reculaient, que la retraite était indispensable, excita dans la division espagnole une telle terreur panique, que 5,000 hommes se dispersèrent et s'enfuirent à toutes jambes à la seule vue d'un corps de cavalerie française. Les Français n'avaient nullement l'intention de faire sur ce point une attaque sérieuse; d'ailleurs, ils ne s'aperçurent point de l'épouvante qu'ils avaient jetée parmi l'ennemi, et ne purent, par conséquent, en profiter; leurs rapports, du moins, ne parlent point de ce fait. Mais Cuesta, indigné d'une conduite aussi lâche, voulut faire décimer cette division, et ce ne fut que sur l'intercession de Wellington qu'il se contenta de faire fusiller six officiers et une trentaine de soldats.

On trouve la contre-partie de ce succès, déterminé par la seule apparition d'un ennemi, dans un fait d'armes d'une brigade anglaise qui, dans la journée du 28, obtint, quoique au prix de pertes considérables, un avantage indirect, mais très important par ses conséquences.

Après avoir vainement tenté, à plusieurs reprises, de venir à bout des Anglais en les abordant de front, Victor se porta sur la droite, afin de les saisir par leur flanc gauche. La réalisation de ce projet aurait probablement entraîné la défaite de l'armée anglaise : afin de l'empêcher, le 22e régiment de dragons anglais et le 1er régiment de hussards de la légion allemande chargèrent les colonnes de l'infanterie française. Ces régiments s'élancèrent à bride abattue dans l'intervalle des deux colonnes, et mi-

rent en déroute un régiment de chasseurs à cheval qui devait les soutenir. Quoique l'infanterie résistât à leur attaque et leur fît éprouver des pertes notables, ces deux régiments n'en arrêtèrent pas moins la manœuvre menaçante de l'ennemi, et donnèrent au général en chef le temps de renforcer cette partie de sa ligne de bataille. Cet exemple prouve clairement qu'une charge exécutée dans un moment opportun peut être d'une utilité extrême, lors même qu'elle n'atteindrait pas complètement son but immédiat. Mais il faut, bien entendu, que les troupes l'exécutent avec l'intention réelle de réussir : en effet, si les Anglais s'étaient contentés ici d'une tentative molle et sans énergie, il est probable que les Français n'en auraient tenu aucun compte.

La cavalerie espagnole (régiment del Rey) eut aussi un moment de succès à l'aile droite ; elle enfonça quelques bataillons du corps de Sébastiani, ébranlés déjà par des charges à la baïonnette, et s'empara de 12 pièces de canon.

On a reproché à lord Wellington de n'avoir pas su profiter de sa victoire ; mais on oubliait alors que ce général se voyait menacé en flanc par les 60,000 hommes de Soult; qu'il ne pouvait, dans une bataille rangée, compter avec assurance que sur ses Anglais, et que, par conséquent, c'eût été une entreprise excessivement difficile de pousser ses avantages avec aussi peu de forces contre un ennemi qui pouvait se présenter, au bout de quelques jours, avec une armée deux fois aussi nombreuse qu'elle ne l'avait été à Talavera. En outre, il s'éleva de grandes difficultés pour l'entretien et la subsistance des troupes anglaises, ce qui fit naître des mésintelligences entre les

généraux. Mais si le reproche adressé à Wellington sur ce point ne nous semble pas fondé, nous croyons qu'on pourrait critiquer avec plus de raison la disposition première de toute l'opération. La diversion du général Vanegas, qui se porta sur Tolède après la bataille, était inutile et dangereuse ; des ordres absurdes, émanés de la junte centrale, le conduisirent à une ruine totale ; car, le 10 août, il fut complètement mis en déroute à Almonacid, non loin de Tolède. Au début de l'opération, il n'eût pas fallu détacher ce corps si loin ; après la bataille, on eut tort de l'exposer isolément aux attaques d'un ennemi supérieur dont on pouvait aisément prévoir qu'il ne supporterait pas le choc. La responsabilité de ces dispositions n'appartient pas toutefois au général anglais. Après la bataille, Cuesta voulait marcher contre Soult. Nous n'examinerons pas si Wellington fit bien de ne pas s'engager dans cette entreprise, comme c'était d'abord son intention, avant qu'il eût été renseigné sur les forces de l'ennemi. Continuer à marcher sur Madrid avec Soult dans le flanc, c'eût été de l'extravagance, et les auteurs français, contrariés peut-être de cette prudence du général anglais, ont tort de l'en blâmer.

Au mois d'août, l'armée anglaise se retira sur Badajoz. Le général Ariezaga prit le commandement à la place de Cuesta, rassembla une armée de 56,000 hommes et marcha contre Madrid ; mais, attaqué à Ocagna le 19 novembre, il y subit une défaite totale. Dans cette bataille, comme dans les précédentes, la cavalerie française fit valoir dans toute son étendue l'immense supériorité qu'elle avait sur une infanterie mal disciplinée, mal exercée et sans consistance. Quant à la cavalerie espagnole, elle tourna bride et s'enfuit presque sans donner un coup de sabre.

Au mois d'octobre, le duc del Parque attaqua près de Tamamès une division française détachée, et la rejeta jusqu'au-delà du Douro. Mais dans les derniers jours de novembre, ce général espagnol, après s'être avancé jusqu'au voisinage de Salamanque, fut attaqué à son tour près d'Alba-de-Tormès par le général Kellermann, qui mit le corps dans la plus complète déroute; les fuyards dispersés se rallièrent derrière la Coa, et se joignirent aux Anglais.

En Catalogne, la place de Girone fut prise par les Français au mois de décembre, après une glorieuse défense.

Telle fut en Espagne la fin de cette fameuse année que tous les ennemis de la puissance de Napoléon avaient inaugurée par de si grandes espérances. Tous leurs efforts n'avaient abouti qu'à consolider tellement sa domination sur le Danube et en Espagne, que la conquête de ce dernier pays, dont l'Angleterre seule soutenait encore la cause, paraissait devoir devenir irrévocable et complète, grâce à l'immense supériorité de forces qui allait être disponible pour pousser la guerre dans la Péninsule. Aussi les affaires de l'Espagne étaient-elles au début de l'année 1810, dans une situation des plus critiques. Le roi Joseph et Soult, qui venait d'être nommé major-général de l'armée française en Espagne, franchirent la Sierra-Morena au mois de janvier et envahirent l'Andalousie, à la tête des trois corps d'armée de Mortier, de Victor et de Sébastiani. Le 10 février, les Français parurent devant Cadix où s'étaient réfugiées les troupes espagnoles. La junte, qui jusqu'alors avait dirigé les affaires, fut dissoute et remplacée par une régence de cinq membres. En Catalogne, les Français se

préparaient à faire le siége de Lérida. De nombreux renforts étant arrivés de France, l'armée formait au printemps une masse de 250,000 hommes. Joseph fit alors des propositions d'arrangement pacifique. Dans le parlement anglais, l'opposition éleva sa voix contre la continuation d'une guerre que ses orateurs, se fondant sur le mauvais résultat de l'expédition de l'Escaut en 1809, représentaient comme une lutte stérile, où se prodiguaient en vain le sang et l'or de l'Angleterre. Cependant les propositions de Joseph furent repoussées à Cadix, et on lui déclara qu'on ne reconnaissait d'autre roi d'Espagne que Ferdinand VII; à Londres, le parlement résolut de porter à 30,000 hommes l'armée anglaise de Portugal, et vota un million sterling pour les frais de la guerre. Les troupes portugaises se joignirent aux troupes anglaises, et ces bandes indisciplinées se transformèrent bientôt en excellents soldats, qui rivalisèrent glorieusement avec leurs alliés en plus d'une occasion, et notamment à la bataille de Busaco, le 27 septembre.

Un récit circonstancié de toute la lutte, nous le répétons, n'est pas dans notre plan; et cependant, pour cette campagne, on peut moins que pour toute autre se contenter d'effleurer par une esquisse légère les principales opérations pour avoir une idée juste du caractère de cette guerre; ce sont précisément les nombreux détails qui la caractérisent. Néanmoins cette guerre est intéressante à notre point de vue, sous deux rapports :

D'abord, nous voyons la cavalerie française, pendant les premières campagnes, remporter en toute occasion des succès inouïs, qui s'expliquent par le décousu, la lourdeur, l'inexpérience et la mauvaise organisation de l'en-

nemi, et par la faiblesse, l'inconsistance qui en étaient nécessairement la suite. La proportion ordinaire de la faculté de résistance des différentes armes était tellement absorbée par la supériorité du soldat français sur le soldat espagnol, que les dragons français, qu'on ne mettait pas alors au rang de la meilleure cavalerie, chargeaient avec une confiance absolue et mettaient en déroute les troupes espagnoles de toutes armes, partout où ils pouvaient les atteindre.

Plus tard, nous voyons cette supériorité disparaître entièrement devant les troupes anglaises d'abord, et ensuite devant les Portugais. Dès les premières rencontres, le vainqueur que tant de succès avaient rendu présomptueux, put s'apercevoir de la différence qu'il y avait entre ces nouveaux adversaires et les bandes incohérentes de l'insurrection espagnole. D'un autre côté, les difficultés de terrain, dont on s'était habitué à ne plus tenir aucun compte, comme, par exemple, à Somo-Sierra, reprirent leur importance dans beaucoup d'occasions. Pendant toute la guerre, jusqu'en 1813, la cavalerie anglaise resta relativement peu nombreuse; celle des Français se fondit considérablement dans le cours des campagnes successives, et Wellington savait d'ailleurs éviter de lui donner prise. Il s'en suivit que l'action de la cavalerie fut restreinte à des limites beaucoup plus étroites, quoiqu'il se présentât encore des circonstances, comme par exemple, à Talavera, où cette arme rendit des services considérables. C'est sur ces épisodes que nous porterons spécialement notre attention, en laissant de côté tous les autres événements, dont nous ne dirons que ce qui sera indispensable pour avoir un aperçu général suffisant.

Nous passerons donc sous silence toute la guerre de Catalogne et de Valence, le blocus de Cadix et la bataille de Chiclana (Borosa), ainsi que l'expédition de Masséna en Portugal, qui s'arrêta devant les lignes de Torrès-Vedras, et se termina, après la bataille de Fuentès-de-Honor, le 30 mai 1811, par la retraite des Français. Disons seulement, en passant, que l'infanterie et l'artillerie anglaises résistèrent vaillamment, dans la journée de Fuentès, aux attaques de la division de cavalerie du général Montbrun, qui y perdit 500 chevaux.

Campagne de 1811.

Bataille d'Albuhera.

Au mois d'avril 1811, pendant que Wellington, à la tête de l'armée principale, était occupé dans le voisinage d'Alméida, le général Beresford alla mettre le siége devant Badajoz avec un corps composé de troupes anglaises, portugaises et espagnoles. Soult, qui s'était porté à Séville pour soutenir Victor que les Espagnols avaient forcé d'abandonner Cadix, revint sur ses pas en voyant que l'ennemi ne poursuivait pas ses avantages et s'était retiré de nouveau dans l'île de Léon. A son approche, Beresford leva le siége de Badajoz et se porta à sa rencontre jusqu'à Albuhera. Il avait sous ses ordres une armée de 32,000

hommes, dont 2,500 hommes de cavalerie, avec 32 bouches à feu. A ces forces, le maréchal Soult ne pouvait opposer que 20,000 hommes; mais il avait 4,000 chevaux et 40 bouches à feu, et son infériorité numérique ne l'empêcha point d'attaquer les alliés, afin de sauver l'importante place de Badajoz qu'on venait seulement de prendre au mois de mars.

La bataille s'engagea le 16 mai. Le général Beresford, averti de l'approche des Français, avait pris ses dispositions pour recevoir leur attaque dans une position bien choisie et en bon ordre; cependant une partie de ses troupes était encore en marche du côté de Badajoz, et n'arriva qu'après que le combat eût déjà commencé. L'aile gauche était couverte par la ville d'Albuhera, que ses habitants avaient abandonnée. La route de Santa-Martha à Badajoz, après avoir traversé la ville et franchi un ruisseau, monte sur une hauteur à pente douce. C'est sur cette hauteur, dont le prolongement court jusqu'à Badajoz, que l'armée combinée s'était rangée sur deux lignes. L'aile droite n'avait aucun obstacle local pour se couvrir; car, pour en trouver la possibilité, il eût fallu étendre démesurément la ligne de bataille. Les Espagnols étaient à la droite, les Anglais au centre, les Potugais à la gauche; des troupes légères anglaises occupaient Albuhera. La cavalerie, d'abord distribuée derrière la ligne de bataille, fut ensuite amenée vers la droite dans le cours de la bataille, à l'exception de quelques escadrons portugais.

Soult reconnut bientôt que la droite de l'armée combinée offrait à l'attaque les chances les plus avantageuses. D'abord, c'était de ce côté que la position des Alliés était le plus facilement abordable; ensuite, si l'attaque réus-

sissait, on pouvait gagner la route de Badajoz, couper ainsi à l'armée combinée sa ligne de retraite, la refouler sur la Guadiana et la placer dans une position excessivement critique, entre l'armée française et la place. En raison de ces circonstances, Soult résolut de faire marcher contre le front de la position ennemie une division d'infanterie et une brigade de cavalerie légère qui franchiraient le ruisseau d'Albuhera, pendant que deux divisions d'infanterie et dix régiments de cavalerie attaqueraient la droite de l'armée combinée.

Cette idée ne fut exécutée qu'à moitié, grâce à la bravoure des Anglais, aux mesures parfaitement conçues des chefs de l'armée combinée et aussi à la grande supériorité numérique de leur infanterie, presque deux fois aussi nombreuse que celle des Français. Du reste, les rapports français attribuent une partie de leur mauvais succès à la lenteur et à la tiédeur de la division de droite (général Godinot) qui traita trop en fausse attaque la manœuvre secondaire dont elle était chargée, et ne répondit nullement, dit-on, aux intentions du maréchal. Le 5e corps, placé par intérim sous le commandement du général Girard, passa le ruisseau au-dessus d'Albuhera, et se porta sur deux colonnes serrées en masse contre la droite des Alliés. Ceux-ci se virent forcés par cette attaque de changer la direction de leur front de bataille en faisant converser en arrière l'aile attaquée. Ce fut alors que la cavalerie française donna, lorsque les Espagnols avaient déjà perdu beaucoup de monde dans un engagement très vif, et au moment où deux divisions anglaises arrivaient à leur secours. Une forte averse favorisa cette charge qu'un régiment de lanciers polonais, le 2e et le 10e hussards exécutèrent de la

manière la plus brillante, culbutant une brigade d'infanterie anglaise, enlevant une batterie et faisant 600 prisonniers. L'infanterie du général Girard faisait également des progrès, et la victoire semblait se déclarer pour les Français. Mais les autres brigades des deux divisions anglaises rétablirent bientôt le combat : sous leurs feux, les colonnes françaises se mirent à tourbillonner confusément, les bataillons quittant successivement la tête des colonnes, exposée en face et en flanc à des décharges meurtrières. Les braves lanciers polonais et les hussards français étaient occupés en ce moment à mettre en sûreté leurs prisonniers, dont la majeure partie leur échappa, et à emmener la seule pièce de canon qu'ils ne furent pas obligés de laisser sur le terrain. Quant au reste de la cavalerie, les relations n'expliquent pas d'une manière satisfaisante pourquoi elle ne continua pas l'action si glorieusement commencée par les trois premiers régiments.

Suivant Lapêne, le 20e dragons aurait pris part à ce fait d'armes. Les rapports français n'en font aucune mention ; mais les rapports français, anglais et espagnols s'accordent tous à dire que les lanciers polonais y eurent la meilleure part. Le gros de la division de dragons Latour-Maubourg, de six régiments, ne donna point dans cette occasion. Ce qui explique souvent pourquoi une charge heureuse n'a pas eu tout le résultat qu'elle eût pu produire, c'est que les troupes qui ont donné le premier choc se disloquent soit par la poursuite du vaincu, soit par la nécessité de ramener les prisonniers, qu'elles sont pour le moment hors d'état de combattre et que des troupes fraîches pour soutenir et pousser l'attaque des premières ne se trouvent pas à portée. Cela n'arrive que trop facilement,

lorsque les régiments sont disséminés sur divers points du champ de bataille et qu'il faut les faire venir de loin pour les faire agir sur le point voulu Mais dans le cas qui nous occupe, il ne semble pas que cet inconvénient ait empêché d'engager le gros de la cavalerie française. En effet, l'espace où l'engagement eut lieu n'avait pas 1,500 pas de long, et toute la cavalerie française, sauf la brigade du général Briche, se trouvait dans le voisinage du point oùles Polonais avaient chargé : le maréchal Soult, par une disposition habile, avait concentré la masse de sa cavalerie vers le point où il se proposait de l'employer, et n'avait laissé à sa droite que deux régiments de chasseurs.

Les dragons français rendirent à leur tour un service signalé. L'attaque des Français contre la droite des Alliés ayant été repoussée, les dragons restèrent dans l'intervalle qui séparait le 5e corps de la division Godinot, afin de couvrir l'artillerie qui contenait l'ennemi et protégeait la retraite de l'infanterie. Sans la brave contenance de cette cavalerie et de cette artillerie, l'échec de l'infanterie aurait bien pu se changer en une défaite totale. La cavalerie anglaise, trop inférieure en nombre et sans cesse observée par la cavalerie française, ne fit rien qui mérite d'être remarqué.

On a voulu mettre cette bataille au nombre des victoires des Français; mais il est évident que ce fut une affaire sans résultat, le maréchal Soult n'ayant point atteint son but, puisque les Anglais n'en recommencèrent pas moins le siége de Badajoz, et le général Beresford, de son côté, n'ayant pas eu un avantage assez décidé pour y rattacher d'autres succès. La France est assez riche en trophées pour ne point revendiquer la victoire lorsque ses ennemis on

eu la gloire de résister à ses armes. A Albuhera, aucun des deux partis ne fut victorieux; mais si le résultat fut aussi négatif, il n'en faut accuser sans doute que l'infériorité numérique des Français. Les dispositions du maréchal Soult étaient bonnes, et le début du combat fut même très brillant, puisque 700 cavaliers (1) environ culbutèrent du premier choc 1,500 hommes d'excellente infanterie.

Combat d'Usagre.

Du champ de bataille d'Albuhera, le maréchal Soult se retira sur Llerena, d'où il comptait observer les mouvements ultérieurs de l'ennemi, et se maintenir en communication avec Séville aussi bien qu'avec Cordoue. Le 24 mai (2), le général Latour-Maubourg se porta sur la route de Zafra, dans la direction de Badajoz, avec sa division de dragons et la cavalerie légère du général Briche. Non loin de Zafra, sur une hauteur, se trouve le village d'Usagre; au pied de la hauteur un pont est jeté sur un ruisseau dont les rives escarpées et inabordables ne permettent point de passer ailleurs que sur ce pont. Le général Latour-Maubourg, qui arriva à Usagre, détacha sur sa droite le général Briche avec sa cavalerie légère, avec ordre de tourner le défilé en faisant un détour, et d'éclairer la rive opposée avant qu'on ne franchît le pont. Cepen-

(1) Les régiments français avaient tous un effectif très faible, surtout dans la cavalerie. Le premier régiment de lanciers polonais comptait 350 chevaux; aucun régiment n'en avait plus de 400, et plusieurs même étaient réduits à 150.

(2) Voyez Lapène, *Conquête de l'Andalousie*.

dant la 1re brigade de la division de dragons (3e et 20e régiments) n'attendit pas le résultat de cette reconnaissance, et se mit en devoir de passer la rivière. Mais à peine le premier régiment a-t-il défilé par le pont, qu'on voit paraître tout à coup le général Lumley avec de la cavalerie anglaise et portugaise qu'on n'avait pas aperçue jusque-là. Le second régiment se hâta de franchir à son tour le pont étroit pour courir au soutien du premier ; mais l'un et l'autre sont culbutés. Un troisième régiment de dragons (le 26e) qui veut également traverser le ruisseau, encombre le pont au moment même où les deux régiments battus s'y précipitent en désordre pour se sauver. L'artillerie à cheval des anglais tire à mitraille sur cette masse confuse et quelques pièces françaises, mises en batterie auprès du village, ne purent remédier au mal. Dans ce moment critique, Latour-Maubourg ordonna au 14e dragons, de la 2e brigade, de mettre pied à terre, et de se jeter en tirailleurs dans les jardins voisins du pont, afin de protéger ainsi la retraite de la 1re brigade. Celle-ci, jetée dans le péril par l'imprudence de son chef qui avait passé le défilé sans éclaireurs, n'en échappa que toute mutilée et toute sanglante, ayant laissé 400 hommes et autant de chevaux sur le théâtre du combat.

On ne peut que louer l'énergique parti que prit ici Latour-Maubourg, quand il vit que les chevaux et l'arme blanche devenaient inutiles. Mais il aurait mieux valu certainement faire mettre pied à terre à un demi-régiment, avant de franchir le défilé, afin de soutenir un détachement qu'on eût envoyé en avant, et qui, lui-même, se serait fait précéder d'une patrouille d'éclaireurs. En découvrant l'ennemi, une patrouille aurait regagné le pont

sans danger. Dans la guerre incessante contre les guérillas espagnoles, les cavaliers français se sont fréquemment trouvés dans la nécessité de se défendre à pied et à coups de fusil; le même cas se présente aussi quelquefois dans d'autres guerres, et c'est incontestablement un avantage pour une troupe à cheval que son organisation lui permette d'agir de la sorte. Mais on ne saurait cependant regarder ce genre de combat comme propre à cette arme; il faut seulement que la cavalerie, dans un cas donné, sache faire de nécessité vertu, chose trop souvent indispensable dans les mille combinaisons diverses que la guerre peut offrir.

Un mois après l'affaire d'Usagre, le 25 juin, les Français vengèrent à Elvas l'échec du 24 mai, en punissant par une défaite du même genre l'imprudence d'un régiment anglais.

Le reste de la campagne de 1811 n'offrant rien de particulièrement intéressant à notre point de vue, nous nous abstiendrons d'en parler, quelque importante qu'ait été d'ailleurs cette période, qu'on peut considérer comme la plus brillante pour la guerre des guérillas; disons seulement que l'élite de la dernière armée espagnole disparut, le 9 janvier 1812, par la capitulation de Valence, après que le général Suchet se fut emparé de Tarragone dans le cours de l'été, et eut repris la place de Figueras, qu'un parti espagnol avait enlevée par surprise.

L'état de guerre cependant était permanent dans tout le royaume. Joseph, qui voyait parfaitement que cet état

de choses se terminerait par la ruine complète du pays, eût bien voulu se réconcilier avec le gouvernement de Cadix, mais c'était là un rêve irréalisable.

Les cortès, de leur côté, prirent à cette époque une résolution importante. Ils décidèrent à une forte majorité que le commandement général de toutes les forces militaires ne pouvait être confié à Wellington, en raison de sa qualité d'étranger. Peut-être, si l'avis contraire avait prévalu, la guerre aurait-elle pris une tout autre allure, ne fût-ce qu'à cause des avantages inhérents à l'unité de direction. Ce qui est certain, c'est que ni la junte centrale, ni la régence, ni les cortès n'eurent jamais assez d'influence ou d'autorité pour diriger la guerre. Il s'en suivit que les forces du royaume et les puissants secours de l'Angleterre furent très souvent prodigués, au lieu d'être employés suivant un plan convenable et bien combiné; que les opérations militaires étaient la plupart du temps conçues et exécutées sans ensemble; que l'organisation des troupes, n'étant soumise à aucune influence commune, restait infiniment au-dessous de celles des troupes portugaises; que les généraux, quand ils voulaient bien admettre des supérieurs, leur obéissaient rarement, et que les ordres qu'on leur donnait ne portaient aucun fruit. Confusion déplorable, dont la conséquence naturelle était de favoriser uniquement la guerre des partisans, qui, ne reconnaissant aucune autorité au-dessus d'eux, faisaient la guerre pour leur propre compte, mais sans avancer d'un seul pas le résultat final, malgré les expéditions hardies et quelquefois remarquables, par lesquelles ils harcelaient et tourmentaient les Français.

IV. Campagne de 1812.

L'année 1812, cette année fatalement marquée par Celui qui préside au destin des nations ; cette année, qui, témoin des désastres inouïs de l'expédition de Russie, vit porter le premier et le plus terrible coup à la puissance désormais chancelante de Napoléon ; cette année marqua aussi pour la guerre d'Espagne une période extrêmement importante.

L'empereur des Français conçoit le projet de fondre sur la Russie à la tête d'une armée comme l'Europe n'en avait jamais vu, et de régler les destinées de l'Orient à la tête de 500,000 combattants. Pour se faire une idée juste de ce plan colossal, il suffit de se rappeler que l'empereur regardait alors comme une affaire secondaire la lutte qu'il avait à soutenir en Espagne, et que cette lutte cependant occupait à elle seule une armée de 170,000 hommes. Telles étaient les gigantesques proportions qu'avait prises la *seconde guerre de Pologne*, comme l'empereur appelait l'expédition projetée, qu'une armée de 170,000 hommes, luttant contre une nation de 20 millions d'âmes, était considérée comme un hors-d'œuvre.

Une conséquence immédiate et directe de l'expédition de Russie fut la diminution de la puissance française dans la Péninsule ibérique, diminution qui résulta moins d'une réduction numérique des armées, que de l'affaiblissement de leur qualité intrinsèque. Plusieurs généraux, dont quelques-uns des plus distingués, furent rappelés pour prendre des commandements dans la Grande-Armée. Certains régiments furent retirés tout entiers ; à d'autres, on enleva

une partie de leurs meilleurs soldats. La cavalerie surtout, et c'est là le point qui nous intéresse particulièrement, subit des réductions considérables. Plusieurs régiments de cavalerie légère, et ceux des régiments de dragons qui devaient être transformés en lanciers, repassèrent les Pyrénées. L'élite des autres fut employée à remplir les cadres de la garde impériale à laquelle on réunit aussi les lanciers polonais qui jusqu'alors avaient combattu en Espagne avec tant de gloire sous le nom de *régiments de la Vistule*. Ceux qui restaient enviaient le sort de ceux qui partaient; nul, sans doute, n'eût deviné alors que ces élus dont on se montrait jaloux, trouveraient dans les plaines glacées du nord un trépas affreux, et que leurs frères d'armes laissés en Espagne formeraient, dans les campagnes suivantes, l'élite de la cavalerie des nouvelles armées françaises.

Lorsqu'éclata la guerre contre la Russie, Napoléon avait formé le dessein, dit-on, de ramener jusque sur l'Ebre son armée d'Espagne. Une proposition faite au printemps, de consentir à un arrangement entre les cortès et Joseph, et de reconnaître l'indépendance du royaume, semble indiquer du moins qu'il aurait été bien aise, à cette époque, de mettre un terme à une guerre qui gênait l'exécution de ses autres projets. Le cabinet anglais ayant déclaré qu'il ne reconnaissait d'autre roi d'Espagne que Ferdinand VII, cette réponse rompit la négociation. Néanmoins, on espérait que la prise de Valence briserait les forces de l'Espagne, et que l'armée anglaise se bornerait, comme par le passé, à défendre le Portugal. Les troupes françaises restèrent donc réparties comme il suit :

— En Andalousie, 58,000 hommes commandés par le maréchal Soult (armée du Sud).

— Dans le royaume de Léon, 55,000 hommes sous le maréchal Marmont (armée de Portugal),

— Dans la Vieille-Castille, 10,000 hommes sous le général Souham (armée du Nord),

— Dans l'Aragon, le royaume de Valence et la Catalogne, 40,000 hommes sous les ordres du maréchal Suchet;

— Enfin à Madrid et dans d'autres garnisons, 10 à 15,000 hommes (armée du centre) commandés par le roi Joseph en personne, et de fait par Jourdan, et comprenant les troupes de Joseph, composées d'étrangers et de transfuges espagnols (*juramentados*).

La prise de Valence avait porté un rude coup à la résistance de la nation espagnole, dont les cortès étaient incapables de ranimer l'ardeur et le courage. En outre, les colonies de l'Amérique, qui avaient fourni au commencement de la guerre des sommes considérables, se détachaient de la mère-patrie, qui avait elle-même rompu leurs antiques liens par la fameuse constitution proclamée le 19 mars. Les guérillas fatiguées luttaient avec moins d'énergie; d'ailleurs, plusieurs villes en réclamaient hautement la suppression, et il se forma même des gardes urbaines pour repousser par la force les partisans, à qui leurs excès et leurs brigandages, compagnons inséparables de l'indiscipline, avaient attiré cette réprobation.

Outre les troupes renfermées dans l'île de Léon et les guérillas répandues sur divers points du royaume, il existait, au printemps de l'année 1812, trois corps espagnols dont la coopération était acquise à l'armée anglo-portugaise. C'étaient le corps de don Carlos d'Espana, fort de 4 à 5,000 hommes, un corps de même force à peu près sous les ordres de Morillo, et enfin l'armée de Galice qui, en voie de formation à cette époque, s'empara dans

le cours de la campagne de la place d'Astorga. Un autre corps de 6,000 Espagnols s'organisait à Majorque et devait, réuni aux débris de l'armée d'Arragon, et soutenu par 10,000 Anglais tirés de la Sicile, opérer contre l'armée de Suchet dans l'ouest de l'Espagne.

L'armée placée sous les ordres de lord Wellington comptait environ 58,000 hommes, y compris 4 à 5,000 Portugais et autant à peu près d'Espagnols. Le gros de ces forces était au nord du Tage; un corps de 14 à 15,000 hommes, sous les ordres du général Hill, se trouvait au sud de ce fleuve, sur la limite de l'Estremadure espagnole et portugaise. Non-seulement les pertes de la campagne précédente avaient été réparées, mais l'armée avait même été renforcée; la cavalerie, notamment, avait vu son effectif augmenté de 3000 chevaux, entre autres de plusieurs régiments allemands qui trouvèrent bientôt l'occasion de se distinguer (1).

Ainsi, tandis que les Français voyaient affaiblir la cavalerie de leur armée d'Espagne, les Anglais renforçaient la leur. Il en résulta que la cavalerie anglaise acquit une supériorité qui se manifesta très visiblement à la bataille de Salamanque.

Lord Wellington ouvrit la campagne en mettant le siége devant Ciudad-Rodrigo. Le 8 janvier, on ouvrit la tranchée; le 19, la place fut emportée d'assaut. Le maréchal Marmont ne se hâta pas assez de concentrer son armée à Salamanque et de courir au secours de cette place importante. Il fut arrêté par la nouvelle de sa chute.

(1) Jones affirme qu'au mois de mai 1812 l'armée anglaise en Portugal comptait 42,289 hommes d'infanterie, 7,558 de cavalerie et 3,322 d'artillerie.

Le général anglais, au contraire, loin de s'arrêter à ce succès, y rattacha immédiatement celui d'un second projet. Il prit dans le plus grand secret ses dispositions pour attaquer Badajoz, parut tout à coup devant cette place le 16 mars, après une marche rapide, et l'emporta le 6 avril, après une lutte meurtrière. Ici encore l'armée française arriva trop tard pour secourir la forteresse. Le maréchal Soult, parti de Séville le 1er avril, apprit le 8, à Villa-Franca, que Badajoz était au pouvoir de l'ennemi, et retourna sur ses pas. Un corps anglais le suivit; la cavalerie anglaise, commandée par sir Stapleton-Cotton, battit la cavalerie française le 11, dans un engagement d'arrière-garde sans importance, livré près de Llerena.

Le gros de l'armée anglaise ayant repassé sur la rive droite du Tage, et le corps du général Hill ayant enlevé et détruit le 19 mai le pont retranché d'Almaraz, Wellington se porta sur Salamanque au mois de juin. Un assaut, livré à cette place le 23 juin, fut repoussé; un nouvel assaut, livré le 27, eut un plein succès et mit la place aux mains des Anglais. Dans les premiers jours de juillet, l'armée anglaise alla chercher celle de Marmont qui, après avoir essayé en vain de dégager Salamanque, avait pris position derrière le Duero, dans le voisinage de Tordésillas, attendant un renfort d'une division d'infanterie et de 1,000 chevaux.

Les deux armées restèrent en face l'une de l'autre jusqu'au 17 juillet, s'observant mutuellement. Ce jour-là, les Français passèrent sur la rive gauche du Duero, et se portèrent à Nova-del-Rey, d'où ils marchèrent contre le flanc droit des Anglais, vers la Guarena. Grâce à une marche rapide, exécutée la nuit, les divisions anglaises de la droite

échappèrent au péril dont les menaçait la manœuvre de l'ennemi; l'armée se concentra à Castrillo, sur la rive gauche de la Guarena. Le 19, Marmont essaya une attaque contre la gauche des Anglais ; mais il y renonça et se retira le 20 en appuyant sur sa gauche pour gagner les bords du Tormès et menacer la ligne de retraite de l'ennemi. Wellington suivit ce mouvement en prenant par sa droite, et les deux armées marchèrent l'espace de six lieues sur deux lignes parallèles, les Anglais dans la vallée de la Guarena, les Français le long de la berge de la vallée, séparés par un intervalle d'un millier de pas, constamment prêts à se battre, sans qu'on en vînt cependant aux prises. Quelques coups de canon seulement interrompaient de loin en loin le silence, au milieu duquel les troupes, préoccupées de l'imminence des événements, exécutaient leur mouvement. Cette manœuvre singulière, dont les guerres modernes n'offrent que de très rares exemples, prouve assez qu'il y avait entre les deux armées, de leur propre aveu, un équilibre qui existe rarement dans la réalité, quoique la théorie l'admette en règle générale, quand les quantités numériques se balancent à peu de différence près.

Bataille de Salamanque.

Le 21, les deux armées franchirent le Tormès, les Français à Huerta et à Alba-de-Tormès, les Anglais à Santa-Martha et à Salamanque. Le 22, elles se trouvaient en présence auprès des Arapiles.

Ce nom est celui de deux mamelons qui dominent le village d'Arapiles, placé au bord d'un ruisseau qui se

jette dans le Tormès non loin de Salamanque, après avoir parcouru depuis les Arapiles une vallée peu profonde, unie, et de plus en plus spacieuse à mesure qu'on avance vers le sud. C'est cette vallée qui servit de champ de bataille; l'un des deux mamelons, dont les Français s'emparèrent, et qu'ils couronnèrent de quelques pièces de canon, était le point d'appui de leur aile droite. L'armée française était de 45 à 48,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie (7 divisions d'infanterie, 1 division de dragons et 1 division de cavalerie légère); celle des Alliés, y compris 4,000 Espagnols et autant de Portugais, s'élevait également à 48,000 hommes environ, mais elle avait 4,000 chevaux.

La matinée se passa sans engagement sérieux. A une heure de l'après-midi, les Français commencèrent l'attaque. Les documents nous manquent pour un récit circonstancié de la bataille; mais les rapports qui existent, tant anglais que français, s'accordent à dire que la cavalerie alliée eut une grande part à la victoire, Quant à la cavalerie française, elle ne se montre sous un jour favorable ni pendant la bataille, ni pendant la retraite; la période de ses brillantes actions dans cette guerre était passée.

L'intention du maréchal Marmont paraît avoir été, après s'être assuré pour son aile droite un très bon point d'appui par l'occupation de l'un des Arapiles, d'étendre sa gauche, de repousser la droite de l'ennemi, et de gagner par cette manœuvre la route de Salamanque à Ciudad-Rodrigo. L'exécution de ces dispositions obligea l'armée française de s'allonger outre mesure. Le général Thomiers, avec sa division, outrepassa, dans son audace irréfléchie, les instructions qu'il avait reçues, et s'étendit sur la gauche en-

core plus loin qu'il ne devait. Wellington le fit attaquer par quatre divisions d'infanterie et la plus grande partie de sa cavalerie. La cavalerie légère française, qui se trouvait à cette aile, fut culbutée par celle des Alliés; celle-ci exécuta ensuite sous les ordres de Stapleton-Cotton et de Lemarchant, une charge sur l'infanterie française; la division du général Thomiers n'y put résister; elle fut rompue et presque anéantie; le général lui-même fut tué. La droite, formée par la division Bonnet, sur l'Arapiles, par la division Foy et par quatre régiments de dragons, opposa aux efforts de l'ennemi une vigoureuse résistance. Marmont y fut blessé, et remit le commandement au général Clausel qui le conserva malgré une blessure que lui-même reçut au bout de peu de temps. L'armée française se replia sur Alba-de-Tormès, ayant perdu près de 10,000 hommes, 11 bouches à feu et 2 aigles; les Alliés avaient environ 6,000 morts et blessés.

Le lendemain, les Français continuèrent leur mouvement rétrograde sur Penaranda, dans la direction de Madrid. Le général Foy formait l'arrière-garde avec une division d'infanterie de quatre régiments et les deux divisions de cavalerie. La cavalerie alliée l'atteignit au village de Garci-Hernandez, et l'attaqua sur-le-champ. La cavalerie française, cédant au premier choc, abandonna son infanterie qui se hâta de se former en carrés. Le général Bock, à la tête d'une brigade anglo-allemande, enfonça le premier carré, formé par le 6e léger et par le 1er bataillon du 76e de ligne, sabra près de 400 hommes et fit 900 prisonniers. Les deux autres carrés continuèrent leur retraite; mais celui où se trouvait le général Foy résista seul à toutes les attaques, la cavalerie anglaise, arrêtée par la

bonne contenance et les feux bien nourris de cette troupe, n'osait la charger à fond; le troisième carré partagea le sort du premier. Cependant la perte considérable essuyée par l'ennemi prouve que l'infanterie française ne s'était point laissé rompre sans une vaillante défense.

L'infanterie anglaise était trop en arrière pour prendre part au combat. Le gros de l'armée française s'arrêta pour protéger son arrière-garde. Heureusement pour celle-ci une brigade de cavalerie et une batterie à cheval de l'armée du Nord arrivaient en ce moment sur le champ de bataille. Ce renfort, survenu si à-propos, mit un terme au succès des Alliés, et obligea leur cavalerie de se contenter de l'avantage qu'elle avait remporté, sans lui permettre de le poursuive.

Pendant que ces événements se passaient, le roi Joseph avait concentré des troupes de l'armée du Nord et de celle du centre, pour soutenir Marmont. Mais ces forces se replièrent après la défaite du maréchal, et Wellington rencontra peu d'obstacles jusqu'à Madrid, où il fit son entrée le 12 août. Joseph se dirigeait cependant vers le sud, afin de se rapprocher de l'armée d'Aragon et du maréchal Soult qui, au mois de juillet, avait fait un mouvement contre le corps de Hill, mais était revenu sur ses pas sans risquer une attaque. Après la bataille de Salamanque, Soult évacua aussi Séville, et se concentra sur Grenade, où fut également ramené le corps chargé du blocus de Cadix qu'il fallut abandonner, et que des adversaires résolus n'auraient pas souffert si longtemps. A la fin de

septembre, Soult arriva à Iécla, dans le royaume de Murcie, d'où il communiquait avec l'armée de Suchet. Durant toute sa marche, il n'avait point été inquiété par les Espagnols.

Tandis que Wellington marchait sur Madrid, l'armée de Portugal, commandée alors par le général Clausel, s'était arrêtée et avait réoccupé vers la mi-août la ville de Valladolid, qu'elle avait abandonnée quelque temps auparavant. Un détachement, expédié au secours d'Astorga, arriva trop tard pour sauver cette place qui était au pouvoir de l'armée espagnole de Galice. Le 1er septembre, Wellington quitta Madrid pour se porter sur Valladolid. Le général Clausel se mit en retraite sur Burgos le 5, opéra sa jonction avec Souham, et lui remit le commandement de l'armée, qui prit position, le 19 septembre, à Brivesca, laissant dans la citadelle de Burgos une garnison de 2,000 hommes. Le corps espagnol qui s'était emparé d'Astorga, opéra devant Burgos sa jonction avec l'armée combinée qui, après avoir vainement donné l'assaut à la citadelle, en fit le siége jusqu'au 22 octobre. Mais, menacée par l'armée française du sud, il lui fallut abandonner le siége et battre en retraite pour le Portugal. Joseph rentra à Madrid; Soult prit son quartier-général à Tolède.

La jonction des deux armées rendit à la cavalerie française une certaine supériorité sur celle des Alliés; mais cette supériorité devint décisive surtout après la jonction avec Soult sur le Tormès. Là cependant s'arrêta la poursuite; du moins on n'envoya plus à la suite de l'armée anglaise que des détachements. Pendant toute leur retraite, les Alliés n'avaient guère perdu plus de 1,000 hommes.

Nous ne parlerons pas davantage de cette campagne, et nous dirons quelques mots seulement de la campagne suivante, qui mit fin à la guerre de la Péninsule.

Les six semaines de trève, qui suivirent la rentrée de l'armée combinée en Portugal, avaient été activement employées par les Anglais à renforcer et à refaire leur armée, de sorte qu'au printemps 1813 elle se remit en campagne plus nombreuse que dans aucune autre campagne antérieure : elle comptait 65,000 hommes d'infanterie, 3,000 hommes d'artillerie avec 100 bouches à feu, et 8,000 hommes de cavalerie. Une grande partie de l'Espagne, il est vrai, était retombée au pouvoir des Français; mais l'Andalousie était libre, et la victoire de Salamanque avait ranimé l'espérance et l'énergie des Espagnols; 75,000 hommes environ étaient sous les armes formant 7 corps d'armée; 40,000 étaient destinés à renforcer l'armée de Wellington, qui atteignait ainsi un effectif de 110 à 115,000 hommes.

L'armée française d'Espagne était forte de 100,000 hommes environ, dont 25,000 à peuprès dans le royaume de Valence et dans l'Est, et 70,000, sous les ordres de Joseph, en Castille et Léon, où le Duero formait leur principale ligne de défense. Le départ de nombreux détachements, rappelés en France pour y renforcer l'armée avec laquelle Napoléon franchit le Rhin au printemps, avait réduit considérablement l'armée française de la Péninsule, et l'on ne pouvait se flatter de recevoir aucun renfort. Le 29e bulletin de la Grande-Armée avait

appris à l'Espagne que la puissance qui jusqu'alors avait dominé l'Europe, était ébranlée jusque dans ses fondements; les partisans de la domination française furent plongés dans le découragement, tandis que ses ennemis y puisèrent une nouvelle ardeur ; aussi cette campagne, si intéressante qu'elle soit isolément, n'est qu'un supplément à celle de 1812, si on la compare avec la guerre générale de l'Europe contre Napoléon. Pour la cavalerie, elle offre peu d'événements intéressants ; aussi pouvons-nous résumer en peu de mots ce que nous avons à en dire.

Vers la fin de mai, Wellington quitta le Portugal. Le gros de ses forces se portait sur Salamanque par la rive droite du Duero ; une autre colonne, sous le général Hill, marchait dans la même direction. Le 1er et le 2 juin, ces deux corps firent leur jonction dans le voisinage de Zamora et de Toro ; les Français quittèrent les rives du Duero, et se replièrent d'abord sur Valladolid, puis sur Burgos, dont ils firent sauter la citadelle, et enfin sur l'Ebre. Les Alliés les suivirent toujours de près ; mais il n'y eut aucun engagement sérieux pendant toute la durée de cette marche. Le 2 juin, une brigade anglaise de cavalerie légère surprit à Morelès l'arrière-garde française, et lui fit essuyer quelques pertes. En général, pourtant, l'armée française n'eut pas autant à souffrir que l'aurait pu faire supposer la situation pénible et difficile où elle se trouvait au milieu d'une population animée de sentiments aussi hostiles et en face d'une armée ennemie supérieure en nombre. Peut-être, si Wellington n'avait pas eu pour principe de tenir ses forces concentrées, la cavalerie alliée, très supérieure alors à la cavalerie française, et placée

d'ailleurs dans des circonstances extrêmement favorables aurait eu plus d'une occasion d'exécuter contre l'armée en retraite des entreprises heureuses. Mais pour juger cette question, il faudrait des notions plus complètes et en même temps plus circonstanciées que celles que nous possédons.

Aucune action remarquable de la cavalerie ne signala la bataille de Vittoria, où Wellington battit le roi Joseph le 21 juin. Jones, faisant à ce propos l'éloge de la cavalerie française, dit que, seule, elle avait conservé de l'ordre. Cependant elle n'avait pas véritablement combattu; son action se borna à couvrir la retraite, qui ne fut plus inquiétée par la cavalerie ennemie, dès que les Français, abandonnant la route de Bayonne, se furent portés sur celle de Pampelune.

Dans les Pyrénées, la nature du terrain suspendit à peu près complètement l'importance et l'action de la cavalerie. La campagne de 1814 ne nous offre, non plus, rien de remarquable à notre point de vue; elle est d'ailleurs en dehors de la limite de temps que nous nous sommes posée. Nous terminons donc ici nos considérations sur les campagnes d'Espagne, regrettant de ne donner au lecteur qu'une notice si incomplète sur cette intéressante partie des guerres de l'Empire. Il nous excusera cependant en raison de l'insuffisance des sources où nous avons pu puiser : car les relations qui existent sur la guerre de la Péninsule sont avares de détails relatifs à l'objet spécial dont nous nous occupons dans ce livre.

LIVRE CINQUIÈME.

GUERRES DE L'EMPIRE.

(Suite.)

CHAPITRE PREMIER.

Expédition de Russie.

Dans l'enchaînement des faits, dont se compose l'histoire des nations, il est des événements prodigieux où il est impossible de méconnaître le doigt de la Providence, qui se plaît, dans l'éternelle sagesse de ses desseins, à précipiter le puissant du faîte de la prospérité en apparence la plus inébranlable, et à rendre aux opprimés ce qu'à peine ils osaient espérer encore; des événements où la fragilité de toute puissance humaine éclate avec une évidence tellement foudroyante qu'elle dessille les yeux les plus obstinés dans leur aveuglement. Dans des évènements de ce genre, l'examen et le détail des faits disparaissent devant l'imposante impression de l'ensemble, et ce serait folie que de vouloir chercher, dans des détails d'organisation et d'exécution, l'explication d'un résultat marqué au sceau de la puissance divine, et dont la clé mystérieuse ne se trouve que dans les vues impénétrables de Celui qui règle toutes choses.

L'expédition de Napoléon contre la Russie, en 1812, est un de ces événements. N'examiner cette guerre qu'avec l'œil du tacticien et du stratégiste, vouloir chercher dans des causes purement militaires l'explication d'une catas-

trophe à jamais fameuse, ce serait n'en décrire en quelque sorte que les accessoires et négliger la partie la plus importante, la plus décisive. Le triomphe, comme Alexandre sut le reconnaître et le proclamer, fut dû à l'intervention de Dieu lui-même. Et pourtant il ne fallut pas de prodiges extraordinaires pour amener la ruine de l'armée française. Est-il étonnant, en effet, qu'une armée aussi nombreuse, dépourvue de magasins et d'approvisionnements, ait péri par les fatigues inouïes et par les privations cruelles d'une marche exorbitante de longueur, au milieu des rigueurs d'un hiver boréal et à travers des contrées inhospitalières, épuisées et dévastées par le passage des troupes et par la haine des habitants. La colossale puissance de l'Empire partagea le sort de tous ces colosses que le monde a vus successivement apparaître pour un temps plus ou moins long; sa grandeur même a été la cause de sa ruine, et sa faiblesse intérieure l'a fait écrouler sur lui-même, dès que son expansion est allée au-delà des bornes du possible, sans qu'aucune défaite proprement dite lui ait porté le coup mortel.

Cette fatale expédition a été trop souvent et trop complètement racontée, pour que nous ayons à en tracer même une esquisse. Nous pouvons supposer que les faits généraux sont connus de tous, et que la partie spécialement militaire n'est ignorée d'aucun de nos lecteurs, grâce à deux ouvrages qui se complètent l'un par l'autre, et qui furent écrits par des hommes complètement compétents (1).

(1) *Histoire de l'expédition de Russie*, par M... 2 vol. Paris, 1823. *La campagne de* 1812, par le colonel Butturlin, ouvrage rédigé sur les rapports originaux russes.

Nous nous contenterons de relever les faits qui intéressent directement l'histoire de la cavalerie, et nous laisserons de côté tout ce qui n'a pas un rapport réel avec ce point de vue.

Formation et marche des armées.

Dans l'armée que Napoléon conduisit en Russie au mois de juin, la distribution de la cavalerie avait été conservée telle qu'elle était dans les campagnes précédentes. Seulement les divisions et les subdivisions, grossissant en proportion du colossal ensemble, avaient pris un développement énorme. Ainsi, la cavalerie de réserve, placée sous les ordres de Joachim Murat, roi de Naples, se composait de 4 corps, comprenant 11 divisions (6 de grosse cavalerie et 5 de cavalerie légère), et formait la masse formidable de 40,000 chevaux. Environ 32,000 chevaux étaient répartis entre les différents corps d'armée. Le 1er, 2e, 3e, 4e, 6e et 10e corps d'armée avaient chacun deux brigades de cavalerie légère; le 7e et le 8e en avaient chacun une; le 5e en avait trois. Le corps auxiliaire autrichien garda toute sa cavalerie, forte de 7,300 chevaux en 54 escadrons; mais le corps prussien vit deux de ses régiments incorporés dans la cavalerie de réserve.

En comprenant le 9e corps qui entra en Russie au mois de septembre, les forces de l'expédition comptaient 396,000 hommes d'infanterie et 85,000 de cavalerie, avec l'artillerie à cheval et à pied répartie dans les corps d'ar-

mée, mais sans les grands parcs de réserve. Dans le courant de l'été, 65,000 hommes d'infanterie et 15,000 chevaux, formés en bataillons et escadrons de marche, rejoignirent encore l'armée, de sorte que plus d'un demi-million d'hommes furent absorbés par l'expédition. Quant à l'état des troupes, voici ce qu'en dit l'auteur de l'*Expédition de Russie :* « L'infanterie était, en général, bonne et bien « exercée; le même éloge pouvait s'adresser aux dragons, « aux cuirassiers français et à la plupart des régiments de « cavalerie allemands et polonais; le reste de la cavalerie « (la cavalerie légère française) avait un grand nombre de « jeunes hommes et de jeunes chevaux. » Il y avait des régiments dont les cadres arrivaient directement d'Espagne, et qui, complétés et montés en route, étaient constamment en marche depuis six mois. Ces troupes-là n'auraient pas même supporté les fatigues d'une campagne ordinaire; il était donc certain qu'elles ne tarderaient pas à être complètement ruinées. Et, en effet, la plupart de ces troupes ne virent pas même Moscou, ce terme de leur lointaine expédition, et n'existaient déjà plus lorsqu'éclata la véritable catastrophe où périt le reste de leurs frères d'armes.

L'armée russe comptait, lorsque la guerre éclata, 498 bataillons, 409 escadrons; selon les règlements, l'effectif devait être de 738 hommes par bataillon et de 151 chevaux par escadron. Les forces disponibles sur les frontières occidentales de l'empire étaient distribuées, comme il suit, en trois armées :

La première armée de l'Ouest (Barclay de Tolly), 150 bataillons, 134 escadrons, 45 compagnies d'artillerie.

La deuxième armée de l'Ouest (Bagration), 58 bataillons, 52 escadrons, 19 compagnies d'artillerie.

La troisième armée de l'Ouest (Tormassov), 54 bataillons, 36 escadrons, 16 compagnies d'artillerie.

Pendant la paix, la cavalerie avait été réunie aux divisions d'infanterie; cette organisation fut supprimée au moment des armements, et la cavalerie forma 11 divisions, dont quelques-unes restèrent attachées aux corps d'infanterie, tandis que le reste constituait une réserve.

Outre la cavalerie régulière, il y avait, répartis entre les trois armées de l'Ouest, 27 *poulks* ou régiments de Cosaques. Nous nous réservons d'énoncer quelques observations sur cette espèce de troupes, lorsque nous serons arrivés à l'époque où elles se sont le plus fait remarquer.

Quelque soin qu'Alexandre eût mis à organiser et à compléter son armée, il est évident qu'elle ne pouvait se mesurer avec les forces de la moitié du Continent, que Napoléon amenait pour la combattre. Si une bataille se fût livrée à Vilna ou à Drissa, il est extrêmement probable qu'elle se serait terminée, après une lutte acharnée, par la défaite totale des Russes ; une résistance prolongée, embrassant de vastes espaces et combinée de manière à traîner la guerre en longueur, était évidemment plus redoutable et plus ruineuse pour l'armée d'invasion, qu'une résistance concentrée sur un point dès le commencement de la campagne. Il faut nécessairement que la stratégie sorte des règles communes, quand les circonstances s'écartent de toutes celles qui ont fait naître ces règles, et il serait absurde de ne pas reconnaître que les conditions locales sont tout autres en Russie qu'en Allemagne, en Autriche, en Hollande ou en Italie. La Russie se rendait parfaitement compte des caractères spéciaux de cette guerre : elle profita des immenses espaces où il lui était permis de

faire mouvoir ses troupes : elle retarda de jour en jour, de semaine en semaine, le résultat que désirait l'ennemi, et réussit, en agissant ainsi, à s'assurer le plus redoutable, le plus irrésistible allié, l'hiver des régions boréales, et à livrer l'armée française au plus cruel des ennemis, à la famine.

Napoléon, de son côté, ne sentait pas moins bien qu'une guerre contre la Russie demandait d'autres préparatifs, d'autres dispositions que celles dont on avait pu se contenter en Allemagne. La première mesure qui résulta de cette conviction fut l'introduction d'un nouveau système de réquisitions. Des ordres, donnés aux rois, aux princes, aux maréchaux et généraux commandant des corps d'armée, prescrivirent de réunir des approvisionnements et de les emporter des pays alliés en pays ennemi. Par suite de ces ordres on enleva en Prusse et en Pologne ce qu'on put trouver de troupeaux, de grains, d'eau-de-vie et de voitures pour le transport. La Prusse, par cette marche d'une armée alliée à travers son territoire, souffrit plus en un mois que pendant toute la campagne de 1807. L'approvisionnement et l'entretien régulier des troupes devenaient impossibles avec un pareil système, chaque corps prenant ce qu'il trouvait et emportant tout ce qu'il pouvait traîner avec soi, sans s'inquiéter de ceux qui viendraient après lui ; le fourrage surtout ne tarda pas à devenir très rare. Dès le mois de juin, une grande partie de la cavalerie française faisait manger à ses chevaux des gerbes de seigle, d'orge et d'avoine en vert, ce qui lui fit perdre un grand nombre d'animaux. Il est vrai qu'on les remplaçait par les premiers venus ; mais l'état des chevaux était en général mauvais, avant même qu'ils attei-

gnissent le Niémen : car ceux qui ne périssaient pas faute de soins et d'une bonne nourriture, perdaient leur vigueur. Plus de la moitié, en outre, étaient blessés sous la selle, et Napoléon lui-même fut étonné, lorsqu'ayant demandé au commandant d'un régiment allemand combien il avait de chevaux blessés, celui-ci répondit : « Pas un seul. »

Les voitures pour le transport des vivres, les équipages et les fourgons des généraux, des officiers et des employés, dont un nombre infini suivaient l'armée, une immense multitude d'ouvriers, de marchands, etc., en un mot, tous les accessoires qu'aurait nécessités partout ailleurs la marche d'une si grande armée, augmentés de tous ceux qu'imposaient ici des circonstances particulières, tout cela formait une masse énorme de bagages. Cette armée française, qui naguère avait prouvé à l'Europe que, pour vaincre, on n'avait pas besoin d'emporter avec soi autre chose que des armes, et qui même était fière de son délabrement comme d'une parure républicaine, cette armée menait maintenant avec elle un train qui dépassait tout ce qu'on n'avait jamais vu jusque-là. Le sans-culottisme avait disparu de l'aspect de l'armée, depuis que les généraux républicains s'étaient affublés de manteaux princiers, et l'ancien luxe français avait fait alliance avec le système moderne des réquisitions, de manière à porter à son *nec plus ultra* de perfection l'art d'exténuer, de ruiner un pays (1).

---

(1) « L'armée, dit l'auteur de l'Expédition de Russie, était obligée de vivre de maraude, et on sait que le pillage en est une suite ordinaire. » Le lecteur comprend que dans ces deux lignes si simples sont renfermées toutes les horreurs que peuvent produire le désordre et l'indiscipline.

Le 24 juin, l'armée française franchit le Niémen. L'armée russe se retirant de toutes ses positions près de Vilna et aux environs, se déroba si complètement que les éclaireurs français aperçurent à peine quelques patrouilles de Cosaques. Néanmoins la marche des Français sur Vilna fut déjà extrêmement pénible, la pluie, qui commença le 29 et dura cinq jours, ayant défoncé les chemins, rendu les bivouacs très désagréables et malsains, et les fourrages très pénibles. Dix mille chevaux à peu près, la plupart de trait, périrent pendant cette marche, et l'armée laissa derrière elle un nombre considérable de soldats, dont beaucoup ne revirent jamais leur drapeau.

A Vilna, on résolut la formation de 11 régiments polonais, 6 d'infanterie et 5 de cavalerie, composés d'habitants de la Pologne russe; un de ces régiments de cavalerie, formé de nobles, devait être incorporé à la garde impériale. Il y eut une foule d'aspirants ; mais on ne se pressa ni d'organiser l'insurrection de la province, ni de reconstituer la Pologne, ce qui pourtant avait été annoncé comme un des principaux motifs de cette guerre.

Comme il ne rentre point dans notre plan de donner une relation historique de la campagne de Russie, nous passerons sous silence les événements du mois de juillet, pendant lequel les armées russes se retirèrent vers la Duna et le Dnieper. Le 3 août, elles opérèrent leur jonction sous les murs de Smolensk ; le gros de l'armée française les y suivit par Vitebsk, laissant des corps détachés devant l'armée russe de réserve en Volhynie, devant le corps de Wittgenstein sur la Duna, et devant Riga. Dans la première quinzaine d'août, l'armée d'invasion était dans la position suivante :

Le dixième corps (auxiliaires prussiens et division Grandjean) sur la Basse-Duna, sur l'Aa et devant Riga ;

Le deuxième et le sixième corps avec la division de cuirassiers Doumerc qui d'abord faisait partie du troisième corps de cavalerie, étaient à Polozk, opposés à Wittgenstein ;

Les Autrichiens et le septième corps (Saxons), sous le prince Schwarzenberg, étaient entre Pinsk et Slonim, opposés à l'armée russe de Moldavie.

Napoléon en personne, à la tête de la garde, des premier, troisième, quatrième, cinquième, huitième corps et de la cavalerie de réserve, marchait sur Smolensk. Ces dernières troupes avaient compté, au début de la campagne, 235,000 hommes d'infanterie et 60,000 chevaux; dans les premiers jours d'août, leur effectif n'était plus que de 156,800 hommes d'infanterie et 36,722 de cavalerie. Les quatre corps de la cavalerie de réserve, dont la force totale s'était élevée à plus de 40,000 chevaux, étaient déjà réduits à 22,000 seulement. Une division (Doumerc) en avait été détachée; quelques pertes résultaient des combats qui avaient eu lieu ; mais ce n'était que par suite des fatigues excessives de leurs marches que les troupes à cheval s'étaient si rapidement fondues. Quatre semaines plus tard, un peu avant la bataille de la Moskowa, cette armée, si formidable au départ, ne comptait déjà plus que 103,000 hommes d'infanterie et 30,743 cavaliers, y compris les traîneurs qui pouvaient rejoindre leurs corps.

Pendant toute la marche, depuis la frontière russe jusqu'à Moscou, la cavalerie française marcha presque toujours à la tête des colonnes, soutenue, lorsque le terrain l'exigeait, par une ou plusieurs divisions d'infanterie.

Les généraux qui commandaient cette cavalerie étaient, dit-on, mécontents de cet arrangement, qui ruinait beaucoup plus vite leurs troupes, parce que les corps de cavalerie, marchant concentrés, trouvaient tous les jours plus de difficulté à nourrir leurs chevaux. Le roi de Naples se plaignant un jour de ce qu'une charge n'avait pas été exécutée avec assez de vigueur : « Cela vient », lui répondit Nansouty, « de ce que nos chevaux n'ont pas de « patriotisme; nos soldats se battent bien sans pain, mais « nos chevaux ne font pas leur devoir sans avoine ». Napoléon, dans les circonstances où il se trouvait placé, avait certainement d'excellentes raisons de hâter ses mouvements et d'arriver le plus tôt possible à une solution. Pour cela, il fallait pousser sans cesse l'arrière-garde ennemie au moyen d'une avant-garde supérieure en force. En outre, il était encore moins difficile de trouver du fourrage pour la cavalerie en la faisant marcher en tête de l'armée, qu'en lui faisant suivre les colonnes qui ne laissaient derrière elles que des localités désertes et des pays ravagés, et détruisaient même ce qu'elles ne pouvaient emporter. Peut-être aurait-il été plus facile de nourrir la cavalerie en la faisant marcher sur le flanc des colonnes, ce qui aurait eu le double avantage de laisser l'armée concentrée et de lui donner pourtant plus de moyens d'existence; mais pour cela il fallait connaître le pays mieux qu'on ne le connaissait. En général, il semble que les considérations relatives à l'entretien de l'armée dans une aussi vaste expédition ont trop été perdues de vue; nous ne rechercherons point s'il faut en imputer la faute à Napoléon lui-même ou à des erreurs et des négligences d'administration.

Parmi les engagements qui eurent lieu pendant la marche des armées du Niémen au Dniéper, nous n'en mentionnerons qu'un seul, celui du 14 août, entre Krasnoï et Smolensk. La division russe du général Neworowsky (6,000 hommes d'infanterie, 1,200 chevaux et 8 bouches à feu), appartenant à l'armée de Bagration, fut attaquée par l'avant-garde française, composée d'une division d'infanterie et du gros de la cavalerie de réserve, sous les ordres de Murat. Le général russe, ne pouvant se flatter de se maintenir dans sa position, ni compter sur aucun secours, battit aussitôt en retraite. Ayant à traverser un pays découvert, il ordonna à son infanterie tout entière de se former en une seule masse qui devait, en se couvrant d'un côté à l'aide d'une allée de bouleaux dont la route était bordée, se diriger sur Smolensk. Avant même que la colonne se fût entièrement formée, la cavalerie française chargea, dispersa la faible cavalerie des Russes, enleva l'artillerie, enfonça les derniers bataillons et fit 800 prisonniers. Le reste de l'infanterie russe continua sa retraite en bon ordre, sans se laisser entamer par plusieurs charges successives de la cavalerie française, et finit par rejoindre l'armée, après avoir reçu des renforts à Koritnia, où elle était arrivée à la chute du jour.

L'auteur de l'*Expédition de Russie* cite cette affaire pour montrer qu'une bonne infanterie bien commandée est supérieure à la cavalerie; mais il ajoute une remarque que nous transcrivons, parce qu'elle se rapporte à une idée que nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'émettre à propos de faits analogues. « Il est probable », dit-il, « que « Murat aurait forcé la division Neworowsky à mettre bas « les armes, sans son impétuosité irréfléchie. Il faisait

« continuellement charger la cavalerie, dont il ne pouvait « faire agir qu'une très petite partie, et annulait ainsi une « nombreuse artillerie qu'il avait sous la main. Il aurait « dû, au contraire, ne faire donner sa cavalerie qu'après « que l'artillerie eût jeté le trouble et le désordre dans les « rangs de la division ennemie. »

Ce fait et mille autres du même genre prouvent qu'il ne sert de rien d'avoir le sabre de Scanderbeg, si l'on n'a pas en même temps son bras intelligent pour le manier. Chaque corps de cavalerie français possédait 24 à 30 bouches à feu : souvent on tire d'innombrables coups de canon sans le moindre effet, et dans certaines occasions où quelques coups bien dirigés pourraient produire un si grand résultat, on se figurerait vraiment que la poudre reste encore à inventer.

Nous ne nous arrêterons ni à la bataille de Smolensk, ni à l'affaire de Valutino. Si sanglantes qu'aient été ces deux journées, on ne saurait les regarder comme des batailles décisives. Les détails circonstanciés manquent d'ailleurs, et le peu qu'on en possède fait voir que la cavalerie n'exécuta rien de notable de côté ni d'autre.

Les Russes continuaient toujours leur retraite, les Français leur poursuite. Ceux-ci appelaient de tous leurs vœux une bataille, que les Russes mettaient tous leurs soins à éviter. Les Français ruinaient de plus en plus leurs forces par des marches sans fin et des fatigues sans relâche; les Russes, au contraire, ménageaient de leur mieux leurs troupes qui, quoiqu'elles parcourussent les mêmes distances que leurs ennemis, vivaient cependant mieux, parce qu'elles trouvaient partout des vivres et du fourrage.

Une chose remarquable, c'est l'influence que les fatigues d'une marche interminable et les déceptions continuelles avaient exercée sur le moral de l'armée française. D'ordinaire, tout mouvement en avant anime le courage des troupes; la retraite de l'ennemi, qui n'ose attendre l'attaque, leur donne le sentiment de leur supériorité, et augmente leur confiance. Ici, on pouvait dire que la surexcitation de ces sentiments devenait une véritable torture: l'armée française maudissait la prudence des Russes; et tous, depuis l'Empereur jusqu'au dernier soldat, aspiraient ardemment au jour où l'ennemi se retournerait enfin pour accepter une bataille qui décidât du sort de la campagne. Dans l'armée russe elle-même, le mécontentement devenait chaque jour plus vif et plus général; on se lassait de cette retraite sans fin. Néanmoins, il se passa trois semaines encore avant cette bataille qui, quelque gigantesque qu'ait été la lutte, quelque désespérés qu'aient été les efforts des deux armées, ne fut une victoire et une défaite que de nom. Son résultat éphémère, qui n'ôta aux Russes aucun de leurs avantages, loin de rendre aux Français une supériorité décisive, ne fit que les leurrer de vaines espérances pendant quelques semaines, et les conduisit avec une certitude d'autant plus fatale au plus affreux, au plus complet, au plus irréparable désastre.

Bataille de Borodino ou de la Moskwa

(7 septembre 1812).

A une trentaine de lieues de Moscou, en suivant la route

qui conduit de Smolensk à l'ancienne capitale des czars, on rencontre la Kolozka, petit ruisseau qui coupe la route auprès du village de Borodino, et se jette à deux lieues environ de ce village dans la Moskwa. Ce ruisseau n'a par lui-même aucune importance; le volume de ses eaux est faible, et son lit peut aisément se franchir à gué sur presque tous les points de son parcours. Néanmoins, la rive droite, celle du nord-est, offre, dans l'espace compris entre Borodino et la Moskwa, un terrain avantageux; car les revers assez escarpés qui bordent le ruisseau de ce côté commandent la rive opposée, et, en outre, le plateau allongé qui s'étend à quelque distance derrière le ruisseau, constitue une très bonne position pour une armée chargée de défendre la route de Moscou. A une bonne lieue de Borodino et au sud de ce village, la vieille route de Smolensk à Moscou traverse une forêt qui s'approche de la Kolozka jusqu'à la distance de 3 à 4,000 pas. Entre la forêt et Borodino le terrain est découvert, semé seulement de quelques portions de taillis clairs et bas. Une vallée, baignée par un petit ruisseau qui se jette à Borodino dans le Kolozka, coupe le plateau entre la forêt, en partie marécageuse, et la Moskwa.

Lorsque le feld-maréchal Kutusov, investi alors du commandement de l'armée russe, eut résolu de livrer bataille, ce fut sur ce terrain qu'il établit sa position. Il fit construire plusieurs batteries sur la berge de la Kolozka, entre l'embouchure de ce ruisseau dans la Moskwa et le village de Borodino. Près du village de Maslovo, il fit bâtir une ligne de redoutes qui devait servir de point d'appui à sa droite. Sa gauche s'étendait jusque sur la vieille route, dans la forêt; dans l'espace qui sépare la forêt de la nou-

velle route de Moscou, on éleva également plusieurs retranchements; mais ceux-ci n'étaient ni complétement fermés, ni capables, en général, d'opposer une longue résistance. Au-dessus de Borodino, la ligne de ces ouvrages ne longeait plus la berge de la vallée de la Kolozka; elle était ramenée plus en arrière, se dirigeant d'abord vers le village ruiné de Séménowskoï, situé à une demi-lieue du ruisseau, et de là vers la forêt et le village d'Outitza, sur la vieille route de Moscou. Cette ligne retranchée avait en quelque sorte pour poste avancé une redoute construite près du village de Khéwardinov, sur une colline d'où l'on découvrait tout le terrain situé entre le ruisseau et la forêt. La division d'infanterie Néworowsky et un fort détachement de cavalerie étaient chargés de la défense de ce poste important.

Le 5 septembre, Napoléon fit attaquer la position de Khéwardinov; la redoute fut emportée après un combat très vif, et le corps russe dut se replier sur la position du gros de l'armée. La plus grande partie de l'armée française franchit la Kolozka et se rangea dans la position suivante:

Le cinquième corps d'armée, composé des Polonais de Poniatowsky, 8,600 hommes, 1,600 chevaux et 50 bouches à feu, formait la droite de l'armée, sur la vieille route de Smolensk à Moscou.

Le maréchal Davoust, posté sur la lisière de la forêt, en avant de la redoute enlevée le 5, formait l'avant-garde de l'armée avec trois divisions d'infanterie et la cavalerie de son corps, 22 à 24,000 hommes et 2,000 chevaux.

Derrière ce maréchal, entre la forêt et Khéwardinov, se trouvaient le centre et la réserve de l'armée, savoir : le troisième et le huitième corps d'armée, placés pour la ba-

taille sous les ordres de Ney (18,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux), la garde et la division Claparède (14,000 hommes et 5,000 chevaux), et trois corps de cavalerie, le 1er, Nansouty, le 2e, Montbrun, le 3e, Latour-Maubourg (15,000 chevaux et 77 bouches à feu).

Entre Khéwardinov et la Kolozka était postée la division Morand du premier corps (Davoust), forte de 7 à 8,000 hommes et liant le centre de l'armée à la gauche.

L'aile gauche sous les ordres du vice-roi, formée par le quatrième corps (armée d'Italie), par la division Gérard et le troisième corps de cavalerie, commandé par Grouchy, était placée sur la rive gauche de la Kolozka, en face du village de Borodino et du centre des Russes; sa force était de 28,000 hommes d'infanterie et 6,600 chevaux.

L'armée française tout entière s'élevait à 120,000 hommes environ, dont 20,000 à peu près de cavalerie; l'artillerie comptait 587 bouches à feu, dont 88 d'artillerie à cheval.

L'armée russe, suivant Boutturlin, était d'environ 130,000 hommes, y compris 10,000 hommes de milice et 7,000 Cosaques; la cavalerie régulière comptait un peu moins de 20,000 chevaux, et l'artillerie 640 bouches à feu. Il semblerait, d'après ces chiffres, que l'armée russe était la plus forte; mais on peut dire que les Français avaient un nombre supérieur de combattants réels; car tous ceux de leurs soldats qui étaient venus jusque-là, étaient certainement des hommes d'élite, tandis que dans les rangs des Russes il se trouvait beaucoup de recrues qui n'avaient pas encore vu le feu. Quant à la cavalerie régulière, il est hors de doute que celle de l'armée française était de beaucoup plus forte que celle des Russes,

quoique l'effectif des corps eût été réduit bien au-dessous de la moitié de sa force primitive.

Ce fut le 6 septembre que l'armée française prit la position que nous venons d'indiquer; une partie des troupes n'arrivèrent même que dans la nuit du 6 au 7 aux postes qui leur étaient assignés. Après avoir reconnu le 6 le terrain et la position de l'ennemi, Napoléon fit élever devant le front de bataille trois batteries, chacune pour 24 pièces de douze, il fit en outre jeter plusieurs ponts sur la Kolozka, afin de rendre les communications plus faciles, quoiqu'on pût presque partout franchir ce ruisseau sans pont. Sa plus grande crainte était de voir l'ennemi lui échapper par une nouvelle retraite, et frustrer son espérance en n'acceptant pas encore de lutte décisive. Aussi, lorsque le 7 au matin on vit le soleil levant éclairer les lignes des Russes, rangées en ordre de bataille, il exprima la joie la plus vive, dont la proclamation lue aux troupes fut l'écho (1).

Nous ne croyons pas qu'on puisse prouver par des raisonnements stratégiques ou tactiques, que la résolution de livrer une bataille défensive sur ce terrain fût la meilleure que le général russe pût prendre; nous croyons encore moins qu'il ait existé dans l'esprit d'aucun homme un plan conçu et arrêté d'avance, consistant à reculer jusqu'à Borodino, et à choisir ce point comme le plus avantageux sur une distance de 200 lieues qu'on avait parcourue depuis la frontière.

Mais des motifs politiques d'une gravité incontestable devaient déterminer les Russes à ne point abandonner

(1) « Soldats, voici la bataille que vous avez tant désirée, » etc.

l'antique capitale de l'empire à la merci de l'ennemi sans avoir fait les derniers efforts pour la sauver. L'effet moral qu'un pareil abandon aurait produit sur l'armée comme sur la population, pouvait devenir plus funeste que la perte d'une bataille. Cependant nous n'avons point à porter de jugement sur ces questions, et nous revenons aux faits mêmes de la bataille, en nous renfermant dans les limites que nous nous sommes tracées d'avance.

Le 7 septembre au matin, l'armée russe occupait la position suivante : Le troisième corps, général Touschkof, composé de 7,000 hommes de troupes régulières et de 7,000 miliciens de Moscou armés de piques et peu en état de combattre se trouvait au village d'Outitza, sur la vieille route de Moscou, formant la gauche de l'armée, en face du prince Poniatowsky. A ce corps s'appuyait l'armée de Bagration, composée du septième et du huitième corps (34,000 hommes), du quatrième corps de cavalerie, général Scaewers, de la deuxième division de cuirassiers et d'un régiment de hussards (environ 5,500 chevaux). Une partie de l'infanterie garnissait les ouvrages de Séménowskoï ; le reste des troupes étaient rangées sur plusieurs lignes derrière et entre les retranchements.

Le sixième corps (général Doktorof), avec le troisième corps de cavalerie (comte Pahlen), en tout 10,000 hommes d'infanterie et un peu plus de 2,000 chevaux, formait le centre de la position, entre la grande batterie de la droite de Bagration et la hauteur également fortifiée que couronne la ferme de Gorki, en face de Borodino. A ce corps s'appuyait celui d'Ostermann (le quatrième), avec le deuxième corps de cavalerie, général Korf, en tout 12,000 hommes et 2,500 chevaux, faisant face à la Kolozka. Les

régiments de chasseurs de ce corps étaient poussés en avant, jusque sur le ruisseau ; l'infanterie sur deux lignes ; la cavalerie, également sur deux lignes, derrière l'infanterie.

Le cinquième corps, la garde impériale russe, les bataillons de grenadiers et les régiments de cuirassiers qu'on y avait joints, environ 20,000 hommes, étaient placés derrière le centre.

Le deuxième corps d'infanterie et le premier de cavalerie (Ouwarow), 15,000 hommes et 2,500 chevaux, sous le commandement de Miloradowitch, formaient la droite, s'étendant jusqu'à la Moskwa. Neuf régiments de Cosaques, ayant à leur tête l'hetman Platof, se trouvaient à cette aile ; le reste était distribué entre les différents corps.

En jetant un coup d'œil sur la position et la répartition des deux armées, on voit que le cinquième corps français se trouvait en face du troisième corps russe sur la vieille route de Smolensk à Moskou, que le gros de l'armée de Napoléon était opposé à l'armée de Bagration, menacée de la sorte par des forces très supérieures ; que le vice-roi était opposé au centre des Russes près de Borodino ; qu'enfin, la droite des Russes n'avait point d'ennemi devant elle, Napoléon ayant jugé avec raison qu'il valait mieux négliger le côté le plus fort de la position des Russes, et concentrer la principale masse de ses forces sur le point où un résultat décisif était le plus probable. Voici quelles furent, à cet effet, ses dispositions de combat :

Les batteries préparées la veille devaient engager la bataille par un feu bien nourri contre les retranchements russes. En même temps Poniatowsky devait suivre la vieille route de Moscou jusqu'à ce qu'il se trouvât à la hauteur des

redoutes ; alors il devait tourner sur sa gauche et prendre l'ennemi à revers. Les maréchaux Ney et Davoust avaient ordre d'aborder de front l'ennemi qu'ils avaient devant eux. L'aile gauche, commandée par le vice-roi devait retarder son attaque jusqu'à ce que celle des deux maréchaux fût bien engagée ; alors Eugène devait enlever Borodino, passer la Kolozka avec la majeure partie de ses troupes et attaquer la grande batterie ; la division Morand était aussi placée sous ses ordres. La cavalerie de réserve devait suivre ces divers mouvements, le premier corps de cavalerie soutenant particulièrement Davoust, le quatrième Ney, le troisième le vice-roi. Le deuxième corps de cavalerie devait s'avancer entre Séménowskoï et le ruisseau qui se jette dans la Kolozka à Borodino. La garde et la division Claparède restaient en réserve derrière le centre de l'armée, Napoléon devait se tenir, de sa personne, dans la redoute enlevée le 5.

Ces dispositions égalent en habileté toutes celles qui amenèrent les plus brillantes victoires de Napoléon. Elles étaient on ne peut mieux appropriées aux circonstances, et, si l'exécution avait répondu à l'idée, un succès immense en eût été probablement le fruit. L'armée de Bagration, qui formait la gauche des Russes, une fois vaincue et repoussée, toute leur droite, coupée de la route de Moscou, aurait été refoulée sur la Moskwa. Un désastre complet de l'armée russe et une paix conclue aux conditions dictées par Napoléon en eussent sans doute été le résultat. On a dit que pour obliger les Russes à abandonner leur position, il eût suffi d'une manœuvre sans bataille ; cette opinion est en effet fondée sur des raisons plausibles ; mais l'Empereur n'aurait alors gagné que du terrain. Or, jamais

un conquérant n'eut moins d'intérêt à gagner seulement du terrain, que Napoléon dans cette guerre ; faire reculer l'ennemi sans le battre, c'était prolonger un état de choses qui ne pouvait mener à aucun succès définitif. L'Empereur et l'armée entière avec lui étaient convaincus, avec raison, que la défaite totale de l'armée russe pouvait seule garantir un résultat heureux ; cela fait, le reste se fût arrangé facilement. Dans le cas contraire, il était dès ce moment hors de doute que l'armée française serait détruite, même sans bataille, et que toute la vaste entreprise où elle était engagée échouerait nécessairement. Pénétré de cette vérité, Napoléon devait faire les derniers efforts pour rendre la bataille aussi décisive et le résultat aussi complet que possible ; toute considération relative au ménagement et à la conservation des troupes devait s'effacer devant cette nécessité capitale. Loin donc de nous joindre à ceux qui lui reprochent d'avoir sacrifié son armée pour mettre fin à une situation dont il ne pouvait sortir que par un coup décisif, nous sommes tenté, au contraire, d'admettre que le désir de ménager sa réserve a principalement empêché la pleine et entière exécution de son plan de bataille. Nous ne prétendons pas pour cela mettre ce désir sur le compte d'une sensibilité qui n'était point dans son caractère et qui, d'ailleurs, doit s'absorber sur les champs de bataille dans des devoirs plus sérieux et plus importants : ce fut la courageuse résistance des Russes, plus ferme et plus énergique qu'il ne l'avait présumé, qui fit prendre à la bataille une tournure différente de celle qu'il avait voulu lui donner, et qui l'empêcha d'atteindre son véritable but, quoique la victoire, dans le sens étroit du mot, ne puisse lui être contestée.

Selon les dispositions de Napoléon la cavalerie devait prendre part à l'attaque; les détails d'exécution étaient laissés aux soins du roi de Naples, qui commandait le centre de l'armée, et des généraux commandants des premier, troisième et huitième corps et des trois corps de cavalerie, qui formaient le centre. Le deuxième corps de cavalerie, celui de Montbrun, composé de deux divisions de cuirassiers et d'une division légère et comptant encore 4,000 chevaux et 29 bouches à feu, se trouvait le plus indépendant, ayant reçu pour mission de se porter en avant entre le village de Séménowskoï et la grande route de Moscou. Jamais la cavalerie ne fut exposée à un feu d'artillerie plus terrible, que la cavalerie française dans cette bataille; jamais aucune troupe de cette arme n'essuya de plus grandes pertes par le canon; mais jamais, non plus, il n'avait été plus nécessaire de ne reculer devant aucun sacrifice que dans les circonstances tout-à-fait exceptionnelles où l'on se trouvait. Aussi aurait-on tort de juger cette bataille selon les règles ordinaires, ou de la citer comme un modèle pour l'emploi de la cavalerie dans les batailles futures.

La cavalerie russe, réduite en général à la défensive et distribuée le long de toute la ligne de bataille, pour soutenir les corps d'infanterie, prit à la lutte une part active et souvent très importante. Nous retracerons ici les phases principales de cette lutte, dont nous ne saurions raconter tous les détails, inutiles d'ailleurs pour notre objet.

A six heures du matin, les Français commencèrent l'attaque suivant les dispositions ci-dessus indiquées. Le général russe ne pouvait douter que le gros des forces ennemies était dirigé contre sa gauche; aussi fit-il immédia-

tement avancer une partie des réserves, pour appuyer l'armée de Bagration, en même temps que la droite dut s'ébranler pour se porter à gauche et prendre part à la bataille. Les retranchements élevés devant le front des Russes furent pris et repris; plusieurs charges de cavalerie furent exécutées de part et d'autre; enfin, une effroyable canonnade foudroyait et écrasait des deux côtés les masses de troupes qui se pressaient, dans un espace d'une lieue carrée, autour des ruines du village de Séménowskoï. Les Russes perdirent enfin leurs retranchements; mais ils se maintinrent dans une autre position à une demi-lieue derrière Séménowskoï. L'énergie de l'attaque perdit de son intensité, le premier et le troisième corps, ainsi que la cavalerie, ayant fait les plus grands efforts et essuyé des pertes considérables, et ne se voyant point soutenus par des troupes fraîches. Le huitième corps avait même été porté vers la droite, au soutien de Poniatowsky. Napoléon, contre son habitude, demeurait à son poste d'observation, en proie à une irrésolution fatale, révoquant l'ordre déjà expédié de faire donner une partie de la réserve, et s'égarant, en quelque sorte, à côté de l'idée première du plan de bataille qu'il avait lui-même conçu. Il s'en suivit que le combat languit, que les progrès s'arrêtèrent et que les choses restèrent dans cet état l'espace de plusieurs heures.

Pendant que Murat, Davoust et Ney combattaient ainsi contre Bagration, le corps de Poniatowsky, secondé par le huitième corps, avait, sur la droite, repoussé jusqu'à une lieue derrière Outitza le troisième corps russe. Mais l'ordre de traverser la forêt en prenant sur la gauche de la vieille route, et de tomber sur le flanc gauche de Bagration, n'avait pu être exécuté; le combat de Ponia-

towsky contre Touchkow, qui devait, suivant le plan de Napoléon, former une partie importante de l'action générale, ne fut donc plus qu'un accessoire peu décisif.

Mais, si de ce côté la bataille ne se soutenait plus avec la même énergie, elle éclatait d'autant plus vive et plus meurtrière sur la gauche des Français qui attaquait le centre des Russes. Le vice-roi s'empara de Borodino à la suite d'un combat sanglant, le fit occuper par une brigade d'une division de son corps, mit en position à côté du village la seconde brigade de cette division et la cavalerie légère, et franchit la Kolozka avec le reste de ses troupes. Le corps d'Ostermann et les deux corps de cavalerie de Korf et de Pahlen soutinrent son attaque avec beaucoup de fermeté. La division Morand se précipita sur la grande batterie, entre Gorki et Séménowskoï; mais après l'avoir enlevée elle s'en vit, à son tour, repoussée. Là aussi, le combat resta stationnaire. Le corps de cavalerie de Grouchy fut dirigé sur la droite, de manière à se lier aux corps de Montbrun et de Latour-Maubourg. Ces trois corps, formant dès-lors le centre de l'armée française entre le prince Eugène et Ney, se trouvèrent ainsi dans la fâcheuse nécessité de conserver un poste important sans pouvoir attaquer eux-mêmes, et d'être, par conséquent, exposés dans une complète inaction à un feu meurtrier; leur artillerie seule ripostait à celle des Russes. Les batteries furent portées en avant sous la protection de la cavalerie légère; la grosse cavalerie se tenait à peu de distance en arrière. Cette situation acheva la ruine de plusieurs régiments de cavalerie; la brigade westphalienne, entre autres, qui avait été détachée du huitième corps et jointe à la réserve,

fut tellement maltraitée que de 12 escadrons il ne resta, le soir de la bataille, que 300 chevaux.

Pendant qu'au centre on se battait ainsi à coups de canon, la droite des Russes fit un mouvement offensif. Le corps de cavalerie d'Ouwarow, suivi de quelques poulks de Cosaques, sous les ordres de Platof, passa la Kolozka au dessous de Borodino, et chargea, à l'extrême gauche des Français, les troupes que le vice-roi avait laissées sur la rive gauche. La cavalerie légère de ce corps d'armée, brigade Ornano, fut rejetée par la cavalerie russe au-delà du ruisseau qui se jette dans la Kolozka près de Borodino, par la rive gauche; mais l'infanterie, division Delzons, se forma en carrés et repoussa les attaques des Russes, qui n'eurent d'autre résultat que d'arrêter quelque temps les progrès des Français contre le centre de l'ennemi. Le vice-roi avait repassé la Kolozka avec la garde italienne, pour soutenir sa gauche; mais dès que les Russes eurent renoncé à leur projet, il franchit de nouveau la Kolozka et continua son mouvement d'attaque. Les neuf régiments de Cosaques auraient pu essayer de pénétrer plus avant sur les derrières de l'armée française; s'ils avaient eu le bonheur de s'emparer des parcs de munitions, ou de les obliger seulement à battre en retraite, leur entreprise eût pu avoir un résultat très important. Mais comme ils se contentèrent de menacer la division d'infanterie, leur manœuvre ne fut qu'un intermède inutile. Une attaque sérieuse contre le vice-roi était au-dessus des forces d'un corps de 2,500 chevaux, comme celui d'Ouwarow, et les Cosaques sont incapables d'actions de ce genre.

Le vice-roi ne fut pas plus tôt débarrassé de toute inquiétude de ce côté (entre deux et trois heures de l'après-

midi), qu'il lança 3 divisions d'infanterie contre le centre des Russes. Le feu des batteries françaises se tut sur ce point; l'infanterie, ayant en tête la division Morand et formée en colonnes d'attaque, se porta sur la grande batterie russe. Le général Montbrun ayant été blessé à mort un instant auparavant, Caulaincourt prit le commandement du deuxième corps de cavalerie et le fit marcher à l'attaque en même temps que l'infanterie d'Eugène. La cavalerie russe, opposée sur ce point à celle de Caulaincourt, venait d'être ramenée en arrière, pour être moins exposée au feu de l'artillerie. La division de cuirassiers du général Vathier culbuta tout ce qu'elle trouva devant elle, tourna ensuite à gauche, et le cinquième cuirassiers se précipita dans la redoute par la gorge. Il est vrai qu'il fut obligé de l'abandonner après des pertes considérables, que Caulaincourt lui-même fut tué dans l'intérieur du retranchement, et que la cavalerie russe repoussa un instant la cavalerie française; mais une seconde attaque, exécutée par la brigade des cuirassiers saxons de Thielmann, du quatrième corps de cavalerie, eût un meilleur succès et assura définitivement aux Français la possession de cette fameuse batterie, que l'infanterie du vice-roi occupa aussitôt et dont tous les efforts des Russes ne purent plus la déloger. La cavalerie saxonne soutint vaillamment dans cette occasion sa vieille renommée de bravoure; mais les trois régiments dont se composait la brigade Thielmann, forts de 1,800 hommes au début de la campagne, et offrant encore un total de 1,000 chevaux la veille de la bataille, perdit dans cette sanglante journée 548 hommes, dont 42 officiers.

La cavalerie russe, reportée en avant lors de l'attaque des Français, fit aussi plusieurs charges; elle s'empara de

plusieurs batteries françaises, mais les reperdit à l'exception de 10 pièces. Les Français avaient pris 15 pièces de campagne et 21 pièces de position.

La prise des batteries retranchées, à laquelle la cavalerie prit une part si importante, doit certainement être regardée comme le moment décisif de la bataille, qui, du reste, offre en général un exemple mémorable d'une lutte de la cavalerie contre l'artillerie.

Les relations françaises, depuis le XVIIIe bulletin jusqu'à l'*Histoire de l'expédition de Russie*, parlent d'un retour offensif tenté par les Russes pour arracher à leurs ennemis les avantages que ceux-ci avaient remportés. Boutturlin n'en dit pas un mot; suivant lui, le feu ne cessa que dans la soirée, mais sans qu'il se fît aucun mouvement important de part ni d'autre.

On a reproché à Napoléon, comme une faute grave, d'avoir rangé sa cavalerie sur plusieurs lignes successives à portée de l'artillerie ennemie, cet ordre l'exposant à des pertes immenses et d'autant plus sensibles qu'elles étaient irréparables. Ce reproche ne paraît guère fondé lorsqu'on envisage la situation où Napoléon se trouvait placé. Vouloir ménager les troupes, c'eût été prolonger un état de crise qui ne durait déjà que depuis trop longtemps et qui devait à coup sûr finir par la ruine totale de l'armée. Il fallait, à tout prix, anéantir l'armée russe, et c'était chose impossible sans de cruelles pertes pour le vainqueur lui-même. Resterait donc seulement le reproche d'avoir sacrifié la cavalerie *sans résultat proportionné au sacrifice.* Mais ce reproche n'est pas plus fondé que le premier : car le deuxième et le quatrième corps de cavalerie, en enlevant les batteries, eurent au succès une large et glorieuse

part, et si la victoire ne fut point aussi complète, aussi décisive qu'elle eût dû l'être pour dégager l'armée des périls de sa situation extraordinaire, cela tient à des causes étrangères à l'action de ces troupes et ne peut être attribué qu'à la direction générale de la bataille.

Si, par exemple, Ney, après avoir enlevé les redoutes, avait été soutenu à temps, les Russes auraient été probablement défaits sur ce point. La cavalerie française eût trouvé dans la plaine derrière ces retranchements l'espace nécessaire pour se déployer et s'étendre; et la bataille étant gagnée avant midi, Napoléon aurait pu profiter de sa victoire.

Même après avoir manqué cette première occasion, il eût encore pu remporter des avantages décisifs, s'il avait fait donner sa garde, soit à l'endroit où combattait Ney, soit au centre, entre Séménowskoï et la grande batterie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la cavalerie française, réduite déjà de moitié par sa marche jusqu'à Borodino, remporta dans cette bataille fameuse, au prix d'énormes sacrifices, une victoire sanglante mais stérile: encore un triomphe de ce genre et c'en était fait d'elle.

Du côté des Russes, la défense glorieuse qu'ils opposèrent aux efforts suprêmes de leurs adversaires, fut en partie l'ouvrage de la cavalerie. Elle combattit tour à tour, et avec succès, la cavalerie, l'infanterie et l'artillerie, comme le prouvent les relations des deux partis, quoiqu'elles ne donnent pas de détails bien étendus. L'entreprise la plus remarquable de la cavalerie russe fut celle du corps d'Ouwarow, dont il a été question ci-dessus. Il est hors de doute que Kutusow aurait pu livrer la bataille dans des conditions plus favorables, qu'en se postant derrière la Kolozka

pour y attendre l'attaque des Français ; mais, cette position une fois choisie, l'emploi de la cavalerie, tel qu'on le fit, fut bon et convenable.

Le 9 septembre seulement, l'avant-garde française, composée d'une division d'infanterie du 1er corps d'armée et des restes des quatre corps de cavalerie, occupa Mosaïsk. Cette lenteur, si contraire à la manière ordinaire de Napoléon, fut extrêmement utile aux Russes, qui exécutèrent leur retraite sans essuyer de nouvelles pertes. Après avoir évacué Moscou, qui fut aussitôt livré aux flammes et marqua, comme un immense et sinistre fanal, le terme des conquêtes napoléoniennes en Europe, ils se dirigèrent vers le Sud, se retirant à Taroutinow, derrière la Nara, sur la route de Kalouga.

Napoléon, bercé par l'espérance illusoire d'une paix prochaine qu'on cherchait avec soin à entretenir dans son esprit, demeura trente-quatre jours au milieu des ruines de l'antique résidence des czars. Pendant ce temps, Murat était à Winkovo, sur la Nara, en face de la position que les Russes occupaient à Taroutinow ; il avait sous ses ordres le 5e corps d'armée, les divisions d'infanterie Claparède et Dufour, la cavalerie de réserve et la cavalerie légère du 1er et du 3e corps d'armée, en tout 12,000 hommes d'infanterie, 8,000 chevaux et 180 bouches à feu. Les quatre corps de cavalerie s'étaient si bien fondus que, vers le milieu d'octobre, ils présentaient à peine ensemble un effectif de 5,000 chevaux, et ces tristes débris

de tant de belles troupes offraient déjà l'aspect le plus misérable; chaque jour la disette de vivres et de fourrage devenait plus sensible et plus grande (1), de sorte que ce long repos ne fut pas pour les troupes d'un grand soulagement.

Combat de Taroutinow.

Le 18 octobre, les Russes attaquèrent à l'improviste le corps de Murat. La négligence des Français dans les mesures de précaution et de sûreté les plus indispensables, passée à l'état d'habitude pendant la longue période de leurs succès, les avait suivis jusqu'au fond de la Russie, et les troupes de Murat se gardaient on ne peut plus mal dans une situation qui devenait extrêmement périlleuse, dès que l'ennemi tentait la moindre entreprise. L'immense supériorité des Russes, trois fois plus nombreux que le corps du roi de Naples, et l'habileté du plan d'attaque conçu par le colonel Toll, semblaient rendre inévitable la destruction totale du corps français. Mais le résultat ne répondit pas à cette espérance, et Murat s'en tira avec une perte de 2 à 3,000 hommes, d'environ 1,000 chevaux et de 38 bouches à feu.

Au point du jour, quelques poulks de Cosaques surprirent le camp du deuxième corps de cavalerie, qui formait la gauche de la position des Français. Trois corps d'infanterie et deux corps de cavalerie devaient en même temps

(1) Même sur la table du fastueux roi de Naples, on servait des rôtis de chats et du bouillon de chevaux.

aborder cette position de front. Le roi de Naples comprit qu'il était perdu si les Cosaques étaient appuyés, et si les Russes parvenaient à s'emparer de la route de Moscou, pendant que le gros de leurs forces, qui se déployait devant lui, entre Taroutinow et Winkowo, l'aborderait de ce côté. Autant il faut blâmer la légèreté et l'insouciance avec laquelle il s'était exposé à être attaqué avec 20,000 hommes par une armée de 66,000, autant il faut rendre hommage à la promptitude et à l'audace avec lesquelles il saisit le seul moyen de salut qui lui restât, en prévenant l'ennemi par une offensive énergique. Se mettant lui-même à la tête des carabiniers, il se précipita au-devant de la colonne de Bagawout et la repoussa; l'attaque des Russes se ralentit, s'arrêta; on se mit à se canonner. Mais les Français ayant chassé les Cosaques, s'ouvrirent le chemin de la retraite qui s'effectua, non sans perte il est vrai, mais avec moins de pertes que la grandeur du péril n'en devait faire craindre. Il est évident que la cavalerie russe aurait pu et dû, dans cette occasion, tirer un meilleur parti de sa grande supériorité.

Ce fut aussi le 18 octobre, jour néfaste à jamais, que Napoléon, ouvrant enfin les yeux sur les intentions de ses ennemis, commença cette retraite désastreuse, unique dans les annales des peuples modernes. L'histoire de cette retraite, quelque intéressante qu'elle soit pour l'art militaire par les situations singulières et bizarres qu'elle offrit (1), est en dehors de notre cadre, et nous pouvons

(1) Celle du maréchal Ney, par exemple, lorsque sur les bords du

au point de vue spécial d'où nous envisageons les événements, la caractériser en deux mots. La cavalerie française acheva d'y périr de faim et de misère, sans que l'ennemi eût rien à faire pour hâter ce résultat; la cavalerie russe, les Cosaques surtout, profita de la déroute de l'armée française pour faire un grand nombre de prisonniers et ramasser un vaste butin de tout genre. Mais les Russes hésitaient encore à donner le coup de grâce à cette armée naguère si redoutable, abandonnant à la nature seule le soin d'achever son œuvre de destruction. Lorsqu'on partit de Moscou, il y avait encore, y compris le corps du roi de Naples et le huitième corps qui était resté à Mosaïsk, 116,000 hommes, dont environ 14,000 cavaliers montés et 4,000 démontés; un mois plus tard la garde comptait 14,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux (y compris la division Claparède), le premier corps, 10,000 hommes, le troisième 6,000 hommes, le quatrième 5,000 hommes, le cinquième 800 hommes, le huitième 700 hommes, la cavalerie démontée, 300 hommes, les quatre corps de cavalerie de réserve, 1,900 hommes; la cavalerie légère des corps d'armée, 1,200 hommes; en tout, 37,000 hommes d'infanterie et 5,100 chevaux. Peu de temps après le passage du Dniéper, il ne restait d'autre cavalerie que 1,600 hommes environ de la garde et quelques centaines d'officiers qui avaient sauvé leurs chevaux jusque-là. A la Bérésina on ne comptait plus que 1,400 chevaux de la garde, 300 du troisième et cinquième corps, et 100 de la cavalerie de réserve; en outre, l'armée y fut rejointe par 1,400 chevaux du deuxième corps (Ou-

Dniéper, il ne dut son salut qu'à une persévérance inouïe et au courage le plus admirable.

dinot) et par 800 du neuvième corps, qui n'avaient pas été à Moscou.

Les corps qui avaient été opposés à Wittgenstein, sur la Duna, et le neuvième, qui avait rejoint l'armée, furent entraînés sur la Bérésina dans l'horrible tourbillon de la déroute générale. Cependant, sur les bords mêmes de ce fleuve, devenu à jamais et si tristement célèbre, la division de cuirassiers de Doumerc se battit encore une fois vaillamment et avec succès ; mais ce fut le dernier combat réglé de cette funeste campagne. Les débris informes qui survivaient encore gagnèrent Vilna dans le plus affreux désordre. Napoléon, en quittant l'armée à Smorgonié, remit le commandement à son beau-frère ; mais nul ne pouvait plus commander ni obéir.

Le corps prussien, de même que le corps autrichien, ne partagea point les désastres de la grande armée française. Resté en dehors du torrent dévastateur qui se consuma lui-même en ravageant tout sur son passage, ce corps trouva des ressources pour subsister, et les troupes, garanties contre la famine, furent en état de mieux résister au froid, quoique dans leur camp le thermomètre tombât tout aussi bas que dans les camps français. Mais, les opérations de ce corps ne nous offrant pas d'observations d'un intérêt majeur, nous les passerons sous silence, ainsi que celles du dixième corps en Courlande, celles du deuxième et du sixième corps contre Wittgenstein, et enfin la campagne de Schwartzenberg contre l'armée russe du Danube.

Nous terminerons nos observations sur la campagne de 1812 par quelques mots au sujet des Cosaques.

Ces troupes ont acquis une grande célébrité dans le cours des campagnes de 1812, 13 et 14. Dans une grande partie de l'Allemagne, les Cosaques jouèrent le rôle principal depuis la retraite des Français jusqu'à l'arrivée de la nouvelle armée française sur la Saale; on voyait en eux les représentants de l'armée russe dont ils étaient les avant-coureurs. Ils furent témoins des premiers élans de la joie partout où l'on se félicitait d'être affranchi du joug des Français ; de même qu'ils prirent sur leur compte les premières terreurs de tous ceux qui redoutaient l'arrivée des Russes et de leurs Alliés. Le Cosaque que le colonel Tettenborn envoya de Hambourg à Londres au printemps de l'année 1813, y reçut un accueil qui ne s'accorde pas toujours à des généraux fameux : on se pressait en foule autour de lui, comme une année plus tard autour de Blücher. En France, lorsque les Russes, les Autrichiens, les Prussiens, les Bavarois et les Wurtembergeois eurent envahi ce pays, on disait : « Les Cosaques sont à Troyes, les Cosaques sont à Châlons, les Cosaques marchent sur Paris, les Cosaques veulent faire un houra général, etc. » La langue française, qui taille tout de suite des mots à ses idées populaires, créa en leur honneur le verbe *cosaquer*, dont le passif renfermait à peu près tout ce qui peut arriver de pire à un homme tombé entre les mains d'un ennemi redouté. Les feuilles officielles affectaient de parler des Cosaques beaucoup plus que des troupes régulières, afin de pouvoir traiter les opérations des Alliés comme des courses sans importance et sans but arrêté ; mais la nation

ne prenait pas le change : au lieu de mépriser les entreprises des Alliés, elle ne put qu'attribuer plus de gravité à celles des Cosaques, et le 31 mars lorsque les Alliés firent leur entrée dans la capitale, les Parisiens furent fort étonnés de voir défiler, derrière les Cosaques de la garde qui ouvraient la marche, tant d'escadrons de belle cavalerie et de bataillons de grenadiers.

La civilisation, qui s'est si rapidement propagée depuis quelques siècles, a effacé beaucoup de ces différences qui distinguaient autrefois les nationalités diverses de l'Europe. L'uniformité de l'organisation et de l'éducation militaires a achevé de niveler presque partout les qualités guerrières des peuples, du moins dans l'Europe chrétienne, de telle façon qu'un soldat portugais ressemble à un soldat russe, un soldat suédois à un soldat napolitain. Les qualités nationales des Cosaques, au contraire, se distinguent d'une manière tellement frappante de celles des autres troupes européennes, qu'ils devaient nécessairement attirer l'attention, d'autant plus qu'ils étaient tantôt précédés de la renommée de leurs exploits, et que tantôt aussi c'étaient eux qui précédaient la nouvelle des défaites des Français. Pour les hommes sérieux, qui auraient voulu réveiller chez les peuples cet esprit belliqueux dont ils étaient animés jadis, l'aspect d'un peuple, guerrier de sa nature, ne pouvait manquer d'offrir un intérêt véritable comme sujet d'étude. Pour d'autres, il suffisait de l'attrait de la nouveauté pour s'en occuper quelque temps; aussi vit-on des pantalons, des bonnets, des brides, des selles *à la cosaque*; les poètes chantaient *ces héros du Don*; les journaux fourmillaient de notices et de mémoires relatifs à ce singulier peuple. Bref, les Cosaques furent à la mode

dans toute l'Europe, qu'ils remplirent beaucoup plus de leur nom que de leurs faits et gestes.

Bien des officiers ont eu occasion d'observer un poulk de Cosaques devant l'ennemi, au combat, aux avant-postes, en marche, soit en avant, soit en retraite. Ils auront certainement remarqué que ce qu'on doit louer chez eux n'est pas aisé à imiter et à reproduire ailleurs; tandis que ce qu'une autre troupe pourrait s'approprier de leur manière d'être, sans leur caractère national, ne serait nullement un progrès ni un perfectionnement.

Le Cosaque, infatigable comme son cheval, et insensible à toutes les intempéries du ciel, supporte des marches énormes et des bivouacs continuels, sans que personne s'inquiète ni de le vêtir, ni de le nourrir; aidé d'une sorte d'instinct particulier, il s'oriente partout sans carte, sans guide et sans connaître l'idiôme de la localité; son habileté à passer les rivières à la nage et à gravir les montagnes lui donne une hardiesse extrême; mis sur la piste d'un ennemi, il le surveille nuit et jour, sans jamais le perdre de vue, sans que rien puisse tromper sa vigilance; dès qu'il a un instant de repos, il s'applique avec une sorte d'amour à nourrir, à panser, à soigner son fidèle coursier. Mais toutes ces qualités, précieuses sans contredit pour un cavalier, ne peuvent s'inoculer à volonté dans la première troupe venue qu'on se plairait à créer sur le modèle des Cosaques; ce sont presque toutes des dons naturels, des facultés innées qui sont le résultat intime de la nationalité, de l'éducation, de la constitution sociale et du genre de vie de ce peuple, et il ne suffit pas de vouloir les copier pour se les assimiler,

Mais s'il y a dans la nature du Cosaque un côté bril-

lant formé par un genre tout spécial d'aptitude, il y a aussi une contre-partie beaucoup moins avantageuse, et qui se montre à son tour dès qu'il s'agit d'engager un combat sérieux contre de bonnes troupes disciplinées. Cette constance d'airain qui leur fait supporter tous les genres de fatigue et de privations qu'impose la guerre, s'évanouit chez le Cosaque aussitôt qu'il donne sur un ennemi qui se met vigoureusement en état de défense ; les premières balles arrêtent d'ordinaire sa fougue et mettent un terme à ses entreprises ; hardi et aventureux dans ses expéditions, tant qu'il ne s'agit que d'obstacles locaux, il lâche pied sans scrupule quand il lui faudrait vaincre une résistance armée un peu énergique, et notre temps offre bien peu d'exemples d'une troupe en bon ordre, à cheval ou à pied, vaincue par les Cosaques dans un combat régulier et dans des conditions ordinaires. L'armée française n'a point été *cosaquée*, tant qu'elle a été en état de combattre, et les Cosaques ont bien peu contribué à la ruine des Français en Russie : seulement, pendant la retraite de Moscou, ils ramassaient et faisaient prisonniers chaque jour des troupes de ci-devant soldats, à demi morts de faim, de misère et de froid.

L'armée russe, qui apprécie parfaitement la véritable valeur des Cosaques, ne les regarde nullement comme des combattants proprement dits, un jour de bataille ; mais elle les considère comme des auxiliaires utiles, comme un supplément de forces très propre à se charger de certains accessoires. Hors du champ de bataille, en effet, les Cosaques déchargent la cavalerie légère régulière de tout le service des avant-postes, de sorte que celle-ci peut réserver et ménager toute sa force pour le

combat. Cet état de choses donne certainement à l'armée russe un avantage notable sur toute autre armée dénuée d'un supplément d'auxiliaires analogues ; mais si la cavalerie russe tout entière n'était composée que de Cosaques, tels que ceux d'aujourd'hui, cette cavalerie ne gagnerait jamais une bataille contre aucune armée européenne ; elle perdrait toute sa valeur sur le champ de bataille, parce que les Cosaques n'ont aucune consistance tactique, et que c'est pour cette raison que leurs attaques échouent contre la moindre résistance un peu sérieuse.

Gardons-nous cependant de conclure de ceci qu'il faudrait, au lieu de tirer parti des Cosaques tels qu'ils sont, les transformer, s'efforcer de leur donner plus de solidité, de les régulariser et d'en faire des soldats comme le sont les autres. Une pareille tentative, à part les mesures politiques qu'en exigerait l'accomplissement, serait encore fort hasardée au point de vue exclusivement militaire : il se pourrait très bien que les Cosaques y perdissent les qualités réelles qu'ils possèdent, sans y substituer celles qu'on voudrait leur donner. L'histoire fournit plus d'un exemple d'expériences de cette espèce qui ont échoué (1).

Quelque régulière ou irrégulière que soit une troupe, il est des moyens de la rendre plus brave, plus aguerrie qu'elle n'est, et à ce changement-là elle n'aura rien à

(1) On pourrait citer entre autres les Croates : emmaillotés dans le réglement de Lascy, ils perdirent leur ancienne mobilité sans gagner en consistance. Les ennemis de l'Autriche durent se féliciter de voir transformer en une infanterie médiocre, taillée sur le patron banal, une infanterie légère irrégulière, redoutable dans beaucoup d'occasions.

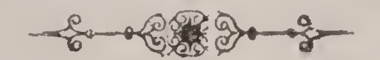
perdre. Le meilleur de ces moyens est l'exemple, mais surtout l'exemple d'en haut, donné par les chefs. La nature humaine n'a pas besoin d'une culture particulière, pour sentir et reconnaître la supériorité morale et intellectuelle d'un bon chef, et se sentiment fait naître, sans le concours de grands raisonnements, la confiance, l'obéissance et l'attachement. En usant de ce genre d'influence, un officier brave et intelligent peut parvenir même à mener au feu un poulk de Cosaques. Durant les dernières campagnes de l'Empire, les généraux Czernitchef, Tettenborn, Benkendorf et autres purent, grâce à leur ascendant personnel, exécuter à la tête de cette cavalerie si mobile et si inconsistante, quelques beaux coups, et justifier jusqu'à un certain point la réputation exagérée qu'on s'était plu à faire aux Cosaques. Cependant, même dans ces expéditions exceptionnellement remarquables, le peu de cavalerie régulière réunie aux Cosaques dut faire la meilleure part de la besogne, et se charger du rôle principal lorsqu'on en venait à se battre sérieusement.

Nous avons plusieurs fois eu occasion de parler des services que la cavalerie peut rendre en dehors du combat, services dont nous reconnaissons et proclamons la haute importance, mais dont nous ne pouvons nous occuper ici, puisque l'objet de notre livre est l'emploi de la cavalerie dans le combat. Or, le Cosaque est éminemment apte à se charger de tous les services qui peuvent être rendus par la cavalerie légère sans entraîner un engagement sérieux. Ceux qui s'imaginent qu'en général la cavalerie ne sert plus, dans notre nouvelle manière de faire la guerre, qu'à rendre de ces services secondaires, ou qui croient au moins y voir sa destination principale, ceux-là sont

conséquents lorsqu'ils regardent les Cosaques comme le modèle et l'idéal de toute cavalerie. Heureusement il en est très peu, de ces antagonistes de la cavalerie, et l'on croit encore assez généralement que l'objet principal de la cavalerie est le même que celui des troupes de toute espèce et de toute arme, c'est-à-dire le succès remporté par des attaques convenablement combinées et exécutées avec ordre et avec bravoure ; cela est surtout vrai en parlant de la cavalerie, et il s'en suit qu'on peut étudier avec intérêt les Cosaques, ces *soldats naturels*, mais qu'on tomberait dans une erreur étrange en les regardant comme un type bon à reproduire et à imiter. Cette erreur serait surtout dangereuse pour une armée qui, ayant une cavalerie proportionnellement faible, serait obligée de suppléer au nombre par la qualité pour tenir honorablement son rang vis-à-vis de voisins plus puissants. Du reste, qu'on appelle les troupes légères à cheval cosaques, houlans, bosniaques, housards, mamelouks ou chevau-légers, qu'on les habille à la cosaque, à la polonaise, à la hongroise, à la turque ou à la française, c'est là une affaire de goût qui dépend de ceux que ces accessoires regardent. Il en est à peu près de même de la question tant débattue, s'il vaut mieux les armer de lances ou de sabres : l'essentiel, l'important n'est pas de savoir quelle arme porte un soldat, mais comment il la manie. La décoration extérieure est une affaire de parade ; elle ne peut influer sur les actions et les destinées d'une troupe que suivant l'idée particulière qu'on y attache relativement à l'emploi et à la destination des corps.

Dans l'examen des campagnes de 1740 à 1815 nous avons omis les guerres soutenues contre les Turcs soit

par la Russie, soit par l'Autriche, quoique ces guerres offrent un certain nombre de faits parfaitement propres à figurer sur les pages de ce livre. Bien que les récits relatifs à ces faits soient très incomplets, nous en aurions cependant cité quelques-uns, si une autre considération ne nous eût pas arrêté. On ne peut guère décrire des campagnes contre un peuple qui diffère de nous aussi complètement par sa constitution, ses mœurs, sa culture et sa religion, sans entrer dans des détails sur son organisation militaire et sa condition politique. Mais cela nous aurait entraîné beaucoup trop loin, et nous avons mieux aimé laisser de côté toute cette partie de l'histoire militaire moderne, pour nous borner exclusivement aux guerres dont l'Europe centrale et occidentale a été le théâtre.



CHAPITRE II.

CAMPAGNE DE 1813

jusqu'à l'armistice du 4 juin.

Accablée dans les derniers mois de l'année 1812 par des malheurs inouïs, vaincue au milieu d'une contrée inhospitalière par les rigueurs excessives d'un hiver extraordinairement précoce, la grande armée française avait péri presque tout entière dans cet immense désastre. Quelques misérables débris, arrivés après tant de souffrances sur la Vistule où l'on essaya pour la première fois de les réorganiser un peu, purent seuls regagner l'Elbe dans le courant de l'hiver. Cependant l'armée russe elle-même avait essuyé des pertes énormes pendant la campagne; sa marche depuis Moscou jusqu'à l'Oder avait épuisé ses forces, et les renforts destinés à combler les vides n'avaient pu rejoindre assez rapidement. D'un autre côté, la Prusse seule avait eu jusqu'alors le courage de se détacher d'une

alliance imposée par la force et d'armer contre Napoléon ; mais, malgré tous les moyens préparés à l'avance pour hâter les armements, il n'y eut vers la fin d'avril qu'un peu plus de 100,000 Prussiens sous les armes. La moitié de ces forces était nécessaire soit pour bloquer les places occupées par l'ennemi, soit pour mettre garnison dans celles dont on était maître (1). Il arriva donc que, faute d'une armée assez nombreuse pour contraindre les Français à abandonner l'Allemagne, les restes de l'immense armée qui avait péri en Russie purent se maintenir en Saxe et dans le royaume de Westphalie, sous la protection des forteresses de l'Elbe, jusqu'à ce que l'Empereur eût créé une nouvelle armée, et repassé le Rhin pour continuer la lutte.

Les commencements de la campagne, en avril 1813, ne répondirent point aux espérances impatientes de ceux qui appelaient de leurs vœux l'affranchissement de l'Allemagne. Ils auraient voulu qu'on profitât sur-le-champ des conjonctures favorables qui se présentaient, pour renverser ce qui subsistait encore de la domination française ; ils craignaient, non sans raison, que Napoléon se mît en œuvre toutes les ressources d'une excellente organisation militaire, tous les ressorts de sa politique, toute l'énergie de son caractère, toutes ses facultés comme général, pour rétablir sur une base solide sa prépondé-

(1) Les forces prussiennes étaient à cette époque, suivant Plotho :

de	57,161	hommes	disponibles en campagne.
	47,800	id.	pour le blocus des places.
	27,610	id.	garnisons et dépôts.
total	132,571	id.	

rance, profondément ébranlée mais non anéantie. Pourtant il était aisé de se convaincre, en calculant de sang-froid les forces réellement disponibles, qu'on ne pourrait employer aux opérations offensives, sur la rive gauche de l'Elbe, qu'une armée de 70,000 hommes (1), et que c'eût été une entreprise extrêmement périlleuse que de s'avancer en Thuringe avec une armée aussi faible. On se décida donc à attendre l'arrivée de l'armée principale des Russes, et le mois d'avril s'écoula sans qu'on entreprît aucune opération importante.

L'histoire générale datera probablement de l'année 1812 la chute de Napoléon, ne regardant ses dernières campagnes que comme de vaines tentatives pour ressaisir ce qu'il avait perdu. L'histoire militaire, au contraire, montrera, par le récit de ces mêmes campagnes, à quelles pertes immenses de tout genre, à quelles calamités affreuses, à quels revers en apparence irréparables les débris mêmes d'une brave armée sont capables de résister, lorsqu'ils sont commandés par un grand capitaine et appuyés sur une organisation militaire forte et bien entendue. Il y eut dans ces campagnes de 1813 et 1814 plus d'un moment critique où le résultat d'un seul combat, longtemps indécis,

(1)

Corps prussien de Blücher,	25,000 h.
Id. russe de Winzingerode,	13,000
Id. russe de Wittgenstein,	8,000
Id. prussien d'York, } Id. prussien de Borstel, }	17,000
Détachements de Czernitchef, Dœrnberg et Tettenborn.	7,000
total	70,000

pouvait remettre Napoléon en état de braver encore l'Europe tout entière liguée contre lui : de sorte que jamais son épée ne pesa d'un plus grand poids dans la balance de la politique, que précisément dans cette dernière période de son règne, où les plus timorés mêmes le croyaient à bout de ressources, et faisaient entendre leur voix si longtemps muette.

Combat de Danigkow.

(5 avril 1813.)

Vers le milieu du mois de mars, le corps de Blücher, qui s'était formé en Silésie, se mit en marche pour la Saxe; celui d'York arrivait vers la même époque à Berlin, et les troupes qui se trouvaient en Poméranie et dans la Prusse se portaient sur l'Oder. Dans les premiers jours d'avril, l'armée de Wittgenstein, forte de 27,000 hommes, et composée des corps prussiens de Bülow, York et Borstell et de la division russe de Berg, s'approcha de l'Elbe.

Le 5, elle attaqua le vice-roi d'Italie à Danigkow. La cavalerie prussienne (1er et 2e hussards de la garde, dragons de Lithuanie, 1er régiment de dragons de la Prusse occidentale et 2 escadrons de dragons de la reine) et la cavalerie russe (hussards de Grodno et Cosaques de la division Berg) exécutèrent plusieurs charges avec succès, malgré les difficultés que leur opposait le terrain marécageux des bords de l'Ihlebruch. La charge exécutée par le général Oppen, qui commandait l'avant-garde de la colonne de Bülow, mérite surtout une mention particulière. Près du village de Zehderick, sur la route de Mœckern à Magde-

bourg, ce général donna sur une arrière-garde ennemie, composée de 1,200 chevaux, 3 bataillons et 1 batterie. A la tête de 7 escadrons, le général Oppen chargea la cavalerie française qui s'était postée derrière un fossé et reçut les Prussiens par une décharge de mousquetons. Ni ce feu ni le fossé n'arrêtèrent les dragons et les hussards d'Oppen; les Français furent repoussés avec une perte de 150 prisonniers et de bon nombre de morts. En tout, cette journée fit perdre aux Français, en prisonniers seulement, 955 hommes, dont 20 officiers; les Alliés eurent environ 600 hommes tués ou blessés, dont 9 officiers.

A la suite de cette affaire, le vice-roi se replia sur Magdebourg. Wittgenstein passa l'Elbe à Roslau, en laissant toutefois le corps de Bülow sur la rive droite, pour investir Magdebourg de ce côté.

Le combat de Danigkow, ou de Mœckern, était un début de bon augure pour la campagne qui s'ouvrait : toutes les troupes qui avaient été au feu s'étaient parfaitement comportées. La cavalerie n'était point restée en arrière des autres armes; elle avait partout culbuté celle de l'ennemi et exécuté sans éprouver un seul échec ce que les circonstances lui commandaient.

Vers le milieu d'avril, le corps de Blücher arriva dans le voisinage d'Altenbourg; Winzingerode était à Leipzig; Witgenstein avait son quartier-général à Dessau. Le 10, ce général tenta, mais sans succès, une attaque sur Wittenberg. Dans la seconde quinzaine d'avril, le corps se porta au sud vers Leipzig, et le quartier-général fut transféré à

Delitsch. Les détachements des généraux Dœrnberg et Czernitchef et du colonel Tettenborn étaient sur le Bas-Elbe. Dœrnberg et Czernitchef livrèrent le 2 avril le combat de Luneboug; Tettenborn avait occupé Hambourg le 18 mars.

La cavalerie légère du corps de Blücher étendait ses courses en Thuringe et en Franconie, préludant à la grande lutte qui allait s'engager par quelques entreprises bien conçues et hardiment exécutées. Le 17 avril, à deux heures du matin, le major Hellwig, à la tête de 120 hussards surprit un régiment d'infanterie ennemie à Langensalza, où il était arrivé à l'improviste par des marches forcées, et s'empara de 5 bouches à feu. Peu de temps après, le même officier exécuta à Wanfried, dans la Hesse, une surprise heureuse contre trois escadrons de hussards et de chevau-légers de la garde westphalienne. Le capitaine Colomb prit à Gotha plusieurs canons, des caissons et un certain nombre de fusils. Le 11 avril, le major Blücher livra près de Weimar un combat glorieux avec deux escadrons contre deux régiments de cavalerie; les ayant chargés au moment où ils débouchaient de la ville, il leur enleva 40 chevaux et plusieurs prisonniers. Une patrouille de 46 hommes, commandée par le lieutenant de Katte, du régiment des hussards de Brandebourg, envoyée sur Cobourg le 22 avril, se glissa à travers les cantonnements ennemis en marchant de nuit, enleva un aide-de-camp du général Bertrand, porteur de dépêches très importantes, et rejoignit son régiment au bout de quatre jours. On voit par ces exemples que l'armée prussienne, en ressuscitant, voyait renaître cet esprit hardi et vigoureux qui doit toujours animer cette arme.

La marche des troupes que Napoléon faisait venir de

France, d'Italie et des pays allemands encore soumis à son pouvoir, ne pouvait rester ignorée des Alliés : car les détachements poussés en avant observaient tous les mouvements de l'ennemi, et, d'un autre côté, de nombreuses intelligences, ménagées dans toutes les parties de l'Allemagne, les tenaient au courant de tout ce qui s'y passait. Pendant que les troupes françaises se rassemblaient en Thuringe, l'armée russe principale arrivait sur l'Elbe. Le 28 avril, l'empereur de Russie et le roi de Prusse firent leur entrée à Berlin. Le comte Wittgenstein était à Delitsch ; son corps, entre l'Elbe, la Saale et la Mulde, au nord de Leipzig ; le général Kleist occupait Halle.

Winzingerode était à Lützen, ayant ses avant-postes à Mersebourg, à Weissenfels et le long de la Saale. Blücher, formant la gauche de l'armée combinée, se trouvait à Altenbourg.

A cette époque l'armée du vice-roi était postée entre la Basse-Saale et la Wipper, son quartier-général à Mansfeld. Elle se composait du deuxième, du cinquième et du onzième corps d'armée (Victor, Lauriston, Macdonald), et du corps de cavalerie de Latour-Maubourg, formé de quatre divisions ou 22 régiments et évalué à 10,000 chevaux. Mais ce chiffre était trop fort de moitié, parce que de plusieurs régiments il ne subsistait que de faibles débris.

Napoléon, avec 22 bataillons et la cavalerie de sa garde, était à Erfurth.

Ney (troisième corps) était entre Weimar et Eckartsberga ; ses avant-postes, placés le long de la Saale, occupèrent le 25 le défilé de Kœsen ; Bertrand (quatrième

corps) était à Saalfeld ; Marmont (sixième corps) à Gotha ; Oudinot (douzième corps) à Cobourg.

Une division de la jeune garde, le corps de cavalerie de Sébastiani, composé de deux divisions de cavalerie légère et d'une division de cuirassiers, enfin plusieurs régiments d'infanterie étaient encore en arrière et en marche, venant du Rhin (1).

Bataille de Gross-Gœrschen ou de Lützen.

(2 mai 1813.)

Dans les derniers jours du mois d'avril l'armée des Alliés se concentra au sud de Leipzig. Le 1er mai, elle occupait les positions suivantes :

Le corps d'York, fort de 10,000 hommes (12 bataillons 12 escadrons, 6 batteries), et la division russe de Berg, 7,450 hommes (21 bataillons, 3 escadrons, 1 poulk de Cosaques, 3 batteries) étaient près de Zwenkau. Blücher, avec 23,350 hommes (22 bataillons, 43 escadrons, 10 batteries et demie) était à Rœtha. Winzingerode et le prince Eugène de Wurtemberg, avec 10,528 Russes (19 bataillons, 29 escadrons, 3 poulks, 7 batteries) se trouvaient entre Zwenkau et Pégau, ayant leurs avant-postes sur l'Elster. Le général Kleist, avec 2,800 Prussiens et 3,000 Russes (4 bataillons et demi, 4 escadrons, 1 batterie), était à Lindenau, devant Leipzig. La garde et les réserves russes

(1) Le premier corps (Davoust) était alors à Giffhorn, en marche sur Hambourg.

(17,350 hommes, dont 5,500 de cavalerie ; 24 bataillons 55 escadrons, 15 batteries) se trouvaient à Lobstædt. Le quartier-général des monarques alliés fut transféré ce jour-là à Borna. Wittgenstein avait été investi du commandement général de toutes ces forces. Le général Miloradowitch, enfin, se trouvait à Altenbourg avec 11,000 hommes.

Vers la fin d'avril, les armées françaises avaient franchi la Saale, et l'avant-garde du corps de Ney se trouvait, le 29, à Weissenfels où Napoléon arriva le 30. Le onzième corps, ayant attaqué Mersebourg le 29, en avait chassé un détachement prussien et s'était emparé de ce point de passage ; le 30, le vice-roi y arriva, se trouvant dès-lors en communication avec l'Empereur. Le 1er mai, Napoléon se porta de Weissenfels sur Lützen avec sa garde et le troisième corps. Il y eut de ce côté, avec le corps de Winzingerode, un engagement où Bessières fut emporté par un boulet. Ce combat, du reste, se borna à une vive canonnade; l'infanterie française marchait formée en grands carrés de quatre bataillons, la cavalerie et l'artillerie derrière ces masses et dans leurs intervalles. Cet ordre, parfaitement approprié à l'armée et à la nature du terrain, prouve que Napoléon appréhendait jusqu'à un certain point les charges que la cavalerie des Alliés pourrait exécuter contre ses jeunes conscrits. L'Empereur marchait ainsi sur Leipzig, où le vice-roi se dirigeait également de son côté. Le 1er mai au soir, les Français étaient distribués comme il suit : Napoléon, avec les grenadiers et la cavalerie de sa garde, était à Lützen ; 16 bataillons de la jeune garde et le 6e corps occupaient Weissenfels ; le 3e corps occupait les villages de Kaja (quartier-général

de Ney), de Gross-Gœrschen, de Klein-Gœrschen, de Rahno et de Starsiedel ; le 4e corps (Bertrand) arrivait à Poserne; le 12e (Oudinot) à Naumbourg ; le vice-roi, avec le 11e corps, était à Mark-Ranstædt ; le 5e corps se trouvait à Gunthersdorf, entre Mersebourg et Leipzig.

Depuis que Napoléon commandait des armées, il avait presque toujours réussi à tromper ses adversaires sur le point où il se proposait de porter ses coups décisifs, et à profiter de leur erreur pour prendre toutes ses mesures, concentrer ses forces, et écraser son ennemi surpris en se précipitant sur lui avant que celui-ci eût le temps de disposer ses forces pour recevoir l'attaque. En étudiant avec attention ses campagnes, depuis celle de 1796, où il se précipite du haut de l'Apennin avec l'armée d'Italie, pour repousser d'abord les Autrichiens et accabler ensuite les Sardes, jusqu'à celle de 1814, où, à la tête des derniers débris de tant de puissantes armées, il remporte encore une suite de victoires qui ne furent stériles qu'à cause de l'immense supériorité numérique de ses adversaires, on peut se convaincre qu'il dut une partie de ses succès les plus éclatants à son habileté en ce genre. Cette fois, cependant, il ne put parvenir à jeter les Alliés dans la même illusion : on comprit que son intention était de concentrer ses forces autour de Leipzig, de s'emparer ensuite de la communication la plus directe avec l'Elbe, de prendre l'offensive et, si le succès répondait à ses espérances, de jeter dans l'Erzgebirge l'armée russe et prussienne combinée. On résolut donc de passer l'Elster le 2 mai, avec toutes les troupes disponibles et de se précipiter sur Lützen ; on voulait par là déranger la *sublime manœuvre* de l'Empereur, comme les relations françaises

qualifient avec raison le plan conçu par Napoléon, en attaquant son armée pendant qu'elle était en marche et que toutes ses forces n'étaient point concentrées, et en la réduisant, si on réussissait à la vaincre, à une défensive qui pouvait être désavantageuse et difficile pour les Français, d'abord parce qu'on les empêchait de gagner Leipzig, et ensuite parce qu'on se proposait de s'emparer de la route de Weissenfels et de les refouler sur Mersebourg en les prenant en flanc. Cette idée était bonne. Le moment et le lieu de l'attaque étaient également bien choisis, puisque les réserves russes n'étant pas encore arrivées, on n'avait pas pu l'exécuter plus tôt.

Les forces engagées dans cette opération s'élevaient à 45,600 hommes d'infanterie, 15,650 de cavalerie, 1,650 Cosaques, 6,225 hommes d'artillerie (98 1/2 bataillons, 138 escadrons, 42 batteries), en tout 69,125 hommes (1). Les deux souverains alliés savaient bien que l'armée ennemie était beaucoup plus nombreuse; mais, d'un côté, on pouvait compter qu'on ne la trouverait pas réunie tout entière, puisqu'elle s'étendait de Leipzig à Weissenfels;

(1) Le corps de Miloradowitch ne prit point part à la bataille et resta à Zeitz sur l'ordre de Wittgenstein (Voy. Plotho., t. 1, p. 101). Kleist resta près de Leipzig. L'armée qui se battit à Gross-Gœrschen se composait des forces suivantes :

Corps de Winzingerode.	19 bat.	19 escad.	7 batteries.	
Réserve russe.	24 »	55 »	15 »	
Division Berg.	21 »	3 »	3	6 poulks.
Corps du général York.	12 1/2 »	12 »	6 1/2 »	
Corps de Blücher.	22 »	43 »	10 1/2 »	
Total.	98 1/2 bat.	132 escad.	42 batt.	6 poulks.

de l'autre, on était fondé à croire que les troupes combinées compensaient par une qualité supérieure le désavantage du nombre. Il est bien certain, en effet, que jamais une armée ne fut animée de meilleurs sentiments, ni mieux préparée au combat que celle des Alliés dans cette bataille : telle qu'elle était, elle aurait pu soutenir la lutte contre les vieilles bandes impériales qu'avait dévorées l'hiver de Russie. Comment donc aurait-elle craint de se mesurer avec des troupes recrutées et réunies à la hâte, qui n'avaient conservé des vétérans victorieux de Napoléon que les dénominations, mais dont la majeure partie, en réalité, ressemblait plus aux Français de Valmy et de Neerwinde qu'à ceux de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram.

Une autre considération qui pouvait peser d'un certain poids dans les résolutions des Alliés, c'est qu'à leur cavalerie, forte de 15,000 hommes, les Français ne pouvaient opposer au plus que 5,000 chevaux dans les plaines spacieuses où l'on comptait les attaquer. Les dispositions offensives pour la bataille, le courage et l'excellent esprit des troupes, la nature du terrain désigné comme champ de bataille, tout semblait présager à la cavalerie russo-prussienne les plus beaux succès, ou lui promettre au moins l'occasion d'exécuter quelques beaux faits d'armes; et pourtant, rien de tout cela ne se réalisa. Les Alliés ont voulu grossir de cette journée le nombre de leurs victoires ; mais dans ce prétendu triomphe qu'elles se plurent à proclamer, l'histoire impartiale ne peut voir qu'une défaite : le but des Alliés ne fut point atteint ; leur cavalerie notamment ne fit absolument rien de décisif, et essuya de grandes pertes sans rendre de notables services. Peut-

être, après avoir lu notre récit sommaire de la bataille et les réflexions dont nous le faisons suivre, se rendra-t-on compte des causes qui trompèrent une attente en apparence si fondée, et de ce qu'il eût fallu faire pour y répondre par un meilleur succès.

Dans la nuit du 1er au 2 mai, l'armée combinée quitta les positions indiquées ci-dessus, et passa l'Elster à Pégau et à Storkwitz. Le corps de Blücher devait former la première ligne; York, avec son corps et la division Berg, la seconde; Winzingerode devait attaquer la droite de l'ennemi et gagner la route de Weissenfels; la garde et les grenadiers russes, ainsi que la cavalerie de réserve, suivirent le mouvement de Blücher dans la direction de Gross-Gœrschen. Vers midi, l'armée combinée se déployait derrière la côte à une demi-lieue de Gœrschen, entre Werben et Domsen, la droite appuyée au Flossgraben. Près de Gross-Gœrschen, on voyait campée une division ennemie ; un prisonnier déclara que c'était celle de Souham, du corps de Ney, placé dans les villages voisins et à l'entour; sur la route de Weissenfels à Leipzig, par Lützen, on apercevait de fortes masses de troupes en marche qui, comme la veille, paraissaient formées en grands carrés, ouverts par derrière.

Wittgenstein prit pour des avant-postes les troupes placées auprès de Gross-Gœrschen, bien qu'on n'aperçût nulle part ni grand'gardes, ni patrouilles, et pensa que le gros de l'ennemi se trouverait vers Lützen. Dans cette supposition, il voulut enlever les villages qu'il avait devant lui, tout en dirigeant son attaque principale contre la droite de l'ennemi; cette dernière partie de l'opération était confiée plus spécialement au corps de Winzingerode. Dès qu'on

aurait gagné le flanc de l'ennemi, une attaque décisive devait être faite par 30 escadrons de cavalerie prussienne et 5 batteries à cheval, sous les ordres du colonel de Dolfs, que devait appuyer le gros de la cavalerie russe de réserve. Il était plus d'une heure, lorsque le corps de Blücher, brigades Ziethen et Klüx, marcha à l'attaque.

Le terrain qu'on avait désigné pour servir de champ de bataille est uni et découvert. Le Flossgraben, canal qui va de Zeitz à Mersebourg, joignant la Saale à l'Elster et coupant entre Lützen et Markranstædt la route de Weissenfels à Leipzig, forme à l'est de ce terrain un obstacle qui s'oppose aux mouvements de la cavalerie; mais depuis la rive gauche de ce canal jusqu'à la Rippach, rien ne gêne le déploiement et les mouvements d'une nombreuse cavalerie, si ce n'est les villages, semés en assez grand nombre et rapprochés les uns des autres, comme cela arrive dans des contrées fertiles. Quelques chemins creux se présentent çà et là; mais ils sont faciles à tourner dans toutes les directions, Les champs de Rossbach et de Reichardtswerben, rendus fameux par les exploits de Seydlitz, sont infiniment moins propres à servir d'arène à un grand corps de cavalerie, que ceux qui s'étendent entre Rahna, Starsiedel, Gosserau et Lützen. Près de la rive gauche du Flossgraben, à l'endroit où il se détourne à l'ouest, et à une lieue environ de Lützen, il y a quatre villages, Gross-Gœrschen, Klein-Gœrschen, Rahna et Kaja, disposés de manière à former les angles d'un tétragone irrégulier, sur un espace de 7 kilomètres carrés à peine. L'intérieur du quadrilatère est couvert de prairies, de jardins et de plantations d'arbres, de sorte que cette portion de terrain est, à plusieurs lieues à la ronde, une des plus défavorables

pour la cavalerie, et notamment pour le parti attaquant.

Les villages n'ont aucune qualité particulière pour la défense : aussi furent-ils pris et repris par les deux partis; mais la difficulté de marcher en ordre à l'attaque d'un second village avec les troupes qui en ont pris un premier, donne à la défense de grands avantages, même lorsqu'elle est numériquement plus faible que l'attaque. Or, ce fut ce point précisément qui devint le pivot de la bataille : l'infanterie prussienne et une partie de l'infanterie russe épuisa ses forces à disputer ces villages aux Français, tandis qu'une nombreuse cavalerie restait à deux pas dans une complète inaction, comme si le sort de l'Europe eût été lié à la possession de ce bout de terrain, et que la victoire, incorporée à quatre villages insignifiants, n'eût pas pu se rencontrer ailleurs.

L'armée alliée se forma pour l'attaque de Gross-Gœrschen, les brigades Klüx et Ziethen en première ligne, celle du général Rœder (la garde prussienne) en seconde. Derrière celle-ci venaient le corps d'York et la division Berg. L'infanterie des brigades formait trois lignes, suivies de la cavalerie de chaque brigade. Vingt escadrons de cuirassiers prussiens, commandés par le colonel Dolfs, s'avancèrent au trot vers Starsiedel et se mirent en bataille à 2,000 pas de ce village; la cavalerie du corps de Winzingerode se déploya près de Domsen.

Le général Klüx délogea la division Souham du village de Gross-Gœrschen ; mais cette division fut appuyée par les autres divisions du corps de Ney, il fallut soutenir Klüx, et en peu de temps le corps de Blücher se trouva engagé dans un combat extrêmement vif. Nous passons sous silence les détails de cet engagement, mémorable

surtout pour l'infanterie prussienne ; la cavalerie des brigades exécuta plusieurs charges assez heureuses, mais qui, en définitive, ne purent entamer d'une manière décisive les masses d'infanterie ennemie.

Napoléon était à l'armée du vice-roi, dans le voisinage de Leipzig, au moment où le bruit des décharges d'artillerie, dans la direction de Gross-Gœrschen, lui apprit ce qui se passait de ce côté. Aussitôt il ordonna au vice-roi de renoncer à l'attaque de Leipzig, et de marcher vers le point attaqué. Le même ordre fut expédié à toutes les troupes placées entre Weissenfels et Leipzig. Ney eut ordre de faire tous ses efforts pour se maintenir dans sa position. L'Empereur en personne partit au galop dans la direction où l'appelait le feu de plus en plus vif.

Lorsque les cuirassiers prussiens de Dolfs s'approchèrent de Starsiedel, ils trouvèrent devant eux, près de ce village, la division Girard. Trois bataillons, accompagnés d'un peu de cavalerie, sortirent du village ; le prince Guillaume de Prusse les ayant chargés à la tête du régiment des cuirassiers de Brandebourg, culbuta le premier bataillon. L'ennemi s'arrêta aussitôt, mais conserva sa position près du village, de sorte que cette charge n'eut aucun résultat utile. Derrière Starsiedel on apercevait une forte colonne en marche ; c'était le corps de Marmont qui arrivait de Weissenfels.

Si, dans cet instant, le corps de Blücher n'avait pas été déjà engagé tout entier dans le combat autour de Gross-Gœrschen, il eût été bon, peut-être, de faire une attaque contre Starsiedel ; l'ordre en fut réellement donné ; mais on le retira aussitôt, se contentant de pousser en avant, du côté de Kœlzen, la cavalerie du corps de Winzinge-

rode, qui y resta en position, comme la cavalerie prussienne. L'infanterie de ce corps, commandée par le prince Eugène de Wurtemberg fut dirigée, contrairement aux dispositions premières, vers la droite du côté d'Eisdorf, afin d'y franchir le Flossgraben et de prendre à revers le village de Kaja. L'arrivée des troupes du vice-roi arrêta ce mouvement : le prince de Wurtemberg ne put parvenir que jusqu'à Eisdorf, et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts et soutenu par quelques régiments de la garde russe, qu'il empêcha les Français de franchir eux-mêmes le Flossgraben en débouchant d'Eisdorf.

La lutte autour des villages devenait de plus en plus acharnée : peu à peu toute l'infanterie russe et prussienne y fut entraînée, à l'exception de la garde russe. Cependant la garde impériale française arriva près de Kaja, reprit ce village, et se déploya entre Kaja et Starsiedel avec les divisions Morand et Bonnet. Soixante pièces de canon, mises en batterie sur la hauteur entre ces deux endroits, couvraient de leurs feux la cavalerie rangée dans la plaine et l'infanterie placée autour de Rahna et dans ce village.

Le jour était à son déclin. Les forces des troupes étaient épuisées. Les Français avaient encore une quantité de troupes disponibles, qui n'avaient guère ou point souffert et, par conséquent, pouvaient relever les corps fatigués. L'Empereur était le soir à la tête de 90,000 hommes d'infanterie, 7,000 d'artillerie et 5,000 de cavalerie. Les Alliés, au contraire, n'avaient plus aucune infanterie pour renouveler le combat, sauf la garde russe ; la plus grande partie de leur cavalerie n'avait rien fait encore, il est vrai ; mais celle des Prussiens avait déjà beaucoup souffert du

feu de l'artillerie française (1); l'artillerie était presque toute au feu depuis huit heures. Il y avait bien encore 50 escadrons intacts de cavalerie de réserve russe; mais on ne pouvait rien en faire sur le terrain où l'on se battait depuis midi, et c'eût été une entreprise excessivement difficile de vouloir donner maintenant une autre direction à l'attaque. Si même on eût eu envie de le tenter, il était aisé de voir qu'on avait dès longtemps manqué le moment favorable. Au point où en étaient arrivées les choses, c'eût été une témérité sans excuse que d'attaquer, avec des régiments ébranlés par le feu de l'ennemi, 60 bouches à feu et l'élite de l'armée française. Une manœuvre qui pût rétablir la situation n'était guère plus praticable puisque déjà l'ennemi avait le dessus, et que la cavalerie était forcée de conserver et de défendre le terrain où elle était en position. Il ne restait donc d'autre parti à prendre que de terminer cette journée meurtrière en rassemblant les troupes, en remettant de l'ordre dans leurs rangs et en se maintenant au moins sur une partie de ce champ de bataille abreuvé de tant de sang.

L'idée d'entreprendre quelque chose avec la cavalerie avait été plusieurs fois mise sur le tapis parmi les Alliés; car il n'entrait nullement dans leur plan de l'employer comme elle le fut, et il ne manquait pas d'hommes qui désirassent d'en voir faire un tout autre usage et qui fussent parfaitement capables de la conduire. Des influences

(1) Le régiment des gardes du corps perdit, dans cette journée, 5 officiers, 12 sous-officiers, 5 trompettes. 174 cavaliers et 238 chevaux. Aucune bataille de la guerre de Sept-Ans ne fit, à proportion, éprouver d'aussi cruelles pertes à aucun régiment de cavalerie prussienne.

personnelles, dont nous ne voulons pas faire le commentaire, firent donner à la bataille une tournure telle qu'il semblait que dans l'ardeur du combat d'infanterie on eût entièrement oublié la cavalerie. En ne nous en tenant qu'aux faits, tels quels, nous voyons qu'on laissa échapper le moment de tenter un coup décisif avec le gros de la cavalerie, et que plus tard, après avoir engagé toute l'infanterie pour disputer les villages, on fut obligé de mettre la cavalerie en position, contrairement à la destination de cette arme, et de la laisser exposée, dans ce rôle tout passif, au feu de l'artillerie ennemie. On s'était mis dans le cas de ne plus pouvoir même la retirer des points qu'elle occupait sans s'exposer à une défaite totale qu'on aurait bien certainement essuyée, si Napoléon avait encore eu sa vieille cavalerie.

Le désir de faire quelque chose dans ce sens était néanmoins si vif chez la cavalerie alliée, que le soir on fit encore une tentative pour exécuter, avec 9 escadrons et par surprise, ce qu'on n'avait pas entrepris d'exécuter le jour avec des forces dix fois plus considérables. Vers neuf heures du soir, le colonel Dolfs, à la tête de ces 9 escadrons, se porta contre les bivouacs français, entre Gœrschen et Sœhesten. Dans l'obscurité on rencontra un chemin creux qu'il aurait été facile d'éviter en plein jour, et qui devint alors un obstacle gênant. L'ennemi était encore sous les armes, et venait, un instant auparavant, de culbuter par une attaque inopinée un régiment de cavalerie prussienne. L'attaque de Dolfs causa un moment de panique; mais, mal appuyée, elle n'eut pour résultat que de donner à entendre aux Français ce qu'on aurait pu entreprendre contre eux, si l'on s'y était pris à temps. Ce

fut, pour nous servir d'une expression d'Alexandre, un faible essai de dérober une victoire qu'on n'avait pas su emporter au grand jour.

Dans la nuit, les deux armées se retirèrent : les Français vers Lützen, les Alliés de l'autre côté du Flossgraben. La cavalerie du corps de Winzingerode, 16 escadrons prussiens et la brigade Steinmetz, du corps d'York, restèrent sur le champ de bataille.

En examinant avec soin les évènements de cette journée, on se pose tout d'abord cette question : Etait-il nécessaire et convenable de traiter comme affaire principale la lutte pour la possession des villages ? — Cette question entre au fond même de l'art de la guerre et son développement excéderait de beaucoup les bornes que nous nous sommes prescrites ; cependant, nous ne pouvons passer ce point tout-à-fait sous silence, car ce n'est qu'en prenant d'un peu plus haut les dispositions d'attaque de la bataille de Gross-Gœrschen, que nous pourrons expliquer comment on aurait pu donner à cette bataille une direction différente, à laquelle la cavalerie aurait mieux trouvé son compte.

Si sur beaucoup de points de la tactique les usages actuels de la guerre sont en contradiction avec les principes de l'ancienne école de Frédéric II, c'est surtout à propos de la question de savoir s'il faut chercher ou éviter les combats dans les villages. Les instructions de Frédéric se prononcent d'une manière précise et absolue pour la né-

gative; il ne veut pas que son infanterie se dessaisisse jamais de l'avantage que lui donnaient son habileté à combattre en bon ordre, la promptitude de ses manœuvres, la rapidité et la régularité de ses feux : c'était son côté fort. Il ne veut pas que dans une attaque on occupe les villages, parce qu'on y perd du temps au lieu de poursuivre vigoureusement l'ennemi : cette règle fut expressément inculquée aux troupes en plusieurs occasions. Cependant Frédéric, quoique l'offensive fût le principe fondamental de sa tactique, ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il y a des cas où l'on doit se tenir sur la défensive, et pour ces cas-là, non seulement il recommandait, mais il ordonnait même d'occuper les villages, les maisons, les clôtures maçonnées, etc. Alors il était prescrit, en règle générale, de retrancher ces points, et, si le temps ou les circonstances s'y opposaient, de considérer et de défendre comme un retranchement la partie la plus tenable, telle que cimetière, etc.

Dans la tactique moderne, le principe contraire s'est établi. Une foule d'exemples montrent que, dans les batailles les plus décisives, on a souvent considéré les villages comme le pivot de l'action, leur prise et leur défense comme l'objet le plus important pour lequel il fallait ne craindre ni efforts ni sacrifices. Et ce n'est pas seulement la nécessité qui, dans la plupart des cas, semble avoir forcé les chefs à concentrer la lutte autour des villages : c'est comme à dessein et par préférence qu'on paraissait s'engager dans ce genre de combat. Est-ce un symptôme de décadence, que ce soin de se dérober derrière des murs et des haies, au lieu de se battre en rase campagne? Est-ce un progrès de la tactique, qui ne craint plus aujourd'hui

ce genre d'obstacles? On bien, cette méthode ne tient-elle pas plutôt à ce qu'un des deux partis, méconnaissant ce qui fait sa force, se laisse induire à un jeu dangereux, où l'autre parti trouve son compte?

Cette sentence : *Si duo faciunt idem, non est idem,* ne trouve nulle part une application plus évidente et plus pratique que dans l'art de la guerre. Frédéric II avait parfaitement raison de préférer pour son excellente infanterie, les combats en rase campagne aux luttes dans les villages. Les Français, dans les premières campagnes de la Révolution, eurent au contraire raison, dans beaucoup de cas, de jeter dans les villages leurs bataillons plus nombreux qu'aguerris, et de laisser leurs adversaires s'épuiser dans les chicanes de ce genre de combat. De même, dans la journée du 2 mai, le maréchal Ney fit parfaitement bien de tenir ferme dans les quatre villages et sur le terrain qu'ils circonscrivent, regardant, avec raison, ce terrain comme un champ de bataille extrêmement avantageux pour lui. Mais les Alliés, par cela même que c'était nécessairement à leurs dépens que le terrain favorisait les Français, auraient bien fait, de leur côté, sinon d'éviter ce combat, ce qui n'était guère faisable, au moins de ne point le considérer comme la seule chose décisive. Et, à ce propos, quand on y réfléchit bien, le contraste entre l'ancienne théorie et la moderne n'est pas si grand qu'il paraît au premier abord, et des exemples puisés dans l'histoire militaire des deux époques démontreraient parfaitement que ce qui est bon et convenable aujourd'hui, l'était également alors.

Ne citons que deux faits empruntés à l'histoire de la guerre de sept-ans. A la bataille de Prague, si les Autrichiens

avaient occupé le village de Potchernitz, toute l'attaque des Prussiens aurait été, sinon empêchée, du moins retardée assez longtemps pour que le général autrichien pût faire dans la position de son armée les changements qu'il jugea nécessaires. A la bataille de Leuthen, si les Prussiens, comme à Gross-Gœrschen, avaient lancé toute leur infanterie contre le village occupé par les Autrichiens, et laissé leur cavalerie regarder le combat en spectatrice oisive, ils perdaient certainement la bataille en perdant un temps précieux et en laissant aux Autrichiens le loisir de tirer parti de leur supériorité numérique ; l'histoire vanterait alors la résolution hardie du roi et le courage de ses troupes ; mais la journée n'eût pas eu, à coup sûr, le résultat que nous connaissons.

Si le maréchal Ney, au lieu de tenir quatre divisions d'infanterie concentrées dans les villages et dans le petit espace qui les sépare, s'était imaginé de les étendre en longues lignes, nous pouvons supposer sans témérité qu'il aurait essuyé une défaite. Il en aurait été de même si, guidé par une prudence trop étroite et trop timorée, il avait essayé de se replier sur Lützen : car alors il eût fait précisément ce que souhaitait l'ennemi, une fausse démarche.

Mais laissons-là ces exemples, qu'on pourrait multiplier, et voyons ce qu'aurait pu être la bataille de Gross-Gœrschen, avec une autre direction.

Nous avons déjà dit ce que nous pensions de la combinaison conçue par les Alliés pour l'attaque de l'armée française. Nous ajouterons seulement que, pour exécuter l'idée d'attaquer l'ennemi pendant sa marche de Weissenfels à Leipzig, on eût pu profiter du défilé de Zwenkau pour franchir l'Elster : de cette manière le gros des Alliés au-

rait marché par la rive droite du Flossgraben et serait tombé sur le flanc gauche du corps de Ney, au lieu qu'en venant de Pégau, après avoir traversé le Flossgraben, on heurta Ney de front. Cet ordre de marche aurait entraîné d'autres dispositions d'attaque et obligé peut-être l'ennemi à prendre d'autres mesures. Nous laisserons de côté l'explication des motifs qui ont pu faire préférer le passage de Pégau à celui de Zwenkau, où se trouvaient, la veille de la bataille, les corps de Winzingerode et d'York.

Jusqu'au moment où Blücher commença l'attaque de Gross-Gœrschen, il n'y a rien à dire de bien grave contre les démarches des Alliés : le mouvement des cuirassiers prussiens contre Starsiedel et l'attaque dirigée par le prince de Wurtemberg, trahissent positivement l'intention de faire agir la cavalerie utilement et avec vigueur. Mais, malgré le courage du chef et des troupes, il est évident que le succès de la cavalerie se borna à empêcher la division Girard de déboucher de Starsiedel, mais qu'elle ne fit rien pour empêcher les colonnes ennemies qui arrivaient, de secourir Ney, et qu'ainsi elle manqua à la tâche la plus importante qu'elle pût remplir.

Supposons, au lieu de cela, que la cavalerie de Winzingerode, réunie aux cuirassiers prussiens et à 6 batteries d'artillerie à cheval, ce qui formait une masse de 40 escadrons et de 48 bouches à feu, se fût avancée entre Starsiedel, Rahna et Kaja, pendant que l'infanterie de Winzingerode (division du prince de Wurtemberg) attaquait de front la division Girard à Starsiedel, et que la cavalerie russe de réserve, au lieu d'attendre derrière l'infanterie une occasion qui ne vient pas lorsqu'on ne va pas au-devant, se fût également portée en avant pour appuyer l'at-

taque ainsi combinée, et demandons-nous ce qui serait arrivé dans cette hypothèse? D'abord, la division Girard aurait été probablement écrasée, et les Alliés auraient eu beau jeu pour aller au-devant de la garde et du 6e corps dans la plaine qui précède Lützen, de les y attaquer dans les circonstances les plus favorables, ou du moins, si l'on trouvait cela trop hardi, de les empêcher de secourir Ney, qu'il aurait été possible de vaincre alors, en lançant contre lui toute l'infanterie prussienne, la division Berg et la garde russe.

De notre temps on a beaucoup parlé de l'absurdité et des dangers du système de cordons. Nous même, dans ces feuilles, nous nous sommes élevé plusieurs fois contre les erreurs d'un système qui, détirant outre mesure ses lignes de bataille, en fait un fil tellement mince qu'il doit se rompre partout aux premiers coups de l'ennemi. Mais le principe contraire, celui des ordres de bataille profonds, peut conduire à un inconvénient analogue par une cause différente.

Il est de la plus haute importance de soutenir par la formation en profondeur les troupes qui, placées en tête, se trouvent engagées les premières, et d'avoir toujours sous sa main un corps disponible jusqu'au moment où la lutte sera définitivement décidée. De même qu'il est bon pour une armée d'avoir des troupes légères qui soient habituées, devant l'attaque d'un ennemi trop supérieur, à céder et à reculer sans perdre contenance ni courage, de même il faut qu'elle possède un corps qui aille rarement au feu, ne s'occupant pas des bagatelles de la guerre; un corps dont le concours ne soit réclamé que dans les occasions sérieuses et décisives, mais qui, une fois qu'il donne,

soit déterminé à vaincre à tout prix ou à périr, à triompher en luttant de toutes ses forces, ménagées et tenues en réserve pour les moments suprêmes, ou, s'il doit se laisser arracher la palme, à la vendre tellement cher que la postérité montre encore avec admiration et respect le lieu où une pareille troupe a combattu et succombé. Nommez ce corps bataillon sacré, immortels, prétoriens, garde, grenadiers, carabiniers, cuirassiers, le nom n'y fait rien, l'esprit seul fait tout. Mais lorsqu'une troupe d'élite, soigneusement composée et dressée pour les moments les plus graves, manque l'occasion d'accomplir les actions qui sont le but spécial de sa création et de son existence, ou bien lorsque les batailles les plus décisives se gagnent et se perdent sans qu'elle y joue un autre rôle que celui de simple spectatrice, elle ne répond point à la véritable signification de son nom : car les réserves, quel qu'en fût le nom, eurent dans les armées de tous les grands capitaines de tous les âges une tout autre destination, que de regarder les combats de loin et de juger des coups.

A Gross-Gœrschen, le but de la bataille une fois manqué, on fit bien de ne pas lancer encore contre les villages, vers le soir, l'infanterie de la garde russe. En la faisant avancer, le czar prouvait qu'il était prêt à engager toutes ses forces dans la lutte commune pour soutenir les intérêts communs : c'était un sentiment digne d'éloge. Mais la faute n'était pas de gaspiller le reste de ses forces dans une lutte désormais inutile : la faute, c'était de n'avoir fait avancer la réserve russe que quand les choses étaient à la dernière extrémité, quand elle ne pouvait plus que couvrir la retraite d'une armée vaincue, sans être capable de rien faire pour disputer la victoire à l'ennemi : la faute, c'était encore, ayant

sous la main 55 escadrons d'excellente cavalerie, de ne pas s'en être servi pour autre chose que pour former dans la bataille un beau fond de tableau. Cela ne prouve-t-il pas qu'une portion essentielle et considérable des forces disponibles n'avait pas eu un emploi convenable ?

Peut-être était-il difficile qu'un général, placé à la tête d'une armée récemment combinée d'éléments divers et qui livrait sa première bataille, se signalât par un plan de bataille et une exécution qui ne laissassent rien à désirer, surtout en face de Napoléon dont le génie savait si rapidement changer la face des affaires par des mesures promptes et vigoureuses, exécutées avec intelligence et avec dévoûment par ses lieutenants.

L'auteur de l'ouvrage intitulé : « *Système de l'artillerie à cheval,* » est d'avis qu'on aurait dû faire attaquer par huit batteries à cheval l'artillerie de la garde impériale, postée sur la hauteur entre Kaja et Starsiedel, et qu'on eût pu, en exécutant cette idée avec l'énergie nécessaire, rétablir le combat. Un autre écrit, provoqué par la publication de ce livre (1), expose les difficultés qu'aurait rencontrées une pareille mesure, et s'efforce de démontrer que ce n'était plus même praticable au point où en étaient les choses. Cette question rentre trop directement dans les réflexions auxquelles nous nous sommes livré à propos de la bataille dont il s'agit, pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

(1) Considérations sur le système de l'artillerie à cheval. (Berlin, 1823).

Notre intention ne saurait être de vouloir trancher une discussion entre deux artilleurs sur les points qui ne concernent et n'intéressent exclusivement que leur arme. Aussi, sans toucher à aucune question relative à l'organisation de l'artillerie à cheval, nous nous attacherons seulement à ce qui rentre dans le sujet de notre livre : nous examinerons l'emploi de l'artillerie à cheval pour soutenir la cavalerie, ou, si mieux on aime, l'emploi de la cavalerie pour achever et utiliser les succès de l'artillerie à cheval ; car peu nous importe à laquelle des deux armes on voudra assigner le premier rang. Nous ne parlons donc des deux écrits cités qu'au point de vue du fait historique qui nous occupe en ce moment et dont ils se sont également occupés.

Que l'artillerie à cheval soit formée en régiments ou non, qu'elle soit armée de pièces de 6 ou de pièces de 9, qu'elle ait telle organisation qu'on voudra, une chose est certaine et incontestable : c'est que, dans aucun cas, et pour aucune troupe de quelque arme que ce soit, il n'est avantageux et convenable de laisser l'ennemi terminer toutes ses dispositions et de ne commencer l'attaque que lorsqu'on est sûr de rencontrer la plus forte résistance et de s'exposer au plus grand danger. Si huit batteries à cheval avaient été capables de réduire au silence les 60 bouches à feu des Français, après que celles-ci se furent mises en batterie et eurent déjà fait mordre la poussière à bon nombre de Prussiens, il leur aurait été encore bien plus facile d'empêcher le déploiement de l'artillerie ennemie, et leur attaque, telle que la suppose l'auteur du « *système*, » aurait été non seulement plus facile, mais aussi plus avantageuse et plus efficace, étant dirigée contre les corps ennemis en marche. Entre

faire en sorte que la garde et le 6e corps trouvassent leur position peu tenable, ou faire qu'ils ne pussent pas même s'établir dans cette position, il y a une grande différence : le second résultat eût été bien plus décisif et aurait plutôt permis aux 15,000 hommes de cavalerie des Coalisés de faire quelque chose d'important. Il nous semble que la destination de l'artillerie à cheval n'est guère de démonter et de détruire des batteries ennemies établies dans des positions avantageuses. La tactique proposée par l'auteur du « *système,* » de se porter jusqu'à 400 pas de l'ennemi, tactique tout-à-fait digne d'éloges partout où elle est mise en pratique, nous semblerait devoir produire un effet bien plus puissant si elle était employée contre des masses et des colonnes ennemies, au lieu de l'être contre des lignes de canons rangés en batterie. Il n'est pas aussi dangereux pour l'artillerie de s'approcher jusqu'à 400 pas de l'infanterie ennemie, que de se porter à la même distance d'une ligne de 60 bouches à feu. Tout soldat sait cela, une fois qu'il a pu, dans un combat sérieux, juger par ses propres yeux de l'effet des boulets et des balles. D'ailleurs, qui voudrait prétendre que l'artillerie fût particulièrement destinée à s'user dans des combats contre l'artillerie, comme si les autres armes étaient indignes de ses coups? Qui trouverait bon de n'opposer, par exemple, les chasseurs à pied qu'aux chasseurs, les cuirassiers qu'aux cuirassiers, en un mot chaque arme à des troupes de la même arme? Qui, enfin, soutiendrait qu'en règle générale la réserve ne doit donner que quand la bataille est à demi-perdue? Nous n'examinerons pas ici s'il est convenable de garder l'artillerie à cheval dans les batailles exclusivement en réserve, sans l'employer aussi aux avant-gardes, aux détachements, etc. :

car, en admettant même qu'il en fût ainsi, il ne s'en suivrait pas encore qu'on eût bien fait de ne la faire agir dans le cas donné que si tardivement. La même réflexion s'applique à la cavalerie de réserve : il y a certainement des cas où il faut qu'elle agisse dès le commencement du combat. Aucune arme ne saurait gagner réellement à voir son action restreinte à de rares circonstances, pas plus l'artillerie à cheval que la cavalerie, qui pourraient, par ce système d'isolement, attendre en vain pendant toute une campagne l'occasion de faire quelque chose sans la rencontrer, ou bien se trouver ruinées à leur première tentative. Une combinaison judicieuse et convenable des diverses armes n'ôte rien à aucune de leurs qualités et de leur force spéciales. Le point sur lequel il faut diriger les charges et les boulets, c'est celui où ils peuvent le plus sûrement amener la défaite de l'ennemi ; le moment d'attaquer est pour toutes les armes celui où l'attaque est le plus facile pour nous et le plus funeste pour l'ennemi. Qand approche l'heure décisive qui doit trancher le sort de la bataille, c'est alors qu'il faut que les réserves donnent : leur destination étant de rendre les victoires complètes, mais non de rétablir seulement des combats douteux.

Rapprochons tout ce qui a été dit de ce qui eut lieu à Gross-Gœrschen, et l'on verra que la plus grande faute consista dans l'abandon de l'idée première du plan des Coalisés, dont le principal tort fut de s'acharner à la prise de ces malheureux villages, en négligeant les mesures les plus capables d'amener la défaite de l'ennemi. Ainsi s'expliquent les termes triomphants du bulletin français qui annonçait au monde que les héroïques conscrits avaient fait reculer l'*innombrable* cavalerie des Coalisés. Cette phrase,

au moins, est vraie dans un certain sens ; mais quand l'illustre rédacteur du bulletin ajoute qu'une grande partie des cavaliers ennemis ont trouvé la mort sur les baïonnettes des jeunes héros, c'est là un carnage tout à fait fantastique, parce qu'il suppose ce qu'il n'y eut pas, un combat sérieux entre la cavalerie alliée et l'infanterie française.

Nous craindrions de voir prendre à notre livre les proportions d'une histoire critique de la campagne de 1813, si nous traitions avec le même détail les événements qui succédèrent à la bataille de Gross-Gœrschen. Nous passerons donc sous silence tout ce qui se fit depuis cette bataille jusqu'à celle de Bautzen ou Budissin, ainsi que cette journée elle-même, où Napoléon, quoique victorieux, ne put obtenir d'autre résultat que la retraite des Alliés en Silésie. Ce n'était plus, comme à Iéna, la déroute d'une armée frappée d'un vertige de terreur, ou, comme à Austerlitz et à Wagram, une défaite écrasante qui livrât le pays à la merci du vainqueur. La retraite des Alliés après leur échec de Bautzen, fut un modèle de bon ordre, et ce fut une de ces occasions où une cavalerie nombreuse rend indirectement des services signalés, même en combattant peu. Napoléon faisait les efforts les plus énergiques pour refaire la cavalerie française, qui, quoique plus forte à Bautzen qu'à Gross-Gœrschen, n'en était pas moins incapable de se mesurer avec celle des Coalisés. Aussi peut-on dire que ceux-ci durent en grande partie à la supériorité de leur cavalerie de pouvoir se dégager sans désastre de l'étreinte de l'armée française et opérer en si bon ordre leur re-

traite. Si l'Empereur avait eu à Bautzen la moitié seulement de sa cavalerie de 1812, qui pourrait affirmer que les Alliés se fussent si aisément soustraits à ses coups? Mais tout le génie, toute l'habileté, toute la puissance de Napoléon échouaient contre l'impossibilité de créer en six mois une nouvelle cavalerie, comparable en quoi que ce fût à ces bandes de vétérans que les champs de la Russie avaient vus périr de faim et de froid.

L'armée coalisée devant continuer son mouvement de retraite non pas dans la direction de l'Est, vers l'Oder, mais dans celle du Sud, du côté de Schweidnitz, il arriva, à l'endroit même où les colonnes devaient prendre vers le Sud, un moment où il fallut arrêter la poursuite de l'ennemi et lui dérober, ne fût-ce que pour 24 heures, la direction nouvelle qu'on allait prendre. Ce moment se présenta le 26 mai, près de Haynau. La nécessité suggéra aux Alliés l'idée de tenter un retour offensif contre l'ennemi qui les poursuivait; la nature des localités semblait permettre de réussir dans cette tentative par une attaque inopinée de cavalerie, et le succès justifia la confiance qu'on mit alors dans cette arme, tenue jusqu'alors au second plan.

Combat de Haynau.

(26 mai 1813.)

Depuis le voisinage de Goldberg, les rameaux des montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême descendent vers le nord et l'est, et vont se perdre dans les plaines fertiles de la Basse-Silésie. A partir de Haynau, dans

la direction de Liegnitz, le terrain forme la transition entre la contrée montueuse et la plaine complétement unie qui s'étend depuis Liegnitz jusque vers Schweidnitz et Breslau. Plusieurs ruisseaux, coulant tous de l'ouest à l'est, coupent les chemins qui mènent de Haynau à Liegnitz ; la Schnelle-Deichsel coule près de Haynau même ; à 6 kilomètres plus loin, au sud, et presque parallèlement à la Schnelle-Deichsel, coule un second ruisseau baignant une vallée tapissée de prairies où se trouvent les villages de Scheilendorf, Schierau, Pohlsdorf et Pantenau, presque contigus les uns aux autres ; à 4 kilomètres plus loin coule encore un troisième ruisseau, analogue au second. Tous ces petits cours d'eau, réunis à plusieurs autres, forment le Schwarze-Wasser qui se jette dans la Katzbach près de Liegnitz. Le chemin de Haynau à Liegnitz franchit ces ruisseaux au milieu d'une plaine découverte, bordée à l'ouest par les collines que forment les derniers rameaux expirants des Sudètes. Ces collines sont en partie boisées ; en général, les petits bois sont répandus en assez grand nombre dans cette partie de la province, ce qui constitue dans la nature du terrain des alternatives bien plus fréquentes que dans la plaine presque entièrement cultivée comprise entre Breslau, Schweidnitz et Liegnitz, ou, d'un autre côté, dans les vastes forêts de la Haute-Silésie et de la rive droite de l'Oder. Il est évident qu'un pays ainsi conformé est des plus propres à dresser des embuscades à un ennemi qui marche sans précaution, et l'idée d'en profiter fait honneur à qui la conçut. Néanmoins il est certain que l'ennemi, avec l'attention et la précaution nécessaires, pouvait rendre le succès d'une surprise fort problématique ; il fallut donc que l'embus-

cade fût assez considérable pour pouvoir au besoin exécuter son dessein à force ouverte, sans quoi le tout dégénérait en une bagatelle digne tout au plus d'une guerre de partisans.

La droite de l'armée alliée marcha le 26 sur Liegnitz, en trois colonnes; la gauche resta près de Goldberg, jusqu'à ce que la droite eût opéré son mouvement de conversion. Ce jour-là, le général Blücher prit le commandement de l'arrière-garde. Voici quelles furent ses dispositions.

3 bataillons et 12 escadrons, formant l'arrière-garde de la droite, qui marchait sur Liegnitz, et commandés par le colonel Mutius, devaient rester devant Haynau jusqu'à l'arrivée de l'ennemi, et se replier alors sur Pohlsdorf, où ils trouvaient pour soutien la brigade du général Zieten, postée derrière le ruisseau dont nous avons parlé. 20 escadrons et 3 batteries à cheval, sous les ordres du colonel Dolfs, allèrent se poster entre les villages de Baudmannsdorf et de Schellendorf, derrière une hauteur qui les masquait et d'où ils devaient fondre sur l'ennemi lorsqu'il s'avancerait à travers la plaine contre Pohlsdorf et Panthenau. L'incendie du moulin à vent de Baudmannsdorf devait leur servir de signal. Le général Zieten fut chargé de diriger le combat.

L'armée française avait passé le Bober à la suite des Alliés; le 25 mai, Napoléon était arrivé à Bunzlau, où se trouvait aussi le maréchal Ney, qui avait le commandement des 3e, 5e et 7e corps, et poursuivait à leur tête la droite de l'armée coalisée. Le 5e corps (Lauriston) était le 25 au soir à Thomaswalde, à 5 lieues de Haynau, sur le chemin de Bunzlau. Ce corps formait l'avant-garde

le 26, ayant en tête la division Maison. La distance entre leur campement de la veille et Haynau explique assez pourquoi la tête de la colonne ne déboucha de Haynau que vers 3 heures de l'après-midi. On sait d'ailleurs qu'il était d'usage dans l'armée française, lorsque rien ne pressait, de faire faire la soupe le matin et de ne se mettre en marche que vers 9 ou 10 heures.

Le général Maison hésitait, dit-on, à s'aventurer avec sa division au milieu de cette plaine, et ce fut un ordre exprès du maréchal qui le poussa au-devant de sa destinée. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune patrouille française ne fut envoyée pour éclairer le chemin qui conduit à Goldberg par Uberschaar, ni aucune partie du terrain sur le flanc droit de la division, comme l'aurait commandé la prudence la plus sommaire, et sans autre motif que les règles générales relatives aux mesures de sûreté d'une troupe en marche.

La précaution, on le sait, n'est pas la vertu la plus commune chez les Français; en outre, le soldat, comme l'homme en général dans toutes les conditions possibles, oublie aisément une chose pour une autre; le brave, habitué aux succès, oublie la prudence, la néglige d'abord et finit par la mépriser comme une misère gratuite et une fatigue inutile; l'homme prudent, si l'amour des précautions le domine à l'excès, peut tomber dans un pédantisme méticuleux et pusillanime. A Haynau, les Français eurent évidemment tort de ne pas explorer un terrain qui pouvait offrir des dangers réels : que la faute doive en retomber sur Ney ou Maison, toujours est-il qu'ils oublièrent qu'ils ne pourchassaient point une armée en déroute, une

multitude débandée vis-à-vis de laquelle on peut tout se permettre.

Quand la tête de la colonne ennemie eut dépassé de quelques milliers de pas le village de Michelsdorf, le signal convenu se montra du côté de Baudmannsdorf. La cavalerie placée en embuscade non loin de ce dernier village, avait à peu près une demi-lieue de terrain à franchir avant d'atteindre les Français. Dolfs forma ses 20 escadrons sur trois lignes : dans la première, la cavalerie légère de la garde et les cuirassiers de Silésie ; dans la seconde, les cuirassiers de la Prusse orientale ; dans la troisième, les gardes-du-corps et les cuirassiers de Brandebourg ; entre ces deux derniers régiments, les batteries à cheval. Il eût été à désirer que l'ennemi se fût avancé plus vite et se trouvât déjà plus éloigné de Haynau lorsque l'attaque eut lieu ; mais l'affaire une fois découverte, il ne restait plus qu'à charger sans perdre de temps ; hésiter plus longtemps, c'eût été perdre une occasion qui était encore assez belle comme elle était. Dolfs le comprit ainsi : il fit partir au grand trot les régiments placés en tête. Sans s'arrêter un instant, sans attendre l'artillerie qui n'avait pu suivre son mouvement avec la même rapidité, il fondit sur la masse d'infanterie la plus voisine à la tête de la cavalerie légère de la garde prussienne. En même temps les cuirassiers de Silésie enfoncèrent les autres masses, et les cuirassiers de la Prusse orientale, arrivés un peu plus tard, firent le tour de Michelsdorf, et tombèrent sur les troupes ennemies qui se trouvaient entre ce village et Haynau. Au moment de l'attaque, il y avait sur le terrain 8 bataillons français, 18 bouches à feu et un détachement de cavalerie. Cette dernière vida la

place sans essayer de combattre; une partie de l'artillerie, ayant à la hâte ôté les avant-trains là où elle se trouvait, tira à mitraille sur les Prussiens ; l'infanterie s'entassa en quatre masses compactes. Rien ne résista à l'impétuosité du premier choc : en moins d'un quart d'heure, tout ce qui avait passé la Schnelle-Deichsel était en déroute et hors d'état de combattre. Une multitude d'hommes étaient sabrés ; 3 à 400 étaient restés prisonniers ; le reste s'enfuit en désordre du côté de Michelsdorf, poursuivi par les cuirassiers de Silésie qui, jusque dans le village, sabrèrent encore un bon nombre de fuyards, avant qu'ils pussent se mettre à l'abri dans les maisons. Quelques escadrons donnèrent la chasse à ceux qui fuyaient du côté de Haynau et les poursuivirent jusque dans les faubourgs. Toute l'artillerie fut laissée entre les mains des vainqueurs, qui néanmoins n'en purent emmener que 11 pièces, faute de chevaux d'attelage. La cavalerie du colonel Mutius, ainsi que les deux régiments de réserve, arriva à peine à temps pour prendre encore part au combat. L'artillerie prussienne, aussitôt arrivée, dirigea ses feux contre les colonnes ennemies qui, pendant ce temps, avaient passé le ruisseau au-dessus de Haynau.

Cette brillante affaire ne coûta aux Prussiens que 70 hommes morts ou blessés; mais dans ce nombre on comptait 16 officiers; Dolfs lui-même, leur digne chef, avait trouvé une mort glorieuse au milieu des rangs ennemis, au moment même de son triomphe.

La bataille de Gross-Gœrschen n'aurait-elle pas pu avoir un résultat bien plus favorable si l'on y avait fait figurer, autrement que pour mémoire, la cavalerie qui fit la journée de Haynau?

Quelques jours après cette affaire fut signé à Peischwitz l'armistice du 4 juin, qui suspendit les hostilités jusqu'au 22 août, et marque le commencement d'une période nouvelle dans l'histoire de la campagne de 1813.

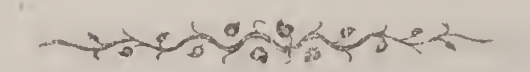
Cet armistice rappelait sur la rive droite de l'Elbe les corps de partisans et les détachements qui, depuis la retraite de l'armée coalisée après la journée de Gross-Gœrschen, avaient déjà exécuté plusieurs entreprises heureuses sur les derrières des Français.

Le capitaine Colomb, après avoir fait quelques bons coups de main, avait attaqué le 29 mai, entre Zwickau et Chemnitz, un parc d'artillerie de 24 bouches à feu et de 40 voitures. Ayant surpris la colonne en marche, il remporta le succès le plus complet, quoiqu'il n'eût sur le terrain que 85 combattants, et que l'escorte ennemie comptât environ 200 hommes, en majeure partie à cheval. Comme on ne put rien emmener, on mit hors de service les canons et les voitures. Colomb cependant, loin de s'en tenir là, méditait un coup encore plus hardi. Ayant appris d'un officier fait prisonnier qu'un grand parc d'artillerie et de munitions, expédié de Strasbourg pour l'armée, était arrivé près d'Augsbourg, il conçut le projet de se porter jusque sur le Mein par des marches nocturnes rapides, de tourner alors brusquement au sud, et de tomber sur ce parc quand il serait en marche. L'ordre de repasser l'Elbe empêcha l'exécution de cette idée qui aurait peut-être prouvé par un bel exemple, que les partisans trouvent quelquefois l'occasion de faire beaucoup avec peu de moyens.

Czernitchef, après avoir fait 30 lieues en deux jours avec 1,200 hommes de cavalerie, la plupart cosaques,

enleva près de Halberstadt 14 pièces de canon, 80 caissons et fourgons, et fit près de 1,000 prisonniers.

Les autres corps de partisans, ceux de Kaissaroff, d'Emmanuel, de Lützow et de Borrisov étaient également en pleine activité lorsque l'armistice coupa court à leurs opérations. Nous passons le détail de ces expéditions, qui nous font voir seulement que les Alliés ne négligeaient point cette manière d'employer la cavalerie légère.





LIVRE SIXIÈME.

CONCLUSIONS.

En dépit de tous les systèmes des prétendus réformateurs de l'art militaire, ce qui, dans le dernier siècle, assurait les victoires, en est encore aujourd'hui la meilleure garantie. La forme extérieure, les usages, les moyens même ont subi quelques changements, il est vrai, mais les véritables éléments de succès sont restés les mêmes; les bases essentielles de l'art de la guerre ne se sont point modifiées, et l'on ne voit pas trop à quelles modifications elles pourraient un jour être soumises, tant que le monde et les hommes resteront ce qu'ils sont depuis des milliers d'années: tant que *la force*, combinée de mille manières avec le droit ou les apparences du droit, continuera de participer au gouvernement des choses d'ici-bas.

La guerre est le domaine de *la force*, dans son expression la plus violente; son but est de vaincre l'ennemi, d'anéantir ses moyens de combat et de résistance. Les moyens d'arriver à ce but sont d'autant plus importants qu'ils y conduisent plus sûrement et plus directement; aussi diminuent-ils d'importance en raison de leur inefficacité sous

ce point de vue. Il va sans dire que les conditions politiques et d'autres considérations d'un genre élevé atténuent l'emploi de la force, même dans l'état de guerre ; que chez les peuples chrétiens et cultivés, les droits de la religion et de l'humanité ne peuvent jamais être complètement oubliés ; qu'enfin la force est sans cesse contenue et mitigée par une foule de causes, et que nous n'entendons nullément par ce mot la seule force matérielle et brutale.

Or, pour terminer victorieusement l'état de guerre, dont la force est la loi, pour atteindre le but en vue duquel on a pris les armes, un empire a besoin d'une armée fidèle, brave, bien organisée et instruite ; cette armée a besoin de chefs intelligents, fermes et expérimentés ; ces chefs étudient les localités pour en tirer le meilleur parti possible. Les détails d'organisation, de composition, d'instruction, de tactique, sont sujets à mille variations, à mille changements ; mais l'idée fondamentale : *appliquer toutes ses forces morales et physiques à subjuguer, à détruire celles de l'ennemi*, est éternellement invariable. Jamais le détail ne pourra tenir lieu de l'ensemble ; jamais les champs de manœuvres, les bureaux, les études de cabinet ne fourniront une garantie de succès sur un champ de bataille. Cependant une constante réciprocité d'action et d'influence rend solidaires la forme et l'esprit, comme l'âme et le corps; la bravoure et le dévouement ont besoin de l'habileté, de l'ordre, de l'intelligence, de l'instruction. La stratégie la plus savante ne saurait tenir tête à un puissant ennemi, sans l'appui d'une bonne armée; une politique erronée ou faible mine les succès du général le plus capable ; le mal extérieur gagne peu à peu les

parties internes, qu'il ronge jusqu'à tuer l'intelligence. Pour qu'une armée fasse preuve d'une vitalité active, énergique, il lui faut la santé de l'âme et du corps. Mais il est plus aisé de troubler, de gâter, de ruiner, que de créer et de conserver; ce qui explique pourquoi l'histoire militaire, comme l'histoire en général, a montré si peu de points brillants, si peu d'époques lumineuses, en comparaison de tant de longues périodes obscures et inertes où il ne se produit rien de saillant, où des deux côtés on s'épuise en luttes stériles, soutenues par une languissante médiocrité.

Ce que nous disons de la guerre en général, peut s'appliquer spécialement aussi à la cavalerie.

La cavalerie du grand Frédéric eut une part glorieuse aux victoires de ce monarque. Mais aussi celui-ci tenait de la même main le sceptre et l'épée, avantage immense sur les armées ennemies qui, malgré leur immense supériorité numérique, voyaient leurs forces paralysées par mille considérations de tout genre, par mille difficultés sans cesse renaissantes. Le roi de Prusse dirigeait les coups de sa cavalerie avec la dernière énergie, ne manquant jamais une occasion de faire sentir à l'ennemi le poids de son glaive. La cavalerie de ses adversaires, avec sa direction indécise et mal assurée, perdit plus d'une occasion d'obtenir de beaux succès, parce qu'une stratégie timide et lente, qui cherchait dans d'autres voies le secret des victoires, présidait à ses actions.

Animée par le souffle de son roi, maintenue par cette discipline sévère innée dans l'armée de Prusse, imbue du sentiment du devoir et de l'honneur à l'exemple de ses officiers, commandée par des chefs que leur siècle proclama les premiers entre tous, parfaitement montée, équi-

pée et exercée, la cavalerie prussienne atteignit dans les premières campagnes de la guerre de Sept-Ans, un degré de perfection qui jamais depuis ne fut dépassé.

Dans la lutte contre la révolution française, la politique des cabinets, ayant vu échouer la première et faible tentative dirigée contre l'invasion de ce qu'elle appelait *le mal*, profita de la ruine de l'ancien ordre de choses en Europe, pour se livrer à d'étroits calculs et à des projets égoïstes d'agrandissement. La stratégie, de son côté, opposa à la violence du torrent révolutionnaire, dans les premières campagnes, une défensive stationnaire des provinces frontières, une sorte de système boiteux et paralytique, qualifié fort à tort d'*ancien*, mais parfaitement *neuf*, au contraire, en ce que jamais on n'en vit de plus mal approprié aux circonstances.

La cavalerie des Coalisés partagea la triste destinée qu'un pareil système fit à leurs armées. Souvent on s'en servit pour faire d'inutiles manœuvres, bien rarement pour livrer des batailles décisives. Cela dura ainsi jusqu'à ce que, dans l'épuisement où l'on s'était volontairement réduit, on se vit accablé par un ennemi dont les forces, le courage et l'intelligence avaient grandi de jour en jour. Pendant les premières campagnes, il y eut quelques beaux faits d'armes ; mais ce ne furent que des épisodes sans résultat notable pour l'ensemble des opérations, dirigées de telle sorte qu'un avantage isolé ne servait de rien, tandis qu'un échec partiel ne manquait jamais d'entraîner une série de conséquences fâcheuses.

En 1796, l'archiduc Charles ayant abandonné ce système pour décider la guerre par des victoires, au lieu de chercher le succès dans des positions et des démonstrations, la cavalerie reprit aussi quelque ascendant. Ce fut

elle qui décida la bataille de Würtzbourg, qu'on eût pu rendre plus complète qu'elle ne fut.

La cavalerie française arriva sur le théâtre de la guerre, en 1792, dans un état complet de désorganisation et de ruine. Mais à mesure que l'impéritie des Alliés permit aux armées républicaines de multiplier leurs victoires, cette cavalerie se perfectionna jusqu'à ce qu'enfin, sous la direction de Napoléon, elle eût atteint une valeur supérieure, malgré plusieurs vices, dont un des plus frappants fut la prodigalité inouïe dont on y faisait profession à l'endroit du matériel. Tant que Napoléon eut à ses ordres les ressources d'une moitié du continent, on put suffire à ce prodigieux gaspillage de matériel, et si sa cavalerie laissait à désirer sur quelques points, les victoires qu'elle remportait n'en jetaient que plus d'éclat. D'ailleurs, elle avait pour elle deux choses capables de balancer bien des défauts, et que ses détracteurs les plus acharnés ne peuvent lui contester : la bravoure, cette vertu capitale de toute bonne cavalerie, existait à un rare degré chez la cavalerie française, et puis il se trouvait à sa tête des chefs qui savaient admirablement tirer parti de ce brillant courage de leurs troupes.

L'objet de la cavalerie réunie en corps plus ou moins nombreux n'est plus seulement de se mouvoir avec rapidité, comme c'est celui d'un cavalier isolé. Sa destination principale, c'est l'attaque à l'arme blanche. Il en fut ainsi sous Frédéric comme sous Napoléon, et il en sera de même dans les guerres futures. Si le cavalier a un cheval et un sabre, ce n'est pas pour menacer ou intimider l'ennemi, mais pour l'atteindre et le renverser.

Les difficultés de terrain et la puissance de l'infanterie

concentrée en masses serrées peuvent, dans beaucoup de cas, empêcher la cavalerie d'agir suivant cette destination. Elle a donc fréquemment besoin d'être soutenue par les autres armes, et souvent aussi son rôle se réduit nécessairement à seconder les autres armes dans des moments donnés ou par petites divisions. Cela s'est présenté plus d'une fois dans les anciennes guerres et n'a rien de nouveau; mais il se peut que les troupes à cheval se trouvent plus souvent dans ce cas depuis que la grande mobilité de l'infanterie permet de se battre sur toutes sortes de terrains et qu'on ne regarde plus comme condition première d'un champ de bataille d'offrir un pays découvert.

Or, les diverses situations de la guerre étant déterminées par des circonstances dont une partie échappera toujours au calcul, il faut s'arranger, en règle générale, comme si l'un et l'autre cas devaient se présenter, c'est-à-dire, destiner une partie de la cavalerie à soutenir l'infanterie, et la masse principale à exécuter des attaques pour son propre compte. Mais comme le plus souvent il est facile de se diviser selon les besoins, tandis qu'il l'est beaucoup moins de se concentrer en temps opportun, il s'en suit qu'il faut, en principe, faire le moins possible de détachements. Certainement il est telles circonstances où il ne reste plus à toute la cavalerie d'une armée d'autre parti à prendre que de jouer par petites divisions le rôle d'arme auxiliaire. Néanmoins, si souvent que de pareils cas puissent se répéter, ils ne prouveront jamais qu'un commandant de cavalerie, mis à portée d'agir autrement, ne doive pas s'empresser d'en saisir l'occasion pour charger à fond avec la dernière énergie, et reconnaître dans cette manière, conforme au vieilles règles, sa véritable destination.

Lorsqu'une chance propice offre une de ces occasions, il ne faut pas que la cavalerie, si elle veut répondre véritablement à son but, reste collée sur l'infanterie, sous peine de renoncer à une de ses principales qualités, la rapidité du mouvement. Grâce à cette rapidité, elle atteint en peu de moments les points où son attaque lui promet le résultat le plus certain et le plus efficace. Son meilleur et plus sûr soutien, en pareil cas, est l'artillerie à cheval, destinée à briser par son feu la puissance de l'ennemi que des obstacles locaux ou l'avantage d'une concentration de forces mettent pour le moment à l'abri des coups de la cavalerie. Les deux armes doivent alors concourir au même but, et l'on peut dire que, protégée et secondée par l'artillerie, devenue aujourd'hui si mobile, la cavalerie sera capable de renverser maint obstacle qui jadis l'eût arrêtée. Le feu bien dirigé de l'artillerie jette le trouble et le désordre dans la masse la plus ferme, et la rapidité de la cavalerie est plus propre que tout autre moyen à paralyser l'action de l'artillerie ennemie.

L'attaque à l'arme blanche étant l'essence de la tactique de la cavalerie, il faut absolument, pour lui permettre de rendre tous les services dont elle est capable, que la stratégie du général qui dirige son emploi soit d'une nature offensive, qu'il sache bien en toute occasion ce qu'il veut, que ce qu'il veut, il l'exécute avec énergie, qu'il ordonne lui-même à la cavalerie ce qu'elle doit faire, ou qu'elle ait un général spécialement chargé de la faire agir selon l'esprit du général en chef. Sous un commandement incertain, temporiseur, confus, sans cesse occupé à délibérer, les meilleures troupes parviendront rarement à porter des coups décisifs. Il serait téméraire de vouloir déduire de

telles ou telles dispositions stratégiques la certitude infaillible de la victoire ; car les problèmes de la guerre ne peuvent se résoudre comme ceux des mathématiques, et les plus graves admettent souvent plusieurs solutions essentiellement différentes. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à voir les dispositions prises pour certaines batailles, il n'eût pas été nécessaire d'être prophète pour prédire qu'il n'en résulterait pas grand'chose de bon.

De ce que la destination de la cavalerie est essentiellement offensive, il ne s'ensuit pas néanmoins qu'elle ne doive pas manœuvrer, et que pour faire son devoir elle n'a qu'à donner tête baissée sur l'ennemi. Nous avons voulu dire seulement que manœuvrer sans frapper, c'est viser sans tirer, que l'attaque est la fin dont la manœuvre n'est que le moyen et le préliminaire.

Existe-t-il dans l'art militaire, depuis les premières campagnes de Frédéric II jusqu'aux dernières guerres de l'Empire, une limite où l'on puisse distinguer ce qui est ancien de ce qui est nouveau, et si cette distinction peut se faire, à quelle époque faut-il fixer le passage de l'ancien système au système moderne? Ces deux questions ont été fréquemment agitées, et nous ne voulons pas en faire le sujet d'une nouvelle dissertation. Nous admettons sans contestation que plusieurs changements se sont opérés dans l'art de la guerre depuis 1740, sans renoncer pour cela à la conviction que les principes fondamentaux de cet art n'ont jamais varié et ne varieront jamais. Examinons seulement quels peuvent être ces changements considérés au

point de vue particulier de la cavalerie, et demandons-nous en quoi le siècle qui vient de s'écouler a modifié les conditions d'existence de cette arme, et en quoi elles n'ont point varié.

Si l'on prend de plus haut la question des différences entre l'ancien et le nouveau système de stratégie, on trouvera que les modifications subies par l'ancienne méthode de faire la guerre s'expliquent par celles qui sont survenues dans les idées politiques mêmes, dont la guerre est la manifestation violente. Dans les guerres de Silésie, de quoi s'agissait-il ? D'une querelle d'héritage, de la possession d'une province, d'un agrandissement de puissance en faveur du roi de Prusse ou du nouvel empereur Charles VI. De même dans la guerre de Sept-Ans, dont l'objet général était d'étouffer l'essor du royaume de Prusse, les diverses puissances alliées poursuivaient en même temps certains avantages particuliers; mais aucune ne songeait à effacer de la carte ce nouvel état. On reconnaissait certaines conditions générales de droit et de possession, que n'ébranlait aucune victoire ni aucune défaite. En 1741, Frédéric II ne songeait nullement à anéantir la monarchie autrichienne, se moquant même du maréchal de Bellisle, qui se creusait la tête pour savoir *ce qu'on ferait de la Moravie*, comme si les États de la reine de Hongrie eussent été à l'encan. Les projets les plus audacieux de la politique d'alors n'allaient qu'à faire passer sous le sceptre de la Prusse, de la Saxe, de la Bavière, en vertu de droits d'hérédité contestés, certaines portions de la succession d'Autriche. Un décret, portant que la maison de Lorraine avait cessé de régner, eût été déclaré par l'Europe entière le comble de la folie.

La guerre de 1778 fut la dernière que les puissances européennes firent dans cet esprit. Dans ce sens on a eu raison, malgré tout ce qu'avaient alors de pauvre et de petit la politique et la stratégie, de considérer cette guerre comme une époque pivotale, en deçà de laquelle tout a pris une autre allure. Depuis la Révolution française, en effet, le premier coup de canon mettait toujours en question l'existence même des puissances belligérantes; car, entre la politique révolutionnaire et celle des monarchies, il n'existait aucun principe reconnu de droit commun, aucun terrain neutre, aucune idée médiatrice. C'est par cette différence capitale que s'expliquent aisément celles que l'on remarque entre la stratégie d'autrefois et la stratégie moderne.

Dès que la politique cessait de reconnaître dans les droits établis des barrières propres à limiter ses projets, pourquoi la stratégie aurait-elle continué à respecter les obstacles qu'elle rencontrait naguère dans les droits privés? A quoi bon, en effet, entasser à grand'peine dans des magasins toutes sortes d'approvisionnements achetés, réunis, charriés à grands frais, du moment que l'on est libre de considérer comme disponible tout ce qu'on a à sa portée.

Le système des réquisitions, d'invention toute moderne, a levé bien des embarras qui jadis mettaient des entraves aux capitaines les plus entreprenants. En foulant aux pieds tous les droits les plus légitimes, on tira sans ménagement de l'intérieur les forces vives de la guerre, et de l'extérieur les ressources en équipements, subsistances, moyens de transport, etc. Les armées s'accrurent dans une proportion effrayante. Mais, la qualité des troupes ne pouvant

se créer par la violence comme leur nombre, il s'ensuivit qu'on accueillit comme un progrès toute innovation tactique ou technique qui paralysait la bravoure de l'ennemi et mettait la victoire du côté des plus gros bataillons.

L'accroissement des armées, l'importance supérieure de l'artillerie, la formation de l'infanterie en colonnes et en masses compactes, sa dispersion en tirailleurs, la préférence pour les terrains accidentés et couverts où l'on voulait, en le forçant à se disloquer, ruiner un ennemi dont on redoutait la solide résistance ou les vigoureuses attaques en rase campagne, tous ces éléments nouveaux doivent leur origine aux armées françaises de la période révolutionnaire, et la nécessité de combattre celles-ci à armes égales, les a introduites dans les autres armées européennes, qui se les sont plus ou moins bien appropriées et s'en sont plus ou moins bien trouvées.

De même que le système des réquisitions a modifié les règles de la stratégie, et permet de concevoir un plan de campagne et les prodromes d'une bataille d'une tout autre manière qu'autrefois, lorsque la perte d'un magasin pouvait avoir les mêmes suites qu'une défaite, de même la nouvelle tactique de l'infanterie a modifié le combat en général. D'une part, cette arme, grâce à ses tirailleurs, peut aujourd'hui s'établir dans un terrain accidenté, et transporter ainsi l'action décisive, le pivot des batailles, sur un théâtre où elle ne rencontre que l'infanterie enne-

mie et réduit la cavalerie à un rôle très secondaire. D'autre part, au lieu des longues lignes qu'elle déployait autrefois quand elle se battait en rase campagne, elle se forme maintenant en masses compactes, considérées en elles-mêmes comme invincibles et qui, soutenues par l'artillerie, semblent se rire de toutes les attaques de la cavalerie, comme des réminiscences impuissantes d'une méthode qui a péri dans le cours des temps. S'il en est réellement ainsi, concevra-t-on que tous les États de l'Europe dépensent des sommes considérables pour le maintien d'une arme qui ne saurait plus être employée à rien de sérieux? Les armées auraient bien encore besoin de quelques cavaliers pour les avant-postes, les patrouilles, le service d'estafette, etc., mais mettre à cheval le cinquième des forces totales, ce serait une prodigalité parfaitement inutile! Napoléon, ce grand maître en stratégie, aurait pourtant bien mal compris l'art militaire de son époque, lorsqu'il considérait une bonne cavalerie comme un élément indispensable dans la composition de ses armées, et qu'il ne reculait devant aucun effort ni aucun sacrifice pour la restaurer après l'avoir perdue en Russie! Ne ferait-on pas mieux de reconnaître tout de suite qu'il convient de ramener la cavalerie à ce qu'elle était dans les armées romaines! Il faut donc que la supériorité absolue de l'infanterie ne soit pas aussi incontestable qu'on a bien voulu plusieurs fois le dire et le prouver; et c'est ce que nous allons examiner.

Il en est de toute brave troupe comme de tout homme doué d'intelligence, de santé et de force : la conscience de sa valeur intrinsèque lui donne une confiance en soi, qui lui permet de tenir bon devant les obstacles, les difficultés et les périls de sa carrière. Ceux qui dispensent

l'instruction aux troupes ne peuvent donc rien faire de mieux que de nourrir, d'augmenter, d'affermir ce sentiment, ni rien de pire que de le fausser, et de permettre aux hommes de douter de leurs propres forces. Assurément ce serait encore dénaturer ce principe que d'exagérer la confiance des troupes en elles-mêmes, au point de la faire tourner en folle présomption; mais, à coup sûr, il n'est pas de moyen plus efficace d'affaiblir une troupe quelconque, que de ne lui faire sentir partout que son côté faible, et une confiance exaltée, lorsqu'elle fait naître une volonté énergique et persévérante, est infiniment moins à craindre, que la pusillanimité qui résulte de l'appréhension de telle ou telle circonstance, de tel ou tel danger, présumé plus particulièrement redoutable.

Une infanterie à qui l'on aurait persuadé qu'il est impossible de se tenir massée avec ordre à portée du feu de l'artillerie, une pareille infanterie serait partout mûre pour la défaite. Une cavalerie qui admettrait en principe qu'elle ne saurait attaquer avec succès aucune infanterie ennemie, ne manquerait pas, en toute occasion, de fournir d'excellentes preuves à l'appui de cette opinion. On ne saurait donc laisser de pareilles idées s'accréditer dans cette arme. C'est à ses chefs à diriger la valeur de leurs troupes, à la seconder par d'habiles dispositions, à voir si, placés en face d'une entreprise très difficile, ils ne peuvent trouver quelques moyens d'en diminuer la difficulté. Lorsque ces moyens existent, on fait bien de ne pas laisser la cavalerie user ses forces et se détruire au choc de masses solides. Mais cela n'empêche pas que la cavalerie doit toujours, comme par le passé, avoir confiance

dans la puissance de ses attaques, et y recourir bravement, lorsque des circonstances impérieuses ne laissent point d'autre choix. Ces circonstances, on en conviendra, ne sont pas rares, et dire alors à un corps de cavalerie : « Allez, chargez ; vous ne pouvez rien, il est vrai; mais votre devoir est pourtant d'essayer! » ce serait une assez triste manière de l'encourager à bien faire. Mais les braves qui lutteraient de toutes les forces de leur âme et de leur corps, pour vaincre ou vendre cher la victoire, ceux-là seraient imbus des vrais principes, des seuls principes immuables, dont l'application pratique peut s'être modifiée dans les détails d'exécution, mais dont le fond ne saurait varier.

Nous reconnaissons, sans difficulté, que la formation en masses a donné plus de force et de solidité à la résistance de l'infanterie. Il est en dehors de notre sujet de rechercher jusqu'à quel point cela est vrai pour les combats d'infanterie contre infanterie. Contre les attaques de cavalerie, cet ordre offre surtout un avantage : c'est que la dispersion d'une masse n'entraîne pas la défaite des masses voisines aussi facilement que cela arrivait dans ces longues lignes de l'ordre mince, où, une fois un bataillon culbuté, il fallait au bataillon voisin, pour résister encore, une solidité et une habitude d'ordre que l'on semble s'accorder à ne pas exiger de l'infanterie actuelle. Il s'en suit que la cavalerie ne peut plus compter sur les mêmes succès avec les mêmes moyens, bien entendu qu'elle ait affaire à une troupe d'une qualité réelle : car on comprendra, sans peine, que nulle masse ne résiste à une attaque vigoureuse, si elle n'est douée de l'esprit de discipline et d'ordre.

D'importantes modifications ont été introduites également dans ce qui concerne l'artillerie.

L'augmentation de l'artillerie a peu de rapport avec notre sujet. C'est, du reste, un point qui prête à la controverse, du moins quant aux derniers cent ans qui viennent de s'écouler (1). Il n'est pas non plus de notre ressort d'examiner si l'artillerie fut mieux employée, en général, dans les guerres de la période révolutionnaire que dans celles qui l'avaient précédée depuis 1740. Mais la création et le perfectionnement de l'artillerie à cheval et de l'artillerie montée est, à notre point de vue, un sujet de réflexion trop important pour que nous ne nous y arrêtions pas.

Il est hors de doute que l'artillerie, grâce à la mobilité qu'on a su donner à cette arme, est arrivée pour l'offensive à un degré d'importance et de puissance que son état antérieur ne lui permettait pas d'atteindre. L'ennemi pouvait toujours se mettre hors de sa portée et en paralyser ainsi l'effet; mais aujourd'hui cela n'est plus possible: le poids des machines a diminué; la mobilité s'en est accrue, et une bonne artillerie légère peut atteindre un ennemi en fuite, ou se porter au devant d'une attaque, avec une telle rapidité qu'il n'y a plus aucun moyen d'éviter ses boulets.

Ce changement capital a eu pour résultat de faire par-

(1) Dans la guerre de Sept-ans, par exemple, le nombre des pièces était proportionnellement aussi grand que dans les guerres les plus récentes. La proportion de 3 bouches à feu par 1000 hommes a même été plusieurs fois dépassée. A Leuthen, par exemple, Frédéric II avait 33 à 34,000 hommes et 167 bouches à feu, ce qui fait 5 pièces par 1,000 hommes.

ticiper l'artillerie à une des qualités essentielles de la cavalerie, la rapidité des mouvements, de sorte qu'il n'est plus besoin de circonstances exceptionnelles pour faire concourir à un même but l'action de ces deux armes, jadis si différentes. La cavalerie gagne incontestablement beaucoup à l'adjonction de ce formidable auxiliaire, et si jusqu'à présent elle n'en a pas encore tiré tous les avantages qu'il peut lui procurer, c'est qu'il ne s'est pas encore rencontré un homme qui, appliquant habilement la combinaison de ces deux armes, ait su s'en faire une arme terrible (1). Une division de cavalerie, secondée par une batterie à cheval, ne saurait être indifférente à la meilleure infanterie, avec quelque confiance et quelque sang-froid que celle-ci attende la charge. Les conditions peuvent même s'intervertir complétement : car si la cavalerie, opposée seule à cette infanterie, n'a que des pertes à craindre et point de succès à espérer, l'artillerie, en se déployant à un millier de pas de l'ennemi, ne risque à peu près rien, tandis que l'infanterie ne peut pas ne pas tenir compte du feu des pièces. Cet avantage sera bien plus marqué encore si l'artillerie ose se porter hardiment à cinq cents pas de l'ennemi : car à cette distance, quelque bonnes que fussent les troupes, la mitraille de quelques pièces suffirait pour anéantir tout bataillon en colonne. Ce que l'infan-

(1) Napoléon, dans son système, admettait cette combinaison en principe, comme le prouvent les paroles suivantes : « *Depuis la création de l'artillerie à cheval, la cavalerie a aussi ses batteries, l'artillerie est plus nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie même, soit qu'elle attaque, soit qu'elle reste en position, soit qu'elle se rallie.* » (Voy. *Mémoires*.)

terie, ainsi attaquée, aurait de mieux à faire, serait de se porter en avant et d'attaquer l'artillerie. Si elle le fait par des tirailleurs, la cavalerie les balaiera, et personne ne lui en a, jusqu'à ce jour, contesté le pouvoir. Si l'infanterie s'avance en masse, tout ce qu'elle obtiendra, sera de faire reculer l'artillerie qui, mille pas plus loin, recommencera le même jeu. Tout le monde sait, d'ailleurs, que ce n'est pas une manœuvre de tous les jours que d'attaquer en colonne serrée des batteries bien servies et protégées par de la cavalerie : les exemples du moins en sont rares en tout temps. Il est bien vrai que, dans les campagnes de la Révolution et de l'Empire, d'innombrables canons ont été pris ; mais on compterait certainement sans peine ceux qui, faisant feu jusqu'au dernier instant, ont été, à proprement parler, *enlevés*. Un brave artilleur a raison de ne point admettre ce cas, et d'opposer à toute disposition d'attaque sa ferme résolution de tenir bon jusqu'au dernier homme et jusqu'à sa dernière boîte à mitraille.

Laissant donc de côté cette discussion oiseuse et inutile, touchant la supériorité de telle arme sur telle autre, et résumant ce que nous avons voulu démontrer dans les pages précédentes, nous dirons :

Que la cavalerie, eu égard aux modifications survenues dans la tactique générale et dans la marche des combats, doit aussi modifier la forme de ses attaques.

Que, pour lutter contre la puissance que l'infanterie doit à l'ordre concentré, la cavalerie doit, ou faire de plus grands efforts, ou appeler à son aide un moyen qui ôte à l'infanterie l'avantage de la masse, et change même ce mode de formation en un désavantage évident ;

Que ce moyen est trouvé par la combinaison de l'artillerie à cheval avec la cavalerie ;

Qu'enfin, par l'emploi opportun et énergique de ce moyen, la cavalerie peut se donner des avantages considérables, dont elle ne jouissait pas autrefois.

On peut donc parfaitement admettre que, dans la règle commune, les batailles ne se décident point par des charges de cavalerie, parce que le terrain empêche souvent cette arme d'agir d'une manière efficace, et que l'infanterie, par la concentration en masse, peut acquérir une telle consistance que pour l'attaquer avec succès, il faut une supériorité de valeur dont les troupes les plus éprouvées sont à peine douées. Mais cela n'empêche pas que l'objet de la cavalerie ne soit l'attaque à l'arme blanche, et que le concours de l'artillerie à cheval ne puisse lui fournir des occasions où la supériorité de l'infanterie ennemie s'efface, quelque incontestée qu'elle soit en thèse générale. Ces occasions peuvent se résumer en quelques moments rapides ; mais elles n'en existent pas moins, et ç'a été de tout temps la tâche des chefs de cavalerie de les saisir et de savoir en profiter. On peut même dire que l'artillerie légère d'aujourd'hui a bien moins de peine à faire naître de tels moments, que n'en avait jadis la plus intrépide cavalerie.

Quelques mots encore sur une différence entre la tactique d'aujourd'hui et celle d'autrefois, relativement aux combats entre infanterie et cavalerie : différence qui, au

fond, prouve une fois de plus que les vrais principes sont invariables.

Ce serait, nous l'avons déjà dit, une dispute oiseuse que d'examiner s'il faut plus de bravoure au fantassin ou au cavalier; mais la manifestation de ce courage à l'attaque et à la défense montre une différence digne de remarque et d'une utilité réelle et pratique.

Lorsqu'un corps d'infanterie marche à l'attaque, et que, l'impulsion des forces physiques et morales se ralentissant, le mouvement vient à s'arrêter, la troupe engage un combat de pied ferme. Elle a recours aux feux, et ses chefs, tout en ne réalisant point leur intention première, n'ont pas encore besoin de renoncer à l'espoir du succès. Entre la fuite et la victoire il reste un état intermédiaire, qui, souvent, est aussi celui de l'ennemi; de cette situation l'un ou l'autre parti peut encore passer à une victoire définitive, qu'on s'assure souvent par la simple persévérance. Pour une attaque de cavalerie, c'est tout autre chose. Laisser un régiment de cavalerie stationnaire sous le feu d'un corps d'infanterie, reconnu trop fort pour être chargé avec succès, ce ne serait plus une persévérance louable; ce serait une insigne folie propre à ruiner totalement la cavalerie, sans nuire le moins du monde à l'ennemi : car on ne peut riposter à une fusillade par des coups de mousqueton ou de pistolet. Tout cavalier, tout homme même qui a quelque notion de la nature et de l'effet de nos armes, concevra cela sans peine et sans grands calculs. La cavalerie doit vaincre rapidement ou céder, et de tout temps sa devise fut : *cito parare victoriam*, *cito cedere.* Dès qu'il n'a plus pour lui la puissance de l'impulsion et du choc, le

cheval n'est plus qu'un embarras et un obstacle, et l'homme est plus fort debout sur ses propres pieds, qu'assis sur sa monture immobile.

Une troupe à cheval chargeant de front une ligne d'infanterie, il arrive, ou qu'elle la culbute, ou qu'elle tourne bride, après avoir échoué dans son attaque. Un troisième parti, celui de s'arrêter devant l'ennemi, sera suivi par peu de gens qui ne sauraient, en tout cas, y persévérer longtemps. Les braves poussent en avant; les timides restent en arrière; les lâches tournent le dos et se sauvent, et l'attaque est plus ou moins vigoureuse, suivant que l'un ou l'autre de ces éléments l'emporte. Quant au résultat, il dépend des deux adversaires, la puissance des forces morales ne tombant pas dans le domaine des calculs mécaniques. L'infanterie, même sur trois rangs seulement, peut décider du succès par la vigueur de sa résistance; la cavalerie, par l'impétuosité de son attaque : l'histoire fournit maints exemples des deux genres.

Mais quand l'infanterie, au lieu de former de longues lignes sans profondeur, se masse en colonnes serrées par bataillons, la chose change de face. A part la difficulté de pénétrer par l'impulsion du cheval dans un pareil fourré d'hommes et de l'éclaircir à coups de sabre; à part l'effet de l'artillerie, qui fait alors le meilleur de la besogne et trouve dans ces masses mêmes, si imposantes pour le cavalier, un but superbe pour ses boulets et sa mitraille, il se présente dans cet état de choses une circonstance nouvelle, qui paraît aux yeux de bien des cavaliers comme un avantage, mais qui n'en devient que plus désastreuse. Devant une ligne il n'y a point d'intermédiaire entre la retraite et le succès; devant une infanterie massée il s'offre

une sorte de moyen terme, une espèce de transaction entre la victoire et la fuite; c'est la faculté de passer dans les intervalles des colonnes,

Un corps de cavaliers s'ébranle pour charger; l'infanterie ennemie, serrant ses rangs, croise la baïonnette et attend le choc. La cavalerie, au lieu de franchir au grand galop de ses chevaux les derniers cent pas, ralentit son mouvement. Pourtant le moment presse : il faut ou se précipiter sur ces baïonnettes hérissées, ou tourner bride; le premier parti demande plus de résolution que la troupe n'en montre; le second est lâche et honteux. Alors se présente ce moyen-terme bâtard que nous venons de signaler : les cavaliers, appuyant à droite ou à gauche, filent à côté de la masse. Mais loin d'échapper au danger, ils perdent cinq ou six fois plus de monde qu'ils n'en auraient perdu en fondant sur l'ennemi tête baissée : la crise est bien plus longue : les balles de l'infanterie tuent, quand les baïonnettes n'auraient fait que des blessures : les ennemis qu'on eût pu abattre dans la mêlée, restent tous en activité. La cavalerie erre autour de cette masse qu'elle n'a pas osé entamer, et le fantassin le plus timide reprend du cœur en voyant le centaure si redouté tourner autour de lui sans lui faire de mal. Les plus braves cavaliers conçoivent alors qu'on ne peut vaincre ainsi; quelques natures généreuses veulent réparer le mal et pénètrent isolément dans les rangs ennemis; mais leurs efforts sont stériles, faute de soutien et de cette énergie que donne l'ensemble; ils tombent morts ou blessés, la troupe perd toute contenance et son attaque finit par une retraite qui lui coûte infiniment plus que la charge la plus meurtrière.

Pour remédier à ce mal, dont la cavalerie n'a que trop souvent été victime dans les batailles des guerres modernes, il n'y a qu'une seule ressource. C'est de bien pénétrer les hommes de cette idée qu'en passant à côté des masses au lieu de s'y précipiter franchement, ils n'évitent ni le péril, ni la honte. Si une masse ennemie est regardée comme trop solide, un chef peut avoir raison de l'entamer avec le boulet avant de l'attaquer par le sabre; mais une fois que la lame a quitté le fourreau, une fois que le commandement « en avant! » a retenti, il n'y a plus qu'un chemin pour arriver à la victoire : c'est de donner vaillamment dans le plus gros de l'ennemi. Le soldat n'a qu'une vie à perdre, et à cinquante pas de distance les balles peuvent la lui ôter aussi facilement que les baïonnettes à un pied. En outre, cette formidable rangée de fer si menaçante ne l'est souvent que de loin, comme un fantôme effrayant, et se change en un chaos informe si l'on marche hardiment dessus (1). Dans de pareilles circonstances, aujourd'hui comme toujours, tout dépend de la puissance de

(1) On pourrait citer bien des exemples, où la cavalerie a tourné bride devant des masses d'infanterie, ou a éprouvé des pertes immenses en voulant passer à côté; mais on en trouverait peu, où une bonne cavalerie, après avoir enfoncé une masse avec l'ordre et l'énergie nécessaires, eût péri sous les baïonnettes. Dans la mêlée, le cavalier, ne fût-ce que par la vigueur et la puissance de son cheval, a un avantage marqué sur plusieurs fantassins. Des chevaux ombrageux, des cavaliers effrayés l'ont prouvé plus d'une fois à leur honte, et mainte troupe à cheval se fût couverte de gloire, si elle avait chargé l'ennemi avec la même impétuosité qu'elle mettait à culbuter dans sa fuite tout ce qu'elle rencontrait sur son chemin.

volonté, de la bravoure et de la solidité des troupes. Les chefs doivent compter principalement sur l'enthousiasme entraînant qu'enfante l'exemple ; il ne faut pas qu'à voir agir les officiers, le soldat puisse croire un seul instant que l'attaque n'est pas sérieuse; et suivant qu'il accomplit son devoir, il doit trouver récompense et gloire, ou honte et châtiment. Aucune instruction, aucun examen, aucune étude, aucune manœuvre, aucun exercice destiné à préparer les troupes pendant la paix, ne peut valoir le soin qu'on mettra à entretenir, à développer chez elles les vieilles idées de bravoure militaire. Ces idées s'éteindraient complétement chez le cavalier, s'il entendait rabâcher sans cesse l'infériorité, l'impuissance de son arme ; il finirait par s'imaginer que c'est une folie, que c'est une faute contre la tactique moderne, d'aller se casser la tête contre un ennemi inébranlable. Des choses fort ordinaires deviendraient à ses yeux des traits d'héroïsme, et, quant aux faits d'armes véritablement glorieux, il les relèguerait au rang des fables impossibles.

L'ordre, l'habileté, le tact, l'intelligence sont des éléments essentiels de l'art de combattre et de vaincre, pour le chef surtout; mais pour la troupe, la bravoure est l'élément décisif, et il y a mainte situation où c'est le seul sur lequel on puisse et doive compter.

C'est au chef qu'il appartient d'avoir égard aux difficultés et aux facilités d'exécution ; mais une fois sa détermination formulée en un *ordre,* la troupe doit mettre de côté toute considération étrangère à son but. Sans cette abnégation totale, fruit d'une résolution vigoureuse, il n'y a nulle part ni jamais de beaux faits d'armes ; nul art, nulle disposition, nulle institution ne peut en tenir lieu ;

et dans aucune circonstance elle n'est plus indispensable, plus essentielle, qu'au moment de l'attaque. Jamais Arnold de Winkelried, ni à pied, ni à cheval n'aurait trouvé un chemin à travers les lances ennemies, s'il avait attendu que la tactique lui frayât une voie commode ; jamais la glorieuse cavalerie de Frédéric n'eût remporté ses victoires sans cette bravoure habituée à ne tenir compte de rien, que le roi en exigeait, et qui devint en quelque sorte sa nature, dès qu'elle en eût vu les excellents résultats.

Disons donc que l'histoire, tout en proclamant d'immuables principes, en modifie l'application dans le cours des temps; que la guerre également, sur un fond invariable, subit des variations de forme et de manière, suivant l'esprit ou les usages de chaque époque ; mais que, dans la tactique du cavalier, comme en toute autre partie de l'art militaire, nous devons nous efforcer d'allier aux anciens principes éternellement vrais, les procédés nouveaux enfantés par des circonstances nouvelles.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.






LIBRARY OF CONGRESS
0 019 624 230 2